

RELATION  
HISTORIQUE  
DE L'ETHIOPIE  
OCCIDENTALE:

Contenant la Description des Royaumes de  
CONGO, ANGOLLE, & MATAMBA, tra-  
duite de l'Italien du P. Cavazzi, & aug-  
mentée de plusieurs Relations Portugai-  
ses des meilleurs Auteurs, avec des No-  
tes, des Cartes Géographiques, & un  
grand nombre de Figures en Taille-  
douce.

Par le R. P. J. B. LABAT de l'Ordre des  
Freres Prêcheurs.

TOME V.



A PARIS,

Chez CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE  
le Fils, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis  
la rue des Noyers, à la Victoire.

M. D. C. C. X X X I I.

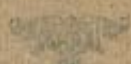
AVEC PRIVILEGE ET APPROBATION.

RELATION  
HISTORIQUE  
DE L'ÉPIQUE  
OCCIDENTALE

Commentaire la Description des Royaumes  
de l'Occident, &c. &c. &c.  
dans les Parties de l'Europe &c.  
l'histoire de plusieurs Royaumes &c.  
des des moeurs &c. avec des  
des, avec d'autres descriptions, &c.  
grand nombre de figures en  
deux.

M. A. R. J. B. L. A. R. T. & C. L. O. W. E. N.  
Print. &c.

TOME VI.



A. P. A. R. I. S.

Chez CHARRIERE, Jean-Baptiste Deshayes  
à Paris, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis  
la rue des Noyers, &c. &c. &c.

---

M. D. C. C. X X X I I.  
Avec Privilege Et Approbation

# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce V. Volume.

|   |     |
|---|-----|
| <b>C</b> HAPITRE I. <i>De la Province d'Oacco, &amp; de la Mission que les Capucins y établirent,</i>   | 3   |
| II. <i>De la Province de Lubolo,</i>  | 41  |
| <i>Voyage du Pere Michel - Ange, &amp; du Pere Denis de Carli Capucins, Missionnaires Apostoliques audit Royaume de Congo,</i>  | 93  |
| <i>Journal d'un voyage de Lisbonne à l'Isle de S. Thomé sous la Ligne, fait par un Pilote Portugais en 1626. écrit en Portugais, &amp; traduit en François par le Pere Labat,</i> | 271 |

---

E R R A T A.

- P* Age 61. l. 4. chotfes, lisez choses.  
p. 105. l. 31. frit, lisez fait.  
p. 188. l. 9. aroit, lisez avoit.  
p. 233. l. 10. s'imaginoit, lisez, s'imaginoient.  
p. 244. l. 12. dd, lisez du.  
p. 245. l. 20. on, lisez ou.  
p. 346. l. 22. il en, lisez il y en.



RELATION  
 HISTORIQUE  
 DE  
 L'ETHIOPIE OCCIDENTALE.  
 CINQUIE'ME PARTIE.

Contenant la suite de la description  
 générale des Royaumes de CONGO,  
 d'ANGOLLE, & de MATAMBA.  
 LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

*De la Province de Oacco & de la  
 Mission que les Capucins y établi-  
 rent.*

**Q**N se souviendra que nous  
 avons dit ci-devant que le  
 Pere Jean-Antoine de Mon-  
 tecucullo étant entré dans  
 la Province de Oacco pour y prêcher  
 .Aij

l'Évangile & y baptiser les enfans, le Gouverneur qui le reçût avec assez de politesse, s'étoit servi d'un stratagème pour l'en chasser, ayant fait donner une fausse allarme, & crier que le Giaga Cassangé étoit entré dans le pays, & qu'il y mettoit tout à feu & à sang. Cette fausse nouvelle intimida tellement ceux qui accompagnoient le zélé Missionnaire qu'il fut obligé de repasser la riviere avec eux, & d'aller porter autre part les lumieres qu'il vouloit leur communiquer.

Dieu permit que ce mensonge se trouva une verité & une réalité l'année suivante 1657. Le Giaga Cassangé qui ne respiroit que le sang & le carnage ayant trouvé moyen de jetter un pont sur la Coanza, il tomba comme un foudre sur la Province de Bamba, y fit des ravages étonnans, & la terreur de son nom le précédant & jetant l'épouvante de tous côtez, les habitans de Quinbondi n'eurent d'autre parti à prendre que de perdre la vie ou de lui faire hommage, ce qui ne l'empêcha pas de massacrer une infinité de gens, au nombre desquels on comptoit dix-huit Gouverneurs de Bourgs & de Jurisdicions.

De Bamba il tomba avec la même

rapidité sur la malheureuse Province d'Oacco, & alla droit à Quibaia Quiamdongo residence du Guzambané Seigneur de la Province.

Ce Prince, quoiqu'idolâtre, étoit un homme d'honneur & fort riche, dont le Domaine s'étendoit jusqu'au-delà de la riviere & de la Province de Tamba. Il étoit maître d'un pays aussi peuplé, aussi riche, & n'avoit pas moins de force que son ennemi; mais il se trouva surpris. Le siege de Quibaia dura deux jours, chose fort extraordinaire dans ce pays. Le fils aîné du Prince qui étoit Gouverneur donna dans cette occasion de grandes marques de son courage & de sa sagesse, & quoiqu'il eût été surpris dans le tems qu'il donnoit un grand repas à un de ses Officiers qui l'étoit venu voir avec quelques concubines de son pere, il ne s'étonna point, & donna de si bons ordres, & paya si bien de sa personne, qu'il repoussa toujours les assiegeans. Mais le troisieme jour ayant été mis hors de combat par un coup de mousquet qu'il reçut au travers du corps, il ne fut plus en état de donner les ordres ni d'empêcher la fuite des siens, de sorte que la Place fut contrainte de se rendre à Cassangé,

qui sans aucun égard fit tailler en pièces tous ceux qui restoiēt, coupa la tête au Prince blessé, & fit prisonniers son frere & toutes les concubines du pere.

Guzambané qui ne s'attendoit pas à cette irruption, étoit dans ce tems-là à se divertir dans la Province de Tamba. Cette nouvelle pensa le desesperer, & comme il lui étoit impossible de rassembler les troupes nécessaires pour s'opposer à son ennemi victorieux, il prit le parti de se sauver, & de se mettre en sûreté dans une Isle de la Coanza, & d'y attendre les funestes nouvelles de la désolation de tout son pays.

Les Gouverneurs de ses Bourgs mal pourvus de troupes & de munitions, ne songerent qu'à se sauver avec ce qu'ils avoient de meilleur, de sorte que Cassangé n'avoit autre chose à faire qu'à se présenter pour que tous les lieux se rendissent à lui. Il pouvoit dire comme cet ancien, je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

Dieu qui ne vouloit pas la ruine entière, mais seulement les faire rentrer en eux-mêmes & les convertir, permit que ce cruel vainqueur usât avec assez de moderation de sa victoire de.



puis la prise de Quibaïa , & que satisfait du grand nombre d'esclaves & des dépouilles qu'il avoit enlevées , il prit le chemin de son Chilombo de Palongano.

Avant de partir il avoit fait dire à Guzambané que s'il vouloit avoir son second fils , il se hâtât de lui envoyer l'équivalent , parce que s'il tarδοit il le feroit accommoder le lendemain matin pour son déjeuner.

Guzambané lui envoya aussi-tôt vingt esclaves choisis , & on lui rendit son fils ; mais marqué sur la poitrine & sur les épaules des marques des esclaves , & ayant deux dents du milieu de la mâchoite arrachées selon l'usage des Giagues.

Cet affront fut très-sensible à Guzambané , il auroit bien voulu s'en venger , car il le ressentoit dans toute son étendue ; mais il n'étoit pas en état de le faire , tous les moyens lui manquoient. Après y avoir bien pensé , il trouva qu'il n'y en avoit point d'autre que d'implorer le secours des Portugais en leur offrant de se rendre tributaire à leur Couronne , ce qui , quoique dur à ce Prince qui avoit toujours vécu dans l'indépendance , & qui avoit méprisé bien des fois l'al-

liance & l'amitié que les Portugais lui avoient offerte, l'étoit encore moins que de devenir vassal & tributaire de Cassangé qui l'avoit menacé de venir ruiner la Province de Tamba comme il avoit ruiné les deux autres.

Guzambané tint là-dessus plusieurs conseils avec ses Ministres, il y fit entrer les Gouverneurs qui restoient, & les plus considérables de son Etat. La chose fut long-tems débattue, examinée, balancée, & enfin il fut résolu qu'on se soumettroit à la Couronne de Portugal, & pour engager le Viceroy d'Angolle à l'alliance qu'on lui demandoit, on embrasseroit la Religion Chrétienne.

Suivant cette résolution Guzambané envoya un de ses principaux Officiers au Viceroy avec les instructions & les pouvoirs nécessaires, & une lettre très-soumise, dans laquelle il marquoit qu'il y avoit très long-tems qu'il avoit résolu d'embrasser la Religion Chrétienne, qu'il avoit malheureusement pour lui & pour ses peuples negligé de le faire, qu'il reconnoissoit que ce qui venoit de lui arriver étoit un châtement du vrai Dieu, & un avis de s'unir sans differer avec les Portugais, & de professer leur Re-

ligion. Qu'il s'y portoit de tout son cœur, & qu'il avoit un regret infini de ne l'avoir pas fait quand il y avoit été invité par le Missionnaire Capucin qui étoit venu l'année précédente dans ses Etats sous la promesse qu'il lui avoit faite de lui laisser une liberté entière de prêcher la Foi, & d'exercer toutes les fonctions de son ministère, qu'il se repentoit de la supercherie indigne qu'on lui avoit faite à la persuasion de ses Ministres & contre son propre sentiment. A quoi il ajoutoit, j'aime mes sujets comme leur pere, je serois indigne de la qualité que je porte, & de les gouverner, si je ne prenois pas le parti que je prens de leur proposer un parti qui est à leur commun avantage. Tel est celui d'embrasser la Religion Chrétienne. J'ai lieu d'esperer que j'aurai autant de gens qui m'imiteront que Dieu m'a conservé de sujets. J'ai donc resolu de rappeler ce bon Religieux que nous avons chassé si indignement, dans l'esperance certaine que Dieu me donne, qu'étant appaisé par notre conversion, il sera notre protecteur & notre deffenseur.

Le Viceroi Dom Martin-Louis I. Sousa reçut avec joye l'Envoyé & l'a-

lettre de Gusambané. Il fit avec lui le traité d'alliance & de dépendance de la Couronne de Portugal, pour l'observation duquel, Gusambané promit & donna toutes les sûretés qu'on voulut exiger de lui. L'Envoyé jura le traité au nom de son maître, après quoi il supplia le Viceroy de vouloir renvoyer à son maître le Missionnaire Capucin qui étoit alors à Embacca, promettant qu'il seroit honoré, respecté & écouté de tout le monde, & que son maître le regarderoit comme son pere. Il demanda encore que le Viceroy envoyât un de ses Officiers pour être présent à la ratification des articles accordez, & au serment que son maître feroit de les observer, & le tenir en son nom sur les fonts de Baptême.

Le Viceroy pria le Pere Prefet d'envoyer promptement le Pere Jean-Antoine de Montecucullo à Oacco. Le Prefet fut ravi de trouver cette conjoncture si favorable & si inespérée d'avancer le Royaume de Dieu dans cet Etat, & il envoya aussitôt au Pere Jean Antoine l'ordre de s'y rendre.

Il partit d'Embacca accompagné seulement de deux Nègres. Ils passerent lantiviere de Coanza, & entrèrent

dans la Province d'Oacco. Le Pere es-  
peroit trouver en ces endroits des  
guides pour le conduire en sureté à  
la Cour de Gusambané & le mettre  
à couvert des bêtes farouches qui sont  
en grand nombre dans toutes ces fo-  
rêts. Il ne trouva personne, de sorte  
qu'il fut obligé de se mettre en che-  
min avec ses deux Negres, sans armes  
pour se deffendre, & sans autres pro-  
visions pour vivre qu'un peu de farine  
de manioc & quelques racines que les  
Negres arrachotent. Ces racines sont  
desagréables au goût & nuisibles à  
l'estomac quand on en fait un long  
usage.

Il trouva à la sortie de ces forêts  
quelques gens qui étoient envoyez  
au-devant de lui qui lui présenterent  
des fruits & quelques autres rafraî-  
chissemens, & qui lui dirent qu'ils  
avoient ordre de le conduire à la Cour.  
Ils marcherent ensemble pendant  
trois jours dans d'autres forêts affreu-  
ses, & arriverent enfin à Nuula Nucolé  
premier village de la Province, situé  
entre les quatre bras du fleuve Gamgo.

Ils suivirent leur route le jour sui-  
vant en côtoyant le même fleuve, &  
arriverent enfin à la Cour. Cette ville,  
bourg ou village étoit environnée d'u-

ne forte palissade soutenue par de grosses pierres & des épines très-épaisses. Les maisons ou les cases qui y étoient renfermées étoient si petites, si basses, & cachées entre tant de broussailles qu'elles sembloient plutôt des tanières de bêtes sauvages que des habitations d'hommes.

Le Soua Guzambané étoit absent. Il étoit allé reprimer la sédition de quelques-uns de ses sujets. Le Pere ayant fait avertir de son arrivée sa principale femme, qui dans l'absence de son mari avoit le commandement, elle le fit conduire au Tendala ou premier Ministre. Cet Officier le reçut avec assez de politesse, & lui assigna pour logement une méchante cabanne, si étroite & si courte qu'il ne pouvoit pas s'y étendre de son long, encore y falloit-il entrer en se traînant sur les coudes & sur les genoux.

Le peuple qui sans ordre du Souverain n'osoit le venir voir, se contentoit de venir à la dérobée regarder par les trous qu'ils faisoient à la muraille de terre ce qu'il faisoit; & quand il sortoit, & qu'il s'occupoit à enfiler des grains de verre pour faire des chapelets, il étoit assiégé d'une multitude d'enfans qui venoient dans

l'esperance d'avoir quelques bagatelles. Il s'en servit, & les apprivoisa peu à peu, de sorte que sans aucune opposition il baptisa un assez bon nombre des plus petits, & il commença d'instruire les autres.

Au bout de sept jours le Courier qu'on avoit dépêché à Guzambané pour lui donner avis de l'arrivée du Pere, revint du camp avec un Officier & bon nombre de soldats qui avoient ordre de le conduire au lieu où étoit le Souv.

Ces gens dans l'esperance de tirer quelques presens de ce pauvre Pere, qui étoit réellement plus pauvre qu'eux, le pressoient de se mettre dans un hamac qu'ils lui avoient apporté; mais voyant qu'ils n'avoient rien à esperer d'un homme qui n'avoit pour tous biens que quelques livres, des ornemens pour dire la Messe, & quelques brasses de raso pour faire des chapelets, ils l'abandonnerent au milieu d'une forêt, & s'enfuirent.

Le Pere & ses deux Compagnons se trouverent très-fort embarrassés, pas un d'eux ne sçavoit le chemin, ils marcherent à l'aventure, & ne laisserent pas d'avancer; car la peur des bêtes & la faim les talonnoit de près;

mais dès la seconde journée le Pere fut attaqué d'une colique douloureuse avec des contractions de nerfs qui le mirent en danger de mourir. Ce mal est assez ordinaire dans le pays, on l'appelle Chiongo. Les deux Negres qui l'accompagnoient l'aidoient de leur mieux. Il s'appuyoit sur leurs épaules, & avec ce secours il arriva au sommet d'une montagne escarpée qui a une demie lieuë de hauteur. De là il envoya un de ses deux Negres au camp de Guzambané qui n'étoit pas éloigné, pour lui donner avis du lieu & de l'état où il se trouvoit. Ce Prince envoya aussitôt au-devant de lui une troupe de ses gardes qui ne lui furent d'aucun secours, d'autant que pas un d'eux ne daigna lui prêter la main pour l'aider à marcher. Il en avoit pourtant un extrême besoin. Il suivit ces soldats appuyé sur les épaules de ses deux Negres, & arriva au camp si las, si abbatu, si hors d'haleine que quand il rencontra le Prince, il ne pouvoit pas articuler une seule parole. Il le trouva habillé à la Portugaise, accompagné de l'Officier que le Viceroi lui avoit envoyé.

Le Prince le reçut avec toutes les marques de bonté qu'il en pouvoit at-



tendre, & lui fit rendre par son armée des honneurs infinis, c'est-à-dire, qu'il y eût des décharges de mousqueterie, des cris de joye perçans & réitérez, & le bruit des instrumens auroit étouffé celui du ronnesse.

Le Prince le conduisit à l'Eglise qu'il avoit fait construire à la mode du pays. C'étoit une grande cabanne grossièrement faite avec un Autel, sur lequel le Pere posa son crucifix, & s'étant mis à genoux il recita seul le *Te Deum* en action de graces de son arrivée. Après cela il donna le baiser de paix aux Officiers principaux, & le Prince s'étant apperçu qu'il ne pouvoit plus se soutenir, le conduisit à la cabanne qu'il lui avoit fait préparer. Il y entra avec lui, le fit asséoir, s'assit auprès de lui, l'entretint long-tems en Portugais, & enfin alla rejoindre ses gens, & laissa au Pere la liberté de se reposer, & de remercier le Seigneur des bons commencemens qu'il donnoit à sa Mission.

Quelques momens après on apporta au Pere un grand régal de viandes, de farine, de fruits, de vin de palme, & une certaine liqueur composée de lait de bled de Turquie ou mahis avec l'infusion de quelques racines & des

aromats qui étoit excellente, cortoborative, d'un goût, d'une odeur, d'une douceur, & d'une force qui ne le cedit qu'au meilleur vin d'Espagne.

Guzambané fit publier le même jour un ordre à tous les sujets de se rendre au camp, & de se trouver soit & matin à l'Eglise où le Pere les entretiendroit d'une affaire qui leur étoit de la dernière importance. Il se mettoit à la tête de son peuple, vouloit que tout le monde le suivit. Il n'auroit pas été sûr qu'on lui eût désobéi: car ces Princes sont fort absolus, & la moindre désobéissance est un crime de leze majesté qu'on n'expie que par la perte de la vie.

Toute la place qui étoit devant l'Eglise fut remplie de monde deux heures avant le coucher du soleil. Le Prince pour donner exemple aux autres s'y trouva des premiers, & quand le Pere fut arrivé il se jeta à genoux à ses pieds avec la plupart de ses enfans & toute sa Cour, & le supplia de leur donner la benediction au nom du seul & vrai Dieu tout-puissant. Le Pere le fit avec joye, & commença un discours que le Prince assis sur la terre nuë comme le moindre de ses sujets, écouta avec une extrême attention;

car il entendoit parfaitement bien le Portugais. Il n'eût pas moins d'attention quand l'interprete l'expliqua au Peuple dans la langue du pays. Le Peuple étoit dans un profond silence, & marquoit beaucoup de joye d'entendre parler d'un Dieu & d'une Religion qu'ils n'avoient point encore connus.

Le discours fini, le Pere commença à leur enseigner les rudimens de notre sainte Foi, comme le signe de la croix & les paroles qu'il faut dire en le formant.

Le Pere étoit ravi de voir que ce Prince âgé de plus de soixante & dix ans s'exerçoit à ces pratiques publiquement, & avec autant de docilité qu'un petit enfant. Il venoit tous les jours trouver le Missionnaire qu'il appelloit son pere, & dont il ne s'approchoit qu'avec respect pour repeter en sa présence ce qu'il avoit appris, lui proposer ses doutes, & écouter ses réponses comme des oracles.

Les Conférences & les Instructions se faisoient regulierement deux fois chaque jour. Tout le monde y assistoit avec une exactitude merveilleuse, & le Pere en étoit très-content.

Il fit faire une croix de bois de trente palmes, & la fit placer au milieu de

la grande place. Le Prince malgré son âge & son rang travailla à creuser le trou, & quand elle eût été benite dans l'Eglise, il aida à la porter & à la placer, ce qui se fit avec grande solemnité & beaucoup de marques de joye & de dévotion.

Mais le Prince n'étoit pas content de ce qu'on differoit de lui conferer le Baptême. Il étoit parfaitement bien instruit. Sans être Chrétien, il vivoit en Chrétien. Il pressoit sans relâche son pere spirituel de lui accorder cette grace. Il s'adressoit à l'Officier Portugais qui devoit être son parrain au nom du Viceroy; & il leur representoit à l'un & à l'autre que les momens étoient précieux, que la conversion de ses sujets dépendoit de la sienne, & que c'étoit risquer le salut de bien des gens, en differant de les faire enfans de Dieu.

On en regla enfin les préliminaires, c'est-à-dire, les articles qui devoient être signez & acceptez du Roi, de toute la famille, de ses Conseils, des Chefs de ses troupes, & des plus notables de ses sujets. Ils furent dressez, acceptez & signez.

Ils contenoient une promesse en bonne forme de ruiner absolument, &

sans retour tous les Chimpassi & toutes les idoles, de renoncer pour jamais à l'idolâtrie & aux superstitions qui en sont les suites, à la pluralité des femmes, de donner aux Missionnaires une liberté entière, & toute la protection nécessaire pour annoncer la Foi.

Ces articles, & quelques moins importants étant arrêtés ainsi, on marqua le onze du mois d'Aout 1658. pour le Baptême du Roi.

L'Eglise fut tapissée & ornée le mieux qu'il fut possible, & toutes les troupes armées mises en bataille dans la place.

Le Prince vint à l'Eglise en habit de penitent, c'est-à-dire, qu'il n'avoit qu'une simple pagne ceinte sur les reins, avec un rosaire à la main. Le Père Missionnaire revêtu des ornemens sacrez l'attendoit à la porte de l'Eglise. Le Prince se prosterna devant lui, se jeta plusieurs fois de la poussière sur la tête & sur le visage, & lui demanda pour l'amour de Dieu l'eau du saint Baptême, en protestant qu'il ne reconnoissoit au Ciel & en toute la terre qu'un seul Dieu, dont il vouloit professer toute sa vie la Religion, en se soumettant à l'autorité de l'Eglise.

Catholique Romaine, & au Vicaire de Jesus-Christ.

Le Pere répondit à ce noble Cathemene qu'il devoit se souvenir toute sa vie des promesses qu'il faisoit à Dieu, & se donner bien de garde de souiller le caractère de Chrétien qu'il alloit recevoir, d'autant que la recompense qu'il avoit en vûe n'étoit dûë qu'à ceux qui perseveroient, comme les parjures ne pouvoient éviter le châtement.

Il l'excita à une sincere détestation, & à un vrai repentir de ses fautes passées. Après quoi l'ayant fait lever, & lui ayant fait faire sa profession de foi, il le baptisa, & lui donna le nom de Dom Louis Antoine, comme le parain le lui avoit imposé au nom du Vice-roi.

Le Pere ayant introduit le Prince dans l'Eglise commença la Messe. A l'Offertoire le Prince suivi de tous ses enfans & Officiers, tous l'épée à la main, vint présenter son offrande; après laquelle se tournant vers ses gens, il leur fit un discours si touchant, si pathetique, si éloquent, si plein de grandeur & de sentimens, que le Celebrant en fut étonné, & ne douta point que le Prince ne perseverât tou-

te sa vie dans la Religion qu'il venoit d'embrasser, & qu'il ne la fit embrasser à ses sujets, & ne le protegeât de toutes ses forces.

Les ceremonies ecclesiastiques étant achevées, quelques-uns de ses Courtisans le porterent sur leurs bras hors de l'Eglise, & le mirent à terre devant l'Officier Portugais qui devoit recevoir son serment de fidelité au Roi de Portugal. Il se mit à genoux sur un riche tapis devant ce Représentant, & lui demanda l'honneur d'être reçu au nombre des Vassaux & Tributaires du Roi son maître, & de jouir de sa protection. Et l'ayant obtenuë, il jura sur les saints Evangiles qu'il observeroit exactement tous les articles dont on étoit convenu, dont le Secrétaire d'Etat fit la lecture à haute voix, en présence de tout le monde.

Après cet acte, le Représentant se leva, embrassa le Prince, & le fit couvrir d'un manteau précieux qui étoit la marque de l'investiture qu'il lui donnoit de ses Etats au nom du Roi son maître.

On apporta ensuite un bassin d'argent plein de je ne sçai quelle farine, ils en prirent tous deux dans la bouche, & après qu'ils l'eurent avalée,

ils s'embrasserent encore en se souhaitant reciproquement toutes sortes de prosperitez. Le Prince fut depouillé du manteau, il s'étendit par terre, & ses Officiers répandirent sur lui le reste de la farine, après quoi ils l'essuyèrent bien, en prononçant quelques paroles par lesquelles ils lui souhaitoient toute la force & le courage pour servir son Souverain, & pour gouverner ses peuples avec justice & avec douceur.

Le Prince remercia alors le Representant dans des termes grands & polis, de la grace qu'il venoit de recevoir, & prenant une sagueye il fit quelques mouvemens militaires avec beaucoup de force & de grace. Alors le Representant lui ceignit l'épée que le Viceroy lui envoyoit, lui mit le manteau, & lui présenta un étendart magnifique beni par le Pere Missionnaire, sur lequel on avoit brodé quelques-uns des mysteres de notre sainte Religion.

Le Prince Guzambané fut reconduit chez lui en ceremonie. Il fit un grand festin au Representant, à tous ses Officiers & à toutes ses troupes, & ce qui donna beaucoup de satisfaction, c'est que contre l'ordinaire de



ces sortes de repas, tout s'y passa avec tant d'ordre & de bienfiance, que quoique tout le monde fût dans la joye, il n'y eût pas la moindre chose à laquelle on pût trouver à redire.

Trois heures avant le coucher du soleil on se rassembla à l'Eglise au son de la cloche. Les Vêpres furent chantées, le Catechisme suivit, & ensuite les Litanies de la sainte Vierge. Après quoi le Prince s'étant assis dans un trône, tous les Feudataires lui furent presentez les uns après les autres, & reçurent une nouvelle investiture de leurs Erats. Le Prince Dom Louis Antoine les avertissoit tous de l'obligation où ils étoient d'être fideles à la Coutonne de Portugal, & de conserver inviolablement l'amitié & la confederation perpetuelle qu'ils lui avoit jurée, & d'être assurez de toute sa protection.

Les Erats du Prince Dom Louis Antoine Guzambané ont été de tout tems très considérables. On y compte trente-quatre Gouvernemens; sçavoir vingt-deux dans la Province de Oacco, & douze dans celle de Tamba. Cela marque combien cet Etat est puissant & peuplé.

On ne connoît gueres de famille en

Afrique qui ait été aussi nombreuse que celle de ce Prince. Son grand pere avoit eû plus de cent enfans mâles. A l'âge de cent ans passé il en avoit encore eu. Son fils aîné impatient de regner se souleva contre lui, lui fit la guerre, se rendit maître de l'Etat, & l'obligea de se retirer dans un petit canton d'Oacco où il mourut de chagrin & de misere.

Ce fils dénaturé regna long-tems, & mourut aussi dans une extrême vieillesse, ayant eû aussi plus de cent enfans mâles.

Guzambané, que depuis son baptême on appella Dom Louis Antoine, étoit son aîné, & lui avoit succédé. On lui avoit donné ce nom, parce qu'il aimoit extrêmement la chasse, & qu'il étoit le meilleur coureur de tout le pays. *Guzam* dans le langage du pays signifie force, vigueur, vitesse à la course; & *Bambé* est le nom d'un animal assez semblable au cerf, excepté qu'il n'a point de bois: c'est le plus vite de tous les animaux, & celui dont la chasse plaisoit le plus à ce Prince.

Avant qu'il fût Chrétien il étoit de la Secte des Giagues. Il adoroit comme eux les ossemens des defunts, il sacrifioit des victimes humaines, il éloignoit

éloignoit du Chilombo les femmes prêtes d'accoucher, il consultoit les Singhiles, en un mot il donnoit dans toutes les extravagances de cette Secte : mais il n'étoit point cruel, & il ne contraignoit point les meres à donner la mort à leurs enfans, & si pour se conformer à ses peuples, il goûtoit quelquefois du sang & de la chair humaine, c'étoit en si petite quantité qu'il étoit aisé de voir qu'il en avoit horreur, & qu'il ne le faisoit que par une pure politique.

Il eut un très-grand nombre d'enfans, il leur donna des appanages dans differens endroits de ses Provinces, où il vouloit qu'ils véussent conformément à leur qualité.

Depuis que Dieu l'eut touché, l'eut éclairé & qu'il eût reçu le Baptême, il travailla sans relâche & de toutes ses forces à convertir ses sujets. Ses bons exemples & les Edits rigoureux qu'il fit publier y contribuerent infiniment. Il deffendit sous peine de la vie d'offrir de l'encens aux idoles, de protéger leurs Ministres, & de ne pas observer ce que le Pere Missionnaire leur preseroit dans ses sermons, de sorte que les peuples venoient en foule se faire instruire, & demander le

Baptême. On ne peut dire le nombre d'enfans que le Pere Missionnaire baptisa dans cet Etat. Il étoit accompagné dans les voyages qu'il faisoit par les Gouverneurs avec un grand nombre de soldats, de sorte qu'il ne trouvoit pas la moindre résistance à détruire les Chimpassis & les idoles, & à donner la chasse à leurs Ministres. Tous ces méchans hommes voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux, s'enfuyoient autre part avec leurs familles.

Dom Louis Antoine avoit été extrêmement affligé des ravages que Casfangé avoit fait dans son Etat, il plût à Dieu de le consoler. Un de ses Feudataires s'étant révolté, il fut l'attaquer sur le champ, le défit entièrement, le remit dans son devoir, & l'obligea à recevoir le Baptême.

Peu de jours après cette victoire il apprit qu'il s'étoit élevé un differend considerable entre quelques-uns de ses Feudataires. Il prit aussi tôt les armes, & avant de partir il dit au Pere qu'il reconnoissoit en cela la main de Dieu qui vouloit le châtier de ses crimes passez. qu'il adoroit ses jugemens; mais que comme son intention étoit de faire connoître le vrai Dieu à tous

ses sujets, il esperoit de sa bonté qu'il lui donneroit la victoire, & que c'étoit dans cette confiance qu'il se portoit à cette entreprise.

Le Pere Missionnaire le voulut accompagner, & pendant que le Prince combattoit des ennemis visibles, il en eût à combattre d'invisibles & beaucoup plus méchans.

Une partie des troupes du Prince étoient Chrétiens, les autres étoient idolâtres. On regardoit ces derniers comme des gens maudits; mais le commerce continuel qu'ils avoient les uns avec les autres faisoit craindre que les bons ne se gâtassent. Le Prince se donnoit des peines infinies pour l'empêcher. Il aidoit puissamment le Missionnaire, il sembloit qu'il le fût devenu lui-même. Il assistoit aux instructions qui se faisoient tous les jours, dans lesquelles le Pere se faisoit rendre compte du progrès que faisoient les Neophites, il les interrogeoit, leur faisoit reciter leurs prieres, & les portoit de tout son cœur à se conformer à la Foi qu'ils avoient embrassée.

On faisoit élever des croix dans tous les villages où l'armée passoit, & comme les idolâtres avoient mis les

grands chemins sous la protection des idoles & leur en avoient donné les noms, on changea ces noms infames, & on donna des noms de saints à tous ces lieux, & le Pere apprit à ces peuples de quelle maniere il falloit invoquer les Saints, & leur demander leur protection.

L'armée arriva enfin au centre de la Province de Tamba, pays uni, arrosé de quantité de ruisseaux; mais presque dépeuplé d'arbres. On découvrit de fort loin un des douze Fiefs de cette Province. Le Seigneur l'avoit bien fortifié, & étoit prêt à sortir avec ses troupes pour aller décider le differend qu'il avoit avec son voisin pour les limites de leurs Fiefs.

Lorsqu'on en fut à cinq cens pas on y planta une grande croix que les troupes saluerent par les décharges de leurs mousquets. Ce bruit épouvanta d'abord les habitans, ils crurent que Guzambané leur Souverain étoit venu pour les forcer d'embrasser la Religion Chrétienne. Ils se mirent en état de soutenir l'affair qu'ils croyoient qu'on alloit donner à leurs retranchemens. Mais Dom Louis Antoine n'étoit pas venu pour les perdre. Il ne vouloit que les maintenir en paix les

uns avec les autres. Il envoya un Officier les sommer de se rendre à de bonnes conditions. Cet Officier ne gagna autre chose que la sûreté d'une Conférence.

Le Prince pria le Pere Jean Antoine de se charger de cette commission. Il y alla, les Officiers du Soua le vinrent recevoir hors l'enceinte du Bourg, & l'y introduisirent avec honneur. Il exposa au Soua la commission qu'il avoit de son Souverain, & lui demanda en même-tems la permission de baptiser les enfans. Il la lui refusa en lui disant que tous les enfans étant ses esclaves, il ne devoit pas se priver de ses droits, en permettant qu'ils fussent baptisez, ajoutant encore que leurs peres & meres n'étant ni baptisez ni instruits, ne pourroient pas les élever dans la Religion à laquelle ils auroient été initiez. Il lui dit encore d'autres choses que le Pere feignit ne pas entendre, & après beaucoup d'autres discours, il lui demanda encore la même permission, il reçût la même réponse, & il fut encore refusé.

Alors pour se débarrasser du Pere, il sonna une petite clochette qu'il portoit attachée à sa ceinture, & dans le moment le Pere fut environné des Gat-

des du Soua la hache à la main, qui n'attendoient que le signe de leur maître pour lui enlever la tête de dessus les épaules. Cela n'arriva pas. Le Soua se feroit fait une trop mauvaise affaire; mais il le fit chasser de son village à coups de pied & de poing. Le Pere reçût cet affront avec la patience d'un Missionnaire qui annonce un Dieu patient & crucifié, & l'attribua plutôt à l'insolence des soldats qu'à la mauvaise volonté de leur chef.

Le Prince Dom Louis Antoine ayant appris l'indigne traitement qu'on avoit fait à son pere spirituel son Plenipotentiaire, entra dans une furieuse colère, & ses Officiers lui ayant représenté la consequence qu'il y avoit à ne pas souffrir une action si indigne, le Pere eût toutes les peines du monde à calmer l'indignation du Prince, & le désir violent que ses Officiers & ses soldats avoient conçu de s'en venger. Il en vint enfin à bout.

Mais il arriva un nouvel accident qui pensa causer la ruine totale de ce Soua, & dans lequel on admira la vertu & la douceur du Prince nouveau Chrétien.

Pendant qu'on étoit occupé à faire le traité de pacification, le Soua en-



voya à son Souverain un présent de plusieurs charges de mahis. On reçut le présent d'autant plus volontiers, que l'armée manquoit de vivres; mais l'Officier Portugais dont nous avons parlé, ayant ce présent pour suspect, en donna à son cheval, qui n'en eût pas si-tôt mangé qu'il crèva.

Alors tous les soldats coururent aux armes pour venger un crime si horrible. Il n'y eût que le Prince qui, quoiqu'offensé jusqu'au vif, usa d'une modération incroyable. Il commanda à ses Officiers d'appaier les soldats, parce qu'il n'étoit pas expedient de sacrifier tous les gens de ce Soua dont la ruine étoit certaine; en disant qu'il n'étoit pas bien assuré que cela vint du Soua ou de ses gens, & qu'il ne falloit pas confondre les innocens avec les coupables, son dessein étoit de gagner ces peuples par la douceur, & de les soumettre au joug de l'Evangile.

On trouva cependant le moyen d'ajuster les differends qui étoient entre ces deux Souas. Le Prince regla les limites de leurs Jurisdctions, & leur fit faire la paix; mais il ne pût jamais les obliger à renoncer à l'idolâtrie.

Le chagrin qu'il en eût fut recom-

pensé par la conversion de tous les autres Souas qui vinrent d'eux-mêmes demander avec ardeur le Baptême avec tous leurs peuples.

Le terme de deux mois que le Pere Prefet avoit fixé au Pere Jean Antoine pour demeurer auprès de Guzambané étant expiré, il pria le Prince de lui permettre de se retirer. Ce Prince eût beaucoup de peine à y consentir, & en effet il est difficile de penser quelle fut la raison du Pere Prefet de retirer de ce poste un homme qui y étoit si nécessaire, qui avoit fait beaucoup en très-peu de tems; mais qui n'avoit pourtant encore qu'ébauché la grande affaire de la conversion de cet Etat. Il est vrai que le Prince étoit baptisé, que la plupart de ses enfans, de ses Officiers, de ses peuples avoient suivi son exemple; mais il y en avoit un bien plus grand nombre qui étoient demeurez dans l'idolâtrie, & qui ne voyoient qu'avec un extrême dépit que leur Souverain avoit abandonné la Religion de ses peres. Je sçai que le nombre des Missionnaires étoit fort petit, & les besoins de ces vastes Etats très-grands; mais y avoit-il de la prudence à courir ainsi de côté & d'autre, ébaucher une affaire de

cette importance, la laisser imparfaite, en commencer une autre, & sauter, pour ainsi dire, de branche en branche. Je ne pousserai pas plus loin mes reflexions, je suivrai mon Auteur qui est ce même Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo, que ses grandes actions & ses grands travaux ont rendu si cher au S. Siege, qu'après être venu à Rome rendre compte à la Congregation de la Propagande de l'état du Christianisme de ces pays, elle l'obligea d'écrire la Relation dont nous donnons ici la traduction, & l'engagea de retourner dans ce pays avec la qualité de Prefet & de Superieur general de tous ses Confreres au lieu du caractère Episcopal, que sa très-profonde humilité l'empêcha de recevoir.

Dom Louis Antoine Guzambanbé ayant enfin consenti au départ de son pere spirituel, ordonna à un Officier de lui donner cinq bons Negres pour le conduire du camp jusqu'à sa residence d'Oacco. Cela fut executé. Le Pere se mit en chemin avec ces cinq Negres, & les deux qu'il avoit amenez avec lui d'Embacca. Quatre de ces Negres l'abandonnerent le quatrième jour de leur marche au milieu d'une épaisse

forêt, & emporterent avec eux les vivres qui devoient servir à toute la troupe, qui de huit réduite à quatre poursuivit son chemin, & vécurent pendant quatre journées qu'ils employerent à se rendre à Oacco de certains fruits appellez Mubulli qui sont peu differens des neffles d'Europe. Il croyoit trouver en cet endroit le secours qui lui étoit nécessaire pour se remettre de la fatigue du voyage qu'il venoit de faire, & d'une indisposition assez considérable qu'il avoit contractée; mais par malheur pour lui le Tendala du Prince, ses parens & sa Cour domestique étoient partis le jour précédent pour se rendre au camp. Il n'eut d'autre consolation que de voir les enfans qu'il avoit baptisez, d'en baptiser plusieurs autres, & des adultes qu'il avoit commencé d'instruire.

Au bout de quelques jours il s'adressa au Vice-Gerent, & en vertu d'un ordre du Prince qu'il lui communiqua, il lui demanda ce qui lui étoit nécessaire pour continuer son voyage. Cet homme insolent, barbare & des plus attachez à l'idolâtrie, refusa d'obéir à l'ordre de son Souverain, le maltraita de paroles en lui reprochant qu'il étoit cause que son maître avoit

emb

L

cet

gres

villa

lui d

&amp; le

Prin

sur l

séve

l'ind

conc

la C

Il

soit

par

pre

pre

ses à

fut

ne r

E

vie

por

son

zam

avo

ren

cou

A

atri

embrassé la Foi des Blancs.

Le Pere ne pouvant rien obtenir de cet obstiné partir avec ses deux Negres, & trouva à deux lieuës de là un village. Il alla saluer le Gouverneur, lui dit ce qui lui étoit arrivé à Oacco, & lui montra les ordres qu'il avoit du Prince. Cet Officier envoya chercher sur le champ le Vicegerent, lui fit une sévere reprimande, & le menaça de l'indignation du Prince s'il n'alloit pas conduire en personne le Pere jusqu'à la Coanza.

Il fallut obéir; mais comme il le faisoit malgré lui, au lieu de le conduire par les chemins battus, il lui en fit prendre de si mauvais par des forêts presque impenetrables, & si dangereuses à cause des bêtes sauvages, que ce fut une espece de miracle que le Pere ne mourut pas de fatigue.

Etant enfin arrivé au bord de la riviere il pria les habitans de le transporter à *Mualla* ou à *Cabunda* qui sont des Isles de la Jurisdiction du Guzambané. Ces gens ayant appris qu'il avoit baptisé leur Seigneur, refusèrent de le passer, & lui firent beaucoup d'insultes à cause de cela.

Après avoir beaucoup attendu, il arriva heureusement un Officier qui

venoit du camp , qui obligea ces habitans de le passer à Mualla.

Dès que ces Insulaires le virent , ils s'enfuirent & se cachèrent, craignant , comme ils disoient , qu'il ne fût venu pour les obliger de se faire Chrétiens. Il n'y eut que les enfans qui étoient demeurez , qui peu à peu , & attirés par de petits presens , s'approchèrent de lui , les peres & meres s'approchèrent ensuite , & de leur consentement il en baptisa cinquante-neuf.

Il demeura quelques jours dans cette Isle. On le transporta ensuite à l'autre bord de la riviere. Il alla à la Cour du Roi Angola Aarii , où il trouva une lettre du Pere Prefet qui lui marquoit de se rendre au plutôt à Massangano où il l'attendoit.

Il partit aussi-tôt , & arriva au bout de cinq jours à un village dont le Gouverneur étoit beau-frere du Roi , & où il avoit baptisé autrefois beaucoup d'enfans & d'adultes.

En cherchant la maison du Soua il vit sur l'entrée d'une cabanne beaucoup de vases pleins des abominations de l'idolâtrie , il les rompit & jetta tout ce qui étoit dedans. Il n'étoit pas content & alloit faire quelque chose de plus quand il entendit le son d'une

cloche  
noien  
dubis  
passo.  
dra en  
vé ce  
Le Pe  
lui qu  
lu le l  
Ce  
vertes  
doit  
sembl  
vroit  
garnis  
lots a  
des o  
où ce  
Il por  
son ce  
gauch  
rouill  
sur le  
plum  
qui f  
à la m  
le bo  
croce  
l'habi  
Dè  
il se

clochette, & le bruit de gens qui venoient. *Voilà*, dit-il à ses Negres, *indubitablement le gardien de ce Chimpasso. Ne fuyons point, Dieu nous prendra en sa garde.* A peine avoit-il achevé ces paroles que ce gardien parut. Le Pere le reconnut d'abord pour celui qui avoit été cause qu'on avoit voulu le lapider à Maopongo.

Ce miserable avoit les épaules couvertes d'une peau de tygre qui pendoit jusqu'à terre, une autre peau semblable, mais plus courte, lui couvroit la poitrine. Les bords étoient garnis de petites clochettes & de grelots avec des cloux dorez. C'étoient des ornemens singuliers pour le pays où ces choses ne sont gueres d'usage. Il portoit une petite hache attachée à son col, un petit couteau sur l'oreille gauche, & à son côté une lame de fer rouillée en guise de cimenterre. Il avoit sur le devant de la tête deux grandes plumes d'un certain oyseau de proye qui faisoient comme deux cornes; & à la main droite un grand bâton, dont le bout recourbé faisoit une espece de croce ou de bâton pastoral. Tel étoit l'habillement de ce fourbe.

Dès qu'il apperçut le Missionnaire il se mit à fuir de toutes ses forces,

& lui étant tombé dans sa fuite quelques-unes des babilles dont il étoit paré, il n'osa pas s'arrêter pour les ramasser. Le Pere les prit.

C'est ainsi que Dieu permet que ces Ministres du démon soient frappez de crainte à la vûe d'un Prêtre du vrai Dieu, & que le diable dont ils sont possédez n'ose pas se compromettre avec ses serviteurs.

Mais si le courage leur manque, la voix ne leur manque pas. Celui-ci tout fuyant poussa des cris affreux, qui eurent bientôt rassemblé tous les habitans. Le Soua à leur tête & les armes à la main vint droit au Pere, & vouloit l'obliger à rendre au Magicien ce qu'il avoit laissé tomber en fuyant. Le Pere refusa de le faire, & se seroit plutôt exposé à la mort, de sorte que le Soua & tous ses gens voyant que c'étoit en vain qu'ils le pressoient, & craignant qu'il ne les dénonçât au Viceroi d'Angolle qui n'auroit pas manqué de les faire châtier, ils n'osèrent l'outrager, & se retirèrent.

Mais la chose ayant été divulguée dans le village, il ne se trouva personne qui voulût le recevoir & le loger. Les deux Negres qui l'accompagnoient apperçurent une case abandonnée dans

un lieu  
étoit  
tirer  
pour

Le  
& lu  
C'est  
tacite  
le re  
feign  
que l  
toit s  
re m  
un p  
marq  
dit le  
jusqu  
rur i  
rassu  
ce. M  
mun  
empê  
Pere  
four  
re us  
beau  
morr  
corp  
chan  
cont  
que



un lieu élevé auprès du village, qui étoit tout couvert d'épines. Ils s'y retirèrent pour y passer la nuit comme ils pourroient.

Le Soua l'y vint visiter le soir même, & lui apporta un coq pour présent. C'est dans l'usage du pays une priere tacite de se retirer au plûtôt. Le Pere le reprit de son impolitesse, le Soua feignant de ne pas bien entendre ce que le Pere lui disoit, juroit que c'étoit sa pauvreté qui l'empêchoit de faire mieux; mais qu'il lui avoit apporté un peu de vin de palme comme une marque de son affection. Justement, dit le Pere, tu m'apporte du poison, jusqu'où va ta perfidie? Le Soua parut indigné de ces paroles, & pour rassurer le Pere il en but en sa présence. Mais le traître s'étoit auparavant muni l'estomac d'un contrepoison qui empêcha l'effet de celui qu'il but. Le Pere qui devoit sçavoir ces tours de fourberies fut assez simple pour en boire un peu; mais ce peu étoit encore beaucoup trop. Il sentit dans quelques momens des douleurs affreuses, le corps lui enfla, il seroit mort sur le champ s'il n'eût pris un puissant contrepoison qu'il portoit sur lui, & que tous les Européens ne manquent

jamais d'avoir sur eux, pour se garantir de la fureur & de la malice de ces peuples qui ne se parent souvent du nom de Chrétiens que pour leurs intérêts, & afin qu'on se défie moins de leurs supercheries.

Le Soua voyant que son poison avoit eu l'effet qu'il en esperoit, se retira & ne parut plus, & le Pere voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui dans ce village, partit & se traîna comme il pût à l'aide de ses deux Negres à un autre village qui étoit à deux lieuës de ce premier. Les convulsions causées par le poison augmentèrent beaucoup en ce lieu, de sorte que le Soua ayant peur qu'il ne mourût chez lui, & qu'on ne lui imputât le crime, se hâta de le faire transporter à Cambambé Forteresse des Portugais, qui en est distante de neuf lieuës. Le Pere y arriva dans un très-mauvais état; mais il eût la consolation d'y trouver le Pere Prefet qui le fit porter à Massangano, & qui l'y accompagna. On lui donna en cet endroit de si bons remedes qu'on lui conserva la vie, dont la fin n'étoit pas encore arrivée; mais on ne put empêcher que le venin qui s'étoit répandu par tout son corps ne se jettât sur les jambes. Il y causa une enflure dou-

loureuse  
beau.

Dès  
Pere P  
Reine Z  
ses que  
toire d  
nous re

N  
ci  
qu'au d  
a un pa  
qui con  
vantes,  
qui avo  
me, S  
bé. Ta  
quelles  
le nom  
vinces  
gues &  
metten  
pillages  
comme  
de l'Et

loureuse qu'il a portée jusqu'au tombeau.

Dès qu'il fut suffisamment guéri, le Pere Prefet l'envoya à la Cour de la Reine Zingha où il fit les belles choses que nous avons décrites dans l'histoire de cette Princesse, à laquelle nous renvoyons les Lecteurs.

---

## CHAPITRE I I.

### *De la Province de Lubolo.*

**N**ous avons remarqué dans la description du Royaume d'Angolle, qu'au delà de la riviere de Coanza il y a un pays très-vaste nommé Lubolo, qui comprend les neuf Provinces suivantes, Chissama, Sumbi, Binguella, qui avoit autrefois le titre de Royaume, Scella, Rimba, la haute Bembe, Tamba, Oacco, & Cabezzo, auxquelles si on y joint Lubolo, on aura le nombre de dix Provinces. Ces Provinces étant environnées de montagnes & de rochers escarpez, qui les mettent à couvert des insultes & des pillages des ennemis, sont regardées comme les plus sûres & les meilleures de l'Etat.

Chacune de ces Provinces a son Gouverneur particulier , duquel dépend une quantité de Titulaires & de Vassaux.

Les Provinces de Lubolo , de Binguella , de Tamba , d'Oacco & de Cabezzo sont depuis très-long-tems confédérées avec les Portugais , elles ont embrassées la Foi Chrétienne tant bien que mal. Les autres sont demeurées dans l'idolâtrie , ou si quelques-unes ont embrassé la Foi par politique , c'est avec tant de tiédeur , & un mélange si monstrueux des superstitions Payennes , qu'ils sont p'ûrôt des idolâtres que des Chrétiens. Tout le désordre qu'on remarque dans ces gens vient absolument de leurs chefs qui sont des gens volages , menteurs , fourbes , dissimulez , avarés , sans Foi , sans raison , & qu'il est rare de voir une année entière dans l'obéissance qu'ils ont promise à un Prince pour jouir de sa protection dont ils avoient besoin quand ils ont traité avec lui. C'est de là que naissent entre eux tant de jalousies , de querelles , de meurtres , de pillages , de guerres , dont la fin est toujours un accommodement frauduleux qu'ils cherchent à rompre dans le moment même qu'ils le concluent.

Don  
étant V  
établir  
plus sta  
qu'alor  
pour y  
Souas i  
cherché  
ceux qu  
occasion  
soumett  
& negli  
ne le re  
devoits  
Pour ce  
avec le  
avec ce  
tte , pa  
sous sa  
taires ,  
mée Cl  
bons se  
reduire  
vailler  
Soua ,  
Il éc  
tonne ,  
Prêtre  
mée , &  
chifer  
qui av

Dom Fernand Viaria né au Bresil étant Viceroy d'Angole en 1658. voulut établir dans ces Provinces une paix plus stable qu'il n'y en avoit eu jus- qu'alors. Il jugea qu'il étoit nécessaire pour y parvenir d'abaisser l'orgueil des Souas idolâtres, qui sembloient ne chercher autre chose que la ruine de ceux qui étoient Chrétiens. Dans ces occasions les idolâtres refusoient de se soumettre à l'arbitrage des Portugais, & negligeoient de rendre à la Couronne le respect, les tributs & les autres devoirs auxquels ils étoient obligez. Pour cet effet il fit un nouveau traité avec les Souas Chrétiens, & même avec celui de Rimba, quoiqu'idolâtre, parce que ce Gouverneur ayant sous sa Jurisdiction vingt-deux Feudataires, il étoit en état de joindre à l'armée Chrétienne un grand nombre de bons soldats. Il esperoit par ce moyen reduire les autres idolâtres, & travailler même pour l'avantage de ce Soua, comme il arriva en effet.

Il écrivit au Pere Seraphin de Cottonne, & lui demanda un Religieux Prêtre pour être le Chapelain de l'armée, & qui pût en même-tems catechiser les Infideles, & poursuivre ce qui avoit été commencé l'année pré-

cedente par la conversion de Guzam-  
banbé.

Cette demande embarassa beaucoup le Pere Prefet. Il n'avoit aucun de ses Religieux qui ne fût employé, & qui n'eût du travail au delà de ses forces. Il ne pouvoit pourtant refuser le Vice-roi. Après y avoir bien pensé il jeta les yeux sur mon Auteur le Pere Antoine de Montecucullo qui scavoit en perfection la langue & les coûtumes de ces peuples. Il lui en envoya l'ordre, & aussitôt mon Auteur se rendit à Massangano, qui étoit le lieu d'assemblée & la place d'armes de toute l'armée.

Peu de jours après l'armée se mit en marche, elle n'étoit d'abord composée que de deux milles Negres & de cinq cens Blancs tous gens de valeur & d'expérience, presque tous Officiers reformez sous la conduite d'un Commandant Portugais, homme prudent, sage, brave, & d'une grande expérience.

Ce nombre étoit bien medioere; mais chemin-faisant on devoit se joindre aux autres troupes qui devoient composer l'armée.

Le Soua Dom Louis-Antoine Guzambané, que mon Auteur avoit ba-

ptisé l'  
mée l'  
Coanz  
de ses  
bien d'

Dès  
rnel il  
ment,  
voit q  
plus c  
voir e  
soit ce  
que v  
vous e  
grand  
prie d  
cette  
passer  
& l'ac

Le  
souha  
portée  
par se  
d'une  
rivier  
& de  
Dieu  
de to  
notre  
de sâ  
tez à  
teres.

prisé l'année précédente, attendoit l'armée Portugaise sur les bords de la Coanza, il avoit avec lui les troupes de ses Provinces en grand nombre & bien disciplinées.

Dès qu'il apperçût son pere spirituel il courut à lui, l'embrassa tendrement, & lui dit que depuis qu'il l'avoit quitté il n'avoit rien désiré avec plus d'ardeur que le plaisir de le revoir encore. Je n'ai rien oublié, lui disoit ce fervent Chrétien, de tout ce que vous m'avez enseigné, & pour vous en donner une preuve, voilà une grande croix que j'ai fait faire, je vous prie de la benir, & de la planter sur cette colline, afin que tous ceux qui passent sur cette riviere la puissent voir & l'adorer.

Le Pere fit ce que Guzambané souhaitoit, il benit la croix, elle fut portée avec respect par ce Prince & par ses premiers Officiers au sommet d'une colline, au pied de laquelle la riviere passoit, on chanta des Hymnes & des Cantiques à l'honneur du vrai Dieu, on la planta, & elle fut saluée de toute l'armée comme le signe de notre Redemption, & une assurance de salut & de toutes sortes de prosperitez à ceux qui en revereroient les mysteres.

L'armée entra dans la Province d'Oacco, & le Pere eût la consolation d'y trouver sur la route que tenoit l'armée un grand nombre de personnes, qui instruites ou par Guzambané ou par des interpretes sous ses ordres, venoient demander le Bapême, & d'autres qui apportoient leurs enfans pour recevoir la même grace.

De cette Province on entra dans celle de Cabezzo. On trouva au pied d'une montagne haute & escarpée, qu'il sembloit que la nature avoit faite à plaisir, une Libatte bien fortifiée qui appartenoit à un des Rebelles qu'on alloit attaquer. Les Milices l'investirent aussitôt autant qu'elle le pouvoit être; mais elles furent repoussées avec une perte à peu près égale des deux côtez, & furent obligées de se retirer dans le camp.

Le Pere Jean-Antoine parcourant le camp pour donner les secours de son ministere aux blesez trouva un soldat d'Angolla-Aarii, qui avoit reçu un coup dans la poitrine si dangereux qu'on croyoit qu'il n'avoit que quelques momens à vivre. Il lui demanda s'il étoit baptisé. Le blessé répondit qu'il ne l'étoit point, quoique depuis long-tems il eût un grand de-

fic de  
mieu  
confi  
fer d  
lemen  
tes les  
le co  
droit  
bien  
de bi  
qui é  
verte  
au bl  
blessé  
gueri  
rison  
mirac  
ceux  
rison  
qué c  
accor  
écou  
tions  
Ce  
mé c  
vanç  
de la  
qu'ils  
tagne  
soien  
qu'il



fit de l'être. Le Pere le consola de son mieux, l'exhorta à mettre toute sa confiance en Dieu, l'assurant que l'effet du Baptême se répandoit non seulement sur l'ame dont il effaçoit toutes les taches; mais souvent même sur le corps, quand l'intention étoit droite & sincere. Comme il le trouva bien instruit, il le baptisa en présence de bien des gens, dont quelques-uns qui étoient infideles se moquerent ouvertement de ce que le Pere avoit dit au blessé. Il arriva cependant que ce blessé désespéré de tout le monde fut guéri au bout de dix jours. Cette guérison qu'on pouvoit regarder comme miraculeuse, fit un effet considerable; ceux qui avoient désespéré de la guérison du blessé, & qui s'étoient moqué des promesses du Pere les voyant accomplies, s'approcherent de lui, écouterent avec docilité ses instructions, & reçurent le baptême.

Cependant le siege qu'on avoit formé devant cette mauvaise place n'avançoit point. Les assiegez favorisez de la situation du lieu, & des retraites qu'ils s'étoient ménagées dans la montagne se defendoient à merveille, faisoient de frequentes sorties, & quoiqu'ils fussent toujours repoussez avec

perte, les Officiers de l'armée des Assiegeans resolurent de lever le siege, peut-être dans la vûë d'attirer l'ennemi en vaste campagne, où ils étoient bien sûrs de le défaire. On le leva en effet: mais l'ennemi qui étoit conduit par des Chefs qui sçavoient leur metier, garda toujours l'avantage de la montagne, au pied de laquelle l'armée étoit obligée de marcher, & pendant quatre jours entiers il ne cessa de la harceler par des escarmouches continuelles. On le repousoit à la verité vivement, mais la facilité de la retraite faisoit qu'il ne se rebutoit point. Il tomba une nuit sur l'arriere-garde avec tant de bravoure & de conduite, que si toute l'armée n'avoit fait volte face, elle auroit été entièrement défaite.

Dans cette action qui fut fort chaude, il y eut un soldat des Alliés qui reçut un coup dans le ventre qui lui mit dehors les intestins. On apella le Pere pour lui donner les secours qui dépendoient de lui, il y courut & obligea un Chirurgien Portugais à lui remettre les intestins dans leur place & à bander sa playe. Avec ce secours le blessé recouvra la parole. Le Pere lui demanda s'il étoit baptisé. Il lui répondit

dit qu  
moit  
baptis  
accor  
l'amo  
toùjo  
qu'au  
sespo  
Il n  
sortes  
neur  
même  
font b  
trém  
Le  
Pere  
jugea  
mour  
eût re  
L'e  
de m  
reven  
un Sc  
tentie  
conse  
place  
étoit  
gais à  
offro  
des F  
e cru

dit qu'il étoit Chrétien, qu'il se nommoit Antoine; mais qu'il n'étoit pas baptisé, & qu'il le conjuroit de lui accorder la grace du baptême pour l'amour du vrai Dieu dont il avoit toujours professé la Religion, & qu'autrement il mourroit dans le désespoir.

Il n'est pas rare de trouver de ces sortes de Chrétiens. Ils se font honneur de cette qualité, prennent eux-mêmes des noms de Saints, & ne se font baptiser que dans la dernière extrémité.

Le blessé étoit de ce nombre. Le Pere lui fit faire tous les actes qu'il jugea nécessaires, le baptisa & le vit mourir quelques momens après qu'il eût reçu le Sacrement.

L'ennemi ayant enfin été repoussé de manière qu'il n'eut plus envie de revenir chagriner l'armée, on trouva un Soua idolâtre; qui se disoit bien intentionné pour les Portugais, & qui conseilla au General d'attaquer une place dont il disoit que le Seigneur étoit l'ennemi implacable des Portugais & de la Religion Chrétienne. Il offroit de joindre ses troupes à celles des Portugais & de leurs Alliés. On le crut, & sous sa conduite l'armée

entra dans les terres de sa Jurisdiction. Il pria alors le General de laisser le Pere dans son village principal, disant qu'il vouloit que tous ses sujets reçussent le Baptême, comme il avoit résolu lui-même de le recevoir. Il lui dit ensuite qu'il étoit inutile que toute l'armée allât à l'entreprise qu'il lui avoit proposée, qu'une partie suffiroit avec ses troupes, à la tête desquelles il se mettroit.

Le General Portugais donna dans ce panneau, & en parla au Pere, l'exhortant de ne pas perdre l'occasion favorable qui se présentoit de faire un si grand nombre de Chrétiens; mais le Pere se doutant qu'il y avoit là-dessous quelque trahison cachée, s'y opposa, remontra en plein conseil qu'il n'étoit pas de la prudence de séparer ainsi l'armée, & que si ce Seigneur avoit véritablement envie de se faire Chrétien il seroit tems d'y penser quand l'entreprise qu'il avoit proposée seroit achevée. On le crut, l'armée entiere & en corps y marcha, & on arriva au pied d'une montagne haute & escarpée, au pied de laquelle étoit le village qu'on vouloit attaquer. On n'avoit pas encore achevé de distribuer les postes, qu'on entendit

très-d  
toien  
de se  
que  
Ces a  
cienc  
prit l  
évite  
Porte  
te su  
me d  
taille  
de l  
cens  
Ce  
dépo  
étoit  
rendi  
tion  
mage  
fit b  
trou  
fut d  
Le d  
entie  
qu'il  
à l'ar  
sieur  
Il  
si ex  
dans

très-distinctement des voix qui sortoient de la place, qui avertissoient de se donner de garde de la trahison que ce méchant Soua vouloit faire. Ces avis l'épouvanterent, & sa conscience lui reprochant son crime, il prit la fuite avec tous ses gens pour éviter la punition. Mais les troupes Portugaises & Alliées outrées de cette supercherie le poursuivirent comme des lions irrités, le joignirent, le taillèrent en pièces avec la plupart de ses gens, & ramènèrent quatre cents prisonniers ou esclaves au camp.

Cependant le village se trouvant dépourvu de vivres, & de ce qui étoit nécessaire pour sa défense, se rendit en quelques heures à composition, & le Seigneur ayant fait hommage à la Couronne de Portugal, se fit baptiser & se joignit avec ses troupes à l'armée royale, à laquelle il fut dans la suite d'un grand secours. Le dessein du traître étoit de saccager entièrement cette bourgade, après qu'il l'auroit pris, & d'en faire autant à l'armée si on l'avoit séparée en plusieurs corps comme il le proposoit.

Il arriva dans ce village une chose si extraordinaire qu'elle mérite place dans cette Relation. On vint cher-

cher avec empressement le Pere Jean Antoine pour confesser un malade que l'on disoit prêt de mourir. Le Pere y alla sur le champ, & trouva que celui qu'on disoit prêt à mourir n'avoit aucune apparence d'être malade, & qu'il s'entretenoit avec ses amis qui étoient autour de lui. Il crut qu'on s'étoit voulu mocquer de lui, & leur en fit une reprimande. Mais ces gens ayant découvert la poitrine & le dos du malade, firent voir au Pere une excrescence entre cuir & chair ronde comme une corde qui environnoit à deux ou trois tours le corps de cet homme, qui avoit un mouvement visible & sensible, & dont les deux extrêmités s'approchoient sensiblement l'une de l'autre, & n'étoient pas éloignées l'une de l'autre & prêtes à se joindre.

Le Pere après avoir admiré une chose si extraordinaire demanda aux assistans ce que c'étoit. Ils lui dirent qu'on appelloit cette maladie *le mal du serpent*, & que quand la tête & la queue du serpent se joignoient, la tête suçoit la queue, & pressoit tellement le malade qu'elles l'étouffoient, comme il alloit arriver bientôt.

Le Pere fit sortir tout le monde

conf  
form  
pos  
poir  
M  
ladi  
Dieu  
un f  
le gu  
à ce  
qu'il  
que  
dat  
quel  
durs  
le m  
droi  
Le  
& t  
que  
prin  
forte  
mit  
aucu  
Alor  
étoit  
C  
dem  
leur  
Il ne  
coup

confessa le malade, l'exhorta, le conforma à la volonté de Dieu, & le disposa à la mort, puisqu'il n'y avoit point de remede.

Mais comme il n'y a point de maladie sur la terre à laquelle la bonté de Dieu n'ait pourvû le remede, il entra un soldat dans la case qui s'offrit de le guérir. Le Pere voulut être présent à cette operation, afin d'empêcher qu'il n'y entrât quelque pact ou quelque superstition des idolâtres. Le soldat Medecin y consentit, & ayant fait quelques poignées de certains joncs durs & piquans, il se mit à flageller le malade de toutes ses forces aux endroits où le serpent paroïssoit.

Le serpent se remuoit sensiblement, & tâchoit de se dérober aux coups que ce nouvel Esculape faisoit tomber principalement sur la tête, de telle sorte que tout le corps de la bête se mit en un petit peloton, & ne donna aucun signe de mouvement ni de vie. Alors le soldat assura que le serpent étoit mort.

Cette flagellation dura une bonne demi-heure; on peut juger de la douleur qu'elle causa au malade patient. Il ne s'en plaignoit pourtant pas beaucoup; car outre que les Negres sont

durs & patiens, il aimoit mieux souffrir ce tourment que la mort. Le soldat fit brûler tous les Jones dont il s'étoit servi, & mêla leur cendre avec une quantité de miel dont il fit un cataplasme qu'il mit sur l'endroit où le serpent mort s'étoit retiré, & pendant quatre jours de suite il eut soin de renouveler le cataplasme, au bout desquels l'ensûre que cauçoit le corps du serpent, & toutes les meurtrissures de la flagellation se trouverent gueries & dissipées, & le malade parfaitement guéri. C'est dommage que mon Auteur ne se soit pas informé plus particulièrement de la cause & du principe d'un mal si extraordinaire. Il semble qu'il ait quelque connexité avec les vers de Guinée qui se forment entre cuir & chair, qui à la vérité peuvent causer la mort de ceux qui en sont attaquez; mais d'une manière bien différente de celle-ci. J'en ai parlé dans mon Histoire de Guinée, intitulée Voyage du Chevalier des Marchais, où le Lecteur pourra avoir recours.

L'armée confederée parcourut presque toutes ces Provinces, remportant des victoires entieres sur ces Rebelles, & obligant de reconnoître la

Cou  
qu'a  
dans

I

Bou  
toit

secr  
avo

ser  
don

ving

L

la p

côte

rier

nain

gin

ils l

le r

fort

bie

vai

ren

ren

qu

l'af

en

&

dan

fai



Couronne de Portugal, ceux qui jus-  
qu'alors s'étoient fait gloire de vivre  
dans l'indépendance.

Elle assiegea entre autres places un  
Bourg qu'un certain Enchanteur s'é-  
toit vanté de deffendre avec les seuls  
secrets de son art. Les habitans qu'il  
avoit séduits le voulurent recompen-  
ser par avance de ses peines, & lui  
donnerent la valeur de deux cens  
vingt-cinq écus.

Dès que l'armée arriva à la vûe de  
la place, les habitans sortirent par le  
côté opposé, & vinrent attaquer l'ar-  
riere-garde avec des cris extraordi-  
naires & beaucoup de valeur, s'ima-  
ginant qu'avec l'aide de leur forcier  
ils la mettroient en desordre, & que  
le reste de l'armée auroit le même  
fort. Mais ils trouverent des troupes  
bien disciplinées & accoutumées à  
vaincre, qui firent volte-face, garde-  
rent bien leurs rangs, & les attaque-  
rent si vigoureusement que tout ce  
qui étoit sorti fut taillé en pieces, &  
l'assaut ayant été donné de tous côtez  
en même-tems la place fut emportée,  
& les hommes qui étoient restez de-  
dans en assez petit nombre tuez ou  
faits esclaves.

La consequence de cette conquête

qui coûta très-peu, fut qu'on trouva un très-grand nombre d'enfans & de femmes qui demanderent le Baptême que le Pere leur administra après les avoir instruits, autant que le tems & leur capacité le lui permirent.

Mais la plus remarquable des conquêtes de l'armée Confederée fut celle de la grande Libatte appelée *Canguzê*, c'est à-dire, la maîtresse des forces.

Cette Libatte capitale de la Province de Scella est située au milieu d'une petite vallée très-agréable, & très-fertile, toute environnée de rochers hauts & escarpez comme des éciueils, qui assurément la rendroient imprenable si elle étoit deffenduë par des gens qui sçussent le métier de la guerre.

On assuroit que quoi qu'elle eût été attaquée plusieurs fois, elle n'avoit jamais été prise, parce que quand les habitans avoient été forcez au point même que les assiegeans étoient entrez dans son enceinte, ils avoient l'adresse de se retirer dans des vastes cavernes creusées naturellement ou par art dans ces rochers, d'où ils attaquoient sans relache leurs ennemis, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre,

quelq  
tems  
retra  
fatig  
retire  
d'aill  
leur  
vanta  
en ét  
comm  
d'aut  
Le Ge  
le val  
fit éle  
des ba  
pes à  
enner  
de fa  
devar  
choie  
on vi  
perte  
On  
vigue  
même  
Mais  
vû at  
grand  
deux  
avoit  
-ie,

quelquefois de tous côtez en même-  
 tems, & toujours à couvert de leurs  
 retranchemens inaccessibles, qu'ils les  
 fatiguoient & les forçoient enfin à se  
 retirer. Le Soua & ses gens étoient  
 d'ailleurs de braves gens, qui sûrs de  
 leur retraite & connoissant bien l'a-  
 vantage de leurs rochers se croyoient  
 en état de résister à cette attaque,  
 comme ils avoient résisté à beaucoup  
 d'autres; mais ils furent trompez.  
 Le General Portugais étant entré dans  
 le vallon, & ayant reconnu la place,  
 fit élever de bons épaulemens avec  
 des banquettes qui mettoient ses trou-  
 pes à couvert des mousquetades des  
 ennemis; il fit faire un grand nombre  
 de fascines que ses gens pouvoient  
 devant eux à mesure qu'ils s'appro-  
 choient de la place, & par ce moyen  
 on vint au pied de l'enceinte sans  
 perte.

On donna un assaut avec toute la  
 vigueur imaginable, il fut soutenu de  
 même, & on perdit quelques gens.  
 Mais les Negres en assiegeant s'étant  
 vûs attaquez en flanc de dessus deux  
 grands rochers qui étoient comme  
 deux cavaliers, sur lesquels le Soua  
 avoit placé sa meilleure mousquete-  
 rie, ils perdirent cœur & se seroient

débandez si le General qui ne pouvoit  
 pas avec ses seuls Européens, continuer  
 l'attaque, n'eût fait battre la retraite.  
 On rentra donc dans les retranche-  
 mens, il fit la revûe des troupes, &  
 faisant remarquer aux troupes auxi-  
 liaires le peu de perte qu'elles avoient  
 faites, il les harangua, les picqua  
 d'honneur, & leur remit le cœur &  
 le courage que la réputation de cette  
 place, qu'on disoit à tort imprenable  
 leur avoit ôté. Ils crurent qu'ils le sui-  
 vroient par tout.

Le jour suivant on vit dès le lever du  
 soleil les assiegez, qui du haut d'un ro-  
 cher se moquoient de nos Officiers &  
 de leurs soldats, & leur reprochoient  
 leur poltronerie. Le General les laissa  
 dire, & se contenta de tenir ses gens en  
 bataille, & tous prêts à bien faire. Il  
 remarqua que les habitans d'une  
 Bourgade voisine venus au secours des  
 assiegez tiroient sur le flanc de son ar-  
 riere-garde. Il détacha ses meilleurs  
 piétons, qui ayant pris un détour  
 prirent ces braves par derrière, les  
 taillèrent en piéces, & s'établirent  
 sur cette hauteur, qui servit beau-  
 coup à defendre le camp & à resser-  
 ter les assiegez. La défaite de ce se-  
 cours qui étoit composé des plus bra-

ves du pays fut très-sensible aux assiegez. Les Negres qui remportèrent cet avantage, quoique Chrétiens, avoient été autrefois Giagues, i's avoient faim, & voyant tant de cadavres, ils se mirent à les rôtir & à les manger. Le General eût beau crier & menacer les Officiers, il fallut les laisser faire; car enfin une poitrine grasse, charnuë & rôtie à propos est une furieuse tentation pour un Antropophage.

On demeura quelques jours dans l'inaction en attendant les troupes du Soua de Rimba, Giague de profession; mais Fendataire & Allié des Portugais. Ce secours étoit nécessaire vû la force & la situation des lieux.

Il arriva, il étoit composé d'un gros corps de bonnes troupes commandées par le frere du Soua, qui vint, selon la coutume, demander un étendart au General, & du vin pour l'idole qu'ils avoient apportés. Les deux armées s'approchant, se saluerent à l'ordinaire. Le General fit délivrer à l'Officier ce qu'il lui avoit demandé, & on marqua les quartiers que ces troupes devoient occuper.

Mon Auteur le Pere Jean-Antoine n'étoit pas au camp quand cela se

passa. Il étoit sur une petite éminence à deux portées de fusil du camp d'où il découvroit tout ce qui se passoit. Il vit deux Giagues revêtus comme ont accoutumé de l'être leurs Ministres qui portoient le coffre ou l'arche de l'idole, & qui après l'avoir aspersée de vin, comme pour lui donner à boire, en chantant certaines chansons à son honneur, firent gravement une procession autour du camp, & promettoient à tous les soldats l'assistance particulière de l'idole. Il vit tous les soldats idolâtres se prosterner avec respect devant l'idole à mesure qu'elle passoit devant eux, il entendit les cris de joye, les battemens de mains, & comme il étoit accoutumé à ces ceremonies, il n'eût pas de peine à deviner ce qu'elles signifioient, & quand il auroit eu quelque doute là-dessus, il auroit été entierement levé quand il apperçut l'étendart. Il en eût le cœur percé de douleur. Il vola, pour ainsi dire, où étoit le General, & lui fit voir le préjudice qu'il portoit à la Religion & à son propre honneur d'autoriser de telles ceremonies, & d'y contribuer. Le General lui répondit qu'il n'avoit point eu de mauvaise intention en cela, qu'il avoit

crû p  
te occ  
dont  
avoit  
se les  
desce  
tion  
mais l  
s'appa  
cette

On  
afin d  
nemi  
à se p  
sion d

On  
qu'on  
péens  
afin q  
bande  
reur.

chemo  
la Lib  
vigne

les m  
manie

les aff  
fendre  
la Lib  
nomb

le des

cru pouvoir s'accommoder dans cette occasion aux pratiques des Giagues dont il avoit alors besoin, & qu'il avoit cru en leur cedant quelque chose les pouvoir amener par cette condescendance à notre Religion. L'action étoit mauvaise en elle-même; mais l'intention étant bonne, le Pere s'appaîsa, & pria Dieu de pardonner cette imprudence au General.

On partagea l'armée en trois corps afin de resserrer de plus en plus l'ennemi. Le Pere exhorta les Chrétiens à se préparer à l'attaque par la confession de leurs pechez, & ils le firent.

On partagea tellement les troupes qu'on mêla les Compagnies d'Européens avec celles des Negres Gentils, afin qu'ils les empêchassent de se débânder ou de s'abandonner à leur fureur. On s'approcha ainsi des retranchemens qui faisoient l'enceinte de la Libatte, & on les attaqua avec une vigueur très-grande. On avoit placé les meilleurs Mousquetaires d'une manière qu'ils pouvoient empêcher les assiegez de se présenter pour défendre leur enceinte. Le Seigneur de la Libatte fut blessé avec un grand nombre de ses gens. Cet accident mit le désordre dans ses troupes, ils en

furent consternez ; mais la place étoit si forte que cela ne suffisoit pas à l'armée confederée pour l'emporter. La prudence des Officiers y suppléa. Ils firent élever avec une diligence extraordinaire un épaulement de fascines qui mettoit leurs gens à couvert, & découvroit les ennemis , qui se voyant tirez comme au blanc , sans pouvoir faire la même chose , se defendoient en désesperez ; mais ils ne purent empêcher que l'armée confederée ne s'emparât du principal rocher , qui étoit comme un bastion qui couvroit l'entrée de la Libatte.

La même nuit les assiegez ouvrirent un chemin souterrain qu'ils avoient pratiqué, & étant sortis par ce passage, ils maltraiterent le flanc de l'armée ; mais ils en porterent la peine bientôt après , car s'étant inconsidérément postez entre ce rocher & l'enceinte de la Libatte croiant que les troupes confederées seroient contraintes de l'abandonner ; ils y furent attaquez & environnez de telle sorte, les uns combattant en désesperez , & les autres aiguillonnez par la gloire & par les pertes qu'ils avoient faites , que le combat fut long , rude & sanglant , les ennemis

y furent  
resta p  
les no

Ce  
l'autre  
rie , m  
batte,  
verne

Les  
aband  
que-t  
gnant  
cade.

d'y er  
dre m  
qui é

me ur  
radelle  
deffen

seroie  
leur a

On pa  
afin q  
tems

cette  
étoie

Ce  
dès q  
on s'a  
rentre  
pour l



y furent tellement défaits, qu'il n'en resta pas un seul pour en aller porter les nouvelles.

Ceux des assiegez qui étoient sur l'autre rocher voyant cette bouche-rie, mirent le feu aux cases de la Libatte, & se retirèrent dans leurs cavernes.

Les Portugais voyant la Libatte abandonnée, douterent pendant quelque-tems s'ils y devoient entrer, craignant de donner dans quelque embuscade. Les Giagues de Rimba offrirent d'y entrer les premiers, & de se rendre maîtres d'un autre rocher élevé qui étoit au milieu, & qui étoit comme une nouvelle forteresse ou une citadelle, où les assiegez se pouvoient deffendre & incommoder ceux qui seroient entrez dans l'enceinte. On leur accorda ce qu'ils demandoient. On partagea l'armée en deux corps, afin qu'on pût combattre en même-tems contre ceux qui seroient dans cette Forteresse, & contre ceux qui étoient dehors.

Cette précaution fut très-sage; car dès que le feu eût dévoré les cases, on s'apperçut que les assiegez étoient rentrez en partie dans leur enceinte pour la deffendre, étant soutenus de

ceux qui étoient dans les cavernes.

Les Rimbis gens robustes, vigoureux & braves étoient à la tête. Les Portugais les soutenoient. On donna l'assaut, les Rimbis furent repoussés avec perte; les Portugais se présentèrent, & donnerent le tems aux Rimbis de se remettre en ordre. Les assiégés furent vaillamment soutenus par ceux qui étoient postés sur les bouches des cavernes. Les Rimbis ayant repris leur poste, & la tête de l'attaque firent des prodiges de valeur, ils couperent les palissades, renverserent les grosses pierres qui les soutenoient, écarterent & couperent les hayes de grosses épines, & entrerent dans la place qui fumoit encore. La moitié de l'armée les suivit, & on investit le rocher du milieu. Les assiégés s'y défendirent en braves gens, étant soutenus par un corps qui étoit encore maître d'un côté de la place. Le combat fut sanglant. Les Rimbis y perdirent plus de cent hommes, dont les assiégés tâchoient d'enlever les corps pour les dévorer. Mais les Rimbis ayant gagné le derrière des ennemis qui étoient attaqués de front par les Portugais, il se fit une boucherie épouvantable de ces gens. Ceux qui

L  
deffen  
rent,  
tion d  
ceinte  
posseff  
tranch  
toire n  
pendan  
tres de  
voient  
qui éto  
plus ce  
le camp

Les  
tes les r  
dans la  
ce dans  
que l'a  
Ils ten  
affamée  
la vie.  
vres au  
Rimbis  
manque  
pour le  
tuoient  
leur pa  
se de la  
égal de  
des mo  
Le C

deffendoient le rocher l'abandonnerent, & se retirerent avec précipitation dans les cavernes hors de l'enceinte, de sorte que l'armée se mit en possession de la place, & y fit les retranchemens convenables; car la victoire n'étoit ni complete ni assurée pendant que les ennemis étoient maîtres de leurs cavernes, d'où ils pouvoient beaucoup incommoder ceux qui étoient dans la ville, & encore plus ceux qui étoient demeurez dans le camp.

Les ennemis qui avoient brûlé toutes les munitions de bouche qui étoient dans la ville, en avoient en abondance dans leurs cavernes, & sçavoient que l'armée confédérée en manquoit. Ils tendirent un piège à ces troupes affamées où bien des soldats perdirent la vie. Ils exposèrent quantité de vivres aux bouches de leurs antres, les Rimbis, comme les plus hardis, ne manquèrent pas d'y aller en foule pour les enlever, & les ennemis les tuoient sans avoir rien à craindre de leur part, de sorte qu'excepté la prise de la ville, l'avantage étoit assez égal des deux côtez pour le nombre des morts.

Le General Portugais ayant assem-

blé tous les chefs, fit résoudre de terminer l'affaire par le feu. On defendit à tous les soldats de s'approcher des cavernes ; & on envoya couper quantité de bois dans les forêts dont on fit des grosses piles aux entrées de ces grottes, & à la faveur d'un bon vent qui vint tout-à-propos, on y mit le feu, pendant que les meilleurs mousquetaires disposez en certains lieux élevez tiroient à coup sûr sur ceux qui se présentoient pour sortir.

Le vent chassant la fumée & la flamme dans ces lieux souterrains, les misérables qui s'y trouvoient renfermez hurloient comme des désesperez, jusqu'à ce que la fumée les eût étouffez, ou que la flamme les gagnât. Les plus intrepides voulurent se sauver au travers, la plûpart y demorerent, d'autres furent tuez à coups de fusils, les plus heureux en furent quittes pour leur liberté.

Le Seigneur de Cagunzé étoit retiré avec les enfans & ses principaux Officiers dans une caverne, d'où l'on n'avoit pu approcher. Voyant que tout étoit désespéré, sa hardiesse & sa remerité l'abandonnerent, il étoit blessé ; mais la vie lui plaisoit enco-

re. Il e  
des Dép  
gais. Il  
tributa  
des ôtag  
le Bapté  
lui reste  
troupe  
les fois  
ditions  
& signe  
blia la p  
ces, il  
me ordi  
& dès  
des my  
gion.  
On  
ses en m  
en état  
grande  
d'Eglise  
couvert  
des mu  
la coût  
Autel,  
bra les  
fluence  
quoiqu  
la nouv  
vice qu

re. Il trouva moyen de faire passer des Députez jusqu'au General Portugais. Il offrit de se rendre vassal & tributaire de la Couronne, de donner des ôtages de sa parole, de recevoir le Baptême avec ses enfans, & ce qui lui restoit de gens, & de joindre ses troupes à celles des Portugais toutes les fois qu'il en seroit requis. Ces conditions furent acceptées; le traité fait & signé, les ôtages donnez; on publia la paix, on en fit les réjouissances, il vint au camp, reçut en la forme ordinaire l'investiture de ses Etats, & dès ce moment il se fit instruire des mysteres de notre sainte Religion.

On se mit aussi-tôt à rétablir les cases en moins de rien. Il y en eut mille en état d'être habitées, & on fit une grande & haute cabanne pour servir d'Eglise. Elle n'étoit que de bois, couverte de feuilles d'Infanda, avec des murs de paille & de terre, selon la coûtume du pays. On y dressa un Autel, le Pere Jean-Antoine y celebra les divins mysteres avec une affluence extraordinaire de gens, qui quoiqu'idolâtres y étoient attirés par la nouveauté & par la majesté du service qui s'y faisoit.

Il y faisoit deux fois chaque jour des Instructions & le Catechisme, & se donna tant de peines qu'en moins de huit jours tous ces peuples furent parfaitement l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, le Symbole des Apôtres, & les préceptes du Décalogue en leur langue. Il ne se trouva pas un seul obstiné dans toute cette Jurisdiction. Tous demandoient à être instruits & baptisez, & le demandoient avec tant d'empressement & de marques d'une parfaite conversion, que le Pere, les Catechistes & tous les anciens Chrétiens en étoient dans l'étonnement.

Celui qui étoit le plus ardent de tous étoit le frere du Soua, il fit tant auprès du Pere & du General Portugais qu'on fut obligé de le lui donner avant les autres.

Enfin le jour du Baptême étant arrivé, le Soua à la tête de ses enfans, de sa petite Cour & des sujets qui lui restoient, le reçut avec toute la sollemnité possible. Il fut nommé Pierre, & le Pere lui dit que portant le nom du Prince des Apôtres il devoit être comme lui l'Apôtre de ses sujets, les confirmer dans la Foi par ses paroles & ses exemples. Il le promit, & on

n'a pas eu l'...  
Après lui  
tous les au  
grand nom

L'armée  
quante-deu  
tant pour se  
ner le tems  
Le Pere Ar  
l'instruction  
tiens.

L'armée  
d'avoir si b  
prise si diffi  
res du Soua

à la raison  
la route ve  
riva à un g  
voit chassé  
étoit sterile

vivres, de  
de se jeter  
qu'on écrase

gâteaux qu'  
pierres écha  
ques feuille

pourceulan  
ver excellen  
On trouva  
de petites  
bien travail

à pas eu sujet de se plaindre de lui. Après lui douze de ses enfans, & tous les autres furent baptisez, & un grand nombre d'enfans.

L'armée confederée demeura cinquante-deux jours dans cet endroit, tant pour se rafraîchir que pour donner le tems aux blesez de se guérir. Le Pere Antoine employa ce tems à l'instruction de ces nouveaux Chrétiens.

L'armée confederée bien contente d'avoir si bien réüssi dans une entreprise si difficile, & des bonnes manieres du Soua, partit pour aller mettre à la raison d'autres rebelles. Elle prit la route vers la haute Bamba, & arriva à un gros village, dont la peur avoit chassé tous les habitans. Le pays étoit stérile, on ne trouva point de vivres, de sorte qu'on fut contraint de se jeter sur le nouveau grain, qu'on écrasoit & dont on faisoit des gâteaux qu'on faisoit cuire sur des pierres échauffées. On y joignoit quelques feuilles d'oseille sauvage & de pourceaulane qui les faisoient trouver excellens.

On trouva dans cet endroit quantité de petites idoles de terre cuite, fort bien travaillées, & beaucoup de Chim-

passis. Tout fut brisé & réduit en cendres.

En cet endroit le General reçut un Exprès du Viceroy, avec ordre de laisser imparfaites les operations projetées, & d'aller en diligence châtier un Soua qui s'étoit revolté, dont la Jurisdiction s'étend jusqu'au-delà du fleuve Ganga.

On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre pour retourner à Embacca, qui étoit marqué pour le lieu d'assemblée. Les Officiers furent d'avis que pour éviter le passage de quantité de rivieres qui se rencontroient sur le droit chemin, il falloit retourner sur ses pas par la Province de Tamba, afin de trouver un gué moins large & moins profond pour passer la Coanza.

Le General ayant reçu un petit corps de Cavalerie, conduisit l'armée par la route projetée, & le Pere Jean-Antoine avec quelques Officiers & quelques troupes Negres, prit la route de Cabasso, parce qu'il y avoit ordre de contraindre le Soua d'une certaine Jurisdiction de rendre hommage à la Couronne de Portugal.

Mais comme il avoit envie de revoir ses nouveaux Chrétiens de Oacoo, il se sépara de ces Officiers, & de

leurs trou  
n'avoit av  
qui porto

Il pass  
Gouverne  
mes sont  
lamba-Ac  
vant dans  
avoit été  
de Serrav

Lorsqu  
batte ils t  
troupe de  
reconnoît  
ne fussent  
mée Port  
les recevo  
compagne  
sage.

Les habit  
rent pas p  
chez eux,  
& les obli  
forêt, & c  
purent av  
pas assail  
qu'ils avoi  
étoient en  
sçavoir.

Ils étoi  
toute, le



leurs troupes pour les aller visiter. Il n'avoit avec lui que quelques Negres qui portoient son petit bagage.

Il passa à Cabazzo dont le Souverain Gouverneur ou Seigneur, car ces termes sont sinonimes, s'appelloit Malamba-Aoogii. Cet Officier se trouvant dans l'armée de Cassangé en 1657. avoit été baptisé par le Pere Antoine de Serravezza.

Lorsqu'ils approcherent d'une Libatte ils trouverent une assez grosse troupe de gens armez qui les vintrent reconnoître, & qui craignant qu'ils ne fussent les avanteoueurs de l'armée Portugaise, ne voulurent point les recevoir, ni les loger; mais les accompagnerent jusqu'à un autre village.

Les habitans de ce dernier lieu ne furent pas plus polis. Ils les chasserent de chez eux, quoiqu'il fût presque nuit, & les obligerent de se retirer dans la forêt, & de s'y barricader comme ils purent avec des épines pour n'être pas assaillis par les bêtes. Il est vrai qu'ils avoient peu à craindre; car ils étoient environnez de gardes sans le sçavoir.

Ils étoient prêts à se remettre en route, le lendemain à deux heures

de soleil , lorsqu'ils se virent aborder par une troupe de Negres d'un aspect terrible , qui les armes à la main les interrogerent sur le dessein qu'ils avoient en passant ainsi par leur pays. Le Pere répondit modestement qu'ils n'en avoient point d'autre que d'aller à Embacca , & que l'armée Portugaise avoit prise un autre chemin. Cette réponse les appaisa. Ils leur firent un présent de légumes & de fruits , & les conduisirent à leur Soua , dont le village étoit à quinze milles de là.

Ce Gouverneur qui étoit Chrétien & fort civil reçut le Pere & sa compagnie avec beaucoup de bonté , & les obligea de se reposer chez lui pendant sept jours.

Le Pere employa ce tems à instruire ces peuples , & à confirmer dans la Foi ceux qui étoient Chrétiens , il baptisa quelques adultes & quantité d'enfans , & en auroit baptisé un bien plus grand nombre , si les femmes craignant l'arrivée de l'armée Portugaise n'eussent pris la fuite , & ne se fussent retirées selon leur coutume sur les cimes des montagnes & dans des cavernes , d'où il ne fut pas possible de les faire revenir.

Un Officier Portugais qui étoit

veut

venu j  
meura  
rôler d

Le  
gres qu  
compa  
faux à  
da d'un  
ces mi  
maître  
épaisse  
firent g  
que im  
ne mo  
dans u  
Pere J  
avec so  
gres.

Il y  
dans ce  
voir où  
Negres  
leur co  
pour p  
rent pl  
va d'er  
ciers ab  
meritoi  
Cuzamb  
nation.

7

venn jusque là avec le Pere, y demeura parce qu'il avoit ordre d'enrôler des soldats.

Le Pere partit avec quelques Negres que le Sona lui donna pour l'accompagner jusque chez un de ses vassaux à qui il écrivit, & le lui recommanda d'une maniere très-pressante. Mais ces miserables au lieu d'obéir à leur maître, le conduisirent dans une épaisse forêt, & le matin suivant le firent grimper par des chemins presque impraticables sur le sommet d'une montagne où ils l'abandonnerent dans une caverne, de sorte que le Pere Jean-Antoine se trouva seul avec son interprete & ses trois Negres.

Il y avoit trois jours qu'ils étoient dans cette fâcheuse demeure sans sçavoir où aller, lorsque deux Officiers Negres avec cinquante soldats de leur couleur les y vinrent visiter, & pour premier compliment leur tirent plusieurs flèches. Dieu les préserva d'en être blesez. Un de ces Officiers aborda le Pere, & lui dit qu'il meritoit la mort pour avoir baptisé Guzambané, l'ennemi capital de sa nation, & pour avoir porté un autre

Soua à se rendre tributaire de la Couronne de Portugal, & sans autre discours il fit signe à un de ses gens de le percer à coups de fleches. Ce soldat en tira plusieurs & pas une ne toucha le Pere par une protection particulière de Dieu; car ces gens sont fort adroits, & ne manquent jamais leur coup.

Dans le même-tems il arriva une autre troupe de Negres, un desquels leva à deux mains la hache pour fendre la tête du Pere. Celui-ci se mit à genoux, fit un acte de contrition, & offrit genereusement sa vie à Dieu. Il vit avec joye que son interprete en faisoit autant, Mais ces barbares s'étant arrêtez, & parlant ensemble, le Seigneur du lieu arriva accompagné de ses gardes. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit étoit une querelle entre deux particuliers, & se mit en devoir de les mettre d'accord. Mais ayant appris ce dont il s'agissoit, il les blâma fort de leur entreprise, & les menaça que si le Viceroi en étoit informé, il mettroit tout leur pays à feu & à sang, & les envoyeroit en esclavage perpetuel au-delà de la mer.

Il n'en fallut pas davantage. Ces

gens, fa-  
me des  
qui ce  
pagner  
jusqu'ar

Ils m  
la cond  
qui les  
de la nu  
d'un lac

Pas  
voyage  
se trou  
ras. Le  
me, se  
craigna  
des bête  
venir à  
& son  
console  
Dieu le  
qu'ils av  
ils deve  
veroit d  
Ils mar  
Lune,  
riviere  
tronc d  
de cano  
le renve

gens sans repliquer, s'enfuirent comme des cerfs. Il n'en resta que deux à qui ce Seigneur commanda d'accompagner le Pere & ses Compagnons jusqu'aux confins de sa Jurisdiction.

Ils marcherent le reste du jour sous la conduite de ces nouveaux guides, qui les ayant conduit jusqu'à l'entrée de la nuit, les abandonnerent au bord d'un lac.

Pas un de ces cinq infortunez voyageurs ne scachant le chemin, ils se trouverent dans un grand embarras. Les Negres contre leur coûtume, se mirent à pleurer amèrement, craignant avec raison d'être la proie des bêtes, qui ne manquent pas de venir à l'eau pendant la nuit. Le Pere & son interprete tâcherent de les consoler, en leur representant que Dieu les ayant conservé des périls qu'ils avoient courus ce même jour, ils devoient esperer qu'il les conserveroit de ceux qu'ils apprehendoient. Ils marcherent donc au clair de la Lune, & arriverent au bord d'une riviere où ils trouverent un vieux tronc d'arbre creusé qui avoit servi de canot pour passer cette riviere. Ils le renverserent, se mirent dessous &

passerent ainsi la nuit ; non sans crainte d'être dévorés des bêtes.

Dès que le soleil fut levé ils passerent la rivière, & entrèrent dans un pays marécageux où l'herbe, c'est-à-dire les joncs, étoient plus hauts qu'un homme, ils avoient une peine extrême à s'y ouvrir le passage. Enfin au bout de trois jours ils sortirent de ce mauvais pays tellement épuisez de lassitude, de faim & de soif, qu'à peine se pouvoient-ils soutenir. Ils découvrirent alors Maopongo ou la Forteresse des Pierres, dont ils étoient encore bien éloignez. Dieu permit qu'ils trouverent dans les fentes d'un rocher une eau trouble, qui dans cette extrémité leur parut la meilleure liqueur du monde. Ils en burent copieusement, & comme d'ordinaire un bonheur ne vient pas seul, ils entendirent sur la cime d'une colline la voix d'un petit oyseau appelé Songo, dont nous avons parlé dans un autre endroit.

Cet oyseau a un instinct merveilleux pour découvrir les lieux où les Abeilles font leur miel. Comme c'est sa nourriture il ne s'en éloigne guere. Ils suivirent la voix de l'oyseau, trou-

D  
verent  
cretion  
reste d

Ils  
Coanza  
conven  
voient  
jour ap  
rent ar  
maîtres  
pour tr  
grossier  
se que  
état de  
beaucou  
bien ma  
ques a  
ils se co

Une  
en cet  
fans, p  
benedic  
trois ép  
le dîner  
trois jo  
en atten  
point d  
Cour d  
à Emba  
reçût un

verent le miel, en mangèrent à discrétion, & s'en pourvurent pour le reste du voyage.

Ils arriverent enfin à la riviere Coanza, où selon que le Pere étoit convenu avec le General, ils se devoient trouver le vingt-cinquième jour après leur séparation, ils y furent arrêtez un jour entier par les maîtres des canots dont on se sert pour traverser cette riviere. Ces gens grossiers prétendoient une récompense que le pauvre Pere n'étoit pas en état de leur donner. A la fin après beaucoup de disputes, il leur donna bien malgré lui des chapelets, & quelques autres choses de dévotion dont ils se contenterent.

Une pauvre femme le vint trouver en cet endroit avec trois petits enfans, pour lesquels elle lui demanda sa benediction. Elle lui fit présent de trois épis de mahis qui servirent pour le dîner de la troupe qui demeura trois jours sur le bord de la riviere en attendant l'armée. N'en recevant point de nouvelles, ils allerent à la Cour du Roi Angolla-Aarii & de là à Embacca où le Pere Jean Antoine reçût une lettre du Pere Prefet qui lui

marquoit de se rendre à Massangano où il l'attendoit. Il fut reçu par tout comme un homme ressuscité; car on croyoit que les barbares l'avoient massacré. Cette campagne avoit duré huit mois, & avoit été très-fatigante.

Le Viceroy ayant appris le retour du Pere Antoine, & jugeant qu'il avoit besoin de repos, dépêcha un Religieux du Tiers Ordre de saint François pour suivre l'armée en sa place.

Le General Portugais ayant fait passer le Ganga à son armée, attaqua & défit les troupes du Soua qui s'étoit revolté, & le força de se sauver dans une Isle de la riviere Lutato. Mais ce Rebelle ayant assemblé en peu de jours un bon nombre de nouvelles troupes eût la temerité de vouloir encore présenter la bataille à l'armée confederée. Il fut défait encore une fois, il perdit cinq cens hommes tuez sur la place, beaucoup de prisonniers, & il fut contraint de se sauver avec le reste dans des cavernes, asile ordinaire de ces peuples, où il fut investi, & au bout de quelques jours n'ayant ni eau, ni vivres, il fut obligé de se rendre à discretion.

D  
Il fut  
roi le  
qu'il de  
nouvel  
un nou  
s'engag  
Chrétie  
ses en  
eu un d  
fins, i  
contre.

Le L  
meuroi  
té de S  
Nardo  
voyer

Le G  
Pere J  
par me  
Comte  
fortes c

Le L  
de ferv  
quente  
quoit l  
de piet  
pour le  
si le C  
des mo  
tus.



Il fut conduit à Loanda où le Vice-roi le traita avec tant d'humanité, qu'il demanda le Baptême, reçut une nouvelle investiture de son Etat, fit un nouveau serment de fidélité, & s'engagea à faire recevoir la Foi Chrétienne. Il exécutoit ses promesses en galant homme, lorsqu'ayant eu un différend avec un de ses voisins, il fut massacré dans une rencontre.

Le Pere Philippe de Sienne demouroit dans ce tems-là dans le Comté de Sogno avec le Frere Leonard de Nardo. Il pria le Pere Prefet d'envoyer quelqu'un à sa place.

Le sort tomba sur mon Auteur le Pere Jean-Antoine. Il fit le voyage par mer, & étant arrivé auprès du Comte, il en fut reçu avec toutes sortes d'honneurs.

Le Pere fut ravi de trouver tant de ferveur dans cet Etat. On y frequentoit les Sacremens, on y pratiquoit les vertus & tous les exercices de pieté. On y avoit un grand respect pour les Ministres de l'Evangile. Aussi le Comte & la Comtesse étoient des modeles parfaits de toutes les vertus.

Il plut à Dieu pour augmenter leurs merites, que certains sorciers entreprirent de faire périr cette Princesse. Par le moyen d'un sort ils la firent tomber dans des maladies si étranges & si extraordinaires, que les plus habiles Medecins qu'on fit venir pour la voir, n'y connoissoient rien.

C'étoit principalement lorsqu'elle se dispoſoit à aller à l'Eglise qu'elle souffroit de plus grandes douleurs, avec des défaillances si grandes qu'on croyoit quelquefois qu'elle alloit rendre l'esprit. Elle étoit tourmentée par des fantômes affreux, ce qui donnoit lieu de croire que sa maladie ne venoit que de quelque poison. Le Pere Jean-Antoine Cavazzi étoit sur le point d'y employer les exorcismes & autres remedes que l'Eglise met en usage dans ces occasions, lorsqu'on prit & qu'on mit en prison deux Ministres des idoles, qui étoient accusés d'avoir mis le feu à des Eglises Chrétiennes.

Depuis quelque tems ces malheureux en avoient brûlé plusieurs dans les Provinces de Bamba, Pemba, Batta, Congo, Bengo, Sogno & autres endroits, de sorte que les Souve-

rains a  
corps-  
pour e  
cutter

De c  
plus de  
avoit q  
la tortu  
mence  
ge, &  
dont il  
faisant  
confess  
sieurs E  
accusez  
dans le

Sur  
damnez  
reproch  
malheu  
porté à  
quels i  
tre les a  
de la C  
marqua  
lésices :  
accomp  
des con  
Pere ay  
tout-pu

rains avoient été obligez d'établir des corps-de-garde auprès des Eglises pour empêcher ces incendiers d'exécuter leurs pernicieuses, entreprises.

De ces deux prisonniers, l'un avoit plus de quatre-vingts ans, l'autre n'en avoit que vingt-deux. Ils furent mis à la torture, ils la soutinrent au commencement avec beaucoup de courage, & nierent absolument les faits dont ils étoient accusez. Mais le Juge faisant augmenter les tourmens, ils confesserent avoir mis le feu à plusieurs Eglises, bien qu'ils ne fussent accusez d'en avoir brûlé qu'une seule dans le Comté de Sogno.

Sur leur confession ils furent condamnés à la mort. Alors le plus jeune reprocha au vieillard d'être cause du malheur qui lui arrivoit, & de l'avoir porté à commettre des crimes, auxquels il n'auroit jamais pensé, & entre les autres, d'avoir attenté à la vie de la Comtesse par des maléfices. Il marqua précisément le lieu où ces maléfices avoient été posez. Le Comte accompagné du Pere, de la Justice & des condamnés, s'y transporta. Le Pere ayant invoqué le nom de Dieu tout-puissant fit fouiller sous le seuil

de la principale porte du palais, & on y trouva un pot de terre rempli de quantité de choses superstitieuses. On les présenta à ces deux méchans hommes, qui les reconnurent & les avoüerent. La Comtesse fut dans ce moment surprise d'accidens étranges. Le Pere l'exorcisa & la benit; elle fut délivrée entierement & parfaitement guérie, & les deux misérables n'ayant jamais voulu se reconnoître & se convertir, furent noyez dans le Zaire.

Les complices qu'ils avoient déclaréz prirent la fuite; mais le Comte mit tant de gens après eux, qu'ils furent tous pris, examinez, convaincus, & puis du dernier supplice.

Un seul de toute cette troupe vint de lui-même pendant la nuit trouver le Pere, lui avoüa ses crimes avec beaucoup de circonstances affreuses. Il demanda le Baptême; on l'interrogea, & après une assez longue épreuve pour s'assurer de sa conversion, il fut baptisé, & le Comte lui fit grace.

On eût encore une autre raison de faire garder les Eglises, la voici-

Ent  
Sog  
pas  
leur  
n'en  
une  
nui  
ils  
ter  
dan  
voi  
que  
rég  
con  
du  
qu'e  
L  
rev  
de S  
An  
pri  
de l  
L  
Pro  
tie  
dor  
ver  
tien  
le P  
sem

Entre les Chrétiens du Comté de Sogno , il y en avoit qui n'avoient pas encore renoncé si entierement à leurs anciennes superstitions , qu'ils n'en conservassent encore quelques-unes. Telle étoit celle de venir la nuit dans les cimetières , ou quand ils pouvoient dans les Eglises , déterrer les cadavres & les transporter dans les forêts où leurs ancêtres avoient été enterrez où ils croyoient que ces corps leur seroient un grand régal. Le Pere prêcha vivement contre cette superstition , & aidé du Comte il la deracina de maniere qu'on n'en entendit plus parler.

Le Pere Philippe de Sienne étant revenu prendre son poste à la Cour de Sogno , mon Auteur le Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo prit le chemin de Loanda par le bord de la mer.

Il s'arrêta quelques jours dans la Province de Chioua , faisant partie du Comté de Sogno. Dom Amadoré frere du Comte en étoit Gouverneur. C'étoit un excellent Chrétien & fort zélé. Il fut ravi de voir le Pere qu'il connoissoit depuis long-tems , il lui fit toutes les caresses ima-

ginables ; il fit chez lui & dans tous les villages de son Gouvernement toutes les fonctions de son ministère, & comme il vit le besoin pressant que cet Etat avoit d'un Missionnaire, il écrivit par un exprès au Pere Prefet, & lui en demanda un. Le Pere Prefet lui fit réponse les larmes aux yeux que deux cens Missionnaires ne suffiroient pas pour les besoins de cette vaste Mission, & qu'il étoit obligé de courir aux plus pressez, & aux plus abandonnez.

La joye qu'avoit eu mon Auteur de trouver de bons Chrétiens dans le Duché de Bamba ne le suivit pas au-delà de la riviere d'Ambrise, [ c'est en cet endroit que commencent les grandes salines. ] Il y trouva des peuples qui n'avoient que la figure humaine sans en avoir les moindres sentimens, & qui par conséquent paroissoient tout-à-fait incapables de recevoir les lumieres de l'Évangile. Il ne laissa pas de s'y arrêter, de les prêcher, de les preser ; mais il y fit très-peu de fruit, ou pour parler plus juste, il n'y fit rien.

Il trouva dans ce mauvais pays

le Pere Antoine de Serravezza qui y étoit venu faire une course. Il y avoit six ans que ces deux Missionnaires ne s'étoient vûs. Ils se raconterent l'un à l'autre ce qui leur étoit arrivé , & après s'être exhortez reciproquement à continuer avec ferveur ce qu'ils avoient commencez pour la gloire de Dieu , ils se separerent. Le Pere Antoine retourna à sa Mission , & le Pere Jean-Antoine prit la route de Loanda.

Comme il passoit un torrent rapide & dangereux , il vit une femme qui le passoit à la nage portant un petit enfant sur une épaule. Elle le suivit pendant trois lieues ; sans lui dire pourquoi elle le suivoit , ni ce qu'elle désiroit de lui , jusqu'à ce qu'étant arrivez au milieu d'une forêt où un grand nombre de gens s'étoient assemblez , & attendoient le Pere pour se faire baptiser avec leurs enfans , cette femme se presenta avec les autres , & le pria de baptiser son enfant. Le Pere lui ayant demandé pourquoi elle ne lui avoit pas dit dans le chemin , elle lui répondit , *Pere il ne m'a pas paru qu'il fût décent de vous*

*arrêter dans le chemin , parce que vous êtes Ministre du vrai Dieu. Je cherchois de faire donner à mon enfant le secours spirituel dont son ame a besoin ; mais je ne voulois pas vous incommoder. J'étois d'ailleurs informée que bien des gens vous attendoient pour le même sujet dans ceste forêt. C'est pour cela que je vous ai suivie.*

Il y avoit de ces gens qui étoient venus de fort loin. Il avoient fait de petites cabannes , & les avoient environnées d'épines. Cet amas faisoit un petit village. Le Pere y demeura six jours , il les instruisit , ou acheva de les instruire. Il baptisa les adultes & les enfans , & fut fort content de ces bonnes gens , dont il ne se separa qu'avec peine après leur avoir recommandé la crainte & l'amour de Dieu , l'éloignement des idolâtres , & sur toutes choses de se souvenir de ce qu'ils venoient de promettre à Dieu.

Ils l'accompagnèrent presque jusqu'à Loanda où il demeura jusqu'en 1666. que les infirmités qu'il avoit contractées dans ses pénibles voyages & dans ses Missions , jointes au besoin pressant que ses Confreres

avoit  
sion  
passé  
C  
pre  
Nov  
quar  
Mex  
man  
nou  
deu  
Ord  
ter



avoient d'un prompt secours de Missionnaires obligerent de le faire repasser en Europe.

C'est ici où finit la Relation du premier voyage de mon Auteur. Nous en pourrons donner la suite, quand nous aurons reçu d'Italie les Memoires que nous y avons demandez. En attendant je donne une nouvelle Edition d'une Relation de deux autres Missionnaires du même Ordre en 1667. qui pourra contenter les Curieux.

As I have observed  
in the first part of this  
work, the various  
kinds of

the same, in the  
first place, the  
order of the  
letters, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the

the same, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the

the same, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the  
letters, in the  
order of the

R

RELATION  
CURIEUSE  
ET  
NOUVELLE  
D'UN VOYAGE  
DE CONGO.



V  
D  
Du  
P  
p  
q



ausq  
une  
& a  
voya  
tour  
de C  
port  
voir



# VOYAGE DE CONGO

Du Pere MICHEL-ANGE, & du  
Pere DENYS DE CARLIS, Ca-  
pucins Missionnaires Apostoli-  
ques audit Royaume de CONGO.

**P**OUR satisfaire la curiosité  
de plusieurs personnes qui  
me demandent avec des  
empressements obligeans,  
auxquels il m'est difficile de résister,  
une Relation exacte de ce que j'ai vû  
& appris dans ce long & fâcheux  
voyage, dont je suis à present de re-  
tour, j'en donnerai une du Royaume  
de Congo & de l'Afrique, où l'im-  
portance de ma Mission m'obligea à  
voir, & à éprouver plusieurs coûtés.

mes étranges & plusieurs incommo-  
ditez très-fâcheuses : laissant à part  
pour cette fois le Brésil, & quelques  
autres pays de l'Amérique, où nous  
avons auparavant été portez, & dont  
je ne dirai que peu de choses.

L'an 1666 sous le Pontificat d'Ale-  
xandre VII. nous fûmes expé-  
diés par les Cardinaux de la Propagation de  
la Foi, quinze Missionnaires Capu-  
cins, dont j'étois du nombre, en ayant  
reçu les patentes à Bologne, où je re-  
sidois cette année-là, par les mains du  
Pere Etienne de Cesene, de l'illustre  
famille de Clermont, dont la vertu a  
été présentement recompensée de la  
Charge de General du même Ordre.  
Nos Patentes portoient les privileges  
suiuans. De pouvoir dispenser de  
toute irrégularité, excepté de la biga-  
mie, & l'homicide volontaire. De dis-  
penser & faire échange des simples  
vœux, & même de celui de chasteté ;  
mais non pas de celui de Religion.  
De donner des dispenses de mariage  
au second & troisième degré, & aux  
Payens convertis de garder une de  
leurs femmes : d'absoudre des cas re-  
servez au S. Siege : de benir les pare-  
mens d'Autel, les Eglises, & les Galices :

de d  
la vi  
lebre  
de bo  
ces P  
du P  
Cele  
du L  
en Se  
re le  
porte  
quelo  
vres  
chiav  
Je  
tres,  
fance  
menc  
ordre  
Ange  
Comp  
arriv  
à Ger  
les M  
là no  
bonne  
mois  
vaiffe  
au Br  
& ve  
Cong

de donner dispense pour manger de la viande & laitages: de pouvoir celebrer deux Messes par jour, en cas de besoin: de concéder des Indulgences Plenieres: de délivrer une ame du Purgatoire, selon l'intention du Celebrant, dans une Messe des morts du Lundi & du Mardi: de s'habiller en Seculier en cas de necessité: de dire le Rosaire en cas qu'on ne pût pas porter avec soi un Breviaire, ou pour quelqu'autre obstacle: de lire des livres deffendus, excepté ceux de Machiavel.

Je n'eûs pas plûtôt reçu lesdites lettres, que je m'acheminai vers Plaisance ma Patrie, où j'arrivai au commencement de l'Avent, & où je reçus ordre d'y attendre le Pere Michel-Ange de Rhegio, qui devoit être le Compagnon de mon voyage. Etant arrivé nous nous rendîmes ensemble à Genes où l'embarquement de tous les Missionnaires se devoit faire. De là nous mîmes à la voile pour Lisbonne, & y ayant séjourné quelques mois, nous primes l'occasion d'un vaisseau Portugais, qui devoit aller au Bresil charger des marchandises, & venir en Afrique sur la côte de Congo.

Ceci est  
tiré des let-  
tres du Pe-  
re Michel-  
Ange jus-  
qu'au dé-  
part de  
Loanda.

\* Nous fimes ce trajet de Lisbonne au Bresil en moins de trois mois, favorisez des bons vents qui regnent ordinairement sur ces mers. Nous y eûmes souvent le plaisir des poissons volans autour de notre vaisseau. C'est une sorte de poisson très-blanc, d'un pied de long, avec deux ailes ou nageoires proportionnées à la grandeur, Il est assez approchant du harang, si ce n'est que son dos est couleur d'azur, & que ses nageoires sont plus larges, & plus propres à lui servir d'ailes. Ce poisson fuyant la Dorade qui le poursuit pour le dévorer, s'élanche hors de l'eau, & vole aussi loin que dure l'humidité de ses nageoires, lesquelles étant essuyées par l'air, il retombe dans la mer, & est dévoré par son ennemi qui ne le perd pas de vûe, ou bien est pris & mangé par les Mariniers, s'il vient à tomber dans le vaisseau, ou même il est souvent pris en l'air par quelque oyseau de rapine; de sorte que ce pauvre misérable comme exilé de la nature a peine de trouver aucun lieu dans la mer, dans l'air ou sur la terre, où il soit en sûreté, la délicatesse de sa chair étant l'unique cause de sa disgrâce. Il

y a d  
nomm  
de ch  
jetta  
avec  
té de  
fort l  
ce de  
vant  
ment  
toute  
soule  
fomm  
masse  
où il  
qu'il  
sur le  
ces av  
Ap  
nous  
des ch  
des ra  
son z  
son a  
qu'en  
tellem  
vions  
goût e  
infect  
ges. D



y a dans ces mers un autre poisson  
 nommé Tuberon, qui est fort friand  
 de chair humaine. On le prend en  
 jettant dans la mer une grosse corde  
 avec une chaîne au bout, à l'extrêmi-  
 té de laquelle on attache un gros &  
 fort hameçon, qui soutient une pie-  
 ce de chair. Le Tuberon l'apperce-  
 vant y accourt, & engloutit avide-  
 ment la chair, l'hameçon, & presque  
 toute la chaîne, & alors les Mariniers  
 soulevant la tête dehors de l'eau, l'af-  
 sommant de trois ou quatre coups de  
 masse, & le liant ensuite par la queuë  
 où il a sa principale force, de peur  
 qu'il ne remuë encore, ils le tirent  
 sur le vaisseau, & le mettent en pie-  
 ces avec leurs couteaux.

Approchans des côtes de Guinée,  
 nous commençames à sentir de gran-  
 des chaleurs causées par la vehemence  
 des rayons du soleil, qui est là dans  
 son zenith, & passans plus outre,  
 son ardeur augmenta à tel point,  
 qu'en peu de jours il nous abbattit  
 tellement les forces, que nous ne pou-  
 vions ni dormir ni manger, le dé-  
 goût étant augmenté par les vers qui  
 infectoient les viandes & les breuva-  
 ges. Durant quinzē jours que nous na-

vigeâmes sous la Ligne , nous fûmes dans ces extrêmités , de sorte que c'est une espece de miracle que nous pussions vivre avec toutes ces incommodités , quoiqu'à la verité nous fussions dans le mois d'Août, qui est la saison la plus fraîche de toute l'année dans ces quartiers-là.

Les Portugais ont accoûtumé de faire certaines rejoüissances ou fêtes pour demander à Dieu l'heureux succès d'un voyage si dangereux. Ils ne manquent pas aussi d'observer cette ancienne coûtume : ceux qui n'ont jamais été sous la Ligne sont obligez de payer à ceux de vaisseau quelque argent , quelque chose à manger , ou quelqu'autre marchandise , sans qu'aucun en soit exempté , quoique ce soient mêmes des Capucins , desquels ils prennent des chapelets , Agnus Dei , ou choses semblables , qui étant mises à l'encan , du provenu on en fait dire des Messes pour les ames du Purgatoire. S'il s'en trouve quelqu'un d'avaricieux qui leur dispute ce tribut , les Matiniers vêtus en Sergens le conduisent garotté devant un Tribunal , où est assis un Marinier en robe , qui faisant l'office de Juge l'inter-

roge

roge  
ce co  
dans  
une p  
fier c  
dont  
étant  
fois s  
res d'  
servir  
On p  
sage c  
cap de  
Aya  
eâmes  
si viol  
nous n  
d'eau  
lançoit  
nous e  
nous e  
que-ter  
le ven  
quent  
étoit n  
deurs q  
ce calm  
pos po  
prehen  
en dise  
plus de  
To

roge, l'écoute, & prononce sentence contre lui, d'être plongé trois fois dans la mer en cette manière. Il y a une poulie de fer attachée au traversier de l'arbre : on passe une corde dont le criminel est lié, & laquelle étant lâchée on le laisse aller trois fois sous l'eau : & il ne manque gueres d'y avoir toujours quelqu'un pour servir ainsi de passe-tems aux autres. On pratique encore le même au passage du détroit de Gibraltar, & du cap de Bonne Esperance.

Ayant ensuite quitté la Ligne nous eûmes toujours vent en poupe : mais si violent, que si par la grace de Dieu, nous n'eussions rencontré un courant d'eau si rapide, qui étant opposé balançoit le cours précipité que le vent nous donnoit, je ne sçai comment nous en aurions pû échapper. Quelque-tems après ayant assez avancé, le vent nous manqua, & par conséquent le rafraîchissement qui nous étoit nécessaire pour les extrêmes ardeurs qui n'étoient pas encore cessées : ce calme venant aussi très-mal à propos pour nos vivres, dont nous apprehendions de nous trouver bientôt en disette. Ce qui nous en donnoit plus de crainte étoit l'idée que nous

avons encore du désastre arrivé depuis peu au vaisseau appelé Catari-  
nette, dont le Lecteur ne sera pas fâ-  
ché d'être informé.

Ce vaisseau chargé de marchandises précieuses, partit tout glorieux d'une si riche charge des environs de Goa, & aidé d'un vent doux & favorable fut heureusement porté au Brésil, d'où faisant voile avec le meilleur vent que l'on pût souhaiter, il prit sa route pour Lisbonne; mais au passage de la Ligne, surpris des terribles ardeurs du climat, le Pilote y mourut, & quelque-tems après tous les plus experts Mariniers: de sorte que le vaisseau demeurant comme un cheval sans bride à la merci des vagues, erra misérablement durant sept mois sur ces mers. Ce qui obligea ceux qui restoient, après avoir consumé tous leurs vivres, de manger les chats, les chiens, & les souris du vaisseau, & faire des ragoûts de leurs souliers & autres cuirs, qu'ils tâcherent d'attendrir le plus qu'il leur fut possible. Enfin manquant de tout, de quatre cens qu'ils étoient au commencement, il n'y resta que cinq personnes. Un des cinq étoit le Capitaine du vaisseau, lequel agité des pensées horri-

bles  
ne p  
que  
plus  
perd  
tion  
mée  
blier  
quelc  
tresfo  
cueil  
de son  
passio  
quelq  
pays  
il pro  
au son  
rit po  
tre sur  
à une  
seuler  
leur C  
maine  
l'y fai  
sieurs  
par se  
s'exem  
le le se  
d'autar  
qu'elle  
Enfin l

bles qu'une mort cruelle & prochaine peuvent inspirer, se mit en tête que la perte de la vie ne seroit pas son plus grand malheur, mais qu'en la perdant il perdoit encore sa réputation; & que la renommée accoutumée à debiter des mensonges, publieroit qu'il s'en étoit enfui dans quelque pays éloigné, pour jouir des trésors qu'il portoit avec lui, & recueillir sans empêchement les fruits de son larcin. De sorte que souhaitant passionnement qu'il en restât au moins quelqu'un d'eux pour porter dans le pays des nouvelles de leur disgrâce, il proposa à ses compagnons de jeter au sort à qui d'eux cinq devoit mourir pour servir de nourriture aux quatre suivans. Pas un d'eux ne s'opposa à une si terrible proposition; mais seulement voulurent-ils exempter leur Capitaine de subir une loi si inhumaine. Ils firent ce qu'ils purent pour l'y faire consentir; mais après plusieurs contestations, il leur protesta par serment qu'il ne vouloit point s'exempter d'être la victime sur laquelle le sort tomberoit, puisqu'elle étoit d'autant plus juste & raisonnable, qu'elle étoit nécessaire & inévitable. Enfin le dez étant jetté, il tomba sur

le malheureux Capitaine , qui recommandoit déjà son ame à Dieu; mais les autres déplorans son infortune , commencerent à penser qu'il vaudroit mieux mourir tous en bons Catholiques, que d'ensanglanter leurs mains comme des Barbarès du sang de leur Compagnon. Et Dieu ajoutant une inspiration à ce bon mouvement , fit qu'un d'eux monta sur la hune du grand mâ , d'où jettant les yeux de côté & d'autre , il apperçut de fort loin quelque chose d'obscur, dont il donna avis au Capitaine , qui étant aussi monté sur l'arbre découvrit avec une lunette de longue vûe , que c'étoit les côtes de la terre-ferme. Ils tournerent donc le mieux qu'ils purent la prouë de ce côté-là , & y étant arrivez ils reconnurent que c'étoit une ville alliée des Portugais. Etant débarquez avec l'aide de Dieu, ils allerent incontinent trouver le Gouverneur , auquel ils firent recit de leur infortune. Ce Gouverneur les reçut honnêtement , & les fournit civilement de tout ce qui leur étoit nécessaire. Pendant le séjour qu'ils y firent, ils furent conseillez par les Medecins d'user de médicamens & restauratifs nécessaires pour pouvoir reprendre

leur  
mais  
rent  
trois  
mede  
rent.  
de sa  
cour  
seau  
se re  
pas  
qui  
rend  
Mar  
eure  
de D  
te re  
fut p  
leur  
fit c  
rant  
flott  
pren  
voya  
A  
grez  
une  
gust  
Dien  
de t  
cour

leur santé, & se remettre en mer : mais deux des plus extenués rendirent leur ame à Dieu : les autres trois, aidez des bons & précieux remèdes qu'on leur donna, se rétablirent. Après quoi ils remercièrent Dieu de sa bonté, & le Gouverneur de sa courtoisie ; ils radouberent le vaisseau, & se mirent à la voile, pour se rendre à Lisbonne. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'un de ces trois, qui avoit eu une rechute en chemin, rendit l'ame. Enfin le Capitaine & le Marinier échappés débarquèrent, & eurent incontinent audience du Roi de Portugal, auquel ils firent ce triste récit de leurs aventures. Ce qui ne fut pas inutile : car le Roi touché de leur malheur, les consola, & leur fit des présens considérables ; déclarant le Capitaine Amiral de toute la flotte, & le Marinier, Capitaine du premier vaisseau. Je reviens à notre voyage.

Ayant passé la Ligne de dix degrés nous apperçûmes sur le soir à une très-grande distance le cap S. Augustin, & le matin par la grace de Dieu nous vîmes quantité d'oyseaux de terre voler près de nous, & découvriâmes des Baleines, qui pouffant

en l'air quantité d'eau, nous paroif-  
 soient dans l'éloignement comme au-  
 tant de belles & artificieuses fontai-  
 nes, qui rejaillissoient de la mer. La  
 quantité en est si grande dans cette  
 mer, que si j'assure qu'un Marchand  
 en paye au Roi de Portugal cinquante  
 mille écus d'or de ferme pour y faire  
 de l'huile, on aura peine à me croire,  
 quoiqu'il n'y ait rien de si véritable.  
 Passant ensuite devant la Notre-Da-  
 me de Nazareth, nous la saluâmes  
 tous avec trois *Ave Maria*, & au-  
 tant de décharges de canon. C'est une  
 Eglise éloignée seulement de cinq  
 milles de la ville de Fernambouc,  
 proche duquel lieu le Signor Fran-  
 çois Brith Grand de Portugal prenant  
 son chemin, avant que l'Eglise fut  
 bâtie, ce bon Seigneur dévot à la  
 très-sainte Vierge fit rencontre d'une  
 pauvre femme vêtue de blanc, por-  
 tant un enfant entre ses bras, laquelle  
 lui demanda humblement l'aumône.  
 Celui-ci mettant la main à la bourse  
 lui donna un ducat: & dans cet in-  
 tervalle qu'il donna & qu'elle reçût,  
 il lui sembla que le visage de cette  
 femme fut tout changé. Brith pour-  
 suivant son chemin à peu d'éloigne-  
 ment de là, comme tout ravi en soi-

même  
 noit c  
 perfec  
 mais e  
 gne,  
 se me  
 cle à l  
 belle  
 nu to  
 tourn  
 laissé  
 trouva  
 grave  
 cette  
 Vierg  
 embr  
 celest  
 l'obli  
 à la g  
 Eglis  
 nuë,  
 port  
 sité d  
 Au  
 de la  
 Port  
 ne p  
 dans  
 nous  
 ville  
 Le



même de cette rencontre, se retour-  
noit de tems en tems pour voir cette  
personne qui lui avoit gagné le cœur;  
mais quoique ce fût en pleine campa-  
gne, où il n'y avoit aucun lieu pour  
se mettre à couvert, ni aucun obsta-  
cle à la vûë, il ne pût plus voir cette  
belle mandiante. De quoi étant deve-  
nu tout pensif & tout inquiet, il re-  
tourna à l'endroit même où il avoit  
laissé son aumône & sa pensée, & n'y  
trouva que la marque de deux pieds  
gravez en terre. D'où il conclut que  
cette pauvre étoit la Bienheureuse  
Vierge, qui avec ses yeux divins avoit  
embrasé son cœur, & avec sa beauté  
celeste lui avoit ravie l'ame; ce qui  
l'obligea d'élever en ce lieu-là-même  
à la gloire de la très-sainte Vierge une  
Eglise magnifique, rentée, mainte-  
nuë, & officée d'une maniere pro-  
portionnée à la splendeur & genero-  
sité de cet illustre Cavalier.

Arrivez que nous fûmes au pied  
de la Tour, qui sert de Forteresse au  
Port de Fernambouc, les vaisseaux  
ne pouvant pas arrêter ni séjourner  
dans le Port à cause de sa petitesse,  
nous jettâmes l'ancre, & saluâmes la  
ville avec les décharges accoutumées.

Le Capitaine se mit dans l'esquif,

pour nous obtenir la permission de débarquer. Pendant ce tems-là nous observâmes que de ladite Tour s'étendoit un mur qu'ils appellent dans le pays Oricisso, & que les bonnes gens disent être naturel, de la longueur de trois milles, d'un bras duquel le Port est fermé & rendu sûr. Cette muraille sépare aussi cette mer d'une riviere, qui passe dans le milieu de la ville: & la mer devenant orageuse élève quelquefois ses flots au-dessus de la muraille, & mêle le sel avec la douceur des eaux de cette riviere; ce qui fait que les habitans pêchent & dans la mer & dans le fleuve des poissons de mer & d'eau douce, comme si par quelque espece de metamorphose la mer fut devenuë une riviere, ou la riviere unë mer.

Nous ne fûmes pas plutôt débarquez dans le Port de Fernambouc, que nous vîmes autour de nous une grande foule de gens, tant Noirs que Blancs, qui s'empresserent de nous voir; & parmi eux une Moresque qui s'agenouilloit, frappoit sa poitrine, & battoit des mains contre terre. Je m'informai que vouloit dire cette bonne femme avec tous ses battemens de mains, & un Portugais me

répon  
 de Me  
 bapti  
 pris q  
 elle s'  
 joye p  
 Nor  
 Hospit  
 remar  
 grande  
 ment p  
 Mores  
 gola,  
 toutes  
 de dix  
 travail  
 recueill  
 grande  
 de la F  
 me au  
 pour te  
 de pris  
 & l'ivo  
 Pour  
 Bresil  
 Portug  
 sent les  
 trop b  
 les app  
 & la co  
 obscur

répondit : c'est, mon Pere, que cette More native de Congo, a été baptisée par un Capucin; & ayant appris que vous y allez pour baptiser, elle s'en rejoüit, & en témoigne sa joye par ces signes extérieurs.

Nous passâmes en allant à notre Hospice par le milieu de la ville, & remarquâmes qu'elle étoit d'une grandeur médiocre; mais extrêmement peuplée, & principalement de Mores esclaves qu'on amene d'Angola, Congo, Dongo, & Matamba toutes les années, jusqu'au nombre de dix mille, pour les employer à travailler au tabac, & au sucre, & à recueillir le coton, qui croît là en grande abondance sur des arbrisseaux de la hauteur d'un homme, de même aussi que pour couper le bois, pour teindre la soye, & autres étoffes de prix, & pour travailler le cocos & l'ivoire.

Pour ce qui est des originaires du Bresil ou Amerique Meridionale, les Portugais n'ont pas pû jusqu'à présent les subjuguier, étant une nation trop barbare & trop farouche. On les appelle Tapuyes, ou Cuboclos; & la couleur de leur cuir est un tanné obscur. Ils vont tout-à-fait nuds, &

portent un arc long d'une aulne & demi, avec la fleche faite partie de canne, & partie de bois très-dur, aiguisé vers la pointe en maniere de scie; afin qu'en blessant elle fasse une playe plus grande & plus fâcheuse, & qu'elle soit plus difficile à retirer, & il est certain que lorsqu'ils tirent exprès & de leur mieux, ils percent un ais d'outre en outre à une portée de fusil. Ces Tapuyes mangent quand ils peuvent de la chair humaine, & n'en ayant pas de celle des ennemis de leur quartier, ils se festinent de celle des Etrangers qu'ils peuvent attraper dans leur pays.

Ils portent enchassés dans le visage de petites pieces de bois & de pierres de différentes couleurs: je ne sçais si c'est pour paroître plus beaux ou plus terribles. Ils ont aux oreilles, non pas des pendans de plomb comme nos chiens; mais des pieces massives de bois susdites. Ils vivent de la chasse des bêtes & des hommes: car quand un des leur s'allite, on lui assigne un tems fixe pour avoir le loisir de guérir: mais si dans ce tems-là ils ne guérissent pas, pour le tirer charitablement de ses tourmens, ils le tuent sans pitié, & le mangent. Ils

font la  
barie  
lards  
les pr  
avec l  
invite  
ainsi l  
nent l  
entraî  
sont s  
bles E  
trie. I  
mond  
(chrét  
rent le

No  
pice d  
des de  
mes y  
pour  
remed  
& ce  
qui v  
tombe  
des a

No  
cert  
qu'on  
étoit  
qui se  
mens

font la même grace ou la même barbarie à leurs parens & à leurs vieillards devenus inutiles à la chasse, que les propres enfans tuent & mangent avec leurs plus proches parens, qu'ils invitent à ce cruel festin, donnant ainsi la mort à ceux de qui ils tiennent la vie, & ensevelissant dans leurs entrailles ceux des entrailles de qui ils sont sortis. Enfin ce sont des misérables Payens abîmez dans leur idolâtrie. Les autres habitans du nouveau monde soit bons, soit méchans, sont Chrétiens, ou du moins ils en portent le nom.

Nous trouvâmes dans notre Hospice deux de nos Compagnons malades de fièvre continuë, & nous-mêmes y eûmes quelque indisposition, pour laquelle il nous fallut faire des remèdes, étant une chose ordinaire & comme inévitable à tous ceux qui viennent dans ce pays-là, d'y tomber malades, soit pour la diversité des alimens, ou pour celle de l'air.

Nous entendîmes un matin un concert merveilleux de trompettes, qu'on sonnoit de toute la flotte qui étoit dedans ou dehors du Port, & qui se montoit à quatre-vingt bâtimens, entre lesquels étoit le nôtre

qu'on chargeoit de sucre, dont il ne portoit pas moins que mille caiffons. Rien n'étoit plus agréable à la vûë que cette perspective, qui nous representoit comme une ville, dont les maisons étoient agitées au gré des vagues, ou comme une forêt flottante çà & là, selon les caprices du vent. Nous eûmes là des nouvelles de la mort du Pere Jean Marie Mandelli de Pavie, Prefet des deux Missions d'Angola & de Congo, decedé parmi ces Peuples en odeur de sainteté, après mille fatigues essuyées pour leur salut, pendant vingt-cinq ans qu'il y avoit demeuré.

Nous choisîmes notre tems pour aller un jour voir la ville d'Ollinde, distante de Fernambouc seulement de trois milles. C'étoit autrefois une grande ville; mais elle est à present presque toute détruite, depuis une descente qu'y firent les Hollandois. On nous fit remarquer dans une campagne marécageuse certains arbres, qui ont à la verité les racines dans la terre comme les autres, mais qui en ont aussi au-dessus, les feüilles en étant toutes couvertes. Nous y vîmes une infinité de Perroquets verts, diverses especes de Macacos ou Guenons,

entre  
Sagor  
fimes  
est un  
& nos  
nuds  
avec u  
au de  
La  
que fo  
fort m  
té de l  
voyag  
bien c  
noye  
dans c  
du Br  
pour u  
rante  
bled n  
laisse p  
te d'Eu  
Le pay  
bitans  
quez d  
uns no  
tendan  
dont D  
Ils son  
s'insinu  
de entr

entre lesquels les plus petits appelez Sagorini, sont les plus estimez. Nous fimes ce voyage dans un canot, qui est un grand tronc d'arbre creusé : & nos Bateliers étoient deux Mores, nuds comme les autres Brasiliens, avec une seule petite piece de toile, au devant par maniere de bienséance.

La temperature de ce climat, quoique fort chaude, n'est pas pourtant fort mauvaise, ni la grande humidité de la Lune dangereuse; & l'on peut voyager assez commodement aussi bien de nuit que de jour. La monnoye d'or & d'argent est employée dans cette ville comme dans le reste du Bresil. On donne deux testons pour une Messe, & trente ou quarante pour un Sermon. Il ne croit ni bled ni vin dans le pays; mais on ne laisse pas d'y en trouver qu'on apporte d'Europe, & qui coute assez cher. Le pays étant tout sabloneux les habitans & les voyageurs y sont attaquez de certains vers, que quelques-uns nomment poux de Pharaon, prétendant que c'est une des dix playes dont Dieu affligea autrefois l'Egypte. Ils sont plus petits que des puces, & s'insinuent sans qu'on y prenne garde entre cuir & chair, & croissent en

un jour de la grosseur d'une faveole, ou d'une petite fève. Pour en guérir, on se met entre les mains de quelque More expérimenté à les tirer : car si on les laissoit sans en tenir compte, ils pourriroient tout le pied en fort peu de tems. Ayant remarqué deux jours après mon arrivée qu'il y avoit quelque chose qui m'empêchoit de marcher, je me fis visiter par un More, qui me tira quatre de ces petits animaux, qui étoient devenus assez gros : & il ne se passoit pas un jour qu'ils ne nous en vinssent tirer, à qui huit, & à qui dix ou douze. Ce n'est pas une petite disgrâce, s'il y en a quelqu'un qui échappe à leurs ongles & à leur vûë ; puisque les pieds ne manquent pas d'en être rongez. Les Portugais quoique chauffez n'en sont guères moins exempts que les autres.

Pendant le tems de notre séjour à Fernambouc on fit une fête solennelle du Rosaire dans la grande Eglise, qu'on nomme le Corps Saint. L'appareil en fut des plus magnifiques. L'Eglise étoit tenduë de dix mille aulnes de drap de soye couleur de feu, & autres étoffes précieuses ; le Tabernacle fort élevé, tout couvert de drap de soye, brodé de flammes d'or, &

d'un p  
soit la  
musiq  
corne  
sacrez  
grand  
le Ma  
le, q  
vrit li  
renco  
neurs  
lender  
préce  
Mais  
tendo  
l'impa  
Afric  
tre M  
ce M  
beau  
de se  
voile  
mettr  
rité d  
poupe  
quoi i  
ce va  
de ces  
charg  
jattir  
toute.



d'un passément d'argent, qui ébloüissoit la vûë. Le tout accompagné d'une musique d'harpes, de violons & de cornets qui entonnoient les Hymnes sacrez. Les Religieux n'en font pas la grande dépense : mais ils choisissent le Marchand le plus riche de la ville, qui se pique d'honneur pour ouvrir liberalement sa bourse en telle rencontre : & celui qui en fit les honneurs cette année-là, nous protesta le lendemain qu'il avoit dépensé le soir précédent en feux quatre mille ducats. Mais voici de quelle maniere il l'entendoit. Comme nous étions dans l'impatience de passer au plûtôt en Afrique, pour nous acquitter de notre Mission, nous étions allé trouver ce Marchand qui nous affectionne beaucoup, pour le prier que quand un de ses vaisseaux, qui devoit faire voile en Afrique, seroit chargé & se mettroit à la voile, il nous fit la charité de nous donner la chambre de poupe pour nous y embarquer, à quoi il consentit de bon cœur : mais ce vaisseau s'étant trouvé incapable de cette navigation, il fallut le décharger, & en tirer les fers & tout jattirail, les planches en ayant été toutes mises dans ce feu, qu'il disoit

côter quatre mille ducats , parce que ce bâtiment lui en coûtoit autant.

Nous allâmes un jour pour nous divertir voir travailler au sucre ; qui est une chose fort curieuse. La machine dont on se sert pour cela est une grande rouë tournée avec force par plusieurs Mores. Elle fait aller une presse de fer massif , sous laquelle les cannes de sucre coupées en pieces se brisent , le sucre qui en sort distillant dans une grande chaudiere mise sur du feu. C'est une merveille de voir travailler avec tant de peine les Mores , qui sont d'un naturel paresseux & lâche , & qui sçavent si adroitement mettre leurs cannes sous cette masse de fer , sans y laisser quelquefois une partie de leurs bras ou de leurs mains.

Les fruits de ces quartiers , qui d'ordinaire durent sur l'arbre toute l'année , sont assez délicats : entr'autres les Niceffes , qui sont comme nos citrons. Ils naissent sur une tige comme la canne d'Inde , & de deux de ses feuilles il y en auroit assez pour habiller un homme , si grand qu'il fut. De cette tige il ne naît quelquefois qu'une simple grappe , qui aura une cinquantaine de ces Niceffes. Pour les mûrir ; il les faut tailler tout verds

D  
de la pl  
où ils c  
tems. L  
lieu , on  
relleme  
crucifix  
tige se f  
ment u  
racine.  
ble , si c  
de trois  
ble.

L'An  
noix de  
pan , la  
Leur éco  
tout jau  
comme  
il en fa  
étant d'u  
sième de  
fruits , c  
qui vien  
teur d'u  
très-douc  
blent aux  
tiers , &  
arbres. L  
d'une gr  
par deho  
seins , c

de la plante, & les pendre à l'air, où ils deviennent jaunes en peu de tems. Lorsqu'on les coupe par le milieu, on y voit des deux côtez naturellement imprimée la figure d'un crucifix. La grappe étant coupée, la tige se sèche, & il en renaît promptement une autre produite de la même racine. Le Bananas est quasi semblable, si ce n'est que le Nicelle est haut de trois pieds, & le Bananas le double.

L'Ananas est fait en maniere d'une noix de Pin de la longueur d'un empan, la plante n'en produisant qu'un. Leur écorce étant levée ils paroissent tout jaunes, & présentent un suc comme celui du raisin muscat; mais il en faut manger avec discrétion, étant d'une substance chaude au troisième degré. Il y a encore d'autres fruits, comme les fruits du Comte, qui viennent sur une plante de la hauteur d'un Oranger, d'une saveur très-douce. Les Manaques qui ressemblent aux petits melons de nos quartiers, & croissent sur de fort grands arbres. Les Maracoupias de la forme d'une grosse pomme ronde & jaune par dehors, dont j'ai envoyé les dessins, comme de plusieurs autres

fruits curieux, au Sieur Jacques Zannoni Apotiquaire de Bologne, qui en fera part au public dans les livres de Plantes qu'il a sous la presse.

Pour ce qui est des fruits de notre Europe, comme raisins, grenades, melons, figues, courges, concombres, citrons, oranges, & cedres, ils y croissent à merveille; & ces derniers comme nos courges d'Italie, pour la bonté de l'humide radical que leur fournit le terroir. De même les orangiers de Portugal y multiplient non seulement en quantité, mais en qualité, & leur arbrisseau y devient un arbre très-haut. On ne mange guères autre viande que du bœuf & de la vache, & quelques poules. Le vin est plus cher que le saffran: car on l'apporte des Isles Maderes, sçavoir plus de six cens cinquante lieuës, & il paye plus de huit pistoles de douane par pipe. Aussi tous les Blancs qui sont dans ce pays sont Portugais ou descendus de Portugais, qui boivent peu de vin. Le vulgaire boit de l'eau qui n'est pas des meilleures. Au lieu de pain on mange des gâteaux faits de farine de la racine d'un arbre qu'on nomme Manioque. Il n'y a proprement que deux saisons en ce pays-là;

le printemps  
vieux, pe  
quittent p  
fort chaud  
la rosée m  
en seroit  
La ville d  
plus recul  
appeller M  
gne. Quel  
pour mise  
venu, &  
femme à f  
gettisse à c  
ser qu'à m  
mener; m  
ser d'autre  
il donne  
sauver, el  
poisonner  
entretien  
cheris & b  
des autres.  
La sour  
Beuve qui  
riche, qu'  
le plus mis  
tent son a  
n'ont qu'à  
riviere, &  
ce qui est c

le printems assez temperé ; mais pluvieux, pendant lequel les arbres ne quittent point leurs feuilles, & l'été, fort chaud & fort sec, de sorte que si la rosée n'y suppléoit point, le pays en seroit tout enflammé & desséché ! La ville de S. Paul & les environs au plus reculé du Bresil est ce qu'on peut appeller le véritable pays de Coccagne. Quelque étranger qui y aborde, pour miserable qu'il soit, y est bien venu, & trouve incontinent une femme à son gré, pourvu qu'il s'assujettisse à ces conditions, de ne penser qu'à manger & à boire & à se promener ; mais sur-tout ne point caresser d'autre femme que la sienne. Que s'il donne le moindre indice de se sauver, elle ne manque point de l'empoisonner ; comme au contraire s'il s'entretient bien avec elle, ils en sont chers & bien traités à l'envie les uns des autres.

La source de leurs richesses est un fleuve qui arrose ce pays, & qui est si riche, qu'il peut tirer de la nécessité le plus miserable de ceux qui implorant son aide : car en ce cas-là ils n'ont qu'à prendre les sables de cette riviere, & en tirer l'or qu'elle porte ; ce qui est capable de payer leur peine

avec usure , ne devant pour cela être tribut à leur Roi que la cinquième partie. On raconte mille autres choses curieuses & surprenantes de ce pays-là ; mais comme je n'y suis pas allé étant au quartier le plus enfoncé du Bresil , & voisin de celui de la Platte , je n'oserois pas vous les donner pour certaines ; quoiqu'à la vérité rien ne doive paroître incroyable à ceux qui sont informez des manieres contre le bon sens , & des coûtumes extravagantes qu'on voit être en usage dans ces pays barbares.

Nous nous mîmes enfin à la voile le 2. Novembre 1667. pour passer au Royaume de Congo , & nous fûmes obligez pour éviter les vents contraires , d'avancer jusqu'au vingt neuvième degré à la hauteur du cap de Bonne-Esperance , qui seroit mieux nommé le cap de la mort , pour les continuelles frayeurs de la mort où cette mer jette ceux qui s'en approchent. Nous y fûmes ballotez pendant huit jours d'une étrange façon , étant tantôt élevez jusqu'aux nuës , & tantôt enfoncez jusqu'aux abîmes ; mais également dans la crainte de périr. A la fin le vent se calma , les vagues s'appaisèrent , & nous vîmes flotter

sur la mer  
les Orfev  
ligne ordi  
que indu  
gné de tes  
xantaine  
poisson qu  
En effe  
couvrime  
à une bo  
notre na  
jamais de  
te , & qu  
ment à la  
crainte d'  
me penda  
lions sonc  
couvrir la  
connoître  
à dans c  
aussi à l'  
point dan  
quantité  
nous en p  
livres , e  
nous vou  
couleur v  
se tête ro  
me du feu  
tre le fron  
ses nageo

sur la mer quelques os de Seche, dont les Orsevres se servent pour mouler, signe ordinaire de beau tems, & marque indubitable qu'on n'est pas éloigné de terre ferme de plus d'une soixantaine de lieuës; puisque c'est un poisson qui ne s'écarte pas des côtes.

En effet le jour suivant nous découvriâmes la terre, & conçûmes par là une bonne esperance du succès de notre navigation; puisqu'il ne fait jamais de tempête le long de cette côte, & qu'on la peut côtoyer hardiment à la portée du mousquet, sans crainte d'aucun banc de sable. Et comme pendant quelques jours nous allions sondans avec l'esquif pour découvrir la hauteur de la mer, & reconnoître les rochers sous eau qu'il y a dans cette rade, nous pêchions aussi à l'hameçon, & ne revenions point dans le vaisseau sans apporter quantité de poissons. Parmi ceux-là nous en prîmes un de quinze à seize livres, dont le Capitaine dit qu'il nous vouloit regaler. Il étoit d'une couleur vermeille, & avoit une grosse tête ronde, les yeux brillans comme du feu, les naseaux raplatis contre le front, blessant de la pointe de ses nageoires, bruyant du choc de ses

écailles, s'agitant & soufflant à faire peur. Le Capitaine le connoissant pour un poisson des plus délicieux de ces mers, voulut nous l'apprêter lui-même; l'assaisonnant avec une espee de blanc-manger ou ragoût de sucre, d'épices aromatiques, & de jus d'oranges & de limons; de sorte qu'étant devenu comme un lait caillé, nous le mangeâmes avec la cuiller, sans pouvoir discerner si la fausse avoit rendu le poisson meilleur, ou si le poisson avoit donné du prix à la fausse.

Il me prit une forte envie de descendre à terre; mais le Pilote s'y opposa, en m'assurant qu'il habitoit dans ces côtes des Negres qui mangeoient les hommes. Nous en découvrîmes deux, qui ne nous eurent pas plutôt apperçus, qu'ils s'enfuirent bien loin; ce qui obligea le Pilote de s'éloigner de terre, de peur que ces Mores ne fussent allez chercher quelque Magicien pour faire périr notre barque, & se saisir de nous. Quelques jours après ce Pilote se mit de l'esquif à terre pour satisfaire à une nécessité pressante, & il ne fut pas plutôt derrière un petit rocher, qu'il s'en revint tout courant & hors d'haleine vers le rivage, criant que nous lui vinssions au

secours, ment. La que est qu'un feu avoit un qui y se qu'il hab ce qui lu qu'oublia lui en rev

Après ne grande tout-à-fai découvrî zième dé paguez d te plus r faits par tenir deux veille de guela cap nom, où Garnison mes env Blancs, & Leurs ma de paille Forteresse plus super

Nous quantité c



secours, ce que nous fîmes promptement. La cause de cette terreur panique est qu'il avoit vû derrière ce roc un feu allumé, proche duquel il y avoit une chaîne de poissons enfilez qui y sechoient; marque certaine qu'il habitoit là proche des Negres: ce qui lui donna une si belle peur, qu'oubliant ses necessitez, l'envie ne lui en revint pas de trois jours.

Après avoir passé cette côte, qu'une grande suite de hautes montagnes tout-à-fait steriles rend affreuse, nous découvrîmes à la hauteur du quatorzième degré quelques arbres accompagnés de verdure, & une autre côte plus riante, avec de bons ports faits par la nature, capables de contenir deux & trois mille vaisseaux. La veille de Noël nous touchâmes à Benguela capitale du Royaume de même nom, où il y a un Capitaine & une Garnison Portugaise. Nous y trouvâmes environ deux cens habitans Blancs, & grande quantité de Noirs. Leurs maisons sont bâties de terre & de paille mêlées, l'Eglise même & la Forteresse n'étant pas de matériaux plus superbes.

Nous vîmes venir à notre bord quantité de petits barquots, portans

chacun deux pêcheurs Mores , qui vinrent troquer avec nos Mariniers leur poisson contre du tabac du Brésil en corde.

Le Pere Superieur & moi nous fûmes à terre , où je prêchai pour la première fois en Portugais. La temperature de ce climat est si mauvaise , qu'elle donne une si méchante qualité aux alimens qui naissent dans ce terroir , que celui qui en mange en arrivant est assuré ou d'en mourir , ou d'en contracter quelque maladie dangereuse , ce qui fait que les passagers se gardent de descendre à terre , & de boire de leurs eaux , qui semblent de l'eau de lésive. Aussi n'acceptâmes-nous qu'avec regret le dîner auquel le Gouverneur nous convioit , quoiqu'il nous assurât que les viandes du terroir en seroient du tout bannies , & que nous ne boirions que du vin apporté par les vaisseaux. Ce qui fut vrai : car il nous donna un repas apprêté entièrement à la maniere d'Europe ; après quoi il nous régala encore , en nous envoyant à bord de très-bons fruits d'Europe , avec une vache écorchée entiere ; mais petite & sans cornes , de très-bon goût , comme sont toutes les autres du pays , où il y

en

D  
en a en

A voi

ce pays-

combien

ont une

ne parle

nent por

leurs den

civilité l

manquar

tenir pe

pour y

res. Le T

punir un

noire , l

&amp; à Ben

pays les p

fects de

Portugais

trouve fo

scelerats .

Ayant

nous reto

remêmes à

voyage ;

ment &amp; à

le jour de

qui est le p

jaye vû j

pied à te

moi , &amp; fû

Tom

en a en abondance, & à très-vil prix.

A voir les Blancs qui habitent dans ce pays-là, on peut assez connoître combien cet air leur est contraire; ils ont une couleur de morts déterrez, ne parlent qu'à demi-voix, & retiennent pour ainsi dire leur souffle entre leurs dents, ce qui me fit refuser avec civilité la priere du Gouverneur, qui manquant de Prêtres vouloit me retenir pour quelque tems chez lui, pour y administrer les saints mysteres. Le Tribunal de Lisbonne voulant punir un criminel de quelque action noire, le relegue souvent à Angola & à Benguela, comme estimant ces pays les plus infortunez & les plus infects de tous ceux que possèdent les Portugais. Aussi les Blancs qu'on y trouve sont les plus fourbes & les plus scelerats de tous les hommes.

Ayant pris congé du Gouverneur, nous retournâmes à notre bord, & remîmes à la voile pour achever notre voyage; ce que nous fîmes heureusement & à pleines voiles, étant arrivez le jour des Rois au Port de Loanda, qui est le plus beau & le plus vaste que j'aye vû jusqu'à present. Nous mîmes pied à terre mon Compagnon & moi, & fîmes reçus par une infinité

de Blancs & de Noirs , qui nous venoient à l'envie témoigner la joye de notre arrivée , en baissant nos habits , & en nous embrassant. Nous fûmes accompagnés de cette foule de monde jusqu'à notre hospice , dans l'Eglise duquel nous trouvâmes plus de trois cens personnes avec les principaux de la ville , qui sortirent pour nous venir à la rencontre. Ayant adoré le saint Sacrement , & rendu grâces à Dieu de notre heureux voyage , nous entrâmes dans le Couvent , où nous trouvâmes trois Peres , un vieux Laïque de soixante & dix ans , un sous-Gardien de Congo convalescent , & un d'Angola febricitant. Nous apprîmes avec un déplaisir extrême que deux Peres de nos Compagnons partis un peu avant nous de Genes , n'étoient pas plutôt arrivés , que l'un étoit mort à Loanda , & l'autre à Massangano proche de là. Ces Peres qui étoient d'une constitution vigoureuse , jouïssent de la récompense de leur pieuse intention , laquelle prévenue par la mort ils n'eurent pas le pouvoir d'exécuter. Peu de tems après le sous-Gardien de Congo fit dessein d'en partir , & de nous conduire mon camarade & moi à la Comté de So-

gno ,  
 bz , P  
 à tout  
 nous  
 Bamba  
 que les  
 le ense  
 Loan  
 même  
 que les  
 tés ces  
 Hollan  
 rendus  
 l'ont v  
 y a là a  
 qui le  
 pension  
 & qui t  
 font les  
 duite d  
 de leurs  
 pays-là  
 plusieurs  
 esclaves  
 Forgero  
 & Taille  
 pas de  
 public ,  
 croisat p  
 y trouvâ  
 Tiers-O

gno, & de là dans le Duché de Bamba, pour y trouver un vaste champ à toutes les fatigues auxquelles nous nous étions préparés : ce pays de Bamba n'ayant pas moins d'étendue que le Royaume de Naples & de Sicile ensemble.

Loanda est une Isle avec la ville de même nom capitale de tous les pays que les Portugais possèdent dans toutes ces vastes Contrées des Noirs. Les Hollandois s'en étoient autrefois rendus maîtres ; mais les Portugais l'ont vaillamment reprise sur eux. Il y a là assez bon nombre de Jesuites, à qui le Roi de Portugal donne une pension de deux mille croisats par an, & qui tiennent école, prêchent, & font les autres fonctions pour la conduite des ames. Pour la recompense de leurs travaux les peuples de ce pays-là leur ont donné la propriété de plusieurs maisons, & de douze mille esclaves de differens métiers, comme Forgerons, Menuisiers, Tourneurs & Tailleurs de pierre, lesquels n'ayant pas de l'emploi chez eux servent le public, & rapportent leur gain d'un croisat par jour à leurs patrons. Nous y trouvâmes aussi des Carmes, & du Tiers-Ordre de S. François, tous Re-

ligieux d'une vie très-exemplaire.

La ville de Loanda est assez belle & assez grande. Les maisons des Blancs sont bâties de pierre & de chaux, & couvertes de thuille. Celles des Negres sont de terre ou de paille. Une partie de la ville s'étend jusques sur le rivage de la mer, & une partie s'éleve jusqu'au dessus de la colline. Il y a environ trois mille Blancs, & une prodigieuse quantité de Noirs, dont on ne sçait pas le nombre. Ils servent d'esclaves aux Blancs, dont quelques-uns en ont cinquante, cent, deux & trois cens, & même jusqu'à trois mille. Celui qui en a le plus, est le plus riche; car comme ils sçavent tous quelque profession, quand les maîtres n'ont pas besoin d'eux, ils vont travailler chez ceux qui les demandent; & outre la dépense qu'ils épargnent à leurs maîtres, ils leur rapportent leur profit.

Les Blancs allant par la ville se font suivre par deux Negres qui portent une espee de brancard de filets, qui est la maniere dont on use dans ce pays-là pour se faire porter, & même pour faire des voyages. C'est ce qu'on appelle au Bresil un amacas. Un autre Negre marche à leur côté, & leur

porte  
garar  
Quar  
fares  
gnen  
ainfi  
Les fe  
tent  
remer  
couve  
esclav  
claves  
leurs

On  
tité d  
qui es  
vre &  
chacu  
la qu  
quarti  
grand  
saine  
nimal  
lieu de  
comm  
quie,  
tres v  
pain,  
pain.  
vaife.  
voisine

porte un parasol fort large pour les garantir du soleil qui est fort ardent. Quand deux personnes qui ont des affaires ensemble se rencontrent, ils joignent les parasols, & se promènent ainsi à l'ombre à côté l'un de l'autre. Les femmes blanches lorsqu'elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, se font porter dans un filet couvert, comme au Bresil, avec des esclaves qui les accompagnent. Les esclaves hommes ou femmes parlant à leurs maîtres, se mettent à genoux.

On mange à Loanda grande quantité de poisson, de la chair de vache, qui est la meilleure de toutes, de chèvre & de mouton. On peut dire que chacun de ceux-ci a cinq quartiers, la quenë étant le plus gros de ces quartiers; mais à cause de la trop grande quantité de graisse elle est malsaine, comme est la chair de tout l'animal dans ces pays-là. On se sert au lieu de pain de la racine de Manioc comme au Bresil, & du bled de Turquie, pour faire des loranges, & autres viandes de pâte en forme de pain, qui pourtant ne valent point le pain. L'eau qu'on y boit est très-mauvaise. On la va prendre dans une Isle voisine, où l'on creuse dans un fossé

à niveau de la mer, l'eau s'adoucis-  
 sant en passant par le sable; mais non  
 pas parfaitement, ou bien ils en vont  
 querir dans une riviere à douze ou  
 quatorze milles de Loanda, & en  
 chargent leurs canots, qui sont des  
 barquots faits d'une seule piece de  
 bois. Ces canots ont un trou au fond,  
 qu'ils ouvrent quand ils sont sur la ri-  
 viere, & le referment quand le canot  
 est assez plein d'eau. Quand ils sont  
 arrivez chez eux ils la passent pour  
 en separer les immondices, & la lais-  
 sent reposer pendant quelques jours  
 pour l'éclaircir. Le vin apporté d'Eu-  
 rope par les vaisseaux se vend soixan-  
 te mille rais la pipe, qui sont sept  
 mesures de Lombardie, & cent-cin-  
 quante écus de notre monnoye; &  
 quand il y a cherté, il se vend jus-  
 qu'à cent mille rais, & quelquefois  
 même il ne s'y en trouve point du  
 tout.

On ne manie gueres dans ce pays  
 de l'argent monnoyé; mais en sa pla-  
 ce on vend & on achete avec des Mac-  
 cutes, des Birames, des pieces d'Inde  
 ou Muleches. Les Maccutes sont qua-  
 tre emfans de toile faite de paille,  
 dont la dixaine vaut cent rais. Les  
 Birames sont des pieces de grosse toile

de co  
 nes p  
 la pi  
 ches  
 ving  
 chac  
 en e  
 pour  
 me c  
 cela  
 vien  
 on p  
 c'éto  
 lent  
 font  
 inuti  
 des  
 ador  
 quill  
 des  
 les e  
 les p  
 forte  
 mi e  
 reux  
 gran  
 C  
 fort  
 mi e  
 l'air  
 de n



de coton faite aux Indes de cinq aulnes piece, qui coutent deux cens rais la piece. Les pieces d'Inde ou Muleches sont de jeunes Negres d'environ vingt ans, qui valent vingt mille rais chacun. S'ils sont plus jeunes le prix en est fixé par des Experts nommez pour cela. Le prix des filles est le même que celui des garçons. On a outre cela des coquilles appellées zimbi, qui viennent de Congo, avec lesquelles on peut acheter de tout, comme si c'étoit de la monnoye. Deux mille valent une Macute. Ceux du Congo en font estime, quoiqu'elles leur soient inutiles, si ce n'est pour negocier avec des autres peuples d'Afrique, qui adorent la mer, & appellent ces coquilles qu'ils n'ont pas dans leur pays, des enfans de Dieu. Ce qui fait qu'ils les estiment comme des tresors, & les prennent en troque contre toutes sortes de leurs marchandises, & parmi eux le plus riche & le plus heureux est celui qui en possède un plus grand nombre.

Ceux de Loanda nous presserent fort de demeurer au moins un an parmi eux, pour nous accoutumer à l'air & aux mauvais alimens, avant de nous enfoncer plus avant dans ces

deserts & pays mal-sains de Bamba, où nous risquerions notre vie. A quoi nous repondîmes que l'échange nous seroit avantageux de rencontrer la mort pour acquérir la véritable vie, & de perdre le corps pour retrouver tant d'ames, au salut desquelles la Providence de Dieu nous avoit destinéz.

Toute la suite jusqu'à la fin est du Pere Deays.

Nous partîmes donc tous deux pour notre Mission de Bamba, où fait sa résidence un Grand Duc sujet du Roi de Congo : car on compte cinq Provinces dans ce Royaume. La première de Saint Sauveur, où reside le Roi de Congo, nommé Dom Alvarez. Elle prend son nom de la ville capitale appellée saint Sauveur, qui est la mieux située, & dans le meilleur air du Royaume. Elle est bâtie sur une colline. L'on n'y voit presque point de mouches ni de moucherons, de puces ni de punaises, comme dans le reste du pays; mais on n'y est point exempt de fourmis, qui sont très-incommodes. Le palais du Roi a près d'une lieuë de tour. C'étoit par ci-devant la seule maison qui eût un plancher; mais les Portugais qui ont sçû s'accommoder, ont donné l'envie aux principaux d'enrichir & de meu-

bler  
drale  
que ce  
Pierre  
douë  
de Co  
à saint  
Notre  
re; m  
dehor  
par le  
trente  
le de  
Duc a  
sième  
un Du  
ba, où  
quiem  
Comt  
pas le  
d'anne  
gno,  
de Zai  
Aya  
cessai  
nous e  
Ange  
ferme  
Dante  
teresse  
d'Ang

bles leurs maisons. L'Eglise Cathédrale est bâtie de pierres, de même que celles de Notre-Dame, de saint Pierre, & de saint Antoine de Padouë, où sont les tombeaux des Rois de Congo. Celle des Jesuites dédiée à saint Ignace n'est pas la moins belle. Notre Dame de la Victoire est de terre; mais blanchie par dedans & par dehors. Elle fut donnée aux Capucins par le Roi Alphonse III. il y a environ trente ans. La seconde Province est celle de Bamba où commande le Grand Duc appelé Dom Theodose. La troisième, celle de Sundi, où il y a aussi un Duc. La quatrième, celle de Pemba, où se tient un Marquis. Et la cinquième celle de Sogno, où est un Comte, qui ne reconnoît pourtant pas le Roi de Congo depuis nombre d'années. Il reside dans la ville de Sogno, qui est à une lieuë de la riviere de Zaire.

Ayant préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre chemin, nous nous embarquâmes, le Pere Michel-Ange & moi, & côtoyant la terre ferme nous arrivâmes en deux jours à Dante, où les Portugais ont une Forteresse aux Frontieres du Royaume d'Angola. Nous allâmes saluer le Gouverneur.

verneur, & lui fimes voir les lettres des Seigneurs de la Chambre de Justice de Loanda, qui gouvernoient alors le Royaume, le Viceroy qu'on y attendoit n'étant pas encore arrivé. C'étoient des lettres de recommandation pour nous aider à nous pourvoir de Mores, pour nous porter avec nos hardes. Pendant deux journées que nous séjournâmes là, le Gouverneur fit pêcher & saler du poisson pour nous; entre autres des soles & des sardines, qui sont plus longues d'un pan. La provision étant faite, & trente Mores destinez à nous porter avec toutes nos charges, on prépara nos brancards de filets, ou Amacas, les Messieurs de cette ville nous faisant entendre qu'il étoit impossible qu'étant vêtus & équippez de la manière que nous étions, nous allassions à pied; de sorte que n'y ayant autre remède nous nous conformâmes à l'usage du pays.

Nous commençâmes donc à marcher; & parce que dans ces vastes pays il n'y a pas de grands chemins; mais seulement des sentiers, nous étions obligez d'aller à la file. Quelques Mores avec leurs charges nous précédoient, puis le P. Michel-Ange

dans  
More

Je  
let, q  
comm  
des M  
les de  
C'est  
ils m  
charg  
arcs  
porto  
ou vi  
gue A  
leron  
& là  
porte

Le  
Libat  
gue le  
tinen  
deux  
eut la  
al poi  
seule  
bled-  
de te  
autre  
fert c  
cepte  
avon

dans son amacas , suivi de quelques Mores.

Je venois après porté dans mon filet , qui me paroissoit une voiture fort commode , & après suivoit le reste des Mores , pour soulager tour à tour les deux porteurs lorsqu'ils sont las. C'est une merveille de voir comment ils marchent vite , quoiqu'ils soient chargez. Ils étoient armez de leurs arcs & de leurs fleches , & ils nous portoient jusqu'à un de leurs bourgs ou villes , qu'ils nomment en leur langue *Libattes* , comme nous les appellerons toujours dans cette Relation , & là il nous falloit pourvoir d'autres porteurs.

Le Seigneur ou Commandant de la Libatte , qu'ils appellent en leur langue le *Macolonte* , nous venoit incontinent rendre visite , & nous assignoit deux des meilleures cabannes qu'il y eut là : car dans tout le Royaume il n'y a point de maisons de pierre ; mais seulement de paille , ou de tige de bled-sarasin , & les plus belles sont de terre , couvertes de paille , sans autre ouverture que la porte , qui leur sert de fenêtre. Il en faut pourtant excepter saint Sauveur , comme nous avons dit ci-dessus.

Ce Macolonte étoit vêtu de cette maniere : il portoit seulement un mouchoir tissu de feuilles de palmier par bienséance, pour tenir couvert ce que l'honnêteté oblige à couvrir, avec un manteau de drap d'Europe allant jusqu'à terre, de couleur bleuë, qui est beaucoup estimée parmi eux : le reste du corps étoit nud. Les Mores que le Macolonte avoit avec lui, & qui étoient ses Officiers, n'avoient simplement qu'un de ces mouchoirs, qu'ils envoient teindre en noir à Loanda. Le reste du peuple n'en avoit que de feuilles d'arbre & de peau de singe ; & même ceux qui demeurent à la campagne, & dorment sur les arbres, hommes ou femmes, ne portent absolument rien ; mais vont tout-à-fait nuds, sans aucun sentiment de honte.

Cette premiere Libatte étoit assez grande, d'une centaine de cabannes séparées l'une de l'autre, & sans ordre. On peut dire même qu'ils n'y habitent pas le jour : car les hommes s'en vont à la promenade se divertir & causer ensemble, dansant & jouant de certains instrumens assez chetifs & ridicules jusqu'à la nuit, sans sçavoir ce que c'est que de mélancolie. Les femmes au contraire sortent dès le

matin  
portent  
laquelle  
noire,  
& un d  
petit ca  
mamme  
mere la  
sent un  
vent en  
ventre ;  
& lubric  
en a, sur  
font un  
ler où il  
plus en p  
leurs enf  
Nous  
d'un rosa  
Venise,  
ga, qu'i  
ni poche  
mettre.  
reçu les  
re par to  
ordre au  
sans pour  
étant dé  
ayant dé  
cette Mi  
comme il

matin pour travailler les champs , portent une hotte derriere elles , dans laquelle elles mettent un pot de terre noire , qu'elles appellent *Quionson* , & un de leurs enfans , tenant le plus petit entre leurs bras , qui prend la mammelle de lui-même sans que la mere la lui presente. Elles en conduisent un par la main . & en portent souvent en même-tems un autre dans le ventre ; car cette nation est feconde & lubrique. Le reste des enfans , s'il y en a , suivent la mere. Mais quand ils sont un peu grands , ils les laissent aller où ils veulent , sans s'en mettre non plus en peine , que s'ils n'étoient point leurs enfans.

Nous regalâmes ces Macolontes d'un rosaire ou chapelet de verre de Venise, appelé en leur langue *Missanga* , qu'ils mettent à leur col , n'ayant ni poche , ni autre endroit pour les mettre. Le Macolonte ayant fait & reçu les complimens , envoya un More par toute la Libatte , pour donner ordre aux habitans d'amener leurs enfans pour être baptisez , les adultes étant déjà presque tous baptisez , y ayant déjà trente ans que nous avons cette Mission. Ils leur font sçavoir comme il est arrivé un Capucin , qu'ils

appellent en leur langue *Gramga*, ajoutant par honneur le mot de *Fomet*, comme s'ils disoient, Pere, Seigneur, ou Monsieur. Ils n'ont pas plutôt appris notre venue, qu'ils accourent tous, portant leurs enfans, & pour aumône deux de leurs mouchoirs de feuilles de palme, ou bien trois mille cinq cens coquilles, qui sont comme nous avons dit les deniers du pays, appelez en leur langue *Zimbi*, ou bien une poule: car on y en avoit autrefois porté nombre; mais les guerres les ont presque détruites. Ils apportent aussi sur une feuille un peu de sel pour benir l'eau, & donnent un de ces présens que nous avons dit pour baptiser leurs enfans, & n'ayant rien à donner, on les baptise pour l'amour de Dieu. Dans ce premier lieu nous en baptisâmes trente, sçavoir quinze chacun, avec beaucoup de satisfaction, étant les premiers que nous avions baptisez. Je dis au Macolonte qu'il fit préparer pour dire la sainte Messe le jour suivant, & incontinent il expedia plusieurs Mores pour couper du bois, & des feuilles de palme, dont ils firent une petite Chapelle de verdure, de même que l'Autel, dont je lui avois donné

D  
la haute  
nous or  
fionnai  
fre, av  
pour le  
mon C  
Macolo  
tres Mo  
quels vi  
conde M  
baptisar  
te voisin  
très-gra  
en un li  
sent au r  
la pouve  
mes enf  
partagea  
& leur  
leur dist  
Cela e  
de plusie  
crier si h  
demi-lie  
un de le  
ingeniet  
& pour  
qui sont  
nent un  
lient & l  
y attach



la hauteur & la grandeur, & que nous ornâmes ensuite, tous les Missionnaires portant avec eux un coffre, avec tout ce qui est nécessaire pour le saint Sacrifice. Pendant que mon Compagnon dit la Messe, le Macolonte envoya donner avis à d'autres Mores peu éloignez de là, lesquels vinrent à tems pour ouïr la seconde Messe, à la fin de laquelle nous baptisâmes dix enfans de cette Libatite voisine. Le nombre des assistans fut très-grand, la Chapelle ayant été faite en un lieu éminent, afin qu'ils pussent au moins voir la Messe, s'ils ne la pouvoient pas entendre. Nous fîmes ensuite un petit Catechisme, en partageant nos Auditeurs en deux, & leur faisant expliquer ce que nous leur disions par un interprete.

Cela étant fait, ils se mirent à jouer de plusieurs instrumens, à danser & à crier si haut, qu'on les entendoit de demi-lieuë loin. Je décrirai seulement un de leurs instrumens, qui est le plus ingenieux & le plus agréable de tous, & pour ainsi dire le principal de ceux qui sont en usage chez eux. Ils prennent une partie d'une perche, qu'ils lient & bandent en maniere d'arc, & y attachent quinze citrouilles longue-

tes, seches & vuides, de differente grandeur pour les differens tons, trouées par dessus, avec un autre trou plus petit à quatre doigts au-dessous, & le bouchent à demi, couvrant aussi celui de dessus d'un petit ais subtil un peu élevé sur le trou. Après ils prennent une corde faite d'écorce d'arbre, & lient l'instrument par les deux bouts, & se le pendent au col. Pour en jouier ils ont deux bâtons, dont l'extrémité est couverte d'un peu d'étoffe, avec quoi ils frappent sur ces petits ais, & font prendre vent aux citrouilles, qui imitent en quelque façon le son d'une orgue, & font un concert assez agréable, particulièrement quand ils jouient trois ou quatre ensemble.

Ils touchent leurs tambours avec la main ouverte, & ils sont faits de cette maniere. Ils taillent un tronc d'arbre de la longueur de trois quarts d'aulne, & même plus; car quand ils les pendent au col, ils touchent quasi à terre. Ils les vuident par dedans, & les couvrent dessus & dessous de peau de tygre ou autre animal; ce qui fait un certain son à donner de l'épouvante, lorsqu'ils les battent à leur maniere. Les Cavaliers ou fils de Cava-

liers p  
fer, ce  
ches d  
de boi  
tantôt  
ment p  
tant pe  
gneurs  
bre.

Nou  
Macole  
qu'on s  
ment :  
besoin  
sueur.  
tion no  
cerent  
nouvea  
entendi  
admirat  
d'enten  
trumens  
nous.

Nous  
sieurs so  
ment c  
quantité  
leur, qu  
bres les  
deux Pa  
assez se

liers portent à la main des sonnetes de fer, comme celles que portent les vaches de notre pays, & avec une piece de bois, ils en frappent tantôt l'une, tantôt l'autre; ce qui se voit rarement parmi eux, cet instrument n'étant porté que par les enfans des Seigneurs, qui ne sont pas en grand nombre.

Nous disposant à partir, notre Macolonte fit signe qu'on s'arrêtât & qu'on se rût; ce qui fut fait en un moment: aussi en avoient-ils assez de besoin, étant déjà tout mouillez de sueur. Leur ayant donné la benediction nous partîmes; & ils recommencerent à jouer, danser & crier sur nouveaux frais, enforte que nous les entendions de deux mille, non sans admiration & plaisir que nous avions, d'entendre un concert de tant d'instrumens curieux & nouveaux pour nous.

Nous vîmes dans cette route plusieurs fortes d'animaux, particulièrement de petits singes, & grande quantité de guenons de diverse couleur, qui s'enfuyoient tous sur les arbres les plus hauts. Nous apperçûmes deux *Passes*, qui sont des animaux assez semblables aux Buffles, & qui

rugissent comme des lions. Le mâle & la femelle vont toujours de compagnie. Ils sont blancs avec des taches rousses & noires, & ont des oreilles de demie aulne de long, & les cornes toutes droites. Quand ils voyent quelqu'un ils ne fuyent pas, ni ne font aucun mal; mais regardent les passans. Nous vîmes un autre animal de poil jaune & noir, qui étoit sur une montagne. L'interprete nous dit que c'étoit un Leopard; mais il étoit assez éloigné de nous. Il y a aussi dans ces quartiers un animal, qui est de la taille & de la force d'un mulet; mais il a le poil varié de bandes blanches, noires & jaunes, qui embrassent le corps, depuis l'épine jusques sous le ventre, ce qui est très-beau à voir, & semble artificiel. On l'appelle *Zebra*.

Comme nous poursuivions chemin, nous vinsmes à l'improviste sur un animal qui étoit endormi, & qui fut éveillé des cris que font ces Mores en cheminant. Il se leva, fit un grand saut, & s'enfuit. Le corps étoit comme celui d'un loup, dont il y en a grand nombre; mais il avoit la tête comme un bœuf; ce qui étoit mal proportionné & affreux à voir. Je demandai quel animal c'étoit; & l'on

DE  
m'affura  
tre. Il y  
blables  
fuyoient  
uns les a  
sauvage  
mestique  
yre.

Il ne  
lier dans  
fimes co  
trez un t  
on ferme  
ches, to  
dirions l  
étant d'o  
hauteur  
gna des c  
mais la  
mai mie  
Amacas  
ses extr  
& l'autre  
en croix.  
de même  
lions, qu  
de leur  
veilla b  
d'épines  
revû l'It  
si à la fa

m'assura que ce devoit être un monstre. Il y avoit plusieurs animaux semblables à nos chevres, qui s'enfuyoient, & puis s'attendoient les uns les autres, & quantité de poules sauvages, plus grandes que les domestiques, qui ont le goût du lièvre.

Il ne nous arriva rien de particulier dans la seconde Libatte; & nous y fimes comme à la première. Etant entrez un soir dans une de ces Libattes, on ferma la porte faite d'épines seches, toute l'enceinte, comme nous dirions les murailles de nos bourgs, étant d'épine plantée & verte de la hauteur d'une pique. On nous assigna des cabannes pour y passer la nuit; mais la chaleur étant excessive, j'aimai mieux dormir à l'air dans mon Amacas, en faisant attacher une de ses extrémités au toit de la cabanne, & l'autre à deux pieux élevez & mis en croix. Le Pere Michel-Ange en fit de même. Sur la minuit vinrent trois lions, qui faisoient trembler la terre de leur mugissement; ce qui me reveilla bien, & n'eût été la muraille d'épines, frere Denys n'auroit jamais revû l'Italie. Je levai la tête pour voir si à la faveur des rayons de la Lune,

je pourrois en découvrir un ; mais les épines étoient si touffuës & si entrelassées de leurs feüilles , que je ne pus rien appercevoir ; quoique j'entendisse bien qu'ils n'étoient pas loin de la haye. J'étois quasi resolu de rentrer dans la cabanne ; neanmoins comme il me parut impossible qu'ils pussent sauter par dessus de si hautes hayes, je me tins coi jusqu'au jour , non sans avoir de tems en tems quelque palpitation de cœur. Le jour venu j'allai demander au Pere Michel-Ange , qui étoit à une cabanne assez proche , s'il avoit entendu les lions la nuit passée ; à quoi il me répondit qu'il n'avoit jamais mieux dormi à cause de la fraîcheur de la nuit , & qu'il n'avoit rien ouï. Vous êtes heureux , lui dis-je , car s'ils fussent entrez , vous seriez allé en Paradis sans sçavoir comment. A quoi il me répliqua que la Providence de Dieu veille toujours pour les siens , & que sa volonté n'avoit pas été telle , qu'ils fussent abandonnez à la cruauté de ces animaux impitoyables.

Après avoir baptisé plusieurs enfans , nous nous mîmes en chemin , & ayant marché jusqu'à midi , les Mores nous dirent qu'il falloit s'arrêter pour

se rep  
cite r  
étant  
l'omb  
prépa  
notre  
fin ,  
faire  
voulu  
allum  
cuisin  
pas  
un éc  
doige  
passo  
tre ,  
bois  
dans  
ment  
main  
tre ,  
mani  
duse  
de bl  
rent  
la bo  
rates  
nes.  
Pe  
sa cu  
un E

se reposer, y ayant là proche une petite riviere de très-bonne eau. Ainsi étant descendus nous nous mîmes à l'ombre sous des arbres, pour nous préparer à y dîner. Quelques-uns des nôtres allerent chercher du bled-sarasin, d'autres cueillir du bois pour faire du feu. Le Pere Michel-Ange voulut se servir de son fusil pour en allumer. Mais un More qui faisoit la cuisine, lui dit, Pere, nous n'avons pas besoin de cela; & prenant un éclat d'ais de l'épaisseur de deux doigts avec plusieurs trous, qui ne passioient pourtant pas d'outre en outre, & en prenant une petite piece de bois gros comme le doigt, qu'il mit dans un de ces trous, il fit promptement tourner & frotter avec les deux mains les deux bois l'un contre l'autre, & le petit s'alluma. C'est de cette maniere qu'ils ont accoutumé de faire du feu. Les autres qui revinrent chargez de bled-sarasin l'égrenerent, & en mirent dans quatre pots pour en faire de la boulie, & firent aussi cuire des *Barrates*, qui sont des racines assez bonnes.

Pendant que chacun étoit attentif à sa cuisine, on vit subitement paroître un Eléphant, qui n'étoit guères moins

gros qu'un chariot de Lombardie chargé de foin, & portoit la tête un peu pendante, lui étant déjà tombé une dent. Tous les Mores se leverent promptement, & mettant la main à leur arc, commencerent avec leurs cris ordinaires à lui tirer des fleches. Mais un d'eux plus avisé prit un tison allumé, & courut mettre le feu à une Cabanne de paille voisine. L'Elefant voyant cette grande flâme s'enfuit d'abord avec trois fleches dans le corps. Le feu de la Cabanne porté par le vent se prit aux herbes voisines, qui étant quasi seches par les ardeurs du Soleil & fort hautes, s'allumerent de telle maniere, qu'il s'étendit plus d'une lieue aux environs, consumant les herbes, les arbres, & tout ce qu'il trouvoit. Ainsi tous les animaux qui se trouvoient là en étant épouventés, nous eûmes le moyen de continuer nôtre voyage en toute sûreté jusqu'à la libatte du soir, quoique je me representasse de tems à autre cette horrible bête qui nous avoit donnée l'épouvante.

Un autre jour, comme nous étions en marche, nous vîmes s'approcher de nous un grand serpent, qui sans exageration avoit près de vingt-cinq

E  
pieds  
assure  
peau d  
pas m  
Pere  
avec  
Cette  
que ce  
épouv  
par le  
Les M  
terent  
prendre  
ter su  
ner ten  
ser ou  
en avan  
que si  
Nous  
qu'elle  
descen  
chemin  
en ita  
je cro  
étant t  
ces M  
A quo  
vions  
cours,  
pouvo  
le mi



pieds de long : ce que j'oserois moins  
 assurer, si je n'avois vû & mesuré une  
 peau d'un semblable serpent qui n'étoit  
 pas moindre, dont on fit present au  
 Pere Michel-Ange, & qu'il envoya  
 avec d'autres curiositez à son Pere.  
 Cette bête avoit la tête aussi grande  
 que celle d'un veau ; & ce qui nous  
 épouvanta le plus, fut qu'elle venoit  
 par le même sentier que nous allions.  
 Les Mores selon leur coûtume jet-  
 terent de grands cris, & nous faisant  
 prendre une traverse nous firent mon-  
 ter sur une éminence, pour lui don-  
 ner tems ou de se retirer, ou de pas-  
 ser outre. Je pris garde qu'elle faisoit  
 en avançant remuer autant d'herbes,  
 que si ç'avoit été vingt personnes.  
 Nous attendîmes plus d'une heure  
 qu'elle fut passée : après quoi nous  
 descendîmes & poursuivîmes nôtre  
 chemin. le Pere Michel-Ange me dit  
 en italien, pour n'être pas entendu,  
 je croiois que nous étions en sureté  
 étant tant de monde ; mais je vois que  
 ces Mores ont plus de peur que nous,  
 A quoi je repondis que nous ne de-  
 vions gueres en attendre d'autre se-  
 cours, que celui que leurs jambes nous  
 pouvoient donner, en nous portant  
 le mieux qu'ils pouvoient, & en

fuyant les ennemis plutôt qu'en les attaquant, & à la vérité nous souhaitions plusieurs fois d'avoir apporté avec nous un fusil, qui ne nous auroit pas été inutile, nous étant souvent trouvés si embarrassés & en si grand danger, que sans l'aide de Dieu nous n'en serions jamais sortis, étant obligés dans toute la route ou de fuir ou de mettre le feu aux herbes, pour nous garantir des bêtes farouches.

Un jour que nous approchions d'une rivière, où l'on nous dit qu'il n'y avoit aucune Libatte; mais seulement deux maisons de paille, pour recevoir & loger les Mores, qui vont de Loanda à Saint Sauveur capitale du Royaume, comme nous fûmes à la vue de la rivière, nous découvrîmes quantité de cabannes, & entendîmes un grand bruit de gens qui jouoient du tambour, de trompettes, de fifres, de cornets, & d'autres instrumens. Les Mores s'arrêtant un peu dirent que ce pouvoit être le Grand Duc Seigneur de la Province; mais étant arrivés nous vîmes que c'étoient des cabannes neuves environnées d'une forte haye d'épines, pour se garantir des bêtes qui viennent boire aux rivières. Nous demandâmes à un More qui

qui est-  
il nous  
du Cap  
nous av  
gneur a  
envoya  
tres ave  
tres son  
& d'une  
plusieurs  
& des fi  
Seigneu  
ment, &  
où la nu  
une sem  
Ce br  
courtois  
& fruits  
ter là jus  
culierem  
de l'autr  
nous dit  
traversaf  
sent, &  
expérime  
de qu'il  
dent. Air  
la riviere  
il avoit e  
eût dit q  
oyant plu

qui est-ce qu'il y avoit dans ce lieu ; & il nous fit réponse que c'étoit le Frere du Capitaine-Major de Dante , dont nous avons parlé ci-dessus. Ce Seigneur apprenant notre arrivée nous envoya à la rencontre quatre Muletres avec leurs mousquets. Les Muletres sont ceux qui sont nez d'un Blanc & d'une More. A leur suite étoient plusieurs Mores avec des trompettes , & des fifres. Nous allâmes saluer ce Seigneur qui nous reçut fort civilement , & nous dit que tous les soirs où la nuit le prenoit , il faisoit bâtir une semblable ville fermée d'épines.

Ce brave Seigneur nous fit mille courtoisies , & nous régala de poules & fruits du pays. Nous voulions rester là jusqu'à ce qu'il fut parti , particulièrement n'y ayant pas de Libatte de l'autre côté de la riviere ; mais il nous dit qu'il valoit mieux que nous la traversassions pendant qu'il étoit présent , & qu'il avoit plusieurs Mores expérimentez , qui prendroient garde qu'il ne nous arrivât aucun accident. Ainsi il nous accompagna jusqu'à la riviere avec tous les instrumens ; & il avoit tant de monde avec lui qu'on eût dit que c'étoit le Roi d'Ethiopie , ayant plus de dix-huit cens hommes ,

fans compter les femmes & les enfans, ce qui avoit été la cause qu'il nous fallut rester deux jours à Dante, où nous ne trouvions pas du monde pour nous accompagner. Il eut la patience de nous voir passer & hors de danger, & l'ayant salué il s'en retourna à sa cabanne, où il fit préparer ses gens à partir; ce que nous eûmes le plaisir de voir. Il avoit entr'autres vingt-quatre Mulâtres, qui sont des hommes terribles, braves & intrepides dans tous les dangers, armez de mousquets & de cimeteres, le reste des Mores avec leurs arcs, leurs fleches, & leurs demi-piques. Les instrumens & les cris commencerent à redoubler à leur départ: ce qui nous surprenoit de voir avec quel cortège, & quelle majesté les Grands font leurs voyages dans ces quartiers-là.

Nous laissâmes la riviere, & le soleil étant fort bas, à peine eûmes-nous fait demi-mille, que nous nous arrê tâmes aux deux cabannes; mais nous vîmes que nous n'y serions pas en grande sûreté des bêtes farouches, parce qu'il n'y avoit point de hayes d'épines; mais seulement quatre arbres, sur lesquels on pouvoit faire garde, y ayant dessus de petites cabannes, où l'on

D  
pouvoit  
nous d  
dre un  
tie d'e  
arbres  
resteroi  
Pere M  
rions p  
arbres  
rent qu  
mir, &  
en pein  
la gard  
meilleu  
ter un p  
cher; c  
mangé  
nous av  
rendu g  
amenez  
quelque  
abandon  
Nous  
minuit  
qui ven  
vers nos  
mugisser  
plus de  
Compag  
Que trop  
serions

pouvoit reposer la nuit. Les Mores nous dirent que nous pouvions prendre une des cabannes, & qu'une partie d'eux feroient sentinelle sur les arbres pendant la nuit, & les autres resteroient dans l'autre chaumiere. Le Pere Michel-Ange dit que nous serions plus en sûreté de monter sur les arbres; mais les Mores nous assurèrent que nous n'y pourrions pas dormir, & que nous ne nous missions pas en peine, qu'ils feroient tout à tout la garde. Nous entrâmes donc dans la meilleure cabanne, & y fimes apporter un peu de paille pour nous y coucher; ce que nous fimes après avoir mangé de ce que ce Seigneur More nous avoit donné charitablement; & rendu graces à Dieu de nous avoir amenez jusques-là sains & saufs; après quelques signes de croix nous nous abandonnâmes au sommeil.

Nous en fûmes interrompus sur la minuit par un lion & une tigresse, qui venoient ensemble en se jouant vers nos huttes, & sentant que leur mugissement s'approchoit de plus en plus de nous, je demandaj à mon Compagnon s'il avoit entendu le lion. Que trop, me répondit-il, & nous ne serions pas mal à tout événement de

nous confesser l'un l'autre ; ce qu'ayant fait, nous regardâmes par les fentes de la cabanne, si nous les découvririons à la clarté de la Lune. Nous n'eûmes pas de peine à les voir, n'étant pas éloignés d'un jet de pierre ; & l'on peut bien se persuader que ce ne fut pas sans quelques battemens de cœur, que nous attendions en silence ce qu'il plairoit à Dieu de disposer de nous. Nous entendîmes que les Mores perchez sur les arbres, aussi bien que ceux de la cabanne, parloient ensemble : & d'abord ils allumerent du feu, qui fit fuir les bêtes vers la riviere. De cette sorte nous fûmes encore délivrés de ce danger par la grace de Dieu, à qui nous nous étions de bon cœur recommandez.

Le jour suivant ayant déjà fait la moitié de notre journée pour arriver à la premiere Libatte, nous entendîmes un grand bruit de personnes, dont nous étant approchez, nous trouvâmes que c'étoient des Negres, qui portoient un Portugais qui alloit pour être Chanoine à S. Sauveur, où est la Cathedrale de tout le pays. Nous étant reconnus, & souvenus de nous être vûs à Loanda, où il venoit tous les jours dire la Messe en notre Egli-

D  
se, nous  
ment la  
être si  
nous ma  
jour. Ne  
il s'étoi  
belle &  
qui étoi  
ce pays si  
il nous r  
cordé un  
te mille  
cent de  
millions  
poserois  
blable ce  
faire ici  
dîmes no  
du proch  
de l'Italie  
bien emp  
notre mo  
sition du  
discours  
où nous t  
qui nous  
pas assez  
ter les un  
obligea de  
dire l'avar  
usqu'au r

se, nous nous témoignâmes mutuellement la joye que nous avions de nous être si heureusement rencontrés; & nous marchâmes ensemble le reste du jour. Nous lui demandâmes comment il s'étoit pû résoudre de quitter une si belle & si bonne ville que Lisbonne, qui étoit sa patrie, pour venir dans ce pays si mauvais & si désert. A quoi il nous répondit qu'on lui avoit accordé une bonne pension de cinquante mille rais par an, qui font environ cent de nos ducats. Mais pour cent millions d'or, lui dis-je, je ne m'exposerois pas à entreprendre une semblable corvée. Que venez vous donc faire ici, me repliqua-t'il? C'est, lui dîmes nous, pour l'amour de Dieu & du prochain que nous sommes sortis de l'Italie, & nous estimerons d'avoir bien employé tous nos soins, si par notre moyen une seule ame fait acquisition du Paradis. Avec semblables discours nous arrivâmes à la Libatte, où nous trouvâmes peu de monde, ce qui nous mit en peine pour n'y avoir pas assez de Mores pour nous voiturer les uns & les autres: ce qui nous obligea de prier le Chanoine de prendre l'avance, & que nous resterions jusqu'au retour de ses porteurs; mais

il ne nous fut pas possible de le persuader ; ce qui pourtant auroit été le meilleur pour lui ; car il mourut peu de jours après à Bombi , où nous avions passé avant lui , & où nous aurions pû le soulager , & lui rendre les derniers devoirs , s'il fut passé le premier.

Bombi est une fort grande Libatte, où demeure un Marquis sujet du Grand Duc de Bamba, qui est sujet lui-même du Roi de Congo. Nous y rencontrâmes un fils de ce Marquis qui parloit Portugais, & qui s'offrit de nous venir servir d'interprete, non seulement dans le voyage ; mais encore pendant notre séjour à Bamba : ce que nous acceptâmes avec le consentement du Marquis son pere. Le soleil étant levé nous partîmes avec plus de plaisir qu'auparavant, d'avoir en notre compagnie ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'expliquoit si bien en Portugais. Nous n'en souffrîmes pourtant pas moins pour cela. Car lorsque nous y pensions le moins, nous apperçûmes de loin un grand feu, que les Mores avoient allumé dans les herbes, & qui poussé par le vent, chassoit de notre côté toutes les bêtes farouches. Les Negres nous di-

rent,  
ces bêtes  
parmi  
plus s  
Ce qu  
n'y av  
ouvri  
râmes  
Bresil ;  
ter un  
comme  
& moi  
mes, &  
les aut  
arbres.  
de ne  
troupe  
tinent  
nous ne  
que ne  
repas. L  
des loit  
céros,  
nes, &  
maux,  
voient  
Nos M  
envenin  
bes, en  
cela les  
qu'elles



rent, Peres, il faut éviter la furie de ces bêtes; parce que peut-être y a-t-il parmi elles des lions & des tigres. Le plus sûr est de monter sur ces arbres. Ce qu'ayant entendu & compris qu'il n'y avoit pas d'autre remede; nous ouvrîmes un de nos coffres, & en tirâmes une échelle de corde faite au Bresil; nous fîmes premierement monter un Negre sur un arbre, pour l'accommoder; puis mon Compagnon, & moi, & le fils du Marquis y montâmes, & tirâmes l'échelle après nous; les autres s'étant aussi perchez sur des arbres. Et à la verité, nous fîmes bien de ne pas perdre de tems; car cette troupe de bêtes farouches fut incontinent là, en si grande quantité, que nous ne leur aurions servis, tous tant que nous étions, que pour un seul repas. Il y avoit des tigres, des lions, des loups, des pacassés, & des rhinocéros, qui ont une corne sur les narines, & diverses autres especes d'animaux, qui passant près de nous, levoient la tête, & nous regardoient. Nos Mores qui avoient des flèches envenimées, la plûpart de sucs d'herbes, en blessèrent quelques-unes; mais cela les fit moins enfuir, que le feu qu'elles sentoient s'approcher. Ce pé-

ril étant passé, nous descendîmes de nos arbres & poursuivîmes notre chemin, remerciant Dieu de nous avoir délivrés d'une mort si prochaine.

Le jour qui suivit, nous arrivâmes à une Libatte, où nous trouvâmes très-peu de monde. L'on nous dit qu'ils étoient allez à la guerre avec le Duc de Bamba, contre le Comte de Sogno, qui depuis long-tems s'est revolté contre Sa Majesté de Congo; qu'après qu'une partie des uns & des autres s'étoient détruits, le reste faisoit trêve; & quelque-tems après prenoit de nouveau les armes.

Ainsi y ayant peu de monde dans ce lieu, nous résolûmes de nous séparer, afin d'attendre les porteurs de celui qui passeroit le premier. Le Pere Michel-Ange s'offrit d'aller avant, notre résidence de Bamba n'étant pas fort loin; & de m'envoyer de là vingt hommes, pour moi & pour nos charges, qui demeureroient. Je restai donc là six jours, avec le fils du Marquis, vivant l'un & l'autre de favéoles fraîches, qu'ils nomment en leur langue *Cazacaza*, que ce jeune homme alloit cueillir. Mais voyant que ce régal de favéoles ne me donnoit pas un bon aliment, & qu'à peine me

D  
pouvois  
mes pie  
chapele  
la porte  
remarq  
la plûp  
courure  
ces cha  
soye,  
chée, &  
leur en  
Je leur  
noient  
quantité  
donner  
A quoi  
n'y ayar  
fant à b  
mour de  
mi eux.  
aux chap  
qu'il me  
Finale  
Compag  
& nous  
n'étions  
devions  
mes sur  
bleffé,  
cher,  
par où il

pouvois je, de foiblesse, soutenir sur mes pieds; je commençai à enfiler des chapelets, assis sur un peu de paille à la porte de ma cabanne. Ce qui étant remarqué par les Mores, qui étoient la plupart de bons vieillards, ils accoururent auprès de moi, admirant ces chapelets, avec leur flocon de soye, auquel la médaille étoit attachée, & me prièrent instamment de leur en donner un pour le Macolonte. Je leur répondis, que s'ils me donnoient une poule, dont j'avois vû quantité dans la Libatte, je le leur donnerois volontiers; ce qu'ils firent. A quoi je fus obligé par la nécessité, n'y ayant là principalement aucun enfant à baptiser, & l'aumône pour l'amour de Dieu étant peu connue parmi eux. Enfin graces aux rosaires & aux chapelets, je m'entretins le mieux qu'il me fut possible.

Finalemēt, les Mores que mon Compagnon m'envoyoit arriverent, & nous étant mis en campagne, nous n'étions pas loin de la Libatte où nous devions passer la nuit, que nous fûmes surpris par la rencontre d'un lion blessé, qui avoit assez de peine à marcher, & ensanglantoit les endroits par où il passoit. Les Mores tous allar-

mez, mirent leurs charges & moi si promptement à bas, qu'à peine me pus-je développer de mon filet. Ils prirent leurs arcs; & l'un d'eux ayant pris les deux pieces de bois, comme j'ai dit ci-dessus, fit du feu & le mit aux herbes, qui s'allumerent incontinent: l'herbe étant quasi seche, fort haute & épaisse; parce que c'étoit alors le mois de Mars; ce qui est le contraire de nos Provinces d'Europe. Les flammes se levant bien haut, & les Mores ne cessant de crier, le lion qui venoit à nous comme un enragé, fit volte-face, & prit un autre sentier. Une heure avant la nuit nous arrivâmes à la Libatte, qui n'avoit point de murailles d'épines comme les autres; & allâmes jusqu'à la place, où nous trouvâmes tout le Peuple assemblé autour d'une personne blessée. Je descendis de mon Amacas, & demandai qui c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le Macolonte qui venoit de se battre contre un lion. On me fit place; & m'approchant de lui, je le saluai, & lui remontrai qu'il avoit tort de n'avoir pas fait faire une haye d'épines autour de la Libatte, comme on faisoit aux autres. Mon Pere, me répondit-il, tandis que je serai vivant,

il ne f  
hayes e  
ils fer  
n'étoit  
me rac  
toit es  
dit-il,  
courir  
& attir  
maine,  
provis  
qu'à p  
voient  
de pren  
suis pa  
mis av  
terre;  
couteau  
ma fore  
tant ble  
sur mo  
même i  
le. Ma  
té de l'  
du côté  
sans ar  
endroit  
perdan  
celui qu  
assurem  
étant b

il ne sera pas nécessaire de faire des hayes d'épines ; quand je serai mort , ils feront ce qu'il leur plaira. Sa playe n'étoit pas considérable , je le priai de me raconter de quelle maniere il s'étoit esgrimé avec le lion : Pere , me dit-il , comme j'étois ici debout à discourir avec mes gens , un lion affamé & attiré par l'odeur de la chair humaine , est survenu tellement à l'improviste , sans rugir à son ordinaire , qu'à peine mes gens , qui se trouvoient tous desarmez , ont eû le loisir de prendre la fuite. Pour moi , qui ne suis pas accoutumé à fuir , je me suis mis avec un genouil & une main en terre ; & de l'autre ayant levé mon couteau , je le lui ai donné , de toute ma force , dans le ventre. Lui , se sentant blessé , a fait un cri , & est venu sur moi avec telle rage , que de lui-même il s'est encore blessé dans la gueule. Mais en même-tems il m'a emporté de l'ongle , un morceau de la peau du côté. Cependant mes gens revenans armez , le lion déjà blessé en deux endroits , s'en est vîte ment fui , en perdant beaucoup de sang. C'étoit celui que nous avions rencontré , qui assurément n'étoit pas fort à son aise , étant blessé d'un coup de couteau fait

en maniere de bayonnette Genoïse , & de la main d'un homme aussi brave , qui étoit ce Macolonte.

J'appris pareillement de lui , que le Grand Duc de Bamba , qui avoit eu une rencontre avec le Comte de Sogno , avoit été fait Generalissime de Sa Majesté. Dans ces entrefaites , on m'amena une jeune Negre bien faite , route nuë , afin que la baptisasse. Comme je la devois catechiser , je la fis couvrir de quelques feuilles , & la repris de ce qu'elle avoit demeuré si long-tems à recevoir le Baptême , puisqu'il y avoit bien des années que le Royaume avoit reçu la Foi de Jesus-Christ. Elle répondit qu'elle demouroit à la campagne comme plusieurs autres qui dorment sur les arbres , & qu'alors seulement , elle avoit appris l'arrivée des Capucins. Lui ayant enseigné les principes de la Foi , comme il se rencontroit que c'étoit le jour de saint Joachim , je la nommai Anne. Les ceremonies du Baptême étant finies , tous les Mores de la Libatte , hommes , femmes , & jeunes garçons , qu'ils appellent *Muleches* ; la prirent , & la mirent au milieu d'un cercle qu'ils formerent , en dansant , jouant des instrumens , & criant : *Vive Anne* ,

D  
*Vive A*  
 fracas ,  
 tout ét  
 ayant p  
 plus là  
 ptisai  
 campag  
 titer da  
 plus gra  
 pas fan  
 La m  
 mon v  
 obligé  
 pied à  
 mins ,  
 nai un  
 de pier  
 ce pay  
 pas vû  
 étoient  
 traitez  
 l'incom  
 me ,  
 l'herbe  
 battoit  
 demeur  
 mois d  
 à mon  
 les jar  
 Au  
 viere

*Vive Anne*, avec tant de bruit & de fracas, que j'en restai tout étonné, & tout étourdi. Le Pere Michel-Ange ayant passé avant moi, il n'y avoit plus là d'enfans à baptiser. J'en baptisai seulement quelques-uns de la campagne, qui ne veulent pas se retirer dans les Libattes, pour être en plus grande liberté; quoique ce ne soit pas sans danger.

La matinée suivante, je continuai mon voyage vers Bamba; & étant obligé dans un grand valon de mettre pied à terre; à cause des mauvais chemins, je descendis du filet, & cheminaï un demi mille dans un chemin tout de pierre; chose extraordinaire dans ce pays, où, jusqu'alors, je n'avois pas vû une pierre. Les Mores, qui étoient pieds nuds, en furent maltraitez; mais je ne fus pas exempt de l'incommodité, la chaleur étant extrême, & le sentier étroit. De plus, l'herbe qui étoit haute & épaisse, me battoit contre les jambes, dont elles demeurèrent écorchées & blessées deux mois durant. Ce qui étoit aussi arrivé à mon Compagnon, que je trouvai les jambes empaquetées.

Au milieu du valon couloit une rivière, peu large à la vérité; mais

fort profonde. Les Mores sonderent le gué, & résolurent de la traverser à l'endroit où il y avoit le moins d'eau, qui étoit d'environ quatre pieds de haut. Nous demeurâmes dans nos Amacas; & deux de nos plus grands porteurs, prirent les bâtons au-dessus de la tête, non sans danger de tomber ensemble dans l'eau, quoiqu'ils ne s'en fissent que rire, & qu'ils s'arrêtassent pour s'y baigner. Nous observâmes quantité de beaux oyseaux de diverse couleur, verts, rouges, jaunes; & quelques-uns qui me paroissoient les plus beaux, avec un plumage blanc, & des lignes noires, placées en écailles de poisson, la queue, l'œil, le bec & les pieds, de couleur de feu. Ce sont des perroquets d'Ethiopie, qui parlent de même que ceux de l'Amerique, & qu'on apporte très-rarement en Europe, & presque jamais en Italie.

Etant fort proches de Bamba, j'entendis une cloche, qu'on me dit être celle de notre Couvent, posté sur une colline, le Pere Michel-Ange l'avoit fait sonner pour la Messe; & l'ayant dite, il nous vint à la rencontre avec plusieurs Mores, joüant à leur accoutumée, de differens instrumens. Etant

D  
descend  
l'Eglise  
ensuite  
quatre  
couvert  
un port  
se, bâtie  
que nou  
l'autre  
More  
chesse,  
moigna  
voir; r  
trémem  
sueurs,  
cuses,  
remis,  
ler ren  
coup de  
riofité  
m'étoit  
voir no  
admire  
de l' Af  
& de  
ceux q  
de l'Eu  
noüil,  
salades  
plusieu  
poires



descendu pour faire ma dévotion dans l'Eglise à mon heureuse arrivée; j'entraî ensuite dans le Couvent, où j'etrouvai quatre chambres faites de terre grasse, couvertes de paille; une allée, avec un portique, une sacristie, & l'Eglise, bâties de mêmes matériaux. Pendant que nous nous rendions compte l'un à l'autre de nos aventures; survint un More de la part de la Grande-Duchesse, me faire la bien-venue, témoignant qu'elle souhaitoit de me voir; mais comme je me sentoix extrêmement fatigué des continuelles sueurs, je le priaï de lui faire mes excuses, & de l'assurer qu'étant un peu remis, je ne manquerois pas de lui aller rendre mes devoirs. J'avois beaucoup de besoin de repos; mais la curiosité d'être dans un pays où tout m'étoit si nouveau, me fit sortir pour voir notre jardin, où je ne pûs assez admirer tant de fruits, non seulement de l'Afrique; mais aussi de l'Amerique & de l'Europe, y remarquant tous ceux que j'avois vû au Bresil. Ceux de l'Europe étoient des raisins, du fénoüil, des cardons, de toute sorte de salades, des courges, concombres, & plusieurs autres; mais non pas des poires, des pommes, des noix ou

semblables fruits , qui demandent des pays froids. Le soir , la grande Duchesse m'envoya une bouteille de vin de palme , blanc comme lait. J'en goûtai un peu ; mais ne revenant pas à mon goût , ni à celui du Pere Michel-Ange , nous le donnâmes à nos Mores , qui en firent grand regal ; repetant souvent le mot de *Malaf* , qui signifie parmi eux du vin.

Il faut remarquer que dans le Royaume de Congo , il y a chaque année deux récoltes. Ils commencent à semer au mois de Janvier , & ils moissonnent au mois d'Avril. Après cela ils ont l'hiver , quand nous avons l'été ; mais cet hiver est un doux printemps ou automne d'Italie : les chaleurs recommencent en Septembre , auquel mois ils sement de nouveau , & font une autre récolte en Decembre. Leur hiver n'est pas pluvieux ; mais il tombe une rosée tous les matins , qui fertilise la terre.

Le Pere Michel-Ange avoit déjà pris plusieurs Mores à notre service , & établi un bon ordre dans le domestique. La maison même & l'Eglise étant vieilles , & menaçant ruine , il avoit eu dessein d'en faire bâtir d'autres. Il avoit destiné deux de nos Mo-

rés po  
nier ,  
aller c  
ter , u  
quilles  
pays ,  
de la c  
bled-f  
te ,  
Nous  
qui en  
Bamba  
aller à  
souven  
portem  
chands  
font t  
ba est  
lieuës  
vince e  
cause d  
J'all  
Duche  
semble  
Duc ,  
avec l'e  
son Et  
dire qu  
à Pemb  
Bemba  
que nou

res pour Jardiniers , un pour Cuisinier , un pour Sacristain , deux pour aller querir l'eau pour boire & apprêter , un autre pour la débiter des coquilles qui servent de deniers en ce pays , & pour en acheter du miel , de la cire , des fruits , de la farine de bled-sarasin ; & enfin notre interprète , qui étoit toujours avec nous. Nous trouvâmes quantité de Mores qui entendoient la langue Portugaise , Bamba étant un lieu de passage pour aller à S. Sauveur , ces Negres ayant souvent occasion de parler à ceux qui portent les marchandises que les Marchands Portugais residans à Loanda font transporter à S. Sauveur. Bamba est une grande ville à soixante-dix lieues de la mer , capitale de la Province de ce nom , & assez peuplée à cause de la résidence du Grand Duc.

J'allai rendre visite à la Grande-Duchesse ; & nous convînmes ensemble d'envoyer un More au Grand Duc , pour le solliciter de faire trêve avec l'ennemi , & de s'en revenir en son Etat. Cependant , ayant entendu dire que le Roi de Congo étoit venu à Pemba , distant de dix journées de Bemba ; le Pere Michel-Ange me dit que nous devions prendre cette occa-

sion de lui aller tous deux faire la reverence ; & d'autant plus que ce ne seroient pas des journées perduës , parce qu'en quelqu'endroit que nous passassions , nous aurions plusieurs enfans & plusieurs adultes à baptiser & à enseigner , & pourrions aussi prêcher notre sainte Foi. Nous partîmes donc le jour suivant avec plusieurs Mores que nous donna la Grande-Duchesse , plutôt pour notre garde que pour autre chose ; ne portant avec nous que ce qui nous étoit nécessaire pour dire la Messe , & pour vivre , laissant le reste au logis. Comme nous devions passer certaines montagnes assez desertes ; nous eûmes avis qu'il en étoit sorti plusieurs lions , & qu'il étoit nécessaire de les laisser passer & s'enfoncer plus avant dans le bois : ce qui nous obligea pour les y contraindre plutôt , & ne pas perdre inutilement notre tems , de mettre le feu à la campagne , comme nous avions déjà fait en venant à Bamba ; ce qui nous réussit , & le vent portant les flammes çà & là , elles obligerent en peu de tems les lions de se retirer.

Nous eûmes quantité d'enfans à baptiser en chemin , comme nous l'avions prévu ; & étant arrivez à Pem-

ha, non  
ce, où  
Sarav  
de To  
toisem  
si jeun  
nous ne  
me nou  
tre def  
rence à  
ner in  
Bamba  
me-ten  
tes, si  
s'appe  
Antoir  
toit Sa  
qu'à se  
étions-  
vent ,  
qui éte  
viron v  
mante  
la char  
blanch  
ou de  
dit qu  
bit : ce  
dans u  
les bor  
marche

ba, nous nous rendîmes à notre hospice, où demouroit le Pere Antoine de Saravezze, Capucin de la Province de Toscane; qui nous reçût fort courtoisement, & fut étonné de nous voir si jeunes, puisqu'entre nous deux, nous ne faisons pas soixante ans. Comme nous lui donnions à entendre notre dessein; qui étoit de faire la révérence à Sa Majesté, & nous en retourner incontinent à notre Mission de Bamba; nous entendîmes dans le même-tems un grand bruit de trompettes, fifres, tambours & cornets, qui s'approchoient de nous, & le Pere Antoine nous dit, qu'assurément c'étoit Sa Majesté, & que nous n'avions qu'à sortir, & l'aller saluer. A peine étions-nous sortis de la Porte du Couvent, que nous rencontrâmes le Roi, qui étoit un jeune homme Nôre d'environ vingt ans, tout vêtu, avec son manteau d'écarlatte à boutons d'or: sa chaussure ordinaire est une bottine blanche sur un bas de soye incarnat, ou de quelqu'autre couleur; mais on dit qu'il change tous les jours d'habit: ce que j'avois peine à croire, dans un pays où les belles étoffes & les bons tailleurs sont rares. Avant lui marchaient vingt-quatre jeunes gar-

çons Mores , tous fils de Ducs ou Marquis , qui avoient devant la ceinture , un mouchoir de palme , teint en noir , & un manteau de drap d'Europe bleu , traînant jusqu'à terre : mais tous pieds nus , & têtes nuës. Tous les Officiers , au nombre de cent , étoient à peu près de même. Après eux , étoit une foule d'autres Noirs , seulement avec un de ces mouchoirs , sans couleur.

Proche de Sa Majesté se tenoit un Negre , qui portoit son parasol de soye couleur de feu , garnie de passe-mens d'or ; & un autre qui portoit une chaise de velours incarnat à cloux d'or , & le bois tout doré. Deux autres vêtus de casques rouges étoient chargés de son filet rouge ; mais je ne sçai s'il étoit de soye ou de coton teint ; le bâton étoit couvert de velours rouge. Nous nous inclinâmes & saluâmes Sa Majesté , qui s'appelloit Dom Alvarez II. Roi de Congo. Il nous dit que nous lui avions fait plaisir de venir dans son Royaume pour le bien de ses Sujets ; mais qu'il lui seroit encore plus agréable si nous voulions venir avec lui à Saint Sauveur. Nous l'en remerciâmes humblement , & lui répondîmes que nous étions ne-

D  
cessaires

Prêtres.

lieu qu'i

Sauveur

suite ave

lie &amp; de

manda à

Mulâtre

de reco

Duc ; a

qui se p

pas de n

tance ,

en parti

Sa M

diez , e

présens

côté , de

qui ne

étant un

affable.

Antoine

retourna

lué le Ro

il march

grande q

Le Ro

nant au

Peres ,

ficence.

d'or , sen

cessaires à Bamba, n'y ayant autres Prêtres dans toute la Province, au lieu qu'il y en avoit plusieurs à Saint Sauveur. Nous nous entretînmes ensuite avec lui de plusieurs choses d'Italie & de Portugal; après quoi il commanda à son Secrétaire, qui étoit un Mulâtre, de nous donner des lettres de recommandation pour le Grand Duc; afin que dans toutes occasions qui se présenteroient, il ne manquât pas de nous donner toute sorte d'assistance, soit pour notre Mission, soit en particulier pour nos personnes.

Sa Majesté nous ayant ainsi expédié, elle nous regala de plusieurs présens; comme nous fîmes de notre côté, de plusieurs bijoux de dévotion qui ne lui furent pas désagréables, étant un Seigneur fort dévot & fort affable. Nous prîmes congé du Père Antoine, & le remerciâmes; nous en retournant fort satisfaits d'avoir salué le Roi, & vû avec quelle grandeur il marche, menant avec lui une si grande quantité de gens.

Le Roi Alphonse III. en 1646. donnant audience à une Mission de nos Pères, étoit vêtu avec plus de magnificence. Il avoit une veste de brocard d'or, semée de pierreries, & à son cha-

peau, une couronne de diamans, & d'autres pierreries de grand prix. Il étoit assis sur un siege, couvert d'un dais à l'Européene, d'un riche velours cramoisi, garni de cloux dorez; & il avoit sous les pieds un grand tapis, accompagné de deux carreaux de même couleur & de même étoffe, avec la crépine d'or.

Nous fîmes la route assez promptement, ne trouvant aucun obstacle particulier; & tous les jours nous voyons toutes sortes de hères, qu'on eût dit s'être rassemblées là, de toute la terre. Un jour comme nous cheminions, j'entendis des cris, comme d'un petit enfant; & faisant arrêter les Mores, qui marchaient fort vite, je leur dis qu'ils prissent garde à cette voix, pour aller voir ce que c'étoit: nous l'entendons bien, nous dirent-ils en riant; mais c'est un grand oiseau qui crie de cette manière: ce qui étoit vrai: car un moment après, nous le vîmes lever de terre, & s'envoler. C'étoit un oiseau plus grand qu'un aigle, & de couleur jaune obscure. Dans cette corvée que nous fîmes en allant & revenant, si nous n'eussions été payez de nos fonctions ecclésiastiques, nous fussions sans doute morts

D  
de faim  
témoign  
rité: ca  
se à ma  
d'aborc  
controi  
semble  
plusieur  
donner  
le laisse  
dis sans  
plus tou  
chain.

Etant  
mença  
Province  
autres v  
quoique  
bre, &  
poux &  
loir red  
prendre  
ficulté,  
te loi. I  
enfants  
nir dans  
tité qu'  
les Fête  
mais tou  
pleine.  
Messes l



de faim. Il est vrai que ceux du pays se témoignent entr'eux beaucoup de charité : car si nous donnions quelque chose à manger à l'un d'eux, il en donnoit d'abord un peu au premier qu'il rencontroit, & mangeoient ainsi tous ensemble ; ce qui devoit faire rougir plusieurs Européens, qui, pour ne pas donner un peu de pain à un pauvre, le laissent mourir de faim : ce que je dis sans faire tort aux autres, qui sont plus touchés des miseres de leur prochain.

Etant de retour à Bamba, on commença à nous apporter de toute la Province, des enfans à baptiser. Les autres venoient pour être mariez ; quoique ceux-ci soient en petit nombre, & seulement d'entre les principaux & les plus civilisez : car de vouloir reduire toute la populace à ne prendre qu'une femme, c'est là la difficulté, ne pouvant s'accorder à cette loi. D'autres nous envoyoient leurs enfans à l'école, qu'il nous falloit tenir dans l'Eglise, pour la grande quantité qu'il y en avoit ; jusques-là que les Fêtes, non seulement l'Eglise, mais toute la place au-devant en étoit pleine. Nous disons souvent deux Messes le jour ; il est vrai que d'ordi-

naire, nous allions dire la seconde dans une autre Libatte, où le Macolonte nous regaloit de faveoles, de fèves & autres fruits, que les femmes cultivent à la campagne; ne mangeant presqu'autre chose pendant qu'elles y sont, & qu'elles travaillent. Quand la récolte se fait, [ce qui arrive deux fois l'année,] elles assemblent en un tas toutes les faveoles, en un autre le bled turc, & ainsi du reste; puis donnant au Macolonte pour sa subsistance, & séparant ce qu'ils destinent pour semer; le reste est partagé par cabanne, selon la quantité des gens qu'il y a. Après toutes les femmes ensemble sèment & cultivent la terre, pour recueillir de nouveau leurs moissons; le terroir étant très fertile, & noir comme les gens du pays.

Au reste, pourvû qu'ils ayent quelque chose à manger, ils ne se soucient point de faire de grandes provisions; ne se mettant pas même en peine le matin s'ils auront le soir à souper. Il m'est souvent arrivé étant en voyage avec eux, que n'ayant rien à leur donner, parce que je n'en avois pas même pour moi: eux, sans se chagriner, prenoient une piece de bois, qu'ils tailloient & accommodoient  
pour

D  
pour s'e  
hoyau:  
mençoi  
vant pr  
tes pelo  
rissoien  
peu d'e  
voulun  
d'en av  
après av  
sautoien  
me s'ils  
Quel be  
lorsqu'on  
attrister  
n'a pas.  
bonnes v  
moigner  
quand i  
tes.

Nos  
l'ordinair  
jour que  
dix enfan  
vingt, les  
quelques  
considéré  
séparer,  
& l'autre  
Pere Mi  
premier  
Tcm

pour s'en pouvoit servir comme d'un  
 hoyau: ils s'alluyoient à terre, & com-  
 mençoient à tirer les herbes, trou-  
 vant près des racines certaines peti-  
 tes pelottes blanches, dont ils se nour-  
 rissoient; ce qui ne me donnoit pas  
 peu d'étonnement; puisqu'en ayant  
 voulu goûter, il me fut impossible  
 d'en avaler une seule: & cependant  
 après avoir fait un si chetif repas, ils  
 sautoient, dansoient, & rioient com-  
 me s'ils eussent fait un bon festin.  
 Quel bonheur pareil à celui-là? Que  
 lorsqu'on n'a rien, de ne point s'en  
 attrister; ni même souhaiter ce qu'on  
 n'a pas. Aussi, s'ils ont quelques  
 bonnes viandes à manger, ils n'en té-  
 moignent guères plus d'allégresse, que  
 quand ils en ont de très-méchan-  
 tes.

Nos occupations continuoient à  
 l'ordinaire. Il ne se passoit point de  
 jour que nous ne baptifassions huit ou  
 dix enfans, & quelquefois quinze ou  
 vingt; les pauvres gens même venant de  
 quelques journées de loin: ce qu'ayant  
 considéré, nous résolûmes de nous  
 séparer, l'un demeurant au Couvent,  
 & l'autre allant par la campagne. Le  
 Pere Michel-Ange s'offrit d'aller le  
 premier dehors; promettant de n'é-

tre pas plus de quinze jours, & de me faire sçavoir de ses nouvelles, devant faire aussi mon tour de la même façon: afin que de cette manière, & ceux de la ville, & ceux de la campagne reçussent quelque soulagement spirituel; ainsi pendant son absence je continuai d'administrer le saint Bapême, & de tenir école. La Grande Duchesse avoit deux fils, l'un nommé Dom Pietro, l'autre Dom Sebastien, qui ne manquoient point d'y venir, particulièrement pour apprendre le Portugais. Je leur enseignois en même-tems les mysteres de la Foi; & on reconnoissoit en eux des inclinations proportionnées à leur naissance, quoique Mores, ayant un esprit vif & bien tourné, apprenant tout ce que je leur enseignois, & se comportant avec des manières dignes de tels Princes. De tems à autre venoient quelques Negres se plaindre à moi, qu'un loup lui avoit dévoré la nuit un de ses enfans; à quoi je leur repondois, que voulez-vous que j'y fasse? Si vous qui êtes leurs pères & leurs meres, n'en avez pas du soin, en dois-je avoir la charge, moi qui ne sçais où vous les laissez aller? Car à dire le vrai, ils ne s'en mettent non plus en peine quand

DE  
ils sont  
point à e  
Je co  
ce que c'  
de pain  
que je f  
les peine  
mes piec  
viandes  
me fallo  
tiers-là;  
Dieu, à  
me conf  
de ces p  
tant, à d  
peu capa  
fatigue d  
que par  
tès qu'il  
ce pays  
vinssent  
lever de  
être au-d  
J'enten  
après sole  
de qui ch  
gubre, q  
Je m'info  
ce que ce  
réponse  
quelque

ils sont grands , que s'ils n'étoient point à eux.

Je commençai alors à comprendre ce que c'est que de vivre sans manger de pain , ni boire de vin : car bien que je fusse en santé, j'avois toutes les peines du monde à me tenir sur mes pieds , si abattu que j'étois des viandes si peu nourrissantes , dont il me falloit contenter dans ces quartiers-là ; ainsi je me recommandois à Dieu , à ce qu'il lui plût par sa bonté me conserver la santé pour le bien de ces pauvres Ethiopiens : non pas tant , à dire le vrai , pour me sentir peu capable de soutenir long-tems la fatigue de nos continuelles fonctions , que par la connoissance des difficultés qu'il y avoit à voir arriver dans ce pays d'autres Missionnaires qui vinssent tenir notre place , & me relever de cet emploi , que j'éprouvois être au-dessus de mes forces.

J'entendis une fois , une heure après soleil couché , quantité de monde qui chantoit ; mais d'un ton si lugubre , qu'il imprimoit de la frayeur. Je m'informai de mes domestiques , ce que cela vouloit dire. Ils me firent réponse , que c'étoient les gens de quelque Libatte qui venoient avec

leur Macolonte se donner la discipline dans l'Eglise, parce que c'étoit un Vendredi du mois de Mars. Cela me surprit, & j'envoyai d'abord ouvrir les portes, allumer des cierges, & sonner la cloche. Avant que d'entrer, ils demeurèrent un quart d'heure devant l'Eglise, agenouillez, & chantant en leur langue le *Salve Regina*, avec un concert de voix fort tristes. Puis étant entrez dans l'Eglise, je leur donnai à tous de l'eau-benîte; & ils étoient environ deux cens hommes, portant de grosses pieces de bois fort pesantes, pour plus grande penitence. Je leur dis quelques paroles de l'utilité de la penitence, laquelle si on ne veut pas subir en ce monde, on est sans doute obligé de la faire en l'autre. Ils étoient tous agenouillez, & se battoient la poitrine. Je fis éteindre les lumieres; & pendant une heure, ils se donnerent la discipline avec des cordes de peau d'animaux, & d'écorces d'arbres. Nous recitâmes ensuite les Litanies de Notre-Dame de Lorette, & les ayant licentiez, ils retournerent chez eux, laissant hors de l'Eglise les pieces d'arbres qu'ils avoient apporté, qui nous servirent pour accommoder notre jardin. Cette action

merve  
consola  
sideran  
que ces  
presque  
ruelle,  
ropéens  
non seu  
qu'ils e  
modité  
présent  
par mé  
Christ,  
dit sans  
vent pa  
qui ont  
leur car  
Un a  
nos Ne  
m'appel  
le ciel  
pensée e  
montag  
des plus  
jamais v  
s'appelle  
malheur  
de, qu'i  
péchez c  
la majest  
supporte

merveilleuse en ces pauvres gens, me consola, & me donna du courage, considérant combien le bon Dieu vouloit que ces misérables Ethiopiens, privez presque de toute sorte d'aide spirituelle, reprochassent un jour aux Européens leur negligence; puisque, non seulement ils n'en font rien, quoiqu'ils en ayent la liberté & la commodité toute entiere; mais qu'ils méprisent ceux qui le font, les appelant par mépris, *Hermites Bourreaux de Christ, & cols de travers*. Ce qui soit dit sans choquer ceux qui n'approuvent pas ces paroles injurieuses, & qui ont des pensées plus conformes à leur caractère de Catholiques.

Un autre soir après l'*Ave Maria*, nos Negres qui étoient au jardin m'appellerent, afin que je vinsse voir le ciel qui brûloit. Je sortis, dans la pensée que ce fut quelque feu sur une montagne. J'apperçus que c'étoit une des plus grandes comettes que j'eusse jamais vûe: je leur dis comment cela s'appelloit, & que c'étoit un signe de malheur qui devoit arriver au monde, qu'ils eussent à faire penitence des péchez qu'ils avoient commis contre la majesté d'un si grand Dieu, doux à supporter les pécheurs, mais juste ju-

ge des impenitens. Ce fut au mois de Mars de l'an 1668. qu'apparut cette comette.

On m'apporta un jour quantité de pe'ottes comme nos truffes; mais ces fruits naissent sur des arbres: & croissent de la grosseur d'un limon. Etant ouvertes, on y trouve quatre ou cinq pelotes semblables, rouges par dedans. Pour les tenir fraîches, ils mettent de la terre autour, & quand ils les veulent manger, ils les lavent, ils en goûtent un peu de chacune, & boivent de leur eau. Quand on en mange, elles ont quelque amertume; mais l'eau que l'on boit par dessus les rend très-douces. Ils les appellent en leur langue *Colla*, & comme j'avois remarqué que les Portugais en faisoient grand état à Loanda, j'en fis chercher, & en envoyai à quelques-uns de ces Messieurs, mes bons patrons, qui en échange, m'envoyerent quelque régal de l'Europe.

Le Pere Michel-Ange revint tout joyeux de sa corvée, ayant baptisé quantité d'enfans & d'adultes, qui n'avoient jamais vûs de Prêtres: car dans tout le Royaume, si vous en exceptez Saint Sauveur, il n'y a que six Capucins, qui ont toutes les peines

du mo  
quand  
il arriv  
une p  
tre un  
pagnon  
qua à  
tirions  
y ayan  
les tra  
mer p  
routes  
Il avo  
ferren  
coup  
voisin  
fait fo  
crocs,  
pour  
du bo  
aigues  
les me  
More  
verfar  
quelq  
le mo  
se ser  
Le  
qu'il  
ce: &  
fuyan



du monde à se maintenir en santé ; & quand il en meurt quelqu'un , comme il arrive assez souvent , ce n'est pas une petite affaire d'en pouvoir mettre un autre en sa place. Mon Compagnon étant donc arrivé , il s'appliqua à la culture du jardin , d'où nous tirions notre principale subsistance ; & y ayant trouvé des plants de raisins , il les transplanta sur un côteau. Il fit semer plusieurs graines d'Europe , qui toutes réussissoient parfaitement bien. Il avoit apporté avec lui beaucoup de ferremens , parce qu'ayant fait beaucoup de Baptêmes dans une Libatte voisine d'une mine de fer , il en avoit fait forger des bêches , des peles , des crocs , des haches , & autres ustensiles pour le jardinage , & pour la coupe du bois. Il fit faire aussi douze pointes aigues de deux pieds de long , pour les monter sur un bois , & servir aux Mores à se défendre des bêtes en traversant les deserts : car comme ils sont quelquefois surpris lorsqu'ils y pensent le moins , ils ne peuvent pas toujours se servir de leurs arcs.

Le Pere me raconta les accidens qu'il avoit couru pendant son absence : & particulièrement , qu'un jour fuyant les griffes d'une tigresse , il fut

obligé d'entrer bien avant dans un petit bois d'épines, n'y ayant là aucun arbre pour monter dessus; que sans cet expédient, il y laissoit la vie, comme un de ses Mores; qui pour ne pas se piquer la peau en entrant dans les épines, voulut se prévaloir de la vitesse de ses jambes, qui ne l'exempterent pas de la mort, ce cruel animal l'ayant bientôt atteint. Et bien servit au Pere l'habit de Capucin pour résister aux pointes des épines, dont il eût les jambes percées de tant de trous, qu'elles sembloient un crible.

Je partis à mon tour après avoir célébré la sainte Messe, & avec moi vingt de ceux qui avoient accompagné le Pere Michel-Ange. Je vins en plusieurs endroits, où depuis longtemps il n'y avoit eu aucun Capucin; de sorte qu'en quelques Libattes je baptisois plus de cent enfans, prenant de ceux qui me donnoient quelque chose, & faisant la charité pour l'amour de Dieu à ceux qui n'avoient rien. J'acceptois aussi les regals des Macolontes, qui consistoient en fèves ou faveoles, pour entretenir ceux qui m'accompagnoient, qui s'offroient de venir avec nous, pourvû que nous les nourrissions. Il y avoit des endroits où

B  
ils fu  
voient  
vûs de  
quinze  
repassa  
déjà pa  
où je t  
pé au j  
à l'Itali  
vignes  
niers,  
que c'é  
y avior  
Dep  
la Foi d  
té plufi  
qui son  
leurs r  
comme  
tirper  
est très  
permiss  
qui sea  
le feu  
ayant d  
nuit qu  
& sont  
LeGr  
noit to  
vent. I  
changer

ils fuyoient dès qu'ils m'appercevoient, n'ayant apparemment jamais vûs de Capucins. Après un tour de quinze jours, pendant lesquels je ne repassai point dans les lieux où j'avois déjà passé, je me rendis à l'hospice, où je trouvai mon Compagnon occupé au jardin, qu'il avoit accommodé à l'Italienne, & où il avoit planté des vignes, des orangers & des citronniers, de sorte que l'on n'eût pas dit que c'étoit le premier jardin que nous y avions trouvé.

Depuis que cette nation a embrassé la Foi de Notre-Seigneur, il y est resté plusieurs forciers & enchanteurs, qui sont la ruine de ces Peuples, d'ailleurs très-dociles. En sorte qu'il est comme impossible au Roi de les extirper; jusques-là que ce Prince qui est très-bon Catholique, a donné la permission à plusieurs des principaux qui savent leurs retraites, de mettre le feu à leurs cabannes; mais eux ayant des espions, quoique ce soit de nuit qu'ils s'assemblent, s'enfuyent, & sont rarement pris.

Le Grand Duc étant de retour, venoit tous les jours dans notre Couvent. Il fut tout surpris de voir le changement de notre jardin; particu-

lièrement, parce qu'en ces quartiers la campagne est toujours verte, & une terre étant brûlée en un lieu, l'herbe y renaît incontinent. Je m'informai un jour du Grand Duc où étoit-ce qu'il avoit laissé son armée qui étoit de 160000. Mores? Il me dit que dans toutes les Libattes où il avoit passé, il y avoit laissé ceux qui étoient du pays; & en effet, en arrivant à Bam-ba, il ne lui en restoit pas plus de dix mille. Il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait là tant de monde; car n'y ayant aucune sorte de Religieux, & entretenant autant de femmes qu'ils veulent, le pays ne peut pas manquer d'être fort peuplé. Un des Rois de Congo mena à la guerre contre les Portugais neuf cens mille Mores; armée ce me semble, à faire trembler tout le monde; & cependant les Portugais avec quatre cens hommes, deux pièces de canon, & le reste ayant des mousquets, lui donnerent hardiment la bataille. Le seul tonnerre de cette artillerie, chargée à cartouche, avec la mort de leur Roi, les mit en fuite. J'ai parlé au même Portugais qui coupa la tête à ce Roi, & il m'assura qu'on trouva les ustensiles d'or massif: ce qui est cause qu'à présent on ne travaille

point aux mines d'or qui sont voisines de celles de fer, dont nous avons parlé, est la peur que les Portugais ne leur fassent la guerre. Car quelle guerre parmi les hommes, cet or n'est-il point capable de susciter ?

Il ne se passoit point de jour que le Duc, qui logeoit près de nous, ne vint dans notre Eglise : car il y avoit une Chapelle de charpente assez grande, avec les tombeaux des défunts Ducs; sur lesquels on avoit fait des figures de terre, de la figure de nos mortiers, teintes en rouge. Il nous dit un jour qu'il avoit refusé d'être Roi, pour être plus voisin des Portugais, & avoir occasion de boire quelquefois du vin & de l'eau-de-vie. Nous l'entendions fort bien; mais nous n'en faisons pas semblant, ne voulant pas l'accoutumer à pareilles confidences : car à peine peut-on avoir du vin pour dire la sainte Messe, étant nécessaire de le faire venir de l'Europe. Ce Duc marchoit dans le même équipage que le Roi; mais avec moins de monde. Il portoit une petite tunique jusqu'aux genoux, faite de feuilles de palmes teintes en noir; & par dessus un manteau de drap bleu, avec un bonnet rouge, bordé d'un galon d'or. Il avoit

autour du col un chapelet fort gros ; avec plus de cinquante médailles ; du reste, pieds nus comme les autres. Un fils de quelque Seigneur lui portoit son chapeau, un autre son cimenterie, & un autre ses fleches. Cinquante Mores jouant en confusion des instrumens, le precedoient ; vingt-cinq des principaux, & cent archers le suivoient. Il n'est pas difficile de trouver tant de soldats, les hommes n'ayant aucun métier ; si vous en exemptez quelques uns qui travaillent au fer, ou à ces draps de palme.

Les femmes de bonne maison s'habillent de draps d'Europe, des plus fins, dont elles font des jupes jusqu'aux talons. Elles se couvrent l'épaule, le sein, & le bras gauche d'un mantelet de même étoffe, ayant le bras droit nud. Elles vont les cheveux pendans. Celles de moindre qualité prennent des étoffes plus communes pour leurs habits ; & celles du commun, des étoffes de palme, dont elles ont une simple jupe.

Le Pere Michel-Ange me dit un jour qu'il se sentoit fort accablé, & d'abord lui survint la fièvre ; ce qui ne me causa pas peu d'inquiétude ; vû principalement qu'en ces pays-là,

il n'y  
ne ;  
ner à  
reme  
effet  
du G  
avoit  
& s'e  
acco  
qui o  
core  
Blanc  
Pend  
notre  
qui m  
qu'il p  
scavo  
de dar  
moi-n  
trop l  
son at  
conno  
niere  
pressé  
roles  
n'étoit  
il y av  
neann  
de Die  
lonté.  
tems :

il n'y a ni Medecins, ni medecine ; mais qu'il faut tout abandonner à la nature. La saignée est l'unique remede qui s'y pratique ; & pour cet effet , j'envoyai querir le Chirurgien du Grand Duc. C'étoit un More qui avoit appris sa profession à Loanda , & s'en acquitoit très-bien : car étant accoutumé à tirer du sang aux Mores qui ont la peau noire , il lui étoit encore plus facile d'ouvrir la veine aux Blancs , à qui elle est plus apparente. Pendant sa maladie le Pere Philippe notre Superieur arriva à Bamba : ce qui me fut d'un grand secours , parce qu'il possédoit la langue du pays , & sçavoit la maniere de traiter un malade dans ces quartiers-là. Je sentois que moi-même , qui ne me portois pas trop bien , aurois bientôt besoin de son assistance. Notre malade me fit connoître que sa maladie seroit la dernière de sa vie , se sentant fort oppressé du mal. Je lui dis quelques paroles de consolation ; & que comme ce n'étoit qu'une fièvre double-tierce , il y avoit lieu d'esperer guérison : que néanmoins il remît tout entre les mains de Dieu , & se resignât à sa sainte volonté. Il se plaignit aussi un peu de tems après d'une douleur à l'oreille

gauche, qui lui tenoit encore le col. Je me doutai que ce fut une parotide, & j'en parlai au Supérieur qui en tomba d'accord. Nous l'oignîmes d'huile angelique, composée à Rome, qui sembloit réussir à merveille, en emportant la douleur de ce côté-là; mais elle survint de l'autre, l'enflure du gosier augmentant: ce qui nous fit laisser l'usage de notre huile, de peur qu'elle n'y fit plus de mal que de bien. Et à la vérité à l'entendre plaindre avec une fièvre si légère, je crus bien qu'il y avoit plus de mal au-dedans, qu'il n'en paroïssoit à l'exterieur. En effet, malgré tous les soins que nous primes pour lui, j'eus le déplaisir de le voir mourir dans son quinzième, après avoir reçu tous ses Sacremens, & témoigné une resignation de Saint; esperant que le Seigneur qui n'oublie pas de recompenser ses serviteurs, le fait présentement jouïr du fruit de toutes ses fatigues.

Mon cœur pourroit mieux exprimer que ma plume la consternation où me jetta cette perte; & sans doute, que sans la présence de notre Supérieur, que Dieu nous avoit envoyé dans une conjoncture si fâcheuse, & qui nous donna toutes les aides tem-

por  
lail  
moir  
de m  
de m  
ze f  
n'y  
mon  
d'An  
valu  
mais  
de D  
Le  
avec  
que  
voye  
la se  
sans  
nean  
faisa  
que j  
n'en  
sit à l  
été r  
la sic  
reçu  
la pe  
sans  
m'eû  
voya  
la fu



porelles & spirituelles, j'y eusse aussi laissé la vie, après en avoir perdu la moitié dans celle du cher Compagnon de mes voyages, que la mort venoit de m'enlever. Il avoit été saigné quinze fois; & comme je craignois qu'il n'y eût eû de l'excès, je racontai à mon retour sa maladie au Medecin d'Angola. Il me dit qu'il auroit mieux valu le saigner une trentaine de fois; mais c'étoit son heure, & la volonté de Dieu.

Le Pere Superieur me voyant aussi avec une fièvre qui s'augmentoît, crût que la Providence divine l'avoit envoyé pour nous donner à tous deux la sépulture, & ne voulut pas partir, sans en voir l'évenement. Il resolut néanmoins de tenter ma guérison, me faisant saigner deux fois par jour; ce que je laissois faire sans dire mot. mais à n'en pas mentir, ce traitement me réduisit à l'extrémité en peu de jours, m'ayant été tiré quarante fois du sang, sans que la fièvre diminuât. Je me confessai, & reçûs le saint Viatique, m'étant resté la peau seule colée sur les os. Le Pere, sans la charité duquel, je crois qu'il m'eût fallu mourir comme une bête, voyant que le mal tireroit à la longue, la furie de la fièvre étant passée, me

fit connoître que pour le bien de la Mission , il lui falloit indispensablement partir. A peine eus-je la force de lui dire , en pliant les épaules , que puisqu'il ne pouvoit pas retarder son départ , il fit entendre à mes Negres comment ils auroient à me gouverner , & qu'il me fit la grace de m'envoyer Frere Michel d'Orviete , avec qui j'avois voyagé , & qui sçavoit bien traiter les malades. Il le promit ; mais ses ordres s'étant égarez , il ne parut point. Je restai donc dans le lit , sans me pouvoir remuer ; & le pis étoit , que tant de sang qu'on m'avoit tiré , m'avoit fait presque perdre la vûë : & dans cet état , demi-vif , & demimort , j'étois à la discretion des Ethiopiens , qui me déroboient ce qu'ils pouvoient , & m'apportoient , quand ils s'en souvenoient , une écuelle de boiillon ; ne pouvant rien avaler de solide , & ayant même tous les alimens en aversion.

Un jour que j'étois plus accablé de la tristesse & de la mélancolie , que du mal-même , je reçûs visite d'un Jesuite Portugais qui venoit de Saint Sauveur , & s'en retournoit au College de Loanda. Quand il m'eût vû dans un état si pitoyable : Quoi mon Pere,

D  
mè dit-  
demeur  
suis ve  
dans ce  
mon G  
malade  
que je  
Dieu n  
qu'elle  
un de n  
dans les  
moi , &  
les , qu  
bles ve  
rareté.  
l'autre  
bien-ai  
ayant à  
où le fe  
ja sech  
roces  
même  
monter  
xante  
mort d  
la renc  
faut-il  
ques A  
quent  
les No  
Apr

me dit-il, vous êtes si mal, & vous demeurez encore dans ces deserts ? Je suis venu, lui répondis-je, fort sain dans ce pays ; mais après avoir perdu mon Compagnon, je suis aussi tombé malade, & il y a déjà quelques mois que je combats contre la mort ; mais Dieu ne veut pas, à ce que je vois, qu'elle ait le dessus ; quoique ce soit un de mes souhaits. Il me consola pendant les deux jours qu'il demeura avec moi, & me régala de quelques poules, qui me furent d'autant plus agréables venant de sa main, que pour leur rareté. Nous nous confessâmes l'un à l'autre, me témoignant qu'il étoit bien-aïse d'user de cette précaution, ayant à passer par plusieurs endroits, où le feu qu'on mettoit aux herbes déjà seches, faisoit courir les bêtes féroces par la campagne. Il m'assura même qu'en venant, il lui avoit fallu monter sur un arbre, quoiqu'il ait soixante Mores avec lui, pour éviter la mort dont ils avoient été menacez par la rencontre de deux tigres. Aussi ne faut-il pas croire ce qu'ont dit quelques Auteurs, que les tigres n'attaquent point les Blancs, mais seulement les Noirs.

Après son départ je restai avec mon

infirmité ordinaire. Ce qui me conso-  
loit étoit que je baptisois tous les jours  
dix ou douze enfans ; & ne me pou-  
vant pas tenir tout seul assis sur le lit ,  
je me faisois soutenir par deux Mo-  
res , un autre tenant le Livre , & un  
autre le Baptistaire ; recevant ce qu'on  
me présentoit d'aumône , non pas  
pour moi , qui ne pouvoit goûter d'au-  
cune viande , mais pour mes domesti-  
ques , qui m'auroient tous abandon-  
nez s'ils n'avoient pas eû à manger. Je  
fis plusieurs mariages des principaux.  
L'un d'eux me donna une chèvre par  
aumône , dont je me mis à prendre  
tous les jours le lait , qui étoit à la ve-  
rité en petite quantité ; mais il est esti-  
mé dans ce pays-là comme un grand  
régal. J'avois cela de bon dans mon  
indisposition , que je dormois toute la  
nuit , qui est de douze heures , ne va-  
riant pas demi-heure dans toute l'an-  
née. J'aurois volontiers avalé quel-  
que œuf ; mais on les y défend aux ma-  
lades , étant même estimez mal-sains à  
ceux qui se portent bien , pour être  
trop chauds dans ces quartiers-là. Pen-  
dant que j'étois ainsi sur la litiere ,  
plusieurs estropiez me venoient deman-  
der l'aumône , & je leur distribuois de  
ces coquilles qui servent de monnoye ,

DE  
dont il  
pistoie.  
ne pou  
une pou  
piastre  
go une  
moins

J'avo  
qui éto  
& qu'  
un nic  
avoit  
quanti  
modé  
nuits  
dre les  
rompo  
remed  
lieu de  
vit de  
m'y  
étend  
tout a  
mir r  
non  
des  
qu'il  
me fi  
de nu  
rats.  
geoit

dont il en faut 3500. pour faire une pistole. C'est le nombre qu'on en donne pour une poule : car à Lisbonne une poule vaut un écu : au Bresil une pialstre ; à Angola un seguin ; & à Congo une pistole ; ce qui me paroît moins qu'un écu à Lisbonne.

J'avois mon lit contre la muraille, qui étoit de terre grasse mal ajustée ; & qu'on pouvoit justement appeller un nid de souris. En effet, il y en avoit de si grosses, & en si grande quantité, que j'en étois fort incommodé, ne manquant point toutes les nuits de venir sur moi, & de me mordre les doigts des pieds : ce qui interrompoit fort mon sommeil. Voulant y remédier, je fis mettre mon lit au milieu de la chambre ; mais cela n'y servit de rien : car ces maudites bêtes m'y scavoient bien trouver. Je fis étendre des nattes dans la chambre tout autour du lit, pour y faire dormir mes Mores, & me défendre, non seulement des rats, mais même des autres bêtes farouches, en cas qu'il en fût venu. Cette précaution me fut inutile ; & il ne se passoit point de nuit que je ne fusse incommodé des rats. Une autre considération m'obligeoit à tenir ces Mores dans ma cham-

bre ; c'est que j'étois bien-aïse qu'ils vissent ma maniere de vivre , & fussent témoins de ma conduite ; ce pays n'étant pas plus exempt que les autres de la médifance.

Je pris la liberté de faire confiance au Grand-Duc de l'incommodité que je souffrois des souris , & de la puanteur de mes Mores , qui avoit toujours quelque senteur sauvage & désagréable. Il me dit qu'il me donneroit un remede infallible à ces deux inconveniens ; & que s'il l'avoit sçu plutôt , il n'auroit pas manqué de me l'envoyer. C'étoit un petit singe qui me garantiroit des rats , en soufflant dessus quand il les appercevroit , & qui chasseroit la mauvaise odeur par celle de sa peau , qui sentoit le musc. Je lui fis mille remerciemens de la charité qu'il vouloit avoir pour moi ; & lui dis que j'attendois de lui cette faveur. Il m'envoya ce singe privé , que je mettois au pied de mon lit ; & qui s'acquittoit parfaitement bien de son emploi : car lorsque les souris venoient à leur ordinaire , le singe souffloit fortement deux ou trois fois contre eux , & les faisoit fuir. De même , l'odeur du musc dont il parfumoit ma chambre , corrigeoit la mau-

vaise  
ne se  
ces e  
vette  
vette  
form  
attac  
d'arg  
sema  
qu'ils  
trouv  
bes c  
me se  
pour  
me te  
peigr  
ces M  
auroi  
singe  
ont a  
bien  
tout  
Je  
ter u  
ne m  
penda  
singe  
crûs c  
& je  
Mais  
More

vaïse senteur des Mores. Ces singes ne sont pas les mêmes animaux que ces especes de chats qui portent la civette : car j'ai vû plusieurs de ces civettes à Loanda , où on les tient enfermées dans une cage de bois , ou bien attachés avec une chaîne de fer ou d'argent : le maître enleve toutes les semaines avec une cuillier la civette , qu'ils appellent *Argegia* , & qui se trouve dans une bourse entre les jambes de derriere. Enfin le petit singe me servit à merveille , non seulement pour ce que j'ai dit ; mais encore pour me tenir la barbe & la tête nette , & peignée mieux que n'auroit fait un de ces Mores. Et à n'en pas mentir , on auroit moins de peine à instruire ces singes que des Negres : car ceux-ci ont assez de peine à apprendre à faire bien une seule chose ; & ceux-là font tout ce qu'on veut avec adresse.

Je commençois à peine de me porter un peu mieux , quoique la fièvre ne m'eût point quitté , lorsqu'une nuit pendant mon sommeil , je sentis le singe , qui étoit sauté sur ma tête. Je crus que les rats lui avoient fait peur , & je voulus l'apaiser en le caressant. Mais en même-tems se leverent les Mores , en criant , dehors , dehors ,

Pere. Moi qui étois déjà réveillé, leur demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Les fourmis, me répondirent-ils, sont sorties, & il n'y a pas de tems à perdre. Comme il m'étoit impossible de me remuer, je leur dis qu'ils me portassent au jardin; ce qu'ils firent, & quatre d'entre eux m'enleverent sur ma paillasse. Leur promptitude ne me fut pas inutile: car déjà les fourmis commençoient à monter par mes jambes, & à me voler sur le corps. Après les avoir secouez, ils prirent de la paille, & mirent le feu au pavé de quatre chambres, où les fourmis étoient déjà plus hautes d'un demi-pied. Il falloit qu'il y en eût une effroyable quantité; puisqu'outre les chambres, tout le portique & le promenoir en étoient pleins. Etant consumées par le feu, de la maniere que j'ai dit; ils me rapportèrent dans la chambre, où la puanteur étoit si grande, que je fus obligé de tenir le singe près de mon visage. Ayant fait battre les nattes, à peine eûmes-nous dormis demi-heure, que je fus éveillé par une lueur comme d'une flamme de feu à la porte de la chambre. J'appellai mes gens pour voir ce que c'étoit. Ils trouverent que le feu s'étoit mis au toit qui

étoit  
cause  
je me  
Le fo  
repre  
traca  
cheuf  
vée,  
meur  
res po  
eût q  
à con  
halle  
avoit  
d'ou  
vint  
nouve  
fine,  
nous  
te de  
bien  
fortir  
de la  
ne po  
& qu  
fus q  
autre  
de ce  
mis:  
lit fa  
je me



étoit tout de paille ; & craignant qu'à cause du vent le feu ne s'augmentât , je me fis porter derechef au jardin. Le feu étant éteint , nous tâchâmes de reprendre le sommeil ; mais tout ce fracas m'avoit trop agité , & cette fâcheuse nuit n'étoit pas encore achevée , que j'entendis une grande rumeur près de nous. J'éveillai mes Mores pour se tenir à lerte , en cas qu'il y eût quelque nouvelle armée de bêtes à combattre. Un d'eux prit une des hallebardes que le Pere Michel-Ange avoit fait faire , & sortit pour voir d'où venoit ce tintamare. Il nous revint dire que les fourmis s'étant de nouveau jettées dans une cabanne voisine , ils y avoient mis le feu comme nous ; mais que comme elle étoit toute de paille , elle avoit brûlé , aussi bien que les fourmis : ce qui avoit fait sortir les Mores chacun de chez eux , de la peur qu'ils avoient que le vent ne portât les flammes aux environs , & que tout le quattier ne brûlât. J'en fus quitte pour me faire reporter une autrefois au jardin , remerciant Dieu de ce qu'il m'avoit délivré des fourmis : car si j'eûs été seul attaché à un lit sans me pouvoir remuer , comme je me trouvois alors , il est certain

qu'elles m'eussent dévoré tout vif. C'est ce qui arrive souvent au Royaume d'Angola, où l'on trouve le matin des vaches que les fourmis ont mangées pendant la nuit, sans qu'il en reste autre chose que les os. Ce n'est pas peu que d'en pouvoir échapper ; car il y en a qui volent, & qui sont mal-aisées à chasser de l'endroit où elles s'attachent ; mais grâces à Dieu, mon corps tout vivant ne leur servit pas de pature.

On me donna un jeune tigre que j'eus pourtant quelque repugnance à entretenir, d'autant plus que le singe ne vouloit pas demeurer avec lui sur le lit. Je lui faisois boire du lait de chevre pour le nourrir ; mais il ne vécut pas long-tems, & je n'en fus pas fâché, ne prenant point trop de plaisir à voir cette belle bête devant mes yeux, quoique petite & incapable de faire encore le métier de ses parens. Les visites du Grand-Duc me consolent beaucoup, & quand il ne pouvoit pas venir, il m'envoyoit de ses satellites qui demeuroient trois ou quatre heures assis autour de moi sur les nattes. Mais comme ils avoient toujours la pipe à la bouche, & que la fumée m'entéroit extrêmement, je fus contraint

contra  
loient  
mais q  
prisser  
d'autar  
pes gra  
un tuy  
font ja  
compla  
venoi  
gardin.

Je ne  
mes m  
à Dieu  
saint A  
après d  
détermi  
da, non  
fatigue  
asse pe  
ut serv  
au Gran  
coup de  
it pas a  
ardes,  
illage,  
me par  
de ce  
je ne r  
pauv  
oule à m  
Ton

contraint de leur dire que s'ils vou-  
loient venir, ils me feroient plaisir;  
mais que pour l'amour de Dieu, ils ne  
prissent point de tabac chez nous;  
d'autant plus qu'ils ont de certaines pi-  
pes grandes comme un petit pot, avec  
un tuyau d'une aulne de long, qui ne  
sont jamais épuisées. Ils eurent cette  
complaisance pour moi; & quand ils  
venoient ils laissoient leurs pipes au  
jardin.

Je ne trouvai point d'autre remede  
à mes maux, que de me recommander  
à Dieu, par l'intercession du glorieux  
saint Antoine de Padouë. Finalement  
après de longues résolutions, je me  
détournai à me faire porter à Loan-  
da, nonobstant que je prévissse bien la  
fatigue du voyage, & que je ne trou-  
vassse point de Negre qui me vou-  
lût servir d'interprete. J'en parlai  
au Grand Duc qui me promit beau-  
coup de Mores; mais il ne m'en four-  
nit pas assez pour emporter toutes mes  
hardes, qui furent par ce moyen au  
village, ayant été obligé d'en laisser  
une partie. Je pris une route différen-  
te de celle par où nous étions venus,  
& je ne repassai point par Dante. Tous  
les pauvres Ethiopiens, accourus en  
multitude à mon départ, venoient me té-

moigner le déplaisir que je leur laissois en les abandonnant ; & je les consolais par l'esperance de mon retour si Dieu me faisoit la grace de guérir.

J'allai jusqu'à la premiere Libatte sans interprete. Il est vrai que j'en scaivois assez pour me faire entendre. Je souffris tout ce qu'on peut bien s'imaginer dans l'état où j'étois ; jusqu'à là que j'avois des remords de conscience de m'être mis en si grand danger , comme si j'eusse voulu tenter Dieu. Mais la confiance que j'avois en saint Antoine , que j'avois pris pour mon Patron , étoit telle , qu'il me sembloit de le voir marcher devant mon filet. Pendant ce voyage qui dura vingt-cinq jours , je ne pouvois ouvrir la bouche jusqu'au soir ; de sorte que les Mores vinrent souvent regarder si je n'étois point mort. Un jour que nous avions à passer une riviere, ils découvrirent environ vingt-cinq éléphans qui y étoient allez boire ; ce qui les mit en grande peine , & les fit attendre jusqu'à ce que s'étant allez , ils prirent un autre chemin que le nôtre. Ayant traversé la riviere , non sans danger , les deux Mores qui me portoient , montant sur une éminence , ne tinrent pas bien les bâtons

DE  
& me l  
terre ; c  
le bâton  
rête , &  
leverent  
moucho  
gnant c  
bleffé ,  
s'enfuiss  
je crus q  
de parle  
Étant  
laissent  
sur un p  
rent mon  
alie ; j'a  
chagrins  
il ne p  
tant fort  
mais de t  
que , jusq  
les femme  
tre , av  
me fair  
portée av  
commio  
de leur d  
rent gran  
ut ma  
oyage ;  
on par jo

& me laisserent tomber lourdement à terre ; ce qui m'étourdit entièrement : le bâton m'ayant de plus meurtri la tête , & failli à me la casser. Ils me releverent ; & je me liai la tête d'un mouchoir , sans dire une parole ; craignant que si je me plaignois d'être blessé , ils ne me laissassent là , & ne s'enfussent dans quelque bois : ainsi je crus qu'il valoit mieux se taire , que de parler à des gens sans pitié.

Etant arrivé à une Libatte , ils me laisserent tout seul dans une cabanne sur un peu de paille , & m'emportèrent *mon bâton* que j'avois apporté d'Italie ; j'avois fait resolution de ne me chagriner de rien. Je prenois garde qu'il ne paroîtroit personne , me trouvant fort abattu de n'avoir rien pris. Mais de tout le jour personne ne parut , jusqu'au coucher du soleil , que les femmes revinrent du travail de la terre , avec leurs enfans. Je les priaï de me faire cuire une poule que j'avois portée avec moi. Me l'ayant très-bien accommodée , j'en pris un bouillon , & leur donnai la poule , dont elles firent grande fête & grand festin. Ce fut ma nourriture pendant tout le voyage ; sçavoir une écuellée de bouillon par jour. Elles me donnerent deux

niceffes, qui font si rafraîchiffans & si délicats, que je ne pûs m'empêcher d'en manger; quoiqu'avec circonfpection, de peur de donner occasion au mal de redoubler.

Le lendemain on me porta à une Libatte, où je trouvai tout le monde qui travailloit aux étoffes de feuilles de palmier; & qui par consequent ne vouloit pas laisser la besogne pour me voiturer. Les voyant obstinez, & ne sçachant quel parti prendre, je m'avisai d'un sac de coquilles appelées *zimbi*, que j'avois avec moi, & commençai à les appeler; mais ils faisoient les sourds, quoiqu'ils fussent dans les cabannes voisines, assis à terre près de leur feu. C'est-là leur posture ordinaire: dès que le soir est venu, & que les femmes sont retournées des champs avec leurs enfans, ils allument du feu au milieu de leur hutte, s'asseoient autour à terre, & mangent de ce qu'ils ont apporté; puis ils discourent ensemble, jusqu'à ce que le sommeil les renverse, passant ainsi la nuit sans autre cérémonie. Voyant qu'il ne me servoit de rien d'appeler & de crier, je me traînai du grabat élevé d'un pied de terre, & l'on m'avoit posté, & allant à quatre

DE  
pieds jus  
j'appellai  
les Con  
der, j'  
rai un f  
fac pour  
moi ces  
que s'ils  
re, je les  
derent; &  
de pour  
l'aisa une  
création.  
enfin à f  
de méda  
à Bemba  
Je fu  
d'un Por  
un Prê  
tion, m  
porterer  
jaune co  
Comme  
ces dese  
répondr  
apprena  
n'avois  
lon par  
la route  
nir avec  
frais. Et

pieds jusqu'à la porte de la cabanne ,  
 j'appellai un *Muléche* qui jouïoit avec  
 ses Compagnons ; & me faisant ai-  
 der , j'ouvris une valise , d'où je tirai  
 un sac de *zimbis* , & maniant le  
 sac pour les faire sonner , j'attirai vers  
 moi ces Mores obstinez , & leur dis  
 que s'ils me portoient à l'autre Libat-  
 re , je leur en donnerois. Ils s'y accor-  
 derent ; mais n'étant pas assez de monde  
 pour toutes mes charges , on en  
 laissa une partie , qui fut à leur dis-  
 crétion. Il fallut prendre patience : &  
 enfin à force de *zimbis* , de rosaires ,  
 de médailles , de chapelets , j'arrivai  
 à Bemba , premier lieu des Portugais.

Je fus rencontré en ce Bourg-là  
 d'un Portugais qui y demeuroit avec  
 un Prêtre originaire de la même na-  
 tion , mais né en Afrique. Ils m'em-  
 portèrent chez eux , & me voyant  
 jaune comme safran , ils me dirent :  
 Comment , Pere , vous voyagez dans  
 ces deserts en cet état ? Je ne pûs leur  
 répondre , ni ouvrir les yeux. Eux ,  
 apprenant de mes porteurs , que je  
 n'avois pris qu'une écuellée de bouil-  
 lon par jour , ni parlé pendant toute  
 la route , tâcherent à me faire reve-  
 nir avec de la malvoisie & des œufs  
 frais. Etant un peu restauré , je vis

tout leur monde qui pleuroit autour  
 de moi. Je leur dis qu'il ne m'étoit  
 rien arrivé, que je n'eusse prévu en  
 partant d'Italie; & que j'avois fait  
 mon compte, comme ne devant pas  
 revenir de ce pays, selon le destin or-  
 dinaire des Missionnaires qu'on y en-  
 voye. Je demurai là deux jours, &  
 les ayant remercié de toutes les cour-  
 toisies & charités qu'ils avoient exer-  
 cé envers moi, je me rendis à Loan-  
 da. Le Gentilhomme Portugais vou-  
 lut absolument m'y accompagner. J'y  
 fûs reçu avec caresse des principaux  
 de ma connoissance, étonnez de me  
 voir encore à la verité, avec un vis-  
 age de mort. Ils m'envoyèrent des ra-  
 fraîchissemens; mais n'ayant aucun  
 appetit, je n'en goûtois point. J'y fûs  
 six mois sans me pouvoir lever du lit,  
 & sans que la fièvre m'abandonnât. J'a-  
 vois la viande en aversion, & je ne  
 mangeois seulement qu'un peu de pois-  
 son. Après ce tems-là, je jettai le  
 sang par le nez, & j'en perdois trois  
 à quatre livres par jour, comme si on  
 ne m'eût point saigné de toute ma ma-  
 ladie. Les chaleurs que je souffris sur  
 mon amacas n'y contribuerent pas  
 peu. J'étois surpris qu'un corps eût  
 tant de sang. Le Medecin me dit que

l'eau qu'  
 & j'en b  
 jour. Au  
 lades ra  
 pour fai  
 quatre f  
 petit re  
 pendant  
 ce qui  
 sept fois  
 sortit e  
 nes, de  
 qui sem  
 Pend  
 R. P.  
 Loanda  
 Religie  
 rent pe  
 furent  
 dre que  
 morts d  
 voulant  
 no un c  
 de Miss  
 Pierre c  
 rie de B  
 il vint  
 & que  
 qui tou  
 après a  
 amener



l'eau que je bûvois se tournoit en sang; & j'en bûvois cinq à six bouteilles par jour. Aussi en laissent-ils boire aux malades tant qu'ils veulent. Ce Medecin pour faire diversion, me fit tirer vingt-quatre fois du sang: car j'ai tenu un petit registre de ce qu'on m'en tira pendant mes trois années de maladie; ce qui se monta à quatre-vingt-dix-sept fois, sans compter le sang qui me sortit en furieuse quantité des narines, de la bouche, & des oreilles: ce qui semble tenir du prodige.

Pendant mon séjour à Loanda, le R. P. Jean-Christophe Superieur à Loanda, arriva avec deux ou trois Religieux de notre Mission, qui eurent peine à me reconnoître; & qui furent encore plus surpris d'apprendre que la plûpart des nôtres étoient morts dans ce pays. Le Pere Superieur voulant pourvoir le pays de Massangano un des principaux des Royaumes, de Missionnaires, y envoya le Pere Pierre de Barchi, & le Pere Joseph-Marie de Bussette; & dans peu de jours il vint nouvelle que l'un étoit mort, & que l'autre étoit à l'extrémité: ce qui toucha sensiblement le Superieur; après avoir eû assez de peine de les amener d'Italie. Ce qui fait voir le

peu de sympathie de ce climat avec notre temperament. Je priai le Pere Superieur de m'envoyer à *Colombo* à deux journées de *Loanda*, pour tâcher de me remettre. J'y allai avec le Pere Jean-Baptiste de Sallifano dans une maison de nos Peres, proche de la riviere de *Coanza*, où il y a plusieurs crocodiles. Nous y avons un très-beau jardin de citroniers, oranges, & autres fruits. On m'apporta un cedre si gros, que je le pris pour une orange. Il y a un fruit de l'Afrique, comme nos pommes de paradis, à l'extrémité duquel vient une châtaigne peu differente des nôtres. On ne mange pas la pomme, parce qu'elle est pleine de fibres; mais on en succe le suc, qui a le goût de muscat; la châtaigne se cuit, & a le goût de nos amandes. Elle est fort chaude, mais la pomme est froide. On l'appelle *Besson* ou pomme d'Acajou.

Près de là habitent plusieurs Fermiers des Portugais, qui entretiennent quantité de pourceaux, de vaches, de brebis; mais ils ne sçavent point faire le fromage, étant très-difficile d'y faire cailler le lait. Nous prenions quelquefois le frais sous une très-belle allée d'arbres de dix pas de

large, que  
la riviere  
fruits con  
après. Ils  
les de tou  
nous pro  
nous app  
qui passe  
côté. Ne  
en criant  
terre, à  
trouve p  
passa, &  
bois de  
Il y en a  
long &  
qui ne fa  
brebis. C  
qu'une,  
la digere  
coûtume  
en faire  
à lard;  
n'en ôte  
les entra  
Le Pe  
les voya  
quartier  
comme  
tient un  
un très-

large, qui est depuis l'Eglise jusqu'à la riviere. Ces arbres portent certains fruits comme les brignoles, mais fort âpres. Ils ne perdent point leurs feuilles de toute l'année. Un jour que nous nous promenions sous cette allée, nous aperçûmes un grand serpent qui passoit l'eau pour venir de notre côté. Nous voulumes le faire retirer en criant, & lui jettant des mottes de terre, à faute de pierres qu'on n'y trouve point; mais malgré nous il passa, & s'alla camper dans un petit bois de roseaux proche de la maison. Il y en avoit là de vingt-cinq pieds de long & de la grosseur d'une poutre, qui ne faisoient qu'un morceau d'une brebis. Quand ils en ont avalé quelque-une, ils se mettent au soleil pour la digérer. Les Mores qui sçavent leur coûtume, les épiant & les tuent pour en faire un bon repas: car ils sont gras à lard; & après les avoir écorché, ils n'en ôtent que la tête, la queue, & les entrailles.

Le Pere Jean-Baptiste me racontoit les voyages qu'il avoit fait dans ces quartiers d'Afrique; & entre autres, comme il avoit été à Cassangi, où se tient un Prince More qui commande un très-grand Pays, & à qui on donne

le titre de Grand Seigneur : qu'il étoit arrivé dans un tems où se faisoit la fête de sa naissance d'une maniere toute particuliere. Il fait venir dans une grande campagne tous ceux de son pays qui peuvent cheminer. Ils laissent seulement une place où sont plusieurs arbres, sur lesquels on accommode des loges pour y placer le Grand Seigneur, & les principaux de son Royaume, qui y montent au son de plusieurs instrumens. A un arbre séparé des autres, est attaché un des plus furieux lions du pays. Le signal étant donné on lui coupe l'attache; & il commence après quelques rugissemens à se jeter sur les premiers qu'il rencontre. Eux, au lieu de fuir, accourent de tous côtez pour le tuer; étant obligés de le faire sans aucune arme, & s'estimant bien fortunez de mourir devant les yeux de leur Prince. Le lion avant que d'être las en tuë beaucoup, & fait payer bien cher sa mort, demeurant à la fin accablé par la multitude. Après cela, les vivans mangent les morts, & accompagnent le Roi avec mille cris d'allegresse jusques dans son palais; faisant par tout retentir, *vive le Grand Seigneur de Cassangi*. Voilà de quelle maniere ils

D  
solemni  
m'assur  
Inventi  
que, &  
res.

Il ma  
au Roy  
tamba;  
Reine Z  
que; ma  
avoien  
tienne  
perstiti  
aller,  
d'entre  
m'envo  
je n'eû  
demeur  
lombo.  
de mon  
tout po  
vrai qu  
ques c  
baptise  
du Bar  
gnes v  
blanc.  
que j'é  
comme  
au mil  
sus pl

solemnisent cette fête, dont le Pere m'assuroit avoir été témoin oculaire. Invention, à la verité, diabolique, & digne de ces peuples barbares.

Il me disoit aussi qu'il vouloit aller au Royaume de Malamba ou Matamba, où il y avoit eû depuis peu la Reine *Zingha*, qui étoit morte Catholique; mais qu'après sa mort ses Peuples avoient abandonné la Religion Chrétienne, & repris leurs anciennes superstitions. Je convins avec lui d'y aller, s'il pouvoit avoir la liberté d'entrer dans le pays, pourvû qu'il m'envoyât querir; mais étant parti, je n'eûs point de ses nouvelles, & je demurai seul avec deux Mores à *Colombo*. Je n'y baptisois que très-peu de monde, le pays des environs étant tout possédé par les Portugais: il est vrai qu'il y arrivoit souvent des barques chargées d'esclaves qu'il falloit baptiser. On m'apportoit pour l'eau du Baptême, du sel fossile des montagnes voisines, qui étant pilé, est très-blanc. Les Pêcheurs prirent pendant que j'étois-là un grand poisson, rond comme une rouë de carosse, qui avoit au milieu deux mamelles, & au-dessus plusieurs trous qui lui servoient

pour voir, ouïr, & manger; la bouche étant d'un pan de large. Ce poisson est très-délicat à manger, & sa chair semble celle d'un veau de lait. On fait de ses côtes des chapelets pour étancher le sang; mais les ayant éprouvez sur moi, ils ne me servirent de rien; cette indisposition même s'augmentant, jusques-là qu'on me crût une fois mort: ce qui obligea le Pere Supérieur de me faire revenir à Loanda. La crainte de me remettre en mer, me faisoit résoudre mal-volontiers, de sortir de *Colombo*; quoique d'ailleurs le poste fût peu tenable, y étant d'un côté incommodé jour & nuit d'une infinité de cousins & de mouches dont l'air étoit obscurci; outre la crainte où on étoit des serpens, des crocodiles, & des lions, qui ne passoient pas une nuit sans venir manger quelque vache, quelque veau, ou quelque brebis.

On chargeoit à Loanda dans ces tems-là un vaisseau pour le Brésil. Ayant reçu mon congé pour retourner en Italie, je parlai au Capitaine, qui me reçût très-volontiers, s'estimant trop heureux d'avoir un Prêtre en sa Compagnie, & particulièrement un Capucin: car non seulement

D  
les Ports  
ne peuv  
ainsi en  
ces pays  
que celu  
la prop  
Je me t  
Duc de  
Mores  
je ne vo  
renvoye  
tois pas  
des escl  
vres de  
y tenoit  
Ce v  
qu'il fût  
de dents  
se monte  
mes, fer  
spectacle  
voir de  
modé te  
étoient c  
les uns-c  
de peur  
tuassent  
sous la s  
étoient  
poupe:  
ferrez ce

les Portugais, mais aussi les Negres, ne peuvent assez admirer de nous voir ainsi entreprendre des corvées dans ces pays barbares, sans autre intérêt que celui du salut du prochain, & de la propagation de la Foi Catholique. Je me souviens qu'un jour le Grand Duc de Bamba m'envoya plusieurs Mores pour être mes esclaves; ce que je ne voulus pas accepter, les lui ayant renvoyé. Je lui dis ensuite que je n'étois pas venu en son pays pour faire des esclaves, mais plutôt pour délivrer de l'esclavage ceux que le démon y tenoit misérablement assujettis.

Ce vaisseau où je me rendis lorsqu'il fut prêt à démarer, étoit chargé de dents d'éléphants, d'esclaves, qui se montoient à six cens trente, hommes, femmes, ou enfans. C'étoit un spectacle digne de compassion, de voir de quelle maniere étoit accommodé tout ce monde. Les hommes étoient debout à fond de cale, serrez les uns contre les autres par des pieux, de peur qu'ils ne se soulevassent, & tuassent les Blancs: les femmes étoient sous la seconde couverture; & celles qui étoient enceintes, à la chambre de poupe: les enfans, sous la première, serrez comme des harangs dans un ba-

ril : ce qui faisoit une puanteur & une chaleur insupportables. Le Capitaine m'avoit fait accommoder un lit sur le château de poutre, avec des nattes pour me défendre de la pluye & de la rosée.

Ce voyage se fait ordinairement en un mois ou trente-cinq jours au plus ; parce qu'il n'est pas besoin d'aller au Cap de Bonne Esperance prendre le vent, mais qu'on vient en droite ligne. Nous en employâmes néanmoins cinquante, étant demeurez en calme plusieurs jours, pendant lesquels nous souffrîmes d'extrêmes chaleurs, navigeans sous la Ligne. Comme nous n'avancions point, le Capitaine me pria de baptiser quelques Mores embarquez des derniers ; y ayant défense, sous peine d'excommunication, de mener des Noirs au Bresil sans être baptisez ; ce que je fis, en leur enseignant les principes de la Foi.

Les Portugais qui reconnoissoient que le calme où nous étions, n'étoit pas sans danger, soit à cause des grandes ardeurs du soleil, soit parce qu'ayant tant de bouches, les vivres se consumoient peu à peu ; prirent un jour la statuë de saint Antoine, qu'ils appuyerent à un des mats. Cela étant

fait, &  
sons, i  
fit ava  
beauc  
fort pr  
ption de  
châmes  
besoin  
comme  
que no  
mençat  
quer de  
yant pa  
bre de  
rir.

Le C  
désolé,  
somme  
n'y a p  
trouve  
un plat  
que cet  
& qu'a  
croyois  
Mais i  
loit en  
qu'on r  
fut enc  
vrir au  
quelqu  
regardé



fait, & ayant recité quelques Oraisons, il s'éleva un petit vent qui nous fit avancer chemin, & nous causa beaucoup d'allegresse. Nous passâmes fort proche de l'Isle appelée l'*Assomption de Notre-Dame*, où nous ne touchâmes point, ne croyant pas d'avoir besoin d'aucune chose. Cependant comme le voyage devenoit plus long que nous n'avions prévu, nous commençames peu de jours après à manquer de vivres, le Pourvoyeur n'ayant pas bien considéré le grand nombre de personnes qu'il y avoit à nourrir.

Le Capitaine s'en vint à moi tout défolé, & me dit: Mon Pere, nous sommes tous morts, ç'en est fait: il n'y a plus de remede. Comme je me trouvois avec ma fièvre ordinaire, & un plat de sang devant moi; je lui dis que cette nouvelle ne m'étonnoit pas, & qu'ayant perdu tant de sang, je croyois bien ne pas faire la vie longue. Mais il me fit comprendre qu'il parloit en general de tout le vaisseau, qu'on manquoit de vivres, quoiqu'on fut encore en pleine mer, sans découvrir aucune terre. Pour lui donner quelque consolation, je lui dis qu'il regardât au caisson de poupe; que je

me souvenois que mes amis de Loanda m'avoient donné quelques provisions, qui pourroient entretenir quelque tems les Blancs du vaisseau; que pour les Noirs, s'il en mouroit, il falloit prendre patience, puisqu'on n'y pouvoit pas remedier: que néanmoins, puisqu'il y avoit encore quarante bottes d'eau, on leur en donnoit ce qui leur seroit necessaire, & que ces pays étant très-chauds, ils pourroient au moins vivre deux jours d'eau seule. Que cependant Dieu nous pourroit envoyer quelque assistance; qu'il falloit mettre sa confiance en lui, & ne point s'abandonner au desespoir.

Je voulus aussi donner quelque consolation à tous ceux du vaisseau, & leur imposer silence; mais cette fâcheuse nouvelle que je leur voulus annoncer étant déjà venuë à leurs oreilles, les petits garçons commencerent à crier misericorde: les hommes les entendant, entonnerent les mêmes cris; & les femmes acheverent ce concert lugubre, qui auroit jetté la terreur dans l'esprit des plus assurez. Finalement, s'étant un peu appelez, je commençai à les exhorter en Portugais, de s'assurer en la misericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux

qui se  
lui;  
voyo  
chez  
desho  
être,  
entre  
ser. P  
je les  
qu'ils  
tiens  
d'eau  
châti  
voit a  
ce qu  
de tou  
dont  
n'étoi  
la cru  
discou  
miseri  
cere  
Après  
ge, q  
vœu  
ses, q  
gatoir  
saint A  
Les  
Capita  
te une

qui se confient de tout leur cœur en lui ; leur ajoutant que Dieu nous envoyoit cette affliction pour nos péchez , & pour les blasphèmes dont ils deshonorioient son saint nom ; & peut-être , à quelqu'un d'eux , pour être entrez dans le vaisseau sans se confesser. Puis retournant du côté des Blancs , je leur dis que le mauvais exemple qu'ils donnoient à ces nouveaux Chrétiens (en s'enyvrant tous les jours d'eau-de-vie , leur avoit aussi attiré ce châtement : que la sainte Vierge devoit aussi être indignée contre eux de ce qu'ils avoient donné son nom digne de tout respect , à une piece de corde , dont ils frapportoient les Mores ; ce qui n'étoit pas pour la persuader que nous la crussions Mere de Dieu. Tous ces discours leur firent crier de nouveau misericorde ; mais avec une plus sincere intention qu'au commencement. Après les Hymnes de la sainte Vierge , que je leur fis reciter , ils firent vœu de faire dire quatre-vingt Messes , quarante pour les ames du Purgatoire , & quarante à l'honneur de saint Antoine.

Les esprits étant un peu calmez , le Capitaine fit distribuer à chaque Morte une écuelle d'eau ; mais ces pau-

vres gens, & particulièrement les enfans, commencerent à crier, à la faim. La compassion dont ces pleurs me touchoient, sans y pouvoir donner ordre, me fit retirer dans mon lit de nattes. Je demurai aussi un jour sans manger, de peur que s'ils me voyoient manger, leur faim n'en fut augmentée. Il y avoit apparence que si Dieu ne faisoit quelque miracle, c'étoit absolument fait de nous.

Discourant de cela, j'en entendis qui commençoient à proposer de se nourrir de chair humaine; tant le desespoir leur avoit troublé l'esprit! De quoi je les blâmai fortement, leur protestant que plutôt de permettre qu'on fit mourir quelqu'un pour en faire vivre un autre, je serois le plus prêt à sacrifier ma vie, si cela pouvoit aider de quelque chose à prolonger celle des autres. Avec toute cette mortification, on ne laissoit pas de faire de méchans coups dans le vaisseau. Le Pilote yvre blessa à mort un Marinier; mais comme il étoit le plus expérimenté, il fallut lui pardonner, & prendre patience. A la fin Dieu ayant pitié de nous, fit que nous découvrîmes la terre. On demeura trois jours sans manger; l'eau même étant

toute  
qui  
succ  
ent  
pris  
de p  
Je ré  
beau  
tre,  
pour  
vant  
Il y r  
tonne  
l'opp  
Ne  
gustic  
entrâ  
la Bay  
pitale  
fait sa  
mes p  
tes de  
vinre  
ques  
autres  
tre va  
nous  
voyag  
partie  
ils fur  
ils scu

toute achevée quand on arriva. Mais qui pourroit exprimer l'allegresse qui succeda au desespoir précédent? A entendre tous leurs discours, on eût pris tous ceux du vaisseau pour autant de personnes hors de leur bon sens. Je remarquai que le vaisseau panchoit beaucoup plus d'un côté que de l'autre, & j'obligeai le Capitaine d'y pourvoir, la charge du monde se trouvant plus forte du côté qui panchoit. Il y remedia en faisant remplir quatre tonneaux d'eau de la mer attachez à l'opposite.

Nous découvrîmes le Cap S. Augustin fort connu des Portugais, & entrâmes le Dimanche dans le Port de la Baye de Tous les Saints, ville capitale de tout le Bresil, où le Viceroy fait sa residence. Nous y rencontrâmes plusieurs vaisseaux de toutes sortes de Nations. Le lendemain matin vinrent à notre bord plusieurs barques, tant des marchands, que des autres qui avoient des esclaves sur notre vaisseau. Comme ils apprirent que nous avions été cinquante jours en voyage, ils crurent que la plus grande partie des Mores seroient morts; & ils furent agréablement surpris quand ils sçurent qu'il n'en étoit mort que

trente-trois , arrivant assez souvent qu'il en meurt la moitié dans ce trajet. Ils remercient Dieu de ce miracle fait en leur faveur , puisqu'ils auroient fait une perte bien considérable si tous les esclaves étoient morts.

Je descendis à terre comme les autres ; mais ma foiblesse étant trop grande , mes jambes m'étoient inutilles. Une bonne femme dans la boutique de laquelle j'étois entré , eut compassion de moi , & me donna son amacas pour me faire porter aux Peres de l'Observance , qui me reçurent avec beaucoup de courtoisie. Un Capitaine Genois de ma connoissance me voulut faire venir chez lui ; mais je m'en excusai sur la maniere obligeante dont j'avois été reçu dans le Couvent , & lui dis qu'à moins de voir que je leur étois à charge , je n'en sortirois pas jusqu'à mon départ. Le Gouverneur de l'Isle de S. Thomé , qui est une Isle sous la Ligne , m'envoya son Major-dome pour me rendre visite , & me prier de venir voir en son palais un Capucin allité , qui avoit été seize ans en Afrique , soit dans ladite Isle , soit au Royaume de Benin & d'Ovoro. Je ne pûs pas y aller sur le champ ; mais je fis dans la suite plusieurs visi-

tes à  
un an  
que j  
cin  
Mede  
qu'il  
vre le  
mou

Da  
du T  
Pere  
Saint  
tuës  
avois  
porte  
tence  
une g  
& d'  
On r  
avois  
avois  
mis  
coût  
Sem  
Sacr  
cierg  
très-  
de m  
L  
faire  
acco

tes à ce Pere , me faisant porter dans un amacas. Il s'étonnoit d'apprendre que j'étois si obéissant à mon Medecin , qui étoit aussi le sien ; mais ce Medecin me dit , que de la maniere qu'il en agissoit , il ne pouvoit pas vivre long-tems , ce qui fut vrai : car il mourut peu de tems après à Lisbonne.

Dans ce Couvent , est un Oratoire du Tiers-Ordre de saint François. Les Peres firent une procession le Jeudi-Saint , & firent porter toutes les statues des Saints du Tiers-Ordre. Il y avoit ensuite trois cens Mores qui portoient des arbres entiers par pénitence ; d'autres avoient les bras liez à une grosse poutre en forme de croix ; & d'autres de quelque autre maniere. On me dit que leurs Confesseurs leur avoient imposez cette pénitence pour avoir dérobé à leurs maîtres , & commis d'autres péchez. On n'a pas accoutumé d'y faire des Sépulchres cette Semaine-là ; mais on expose le Saint Sacrement avec un nombre infini de cierges de cire blanche ; y en ayant là très-grande abondance , de même que de miel.

Le Capitaine Genois qui devoit faire voile pour Lisbonne , m'avoit accordé le passage sur son vaisseau.

Comme il étoit prêt à partir, le Viceroy l'envoya prier, puisqu'il avoit un bon vaisseau de guerre, de vouloir escorter les autres vaisseaux marchands qui alloient aussi mettre à la voile; de peur qu'approchant de la côte de Portugal, ils ne tombassent entre les mains des Turcs. Cela nous retarda jusqu'au Samedi-Saint. La permission de partir étant obtenue du Viceroy, le Capitaine m'envoya avertir de me rendre au vaisseau: ce que je ne fis qu'à regret, me semblant très-mal de commencer un voyage si long & si pénible, un Samedi-Saint: mais comme il me recevoit par charité, il fallut s'accommoder à sa résolution. Nous partîmes avec la décharge de toute l'artillerie, & le carillon des cloches de toute la ville.

Ce vaisseau sembloit l'Arche de Noë: car il y avoit tant de différentes sortes de bêtes, que parmi leurs cris & hurlemens, & les voix de tant de personnes qui y étoient, on ne s'entendoit pas parler l'un l'autre. Sa charge étoit de mille caissons de sucre, trois mille rouleaux de tabac, quantité de bois précieux pour la teinture des soyes, & pour faire des écritaires, des dents d'éléphans; outre les provisions

de bois  
vie, n  
d'Inde.  
finges  
goins  
quelqu  
Bresil,  
armé d  
vingt-c  
rails de  
sus éto  
liens,  
dois, B  
qui ser  
bre de  
che Ma  
Amat,  
bonne  
enfants  
trajet  
pour le  
nécessa  
honnête  
m'offrit  
la cham  
ornée d  
ceptai  
qu'il en  
sa femm  
pieuse,  
en sa co



de bois, charbon, eau, vin, eau-de-vie, moutons, pourceaux, & coqs-d'Inde. Avec cela, grande quantité de singes de diverses sortes, guenons, sagoins, papégays, perroquets; & quelques-uns de ces beaux oyseaux du Bresil, appelez *Arracas*: le vaisseau armé de cinquante pieces de canon, vingt-quatre pierriers, & autres attirails de guerre. Ceux qui étoient dessus étoient de diverses Nations, Italiens, Portugais, Anglois, Hollandois, Espagnols, & Indiens esclaves qui servoient leurs maîtres. La chambre de poupe étoit naulisée par un riche Marchand Portugais, nommé M. Amat, qui ramenoit sa famille à Lisbonne; sçavoir, sa femme, & quatre enfans, & payoit mille écus pour le trajet, en ayant dépensé deux mille pour les vivres & autres provisions nécessaires en un si long voyage. Cet honnête homme me voyant indisposé, m'offrit de bonne grace une place dans sa chambre, qui étoit grande, & toute ornée de peintures & de dorures. J'acceptai cette offre obligeante, après qu'il en eût obtenu le consentement de sa femme, qui étant une Dame très-pieuse, fut ravie d'avoir un Religieux en sa compagnie. Il vouloit encore me

donner sa table ; mais je lui dis que j'avois donné ma parole au Capitaine ; & que je pouvrois pourtant quelquefois déjeûner avec lui après la Messe , que je celebrai tous les matins dans sa chambre , excepté trois jours de tempête , pendant trois mois que dura notre voyage : & non seulement il y assistoit , mais aussi tous les Portugais du vaisseau. Le Chapelain la disoit les jours de Fête sur le tillac , aux Matelots , & aux autres Officiers du vaisseau.

Comme nous faisons chemin , ayant à peine fait six milles , & que nous nous occupions à ranger les coffres & les hardes qui étoient dans notre vaisseau ; Dieu nous voulut mortifier , nous qui croyions être les plus assurez des cinq vaisseaux , & nous apprendre à mieux honorer les jours Saints : car nous donnâmes cinq grandes secousses contre un écueil sous l'eau ; qui firent sauter & les hommes , & les hardes qui n'étoient pas encore attachées , d'un côté à l'autre , & causèrent une terrible frayeur , demeurant ensuite à sec sur un banc. Les Officiers & Pilotes étonnez , songerent à se sauver d'une mort évidente qui les menaçoit , & se jetterent à la hâte en-  
semble

semble  
terre  
encor  
douze  
les Pa  
comm  
qu'au  
disoie  
re le  
yeux  
parava  
teresse  
ver de  
comba  
té en h  
ne se r  
les fust  
sur l'e  
demme  
quelqu  
On  
plainte  
dans l'e  
tabac ,  
pour a  
faisoit  
vie. L  
assis co  
voir re  
comba  
tre six  
T

semble dans l'esquif pour aller à la terre qui étoit voisine : car nous étions encore dans le Port, qui est long de douze milles. Ainsi les Mariniers & les Passagers se voyant abandonnez, commencerent à jeter des cris jusqu'au ciel. Nous sommes tous morts, disoient-ils. Et qui pourroit décrire le triste spectacle qu'offroit aux yeux ce vaisseau, qui peu d'heures auparavant, paroissoit comme une forteresse sur la mer. Ce fracas me fit lever de dessus une natte où j'étois, combattant avec la fièvre. Etant monté en haut, je vis que notre bâtiment ne se remuoit point, quoique les voiles fussent déployées, & une planche sur l'eau, qui faisoit connoître évidemment que le vaisseau étoit pris en quelqu'endroit.

On n'entendoit que cris & que plaintes. Les uns jettoient un baril dans l'eau, les autres un rouleau de tabac, les autres une caisse de sucre, pour alléger le vaisseau ; & chacun faisoit quelque chose pour sauver sa vie. Le Capitaine seul, demouroit assis comme une statuë, sans se pouvoit remuer ni parler ; lui qui avoit combattu avec le même bâtiment contre six vaisseaux Turcs. On vouloit ti-

rer un canon , pour avertir les autres de nous venir aider ; mais dans un tel embarras , on ne pût trouver ni canonier , ni poudre , ni mèche. Les animaux qui entendoient ce bruit , commencerent aussi à tenir leur partie , & à augmenter la confusion. Dans ce trouble general , & les Blancs & les Noirs , se vinrent jeter à mes pieds , en criant , Pere , Pere , confession , absolution. Ainsi leur ayant fait faire un acte de contrition , je leur donnai l'absolution , n'ayant pas le loisir de les entendre en particulier. Je rencontrai le Chapelain en chemise , le visage tout changé & tout effaré , quoique ce fut un des plus courageux du vaisseau , comme il avoit souvent fait voir en combattant en différentes occasions contre les Turcs. Après avoir entendu sa confession comme il le souhaitoit , je lui demandai ce qu'il prétendoit faire en cet état : ah Dieu ! me répondit-il , je ne voulois pas m'embarquer ; mais je me suis laissé tourner la cervelle. Je voulus le rassurer , & lui faire comprendre que Dieu ne nous avoit pas totalement abandonné ; que nous pouvions encore sortir de ce danger ; mais quoiqu'il en arrive , me répliqua-t'il , je veux me mettre à la nage,

& me  
sa re  
yeau  
J'en  
& tr  
sile s  
couff  
noux  
tez ,  
fis sur  
Je les  
& l'a  
Ce  
Capit  
l'em  
vaiss  
fuston  
donne  
il en v  
le dec  
quel r  
ni eau  
rent q  
l'eau ,  
qui s'  
repre  
& tro  
toient  
de ma  
proué  
muer

& me sauver à terre. Les autres voyant sa resolution, commencerent de nouveau leurs plaintes & leurs hurlemens. J'entrai dans la chambre de poupe, & trouvai cette Dame Portugaise assise sur un tapis, & appuyée sur deux coussins, avec ses quatre enfans à genoux les mains jointes, tous épouvantez, & criant misericorde; le mari assis sur une chaise, plus mort que vif. Je les consolai le mieux que je pûs l'un & l'autre, & les confessai.

Cependant arriva à notre bord un Capitaine ami du sieur Amat, pour l'emmener avec sa famille dans son vaisseau. Comme il vit l'horrible confusion où nous étions, il commença à donner du courage à tout le monde; il envoya à la pompe & au fond de cale deux de ses gens, pour découvrir quel mal il y avoit. Ils n'y trouverent ni eau, ni rien de brisé; & reconnurent que la planche qu'on avoit vû sur l'eau, n'étoit que du contre-bord, qui s'étoit rompu. Notre Capitaine reprenant du cœur, fit jeter la sonde, & trouva dix brasses d'eau, qui étoient peu à la verité pour une si grande machine. Il fit ensuite tourner la prouë; ce qui commença à faire remuer le vaisseau: & bien nous en prit

d'avoir un vent foible ; car s'il eût été violent , il fût tombé en mille pieces. Ceux qui étoient à terre nous voyant faire chemin , revinrent avec l'esquif ; & nous continuâmes notre voyage vers la ville de Fernambouc , éloignée de trois cens milles de la Baye de tous les Saints. Nous y mouillâmes heureusement à cinq milles de la ville , le Port ne pouvant recevoir les grands bâtimens.

Le Gouverneur nous entretint là cinq iours avant que d'avoir achevé ses dépêches. Nous commençâmes à lever l'ancre ; & comme elle étoit hors de l'eau , elle se rompit si à l'improviste , que ceux qui y travailloient , au nombre de quarante tomberent tous ; & se blessèrent les uns à la tête , les autres au côté , ou en quelqu'autre endroit. On voulut la pêcher , mais il fut impossible ; s'étant perdue parmi de petits rochers dont le fond étoit garni.

C'étoit un plaisir de voir notre vaisseau , où chaque artisan travailloit à sa profession , comme s'il eût été dans la boutique , Arquebusiers , Fourbisseurs , Bouchers , Cordonniers , Tailleurs , Tonneliers , Cuifiniers. D'autres accommodoient les Bannieres ; y

en ay  
fort  
parti  
mât,  
was in  
roit ,  
toien  
certs  
& no  
tous le  
du siff  
au col  
dats à  
de mo  
rent u  
Onze  
plains  
donno  
son : c  
pitaine  
& leu  
tour ,  
fer. Il  
deux  
bone  
soulev  
cet An  
ce surp  
dire , t  
nie un  
fois en

en ayant une centaine de différentes, fort belles, les jours de solemnité; & particulièrement la flamme du grand mâ, de huit aulnes de long, de taffetas incarnat. Quand le tems le permettoit, les autres vaisseaux nous accostoient, & nous donnoient des concerts de tambours & de trompettes; & nous faisoient saluer de trois cris de tous leurs gens, avertis par trois coups du sifflet d'argent que le Maître portoit au col. Le Capitaine exerçoit les soldats à faire des salves, & des décharges de mousquet. Ces divertissemens furent un jour troublez par un accident. Onze Anglois vinrent ensemble se plaindre au Capitaine qu'on ne leur donnoit pas assez d'eau pour leur boisson: ce qui mit en telle colere le Capitaine, qu'il alla prendre une épée, & leur eût joué quelque mauvais tour, si l'on n'eût eût soin de l'appaïser. Il en fit mettre un à la chaîne avec deux soldats à sa garde jusqu'à Lisbonne, craignant qu'il ne fit quelque soulèvement avec ses camarades: car cet Anglois étoit un homme d'une force surprenante, qui manioit, pour ainsi dire, un canon, comme un autre manie un mousquet; & qui avoit autrefois enlevé des vaisseaux, en mettant

le feu aux poudres. Il voulut le mortifier de cette maniere , pour apprendre aux autres de ne venir pas ensemble comme des mutins , faire des plaintes à leur Capitaine ; au lieu de se contenter de venir l'un d'eux tout seul, lorsqu'il leur manquoit quelque chose. Il y eût un autre de ces Anglois qu'on appelloit le Tuë-Ture , qu'il fut aussi obligé de faire enchaîner ; parce qu'il s'étoit enyvré avec deux bouteilles d'eau-de-vie , dont il demeura trois jours yvre. C'étoit un homme d'une telle force , qu'on disoit qu'il eût fendu un homme en deux avec son cimeter, aussi craignoit-on qu'il ne fit quelque desordre en cet état dans le vaisseau.

Comme nous approchions des côtes de Portugal , nous entendîmes un matin avant le lever du soleil un coup de canon , dont le boulet passa près de nous. J'allai voir ce que c'étoit ; & je remarquai que le Capitaine Joseph , frere de notre Capitaine , avoit mis la Banniere rouge , qui signifie la guerre. Notre Capitaine prit une lunette à longue-vûe , pour découvrir ce qui lui pouvoit avoir donné de l'ombrage ; & un moment après , il me dit que son frere s'étoit trompé , &

que  
nom  
des  
route  
levé  
couv  
prod  
couv  
pas s  
que  
mang  
jours  
une c  
vend  
N  
petit  
çâme  
S. Je  
coups  
tentie  
fame  
du T  
nous  
liens  
semb  
chanc  
quelq  
J'en  
conno  
de me  
que j



que les voiles qu'on appercevoit au nombre de plus de cinq cens, étoient des barques de Pêcheurs, qui vont à toute sorte de vents. Le soleil s'étant levé, cela se trouva vrai; & nous découvriâmes sans aide de lunette, une prodigieuse quantité de barques, qui couvroient toute la côte. Il ne faut pas s'étonner qu'on y pêche tant, puisque la plus grande partie de Lisbonne mange du poisson le soir, & même les jours gras; ce qui fait qu'il s'en vend une quantité incroyable: on ne les y vend point au poids, mais au baril.

Nous arrivâmes à *Cascais* qui est un petit Bourg des Portugais, & avançâmes jusqu'à la Forteresse Royale de *S. Jean*, où l'on déchargea tant de coups de canon, que le bruit en retentit jusques dans la ville. A peine fûmes-nous à la bouche de la rivière du Tage, que nous vîmes venir à nous grand nombre de bateaux Italiens & Portugais, dont tout le Port sembloit couvert. C'étoient des Marchands, & autres personnes qui avoient quelque intérêt qui les attiroit à nous. J'en reconnus plusieurs qui ne me reconnoissoient pas. Ils furent étonnez de me voir vivant, après avoir eû avis que j'étois mort, & me témoignèrent

la joye qu'ils avoient d'apprendre que la nouvelle n'étoit pas véritable. Ayant pris des Pilotes de la ville, comme c'est la coûtume, nous allâmes mouïller vis-à-vis du palais de Son Altesse Dom Pietro, Prince-Regent de Portugal; le Roi ayant été conduit aux Terceres. Tous ceux du vaisseau s'étoient habillez si superbement, qu'à peine les reconnoissois-je. C'est ce qu'ils font dans tous les Ports, étant vêtus tout simplement lorsqu'ils sont sur mer. Après avoir fait mes civilités à tous ceux dont j'en avois reçu pendant notre route, & particulièrement à notre Capitaine; je descendis & m'allai rendre à notre Couvent, en attendant quelque vaisseau pour l'Espagne.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le Capitaine Dominique, Corse de Nation, qui étoit bien-aise d'avoir un Prêtre sur son bord, m'étant venu offrir le passage sur son vaisseau, qui alloit de conserve avec deux autres, celui de Lorette, & celui de la Princesse. Le sien s'appelloit le Paradis; & l'augure étoit trop bon pour refuser d'être Chapelain du Paradis. Il s'y embarqua avec moi plusieurs Religieux, Dominiquains, Benedic-

tins, &  
dit: M  
point  
tant,  
cheur  
ligieux  
ne fur  
ne par  
s'il n'y  
noient  
mer ne  
que si  
leur di  
qu'à al  
vous c  
moi.

Per  
tion av  
Hereti  
quelqu  
ame à J  
étoit d  
marque  
liere me  
prenoi  
sorte q  
de Die  
plus ha  
le redu  
de Cal  
auroit:

tins, & autres; de sorte que quelqu'un dit: Nous apprehendions de n'avoir point de Chapelain; mais en voici tant, que nous pourrions chanter en chœur. Cependant tous ces bons Religieux qui craignoient fort la mer, ne furent pas plutôt à la voile, qu'ils ne paroissoient non plus dehors, que s'il n'y en eût eû aucun. Ils s'étonnoient de ce qu'étant indisposé, la mer ne me fit point de mal, non plus que si j'eusse été sur terre; mais je leur disois: mes Peres, vous n'avez qu'à aller aux Indes, & après cela, vous craindrez aussi peu la mer que moi.

Pendant ce trajet, je liai conversation avec un Irlandois, quoiqu'il fut Heretique; parce que je voyois en lui quelque disposition à gagner cette ame à Jesus-Christ: d'autant plus qu'il étoit d'un naturel assez simple. Il remarquoit ce que je faisois, & particulièrement quand je disois la Messe, & prenoit goût à entendre la verité; de sorte qu'en peu de jours, avec l'aide de Dieu, [ sans laquelle l'effort du plus habile homme est inutile, ] je le reduisis à chanceler dans la Secte de Calvin. Il me dit, que dès-lors il auroit abjuré publiquement; mais qu'il

vouloit aller auparavant visiter un sien frere qui étoit à Cadix, pour en recevoir l'absolution. J'appris enfin de lui-même dans cette ville, qu'il s'étoit fait Catholique; ce que je ne voulus pas néanmoins publier, quoique je le visse plus joyeux qu'à l'ordinaire; parce que je craignois qu'il ne fit comme bien d'autres, qui paroissent quelquefois animez d'un fort grand zele, & ne laissent pas d'abandonner ensuite le bon chemin où ils étoient entrez.

Quoique notre vaisseau fût le plus grand des trois, dont notre convoi étoit composé, notre Capitaine néanmoins, comme plus jeune, avoit cédé le commandement à celui de Lorette, le nôtre faisant l'Amiral. Nous aperçûmes un jour une voile; & comme c'étoit à notre Capitaine à l'aller reconnoître, il fit déployer toutes nos voiles: nous les eûmes atteints dans un quart d'heure, & leur tirâmes un coup de canon sans balle, pour leur faire rendre obéissance, comme c'est la coûtume des plus forts. Eux, au lieu de répondre, mirent toutes leurs voiles, comme pour vouloir fuir, leur bâtiment étant beaucoup plus petit que le nôtre. Cela fit soupçonner à notre Capitaine que ce

fusse  
mis  
tiree  
mette  
les  
Com  
le C  
pette  
leur  
avoit  
on d  
les  
qu'u  
& le  
où n  
time  
de M  
& al  
fante  
Rép  
son  
N  
& g  
des  
rope  
seau  
tarta  
mon  
à en  
à l'  
gran

fussent des Turcs, puisqu'ils n'avoient mis aucune banniere. Il leur fit donc tirer un coup de canon à balle, & fit mettre la banniere de guerre; ce qui les fit répondre d'un coup sans balle. Comme nous en étions fort proche, le Capitaine lui fit parler par un trompette qui sçavoit plusieurs langues. Il leur parla en François, parce qu'il avoit mis le pavillon blanc, & comme on doutoit que ne fût une feinte, on les appella pour nous envoyer quelqu'un. Ils jetterent l'esquif en mer, & leur Capitaine vint à notre bord, où nous apprîmes que ce prétendu bâtiment Turc étoit un vaisseau chargé de Merluches, qui venoit de Nantes, & alloit aux Isles Maderes. On bût la santé du Roi Très-Chrétien, & de la République de Genes, & chacun tira son chemin.

Nous mouillâmes enfin dans ce beau & grand Port de Cadis, qui est un des plus renommez de toute l'Europe, plein d'une infinité de vaisseaux, galeres, barques, saïques, tartanes, & caravelles, qui se montoient alors, à ce qu'on m'assura, à environ mille voiles. Nous y vîmes à l'entrée vingt-cinq vaisseaux d'une grandeur surprenante. Aussi est-ce un

abondant de toutes sortes de vaisseaux de toutes les parties du monde, & même des Indes; & c'est une chose ordinaire d'y voir entrer ou sortir trente ou quarante vaisseaux à la fois, comme si c'étoient de simples petites barques. Je mis pied à terre avec un Cavalier Italien, & quelques Marchands Espagnols; & nous fûmes d'abord arrêtés par les Douaniers. Je dis ce qui m'appartenoit, & le Cavalier le sien; mais il ajouta qu'il étoit soldat de Sa Majesté, & on le laissa passer; les Espagnols en dirent de même, & nous fûmes charger nos hardes pour les porter chacun chez soi. A peine étions-nous dans la ville, que le Maître de la Douanne accompagné de ses gens, arrêta les Crocheteurs; & leur dit de porter ces hardes à la Douane. Les Espagnols dirent que tout étoit déchargé, & qu'il n'y avoit pas besoin d'autre chose. Le Douanier répondit fierement, & de parole à autre, on en vint aux injures, & des injures, aux coups. Cent épées furent tirées en un moment; mais le monde étoit si pressé, qu'on se battoit la pointe des épées en haut, frappant des gardes les unes contre les autres, avec si grand fracas,

qu'on  
cher  
toit le  
pas l  
cham  
Port  
craign  
& des  
parer  
les cr  
que b  
rent p  
ment  
se voi  
leurs  
des p  
cun s  
des jar  
toient  
sûr pe  
de pie  
ment  
Je r  
la fiév  
accoré  
me tin  
obligé  
du san  
rent m  
avant  
Italie,

qu'on eût dit qu'ils s'alloient tous hacher par morceaux. La poussiere s'étoit levée si épaisse, qu'on ne se voyoit pas les uns les autres, & comme le champ de bataille étoit proche du Port, le monde y accourut en foule, craignant qu'il n'y eût bien des morts & des blessez. On s'empressoit fort à separer les combattans, dont on entendoit les cris, & le choc des épées. Mais ce que bien des gens de sens rassis ne purent pas faire, fut executé en un moment par quatre Anglois yvres, qui se voulant faire chemin pour aller à leurs vaisseaux, commencerent à tirer des pierres avec telle furie, que chacun s'estima heureux d'avoir encore des jambes pour fuir. Ceux qui se battoient considerant qu'il ne seroit pas sûr pour eux d'essuyer une telle grêle de pierres, se sauverent en un moment, qui d'un côté, qui d'autre.

Je me rendis à notre Couvent, où la fièvre qui ne m'avoit point encore accordé de trêve, m'augmenta, & me tint un mois sur la litiere, étant obligé de me faire encore tirer six fois du sang, & pendant ce tems, partirent nos vaisseaux. Je pris occasion, avant que poursuivre mon voyage en Italie, d'aller voir S. Jacques de Ga-

lice. Je me joignis à un Religieux Milanois du Tiers-Ordre de S. François, avec lequel je m'embarquai pour la ville de Porto. Un vent tempêteux nous y porta en peu d'heures, de là, nous allâmes encore par mer à Birona, & de Birona, nous allâmes à pied avec grande fatigue à Compostelle, où nous visitâmes d'abord la fameuse Eglise de S. Jacques. Les Chanoines de cette Eglise sont tous vêtus de rouge, & on les appelle Cardinaux. L'on nous dit qu'à l'Autel du Saint, il n'y avoit que des Prélats & Grands d'Espagne qui pussent dire la Messe, à cause de quoi le Sacristain ne voulut pas nous permettre de la dire à cet Autel. La châsse du Saint est placée sur l'Autel avec sa statuë par dessus; en sorte que les Pelerins qui viennent là par dévotion, montent quatre ou cinq degrés, & mettent leur chapeau sur la tête de cette statuë, qui est vêtue en Pelerin. Il y a plusieurs lampes d'argent autour; mais elles sont toutes noires, comme si elles n'étoient que de bois. Ayant recité un *Pater* & un *Ave Maria*, nous nous en allâmes; & le Pere me dit que s'il avoit crû que ce n'eût été autre chose que cela, il ne seroit pas venu dans ce pays. Je les

geai  
vit à  
sauv  
de P  
que c  
des f  
de ne  
ment  
O  
cap A  
prêt  
nous  
y ren  
pitain  
s'embl  
qu'il  
m'ace  
passa  
sans r  
trec c  
voya  
peut-  
gnol  
me fir  
nu, e  
roit à  
lois,  
de se  
que n  
voulu  
payât



geai là chez un Orfèvre qui nous servit à table du vin de Florence, des saucissons de Bologne, & du fromage de Plaisance; ce qui me fit étonner, que dans un pays si éloigné on trouvât des fruits & provisions qui venoient de notre Italie, qu'on peut véritablement appeller le jardin du monde.

On nous avoit donné avis qu'au cap *Finibus terra* il y avoit un vaisseau prêt à faire voile pour Cadis; ce qui nous fit hâter notre retour. Nous nous y rendîmes justement, lorsque le Capitaine se mettoit dans l'esquif pour s'embarquer. Quoique je sçusse bien qu'il étoit Heretique, je le priai de m'accorder pour l'amour de Dieu le passage à Cadis sur son bord. Lui, sans me répondre, me fit signe d'entrer dans l'esquif: ce qu'ayant fait, & voyant qu'il ne m'avoit pas répondu, peut-être pour n'entendre pas l'Espagnol, je lui parlai en Portugais; il me fit réponse, que j'étois le bien-venu, & que non seulement il me meneroit à Cadis, mais encore, si je le voulois, jusqu'à Seville. Je le remerciai de ses offres charitables. Mais il fallut que mon Compagnon, qui eût bien voulu avoir un habit comme moi, payât son trajet. C'étoit un vaisseau

de guerre des plus grands d'Angleterre, monté de soixante-dix pieces de canon, avec trois cens hommes dessus, & chargé d'anchres & autres provisions navales. Il alloit par ordre de Sa Majesté Britannique dans tous les Ports d'Espagne, chercher vingt-quatre Fregates de cette Couronne destinées contre les Turcs, pour les fournir de ce qu'elles auroient besoin.

Comme nous étions assez avant en pleine mer, je vis que le Capitaine tâchoit de découvrir avec une Lunette quelques voiles qui paroissent; ensuite de quoi, il entra dans la chambre, & parla en Anglois à ses Officiers, qui allerent donner plusieurs ordres, & un moment après, les tambours commencerent à battre, & les soldats à prendre leurs postes. Nous jugeâmes bien, mon Compagnon & moi, qu'ils se préparoient à se battre, quoique nous ne découvrissions aucunes voiles: mais eux les avoient bien découvert. Nous tournâmes la prouë de leur côté, & prîmes le vent à boulines, ayant ajoûté deux voiles appelés coutelas, à côté de la grande voile: de sorte qu'en ayant jusqu'au nombre de quatorze, nous allions comme

le vent  
impétu

No  
les de  
avoit  
voient  
tira un  
rendre  
voyois  
s'imag  
eût tan  
pondir  
même-  
vaissea  
comme  
Notre  
point c  
tien, a  
voit pr  
même-  
les &  
bordée  
tonner  
assurez  
dessus  
fumée  
tant en  
car cel  
ni de  
& il fal  
aidasse

le vent, & fendions l'eau avec une impétuosité merveilleuse.

Nous arrivâmes en une heure sur les deux vaisseaux que le Capitaine avoit découvert; & comme ils n'avoient arboré aucun pavillon, on leur tira un coup de canon pour leur faire rendre obéissance. Mais eux, qui se voyoient deux contre un, & qui ne s'imaginoit point sans doute, qu'il y eût tant de soldats sur notre bord, répondirent d'un coup à bales; & en même-tems on entendit d'un de ces vaisseaux un bruit confus de voix, comme de gens qui se plaignoient. Notre Capitaine dit qu'il ne doutoit point que ce ne fût un vaisseau Chrétien, avec un vaisseau Turc qui l'avoit pris; ce qui se trouva vrai: & en même-tems il fit embrouïller les voiles & virer le bord, lui tirant une bordée de vingt canonnades, dont le tonnerre devoit faire trembler les plus assurez. Bien nous en prit d'avoir le dessus du vent qui portoit toute notre fumée sur le Turc. Ils tirerent pourtant en désesperez des deux vaisseaux: car celui des Chrétiens avoit été fourni de Matelots & de soldats Turcs, & il falloit que les pauvres Chrétiens aidassent malgré eux à remuer l'artil-

lerie, les principaux ayant été mis aux fers. On fut ainsi une heure & demi à se canonner; & cependant ne sçachant quel en seroit le succès, nous nous confessâmes, le Pere du Tiers-Ordre & moi. Il étoit au désespoir d'être en pareille fête; mais je prenois patience à tout événement, moyennant que quelque balle ne vint à me toucher.

Notre Capitaine voyant que le combat tiroit en longueur, fit aborder un des vaisseaux ennemis, qu'on accrocha avec certains crochets de fer, pour venir aux mains. Ce fut alors qu'on commença à entendre les plaintes & les cris des pauvres bleffez jonchez sur le tillac les uns sur les autres, & servant de tranchées à ceux qui combattoient. L'attaque fut furieuse, & la défense vigoureuse; mais eux étant peu au respect de nous, commencerent à plier & à ceder le vaisseau. Nos gens sans perdre de tems, sauterent dedans, mirent les Turcs aux fers, & déchainèrent les Chrétiens, qui prirent les armes pour se venger, & pour assurer la liberté qu'on venoit de leur rendre. L'autre vaisseau se voyant seul, prit la fuite; mais notre brave Capitaine fit prom-

premier  
de gens  
leger  
cilemen  
Comm  
difes d  
il fut  
nous v  
que de  
rerent  
voyant  
voit,  
canon  
nant à  
mande  
alla se  
mettan  
vrant  
nombr  
niers,  
douze  
viron  
ou dan  
Nos  
rent,  
qu'on  
qui vit  
le tem  
livrez  
deman  
grand

prement mettre en ordre & pourvoir de gens le vaisseau pris, qui étant plus léger que le nôtre, pourroit plus facilement poursuivre celui qui fuyoit. Comme il étoit chargé des marchandises des Chrétiens qu'il avoit pris, il fut bientôt atteint par celui que nous venions de prendre, qui n'avoit que des vivres & des munitions. Ils tirèrent quelques canonnades : mais voyant que notre grand vaisseau suivoit, & qu'il étoit déjà à la portée du canon, ils se rendirent. Le Lieutenant à qui on avoit donné le commandement du premier vaisseau pris, alla se mettre en possession de l'autre, mettant les Turcs à la chaîne, & délivrant les Chrétiens, qui étoient au nombre de quatre-vingt tant Mariniers, que Marchands ou Passagers, & douze de morts; les Turcs étoient environ cent-trente, le reste étant mort ou dangereusement blessé.

Nos trois vaisseaux s'approchèrent, & notre Capitaine commanda qu'on lui amenât tous les Chrétiens, qui vinrent s'agenouïller devant lui & le remercier de ce qu'il les avoit délivrés des mains de ces Barbares. Il demanda qui étoit leur Capitaine ? Un grand homme déjà demi-dépoüillé lui

dit en Espagnol que c'étoit lui ; puis il lui raconta en Portugais que notre Capitaine possédoit mieux , de quelle maniere ils avoient été pris. Qu'étant partis de Malaga avec son vaisseau chargé de vin , il avoit pris la route de Cadis ; mais qu'ayant passé le détroit de Gibraltar , & approchant du Cap S. Vincent , ce vaisseau Turc , qui ne portoit aucunes marchandises ; mais bien fourni de soldats & de matelots au nombre de deux cens vingt-cinq leur étoit venu dessus , & se trouvant beaucoup plus forts , ils s'étoient rendus les maîtres de leur vaisseau , après quelque résistance. Le Capitaine leur dit de s'aller habiller & prendre possession de leur vaisseau comme auparavant , en faisant sortir les Anglois. Ils le remercièrent avec mille acclamations , & le prièrent de le convoyer jusqu'à Cadis , puisqu'il y alloit aussi-bien qu'eux : ce que notre Capitaine leur accorda. Les Anglois se partagerent sur le nôtre & sur le vaisseau Turc , raccomoderent tout , & remirent à la voile , tous joyeux d'avoir fait d'une pierre deux coups , ayant pris ce vaisseau Turc , & délivrez les Espagnols ; parmi lesquels étoient des Napolitains , des Mila-

nois ,

Com  
nes vo  
d'un ce  
quelque  
nous an  
rité , il  
ge ; car  
vent s'a  
plus être  
fallut s  
alors qu  
seau de  
bles d'a  
danger  
roit. Le  
que nou  
vaisseau  
roit d'a  
de faire  
voyant  
sur le po  
que nou  
barquer  
tent tou  
cation ;  
courent  
de nece  
qui faiso  
rent , te  
monta p

nois, & des Flamans.

Comme nous allions ensuite à pleines voiles, le tems s'obscurcit tout d'un coup; & y ayant soupçon de quelque tempête qui se préparoit, nous amenâmes les voiles: & à la vérité, il n'eût pas fallu tarder davantage; car un moment après la furie du vent s'augmenta si fort, qu'on ne pût plus être Maître du vaisseau, & qu'il fallut s'abandonner au vent. Ce fut alors qu'on entendit par tout le vaisseau des hurlemens & des cris capables d'augmenter la terreur que le danger d'une mort prochaine inspiroit. Le Capitaine nous dit pourtant que nous ne craignassions rien, que le vaisseau étant tout neuf, il nous tiendroit d'affaire. Nous ne laissâmes pas de faire de ferventes oraisons. Le Pere voyant que nous étions à tous momens sur le point de faire naufrage, me dit que nous avions mal fait de nous embarquer avec ces Heretiques qui portent toujours avec eux l'excommunication; mais, lui dis-je, ceux qui courent par le monde, doivent faire de nécessité vertu. Cependant ceux qui faisoient garde à la hune, crièrent, terre, terre. Le Capitaine y monta promptement, & vit que nous

écions à la côte de Barbarie; la tempête nous ayant porté bien avant dans la Méditerranée. C'est pourquoi avant que d'être découverts par quelques vaisseaux Turcs, il fit tourner la prouë vers Oran, Forteresse du Roi d'Espagne, nous y arrivâmes en moins d'une heure, le vent étant des plus gailards; & nous remerciâmes Dieu de nous avoir délivrés de la main des Turcs; le vent, si l'on n'y avoit pris garde, nous portant directement à Alger.

Notre Capitaine descendit le lendemain à terre avec quelques-uns des principaux, & le Capitaine Espagnol. Ils allèrent vers le Gouverneur, & l'informerent de notre combat; & lui de son côté remercia nos Anglois au nom de Sa Majesté Catholique. Cette Forteresse paroît d'une grande importance, & comme imprenable. Elle est bien fournie d'artillerie, & sert beaucoup aux Chrétiens, lorsqu'ils sont portez par la tempête sur cette côte de Barbarie, n'y ayant point d'autre lieu appartenant aux Chrétiens, où ils se pussent retirer. La matinée suivante, le vent étant devenu favorable, nous levâmes l'ancre, & arrivâmes bientôt à Cadix. J'avois dessein d'aller descen-

D  
 dre à ne  
 ne me  
 ville,  
 que co  
 je voul  
 pour li  
 je ne v  
 occasio  
 bord,  
 quelque  
 Nous p  
 mes ave  
 manque  
 car, où  
 res; &  
 nous ar  
 cial de r  
 reçu de  
 ressentir  
 tant plus  
 pû rece  
 que: à  
 tant cor  
 toient en  
 J'allai  
 grand,  
 nombre  
 jours,  
 pour vo  
 rente de  
 belles &



dre à notre Couvent; mais le Capitaine me dit qu'ayant des affaires à Seville, il avoit fretté exprès une barque couverte pour y aller, & que si je voulois y venir, il m'y meneroit pour l'amour de Dieu: ce qui fit que je ne voulus pas négliger une si bonne occasion. Je l'attendis un jour sur son bord, jusqu'à ce qu'il eût expédié quelques affaires qu'il avoit à Cadix. Nous partîmes ayant pris trente hommes avec lui pour ramer quand le vent manqueroit. Nous touchâmes à S. Lucar, où nous arrêtâmes quelques heures; & ayant cheminez toute la nuit, nous arrivâmes à Seville. Je le remerciai de tant de courtoisies que j'avois reçu de lui; & lui témoignai que le ressentiment que j'en avois étoit d'autant plus grand, que je n'en avois pas pû recevoir davantage d'un Catholique: à quoi il répondit, en me faisant connoître que les Capucins étoient en bonne estime parmi eux.

J'allai à notre Couvent, qui est grand, eu égard à notre pauvreté, & nombreux en Religieux. J'y restai huit jours, tant pour me reposer, que pour voir la ville; qui seroit peu différente de Milan, si elle avoit les ruës belles & larges. Le dôme ne cede gué-

res aussi à celui de Milan, il est vrai qu'il n'est pas de marbre, & qu'il n'a pas de statuës; mais il est d'une pierre qui semble du marbre, si ce n'est qu'elle est tendre & facile à travailler. Dans toute l'Espagne ils ont accoutumés de faire le chœur & l'autel dans le milieu de l'Eglise, & particulièrement aux Catedrales; ce qui incommode beaucoup quand il y a affluence de peuple, quoique d'ailleurs ce soient des fabriques vastes & magnifiques. Le clocher est si grand & si commode, qu'on y peut monter à cheval ou en litiere. Y étant monté, je fus surpris d'y voir tant de cloches: car il n'y en a pas moins de trente-trois. Dans le tems que nous y étions, on vint pour les sonner; & comme excepté deux ou trois qui servent pour l'horloge, on devoit sonner tout le reste, nous nous dépêchâmes de descendre, de peur que le grand bruit que ce carillon alloit faire, ne nous étourdit. Nous ne fûmes pas plutôt à la rue, qu'elles commencerent à sonner avec tant de bruit, qu'il sembloit que ce fussent toutes les cloches de la ville.

J'allai au jardin royal qui est assez beau, & abondant en eaux, en orangiers & citroniers; mais il n'y a rien

que

nous  
prof  
des  
de v  
cinq  
font  
sonne  
grand  
nous  
noine  
& vo  
telez  
alors  
qui a  
de ces

Je  
douë  
& aut  
mot  
mais  
ce mi  
ni ma  
l'eau p  
qui m  
boutei  
moyen  
vai en  
il ne m  
par ch  
rité, S  
nous a  
T

nous n'ayons en Italie avec plus de profusion. Je visitai aussi le Couvent des Recolets qui est fort grand, mais de vieille fabrique. Il y a plus de cent-cinquante Religieux, sans ceux qui sont à l'Infirmierie. La cloche qu'ils sonnent pour le Refectoire est aussi grande que deux de celles dont nous servons pour l'Eglise. Les Chanoines de cette ville sont fort riches, & vont toujours dans des carosses attelés de quatre mules. On attendoit alors Monseigneur Spinola, Italien, qui avoit été pourvû de l'Archevêché de cette ville.

Je partis ensuite à pied pour Cordoué, passant par Cardone, Ezga, & autres petits lieux, dont je ne dirai mot de peur d'ennuyer le Lecteur; mais pourtant ne puis-je pas oublier ce miserable chemin où on ne trouve ni maison, ni arbre, ni pas même de l'eau pour se rafraîchir la bouche: ce qui m'obligea de me pourvoir d'une bouteille de vin, que j'eus par le moyen d'un Gentilhomme que je trouvai en chemin, qui me l'acheta: car il ne me falloit pas esperer de l'avoir par charité du Marchand. Et à la verité, sans les personnes de qualité qui nous assistent; il seroit impossible aux

Capucins de vivre d'aumônes selon leur Regle ; le Peuple ne sçachant ce que c'est de faire l'aumône. Comme j'étois dans un Bourg où nous n'avions point de Couvent , je demandai du pain pour l'amour de Dieu à un Boulanger , ce qui l'étonna si fort , qu'il en demeura tout interdit , comme un homme létargique. Je le laissai là , & son pain , de peur que si je continuois à lui demander la charité , il n'en perdit tout-a-fait la respiration. Je poursuivis mon chemin , priant Dieu de me faire bientôt sortir d'un pays où les gens étoient si peu charitables.

Etant arrivé à Cordouë je me rendis à notre Couvent , où il me fallut contenter du ragoût des Espagnols , qu'ils appellent *una potrida* , comme qui diroit *un pot pourri*. Ce nom ne lui est pas mal approprié : car c'est une composition extravagante de plusieurs choses différentes ; comme oignons , ail , pois , courge , concombres , citrouilles , tige de blotte , un morceau de porc , & deux de montons ; qu'étant cuits avec le reste , deviennent presque invisibles. Les Peres me demandèrent si je le trouvois de mon goût. Je leur répondis que cela étoit tout à propos pour me faire crêver ,

étant  
& si fo  
quelq  
potrid  
côutur  
saffran  
tout ja  
pas eû  
le cuis  
C'est u  
gnols ,  
ceux q  
La C  
plus gr  
ne me  
dedans  
Eglise  
d'un cò  
muraille  
étoit ha  
une me  
dans dix  
colonnes  
Dieu est f  
ne , &  
Autel &  
fir qu'il  
ix Aute  
Taberna  
es précé  
tois mi

étant comme je l'étois demi-malade, & si foible, que j'aurois eû besoin de quelque restaurant meilleur que cette potrida, à laquelle je n'étois pas accoutumé. Ils y mettent aussi tant de safran, que quand je n'eus pas été tout jaune par ma maladie, je n'aurois pas eû besoin d'autre chose pour avoir le cuir enluminé de cette couleur. C'est un grand régal pour les Espagnols, mais un méchant ragoût pour ceux qui n'y sont pas accoutumés.

La Cathédrale me parut par dehors plus grande que toute la ville, & je ne me trompois pas: car étant entré dedans, je fus surpris de voir une Eglise si grande, qu'à peine, étant d'un côté, pouvoit-on appercevoir la muraille qui étoit de l'autre! Si elle étoit haute à proportion, ce seroit une merveille du monde. Il y a dedans dix rangs de colonnes; & quinze colonnes à chaque rang. La nef du milieu est fort grande, faite à la moderne, & dorée à l'endroit du Grand Autel & du Chœur. Un Chanoine me dit qu'il y avoit trois cens soixante-six Autels. Sur le principal il y a un Tabernacle fort grand, tout de pierres précieuses, auquel sont appliquez trois mille livres de rente. Dans une

grande Chapelle il y a un saint Cibojte d'argent, qui pefe 1200. mares. Je remarquai dans une colonne séparée, un homme dépeint à genoux. On me dit que c'étoit le portrait d'un Chrétien qui avoit été plusieurs années esclave dans cette ville, lorsqu'elle étoit retenuë par les Mores, & qui avoit gravé avec les ongles une croix sur cette colonne; on me la fit voir: on dit qu'on l'a fait avec un canif. Je crois qu'il lui fallut employer bien des tems pour en venir à bout; puisque c'est un marbre très-fin. Cette ville est assise dans un grand valon, avec une rivière qui passe près de ses murailles. Elle passoit autrefois dans le milieu de la ville; car la ville étoit fort grande; mais maintenant elle est très-médiocre, & n'a point d'autres particularités qui soient venues à ma connoissance.

Je partis pour *Alcala la Réale*, & fis rencontre de quelques Espagnols qui me dirent que l'Andalousie étoit le jardin de l'Espagne. Sur quoi je disois en moi-même; Dieu me garde du reste de l'Espagne, si ceci en est le jardin: encore me vaudroit-il mieux retourner sur la mer. Cette ville est sur une montagne, & je n'y vis rien de

particulier, est, mais Nos Pères pour le rude. L'achevé qu'on fut une quoiqu'un coup d'indignité de comme baignés on d'eau fraîche. Les lavages de semble montagnés saints M. plusieurs De G. na, dont les meilleurs y peut-on l'Espagne Je conti qui est ville. J. de nos

particulier. Grenade où je vins ensuite, est une belle & fort grande ville ; mais elle le cede pourtant à Seville. Nos Peres y ont deux Couvens, l'un pour le Noviciat, & l'autre pour l'étude. La Cathédrale n'est pas encore achevée. Le palais des Rois Maures qu'on appelle l'Alhambre, est posté sur une montagne, qui ne laisse pas, quoiqu'elle soit haute, d'avoir beaucoup d'eau. Le palais a si grande quantité de chambres, qu'on s'y perdroit comme dans un labyrinthe. Il y a deux bains où les Maures se baignoient, l'un d'eau fraîche, & l'autre d'eau chaude. Les lambris des chambres sont un ouvrage curieux d'un plâtre coloré qui semble tout neuf. Il y a une autre montagne où ils faisoient mourir les saints Martyrs, & on l'on conserve plusieurs reliques.

De Grenade, je me rendis à Livina, dont les vins sont estimez pour les meilleurs d'Espagne ; mais le Peuple y parle très-mal, & à peine les peut-on entendre, quoiqu'ils parlent l'Espagnol. On les appellent *Biscayens*. Je continuai ma route par Antequera qui est un Bourg aussi grand qu'une ville. J'y séjournai huit jours dans un de nos Couvens : le Gardien qui me

combla de mille bons offices, m'y vouloit retenir encore autant. De là je fus à Malaga, qui est une ville maritime assez médiocre, mais extrêmement peuplée, & de grand négoce. Celui qui est Archevêque de cette ville, est un Dominiquain, frere de Dom Juan d'Autriche. On me dit qu'il avoit quatre-vingt mille écus de rente.

J'étois-là en attendant quelque occasion favorable pour m'embarquer. Comme je me trouvois toujours très-mal, n'ayant point cessé de saigner de la bouche, du nez & des oreilles, je me mis entre les mains d'un Medecin Anglois, qui fit tant, qu'il me mit en meilleur état, le sang ne me sortant plus que par le nez. Je me portois pendant huit jours assez bien, & puis je retombois comme auparavant. Après avoir attendu quelques semaines, il se présenta à la fin une très-bonne occasion. C'étoit six Galeres d'Espagne qui revenoient du détroit de Gibraltar, & qui donnerent fonds dans ce Port pour prendre des rafraichissemens, & aller passer l'hiver à Carthagene. Je m'adressai au Marquis de Bayone qui les commandoit. On m'appelloit alors le Marquis de Saint-

Croix  
titre  
qui est  
leres  
tendan  
non se  
il vou  
lere,  
gnol,  
tretim  
ternel  
ment  
Gener  
Sicile.  
resté  
donna  
vions  
de Co  
Not  
& per  
ce que  
Galere  
qui ét  
qui son  
ditifs  
nous f  
fois. L  
çâmes  
vaissea  
gens fi  
nous e



Croix, parce qu'il s'étoit défait du titre de Bayonne en faveur de son fils, qui est présentement General des Galeres de Sicile. Ce brave Seigneur entendant que j'étois Italien, m'accorda non seulement l'embarquement, mais il voulut que je demeurasse sur sa Galere, & bien que je pusse parler Espagnol, il voulut pourtant que je m'entretinssé avec lui dans ma langue maternelle; parce qu'il parloit parfaitement bien Italien, ayant été autrefois General des Galeres de Naples & de Sicile. Le Prêtre de ces Galeres étant resté malade à Carthagene, on me donna pendant le trajet que nous devions faire, l'emploi de Chapelain & de Confesseur de son Excellence.

Notre voyage fut de quinze jours, & pendant ce peu de tems j'éprouvai ce que c'étoit que de voyager sur des Galeres; j'enviois le bonheur de ceux qui étoient sur les grands vaisseaux, qui sont plus commodes & plus expeditifs que les Galeres. Le gros tems nous fit rebrousser chemin par trois fois. Le calme succedant, nous avançâmes à la rame. Ayant découvert un vaisseau aux rayons de la Lune, nous firent force de rames. Comme nous en fûmes prêts, il arbora la bany-

niere d'Angleterre ; mais cela n'empêcha pas que nous ne l'environnassions , & que nous ne tirassions un coup sans bale. Il nous répondit d'abord , & le Capitaine ayant jetté l'esquif en mer , vint faire la reverence à Son Excellence. Ce vaisseau nous paroissoit comme une montagne , à nous qui étions dans des Galeres ; sa poupe étoit toute dorée. Il portoit soixante pieces de canon , & deux cens cinquante hommes. Ces Anglois alloient à la chasse de quelque vaisseau des Turcs : car ils leur portent une haine implacable ; & si tous les Potentats en usoient comme eux , je crois qu'on ne verroit gueres paroître en mer ces malheureux Corsaires.

Nous continuâmes notre route vers Armeria , où nous séjournâmes deux jours , faisant provision d'eau & d'autres rafraichissemens. La ville n'est ni fort grande ni bien peuplée ; mais elle paroît néanmoins avoir été en considération du tems des Maures , étant environnée de montagnes , & défenduë par une bonne Forteresse. La ville est ornée de quantité de fontaines d'une eau très-claire & bonne. Comme j'y étois la soif que la fièvre & les ruisseaux de sang allumoient

D  
dans m  
coup de  
Galere  
Maria  
se. Ne  
trois b  
sonnier  
leres ,  
telots  
Tures.  
thagene  
fait par  
tagnes ,  
pour le  
été aut  
à prese  
toute l  
habitan  
ils fure  
semble  
de com  
sent il y  
née. Le  
pour a  
on y tr  
là je vi  
sainte C  
Ange si  
broit la  
suite à  
ville ,

dans mes entrailles, j'entendis riter le  
 coup de partance, & me rendis à nos  
 Galeres. Nous partîmes sur l'*Ave*  
*Maria* avec une salve de la Forteres-  
 se. Nous prîmes en chemin faisant  
 trois brigantins Turcs, dont les pri-  
 sonniers furent distribuez sur les Ga-  
 leres, & on les arma de soldats & ma-  
 telots Chrétiens, avec des esclaves  
 Turcs. Nous arrivâmes enfin à Car-  
 thagenè, où est un très-beau Port  
 fait par la nature, environné de mon-  
 tagnes, & très-sûr: particulièrement  
 pour les Galeres. La ville paroît avoir  
 été autrefois considérable; mais c'est  
 à présent le lieu le plus disgracié de  
 toute l'Espagne: car depuis que les  
 habitans eurent lapidé leur Evêque,  
 ils furent sept ans sans pluye; mais il  
 semble qu'ensuite Dieu ait été touché  
 de compassion envers eux: car à pré-  
 sent il y pleut deux ou trois fois l'an-  
 née. Le pays est néanmoins sterile, &  
 pour aider les Galeres à hyverner là,  
 on y transporte du biscuit d'Italie. De  
 là je vins à Caravacca, où je vis la  
 sainte Croix apportée du Ciel par un  
 Ange sur un Autel où un Prêtre cele-  
 broit la Messe sans Croix. Je passai en-  
 suite à Valence qui est une très-belle  
 ville, agréable pour les jardins; dont

le plus beau est celui de l'Archevêque. De là à Murcie, & à Alicant, petite ville, mais très-bonne pour le négoce; les maisons hautes & assez bien bâties. M'y étant arrêté cinq jours, je continuai ma route par Tortose & Tarragone, où il y a un très beau dôme, & vins à Notre-Dame de Mont-Serrat. Ce lieu inspire un grand respect, & tire même les larmes des yeux à ceux qui y vont avec un véritable esprit de dévotion. Il y a autant de Chapelles qu'il y a de mysteres au saint Rosaire. On diroit que tout le chemin est taillé au ciseau, étant tout dans le rocher. Il y a grande quantité de lampes d'argent & d'or, & quelques unes d'ambre; les paremens d'Autel répondans à cette magnificence. On rencontre continuellement en chemin des Pelerins qui y vont ou qui en viennent.

De Notre-Dame de Mont Serrat je passai à Barcelonne, Capitale de la Catalogne, où il y a un Evêque. J'y séjournai six semaines, à cause de quelque douleur qui m'étoit survenue, & qui me rendoit incapable de voyager, même à cheval. Les trois Couvens que nous y avons sont hors de la ville. Celui de sainte Matrone

est dans  
la For  
corps  
celui  
maison  
tagnes  
c'est là  
est cel  
la veri  
tagne  
des tre  
celui-c  
est le p  
firmer  
rent av  
liere  
pays  
grande  
toutes  
vie. S  
les gra  
confid  
Je ren  
serven  
car au  
aux vo  
qui fo  
Per  
J'y vis  
vans n  
venoi

est dans le penchant d'une colline sous la Forteresse ; & dans l'Eglise est le corps de cette Sainte. Le second est celui de sainte Eulalie , où étoit la maison de cette Sainte , entre les montagnes à deux milles de la ville ; & c'est là qu'est le Noviciat. Le troisieme est celui du Mont Calvaire , non pas à la verité qu'il soit situé sur une montagne ; mais il est ainsi nommé à cause des trois croix qui y sont. Ce fut à celui-ci que je me retirai , parce qu'il est le plus grand , & qu'il y a une Infirmerie. Ces Peres Catalans me reçurent avec grande courtoisie , particulièrement apprenant que je venois d'un pays si éloigné. La ville est belle & grande , & fournie abondamment de toutes les provisions necessaires à la vie. Si elle avoit un Port assuré pour les grands vaisseaux , ce seroit la plus considérable de tous ces quartiers-là. Je remarquai la musique dont ils se servent aux Fêtes qu'ils solemnisent : car au lieu de violons , ils marient aux voix, des fifres & des trompettes , qui font trembler toute l'Eglise.

Pendant mon séjour à Barcelonne , j'y vis arriver un de nos Freres Servans nommé Pierre de Saffari , qui revenoit d'Alger , où il avoit été racheré-

avec d'autres esclaves par le Roi Catholique. Il avoit été pris six mois auparavant avec le Pere Louis de Palerme, en allant de Cagliari à Sassari. Ces deux Capucins ayant été menez à Alger, le Pere Louis n'eût pas de peine à y gagner honnêtement sa vie avec les Prédications, les Messes & les Confessions, & de payer outre cela au maître à qui il étoit échû en partage une somme par mois; ce qui étoit cause qu'on ne l'avoit point mis à la rame, mais qu'on lui avoit laissé la liberté d'aller où il vouloit par toute la ville. Aussi quand il fut question de le racheter, on demanda trois mille écus pour sa rançon, au lieu qu'on se contenta de trois cent pour le Frere, comme n'étant propre qu'à la rame: ce qui fut cause que cet argent étant plus facile à trouver, il fut aussi plutôt racheté. Je lui proposai de venir en Italie; mais il avoit l'esprit tellement frappé de sa disgrâce précédente, qu'il me témoigna n'avoir autre dessein que de se rendre au plutôt chez lui. Nous résolûmes donc de profiter de l'occasion d'une barque qui alloit en Sardaigne, dont le Capitaine qui étoit un Catalan fort dévot, nommé Dom Carlo de Pise,

notus  
tions j  
cinqua  
qui fit  
Le ve  
avons  
comme  
lorsqu  
tant,  
plus r  
s'imag  
barque  
& les r  
à autre  
L'emba  
liere  
épou  
orages.  
bruit d  
Marini  
dre l'un  
pitaine  
faire de  
qui n'a  
te du v  
qu'à er  
qui éto  
bre de  
seau se  
verfer  
toient l

nous reçût courtoisement, Nous é-  
 tions jusqu'au nombre de deux cens  
 cinquante personnes sur cette barque,  
 qui fit voile avec le vent en poupe.  
 Le vent étant fort gaillard, nous  
 avions déjà beaucoup avancé, & nous  
 commencions à entrer dans le Golphe,  
 lorsque la violence du vent s'augmen-  
 tant, nous eûmes à essuyer une des  
 plus rudes tempêtes que l'on puisse  
 s'imaginer; les vagues balotant notre  
 barque comme une coquille de noix,  
 & les montagnes d'eau venant de tems  
 à autre couvrir tout notre bâtiment.  
 L'embaras, la confusion, & particu-  
 lierement les cris des femmes, avoient  
 épouventé les plus accoutumés à ces  
 orages. Le pis étoit qu'à cause du  
 bruit de la mer & des Passagers, les  
 Mariniers ne se pouvoient pas enten-  
 dre l'un l'autre: ce qui obligea le Ca-  
 pitaine à mettre l'épée à la main pour  
 faire descendre sous la couverture ceux  
 qui n'avoient rien à faire à la condui-  
 te du vaisseau, & qui ne servoient  
 qu'à embarasser les autres. Tout ce  
 qui étoit sur le tillac & dans la cham-  
 bre de poupe étoit mouillé, le vais-  
 seau sembloit être sur le point de ren-  
 verser par les coups de mer, qui por-  
 toient les gens du côté qu'il panchoit.

lorsqu'une vague fut poussée par le vent, avec une telle furie, qu'elle rompit une corde qui tenoit une piece d'artillerie attachée. Ce canon étant ainsi détaché, courut avec une telle force vers le plus panchant, & donna une telle secoussé, que ce fut un miracle que la barque ne s'ouvrit en deux. Le bruit que cela fit augmenta l'épouvante que l'obscurité de la nuit fomentoit. Les Mariniers mouillés, & fatiguez, resolurent de laisser aller la barque à la discrétion du vent, pourvû qu'elle n'alla pas donner à terre. Je disois en moi-même: comment se peut-il faire qu'ayant traversé l'Océan par deux fois, je vienne, pour ainsi dire, me noyer dans un verre d'eau! Car il faut avouer que je ne me crus jamais si près du naufrage que cette fois-là; voyant un arbre rompu, les voiles à demi déchirées, la barque maltraitée, & les Mariniers tous découragez. Cette tempête dura toute la nuit, sans que nous scussions où nous allions. Sur l'aube du jour, la mer sembla s'appaiser un peu, & le ciel s'étant éclairci par le lever du soleil, nous découvrîmes des montagnes qui n'étoient qu'à trois mille de nous, & reconnûmes que nous étions

sur la  
 de Ga  
 tois r  
 vois p  
 m'avc  
 tems,  
 remet  
 mes n  
 que ne  
 il se l  
 que le  
 mal de  
 tie, le  
 tournâ  
 Catalc  
 d'heur  
 de no  
 L'an  
 avec m  
 vois pa  
 Nous  
 Couve  
 colline  
 quelq  
 Pilote  
 na où  
 laissai  
 te coir  
 quer m  
 terre,  
 me vo



sur la côte d'Espagne, proche le cap de Gatta. De sorte que voyant que j'étois retourné en arriere, & que j'avois perdu en six heures le chemin qui m'avoit presque coûté six mois de tems, je fis resolution de ne plus me remettre en mer. Nous nous consolâmes néanmoins bientôt: car pendant que nous nous approchions de terre, il se leva une tramontane si fraîche, que le Pilote crût qu'il ne feroit pas mal de regagner du moins en partie, le tems & le chemin perdus. Nous tournâmes donc la prouë du côté de Catalogne, & arrivâmes en peu d'heure à Mattalone, qui étoit le pays de notre Pilote.

L'ancre étant jetté, je débarquai avec mon Compagnon, que je n'avois pas vû pendant toute la tempête. Nous allâmes nous reposer à notre Couvent qui est hors du Bourg sur une colline. Je faisois dessein d'y rester quelque-tems; mais apprenant que le Pilote vouloit s'avancer jusqu'à Albana où est un Port plus assuré, je me laissai tenter de profiter encore de cette commodité, l'envie de m'embarquer me reprenant dès que j'étois à terre, à cause de l'indisposition où je me voyois toujours. Nous vinmes

donc en peu d'heures à Albana ; où nous allâmes à notre Couvent , assis sur un roc dans une peninsule jointe au Bourg par une petite langue de terre ; de sorte que la mer sert de clôture au Couvent & à son jardin : ce qui me parut un des plus beaux postes qu'ait aucun des Couvens de notre Ordre ; l'air y étant d'ailleurs très-temperé. Je fis connoître à mon Compagnon que mon dessein étoit d'arrêter là quelque-tems, pour m'en retourner par la France , qui méritoit bien plus ma curiosité que la Sardaigne. Les gens de notre bâtiment le sçachant , & particulièrement les Officiers , qui étoient tous Italiens ; vinrent se confesser à moi , me témoignant le déplaisir qu'ils avoient que je les abandonnasse. Eux ayant repris la route de Sardaigne , je me reposai huit jours dans ce lieu délicieux , & partis avec deux Compagnons pour Gironne , de sorte que je vis presque toute la Catalogne qui est un pays très-fertile , & de très-bonnes gens. De Gironne , je vins à Figuières dans les confins d'Espagne , d'où ayant passé quelques montagnes , j'entrai dans le Comté de Roussillon , & dans le premier Bourg appelé *Cerat*.

D  
 De C  
 la vallé  
 viens d  
 un pont  
 les extr  
 enforte  
 hauteur  
 affreuse  
 a pas da  
 plus ha  
 côté qu  
 cun lieu  
 soit cor  
 les env  
 soldats ,  
 On me  
 fois app  
 gne ; ma  
 France ;  
 de prix  
 vez ; ce  
 envoyé  
 pour app  
 Perpi  
 Forterei  
 cher éle  
 hautes ,  
 & très-b  
 verité el  
 force : l  
 neanmoi

De Cérat je vins à Toüi, situé dans la vallée de Perpignan, & je me souviens que je passai là une rivière sur un pont fait d'une seule arcade, dont les extrêmités sont sur deux collines: en sorte qu'étant au milieu, c'est une hauteur à perte de vûe, & une chose affreuse à considérer. On dit qu'il n'y a pas dans toute la France une arcade plus haute; & je puis assurer de mon côté que je n'en ai pas vû une en aucun lieu du monde où j'ai été qui lui soit comparable en cela. Je vis dans les environs la campagne pleine de soldats, dont je demandai la raison. On me dit que ce pays avoit autrefois appartenu à la Couronne d'Espagne; mais qu'étant tombé sous celle de France, & le sel leur ayant été haussé de prix, ces Peuples s'étoient soulevés; ce qui fut cause qu'on y avoit envoyé des troupes du Languedoc pour appaiser le tumulte.

Perpignan que je vis ensuite est une Forteresse royale, postée sur un rocher élevé, avec trois murailles fort hautes, environnée de bons fossés, & très-bien fournie d'artillerie. A la vérité elle semble imprenable de vive force: le Roi Très-Chrétien la prit néanmoins en huit mois de siège. A

quoi ne contribua pas peu, qu'à la Forteresse est jointe une ville fort peuplée : car si ç'eût été une Forteresse seule sans ville, huit mois n'auroient pas suffi, du moins à prendre par famine cette Place, où l'on pouvoit avoir pour trois années de vivres. Le Couvent que nous y avons est hors de la ville.

Ayant passé les Monts, je vins à Narbonne, au milieu de laquelle passe une riviere qui se rend dans la mer à une lieuë de là. La ville n'est pas grande, mais fort peuplée ; comme sont toutes les villes & tous les bourgs en France. Les Eglises n'en sont pas belles ; mais on y voit particulièrement les jours de Fête si grande affluence de peuple, qu'à peine le Prêtre peut se tourner auprès de l'Autel. L'Eglise de S. Juste a des Prêtres vêtus comme des Moines. Les deux clochers ont une belle sonnerie, qu'il fait bon entendre.

Je parcourus ensuite les villes suivantes du Languedoc & de la Provence, dont je ne dirai qu'un mot. Beziers est sur une colline, en un pays très-beau & bien arrosé. J'allai à la Cathedrale pour voir l'Archevêque Monseigneur de Bonzi, qui est Flo-

rentin  
fait de  
& An  
Chrét  
neanm  
son E  
ait été  
cette E  
la gran  
tuyaux  
autres  
trois à  
trembl  
joüe.  
extrao  
curieu  
Tou  
d'être  
liques  
grande  
tans ;  
de ne  
quand  
ou que  
grande  
arrière  
fut cel  
tense.  
place,  
se ; la  
jusqu'à

rentin ; mais il étoit absent. Il a été fait depuis Archevêque de Toulouse , & Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne à Madrid. Le Roi veut néanmoins qu'il tire les revenus de son Evêché ; jusqu'à ce que sa place ait été pourvûe. Je remarquai dans cette Eglise une orgue fort grande sur la grande porte , qui a seulement les tuyaux qui paroissent en dehors , les autres étant distribuez de trois en trois à chacun des pilliers : ce qui fait trembler toute l'Eglise quand elle joue , quoiqu'elle soit d'une grandeur extraordinaire. C'est une chose très-curieuse.

Toulouse qui est une ville digne d'être vûe pour le grand nombre de Reliques qui s'y conservent , & pour sa grandeur & le nombre de ses habitans ; ce qui me faisoit prendre garde de ne pas passer devant les Eglises quand on achevoit quelques Messes ou quelques Vêpres ; la foule étant si grande qu'il m'eût fallu tourner en arriere. Agde , ville très-ancienne où fut célébré le Concile d'Agde , *Agatense*. Notre Couvent qui est sur la place , a une Notre-Dame miraculeuse ; la mer étant venuë par trois fois jusqu'à la ville : mais depuis qu'on l'a

mise là, elle ne s'est jamais tant avancée, mais s'est plutôt retirée : ce qui fait qu'on l'appelle Notre-Dame du Gué. Arles ville Archiepiscopale, & assez peuplée. Martegues qui est un lieu curieux à voir : car il est divisé en quatre Bourgs bâtis sur la mer, avec des ponts qui vont de l'un à l'autre. Nous avons un Convent aux deux extrémités, dans l'un desquels il y a quatorze Religieux, & dans l'autre douze, & comme il n'y en a d'aucun autre Ordre, ils y entendent les confessions comme ils font en France, en Espagne, en Allemagne, & en quelques endroits d'Italie. Cette ville se maintient presque par la seule pêche, y ayant pour cet effet huit cens tarrannes, sans les autres barquettes en très-grand nombre, qui couvrent un grand espace de mer.

Je passai de là à Aix, capitale de la Provence, & à Marseille, ville très-considérable, & de très-grand commerce ; mais pas si grande que je me l'étois figurée. Le Port est très-beau & très-sûr, particulièrement pour les barques & les Galeres, les grands vaisseaux n'y pouvant pas entrer chargés. J'y vis vingt-cinq Galeres rangées les unes contre les autres, & au

milie  
qui es  
de ca  
sculp  
qu'ell  
d'Esp  
fut ce  
Cette  
neuv  
raill  
Maje  
tre la  
côté  
encei  
la vil  
ville  
nom  
les N  
Saint  
culier  
Andr  
celles  
Beau  
rent  
mes  
Je  
Tou  
Port  
de re  
vais  
Roya

milieu la Réale, que tous les bâtimens qui entrent au Port, saluent d'un coup de canon : elle a la poupe d'une belle sculpture toute d'orée. Il est vrai qu'elle n'est pas si grande que la Réale d'Espagne que je vis à Cartagene, qui fut celle qui conduisit l'Imperatrice. Cette ville a trois Forteresses, dont la neuve à l'entrée du Port a trois murailles, & même quatre d'un côté. Sa Majesté Très-Chrétienne a fait abattre la muraille qui fermoit la ville du côté de la colline, pour aggrandir son enceinte, qui met notre convent dans la ville. Cela rendra, sans doute, la ville plus considérable, y ayant un nombre infini de peuple, & de toutes les Nations. On y voit plusieurs corps Saints, & plusieurs Reliques; particulièrement la croix de l'Apôtre Saint André. J'allai faire un tour pour voir celles de Saint Maximin & de la Sainte Beaume. Ce sont deux lieux qui inspirent de la dévotion, & tirent les larmes des cœurs les plus endurcis.

Je m'embarquai pour la Ciotat & Toulon. La ville est médiocre; mais le Port est très-considérable, & capable de recevoir autant, & d'aussi grands vaisseaux que l'on veut. Je vis le Royal-Louis, qui doit à présent être

achevé, & qui porte cent vingt piéces d'artillerie. Il a trois galeries, & la poupe toute dorée; de même que les côtez du fonds, la prouë & les chambres. Celui qui y travailloit, me dit qu'on y avoit déjà dépensé trois mille écus d'or. Je profitai de l'occasion d'un brigantin qui alloit à Savonne. Le premier jour, nous eûmes vent en poupe, & arrivâmes le soir à Saint Trozpe. Mais le jour suivant, le mauvais tems nous fit relâcher à un endroit il n'y avoit que deux maisons, assez loin de la ville de Grasse, postée sur une petite montagne environnée d'autres montagnes, de sorte qu'à peine pouvions-nous là découvrir de la mer; & pourtant il falloit de nécessité aller là, si on ne vouloit pas mourir de faim. Comme je me sentois une petite fièvre, que les Medecins de Marseille avoient nommé fièvre hecticque, qui me rendoit presque incapable de cheminer, je me mis sous un arbre pour m'endormir: mais il ne me fut pas possible d'attraper le sommeil avec la faim qui me travailloit. Ainsi bien empêché de moi-même, & ne pouvant comme les autres, me porter jusqu'à Grasse, je ne sçavois à quoi me résoudre, lorsque Dieu qui m'a tou-

jours  
éprou  
rencon  
rut de  
Pere  
Mon  
vous  
visage  
faim  
que la  
arrivé  
qui est  
che de  
des sa  
nous  
compl  
comme  
suivis  
dans sa  
avoien  
ment f  
nous n  
lement  
la nece  
suis bi  
cuit. C  
en Por  
ner éta  
m'oblig  
cette na  
qu'il y



jours assisté, comme je l'ai mille fois  
 éprouvé dans mes voyages, me fit  
 rencontrer une personne qui me pa-  
 rut de considération, & qui me dit :  
 Pere, que faites-vous ici tout seul ?  
 Mon indisposition, lui dis-je, que  
 vous pouvez bien connoître par mon  
 visage, m'a fait rester ici ; mais la  
 faim me travaille présentement plus  
 que la fièvre. Il me répliqua : Je suis  
 arrivé avec cette Felouque couverte,  
 qui est à moi, & que vous voyez pro-  
 che de cette roche. J'ai fait pêcher  
 des sardines, si vous voulez y venir,  
 nous ferons collations ensemble. Le  
 compliment me fut fort agréable,  
 comme on peut se l'imaginer ; & je l'y  
 suivis très-volontiers. Nous entrâmes  
 dans la Felouque, où deux Mariniers  
 avoient déjà tout apprêté. Mais com-  
 ment ferons-nous, me dit-il, puisque  
 nous n'avons point de pain, mais seu-  
 lement du biscuit ? Tout est bon dans  
 la nécessité, lui repliquai-je ; & je me  
 suis bien vû souvent sans pain ni bis-  
 cuit. Cet honnête homme me parloit  
 en Portugais ; ce qui me faisoit éton-  
 ner étant si éloigné de Portugal : cela  
 m'obligea à lui demander s'il étoit de  
 cette nation. Il me dit que non ; mais  
 qu'il y avoit été quelque tems.

Nous commençâmes à manger & à boire, sans nous mettre en peine que nous avions un soleil ardent en face; le besoin que j'avois de réfection m'obligeant de tenir bien ma partie, & me faisant trouver toutes les viandes d'un goût exquis. Ayant achevé & rendus grâces à Dieu, nous allions discourans ensemble, nous promenant le long du rivage. Je m'avançai seul pour voir un Dauphin qui faisoit du bruit dans l'eau, comme s'il eût combattu avec un autre poisson, & je m'amusai à lui tirer quelques pierres. Ensuite de quoi je tournai la tête, & vis que cet honnête homme ne me suivoit plus: ce qui me fit revenir, de peur qu'il ne partit sans que je l'eusse remercié. Mais je le cherchai inutilement, & je n'apperçus même plus de Felouque. Je retournai à l'endroit où elle étoit, & ne vis rien: ce qui me mit presque tout hors de moi-même. Et à la vérité quand j'y fais reflexion, je n'en sçais qu'en dire. Une chose que je sçai bien, est qu'ayant interrogé ceux qui étoient dans notre Brigantin, s'ils avoient vûs cette Felouque qui étoit venuë aborder avec trois personnes; ils me répondirent qu'ils n'avoient vû personne, quoiqu'ils eussent

sent t  
en s'  
Port  
moi-r  
de ce  
je ne  
dans  
pour l  
mains  
ne pui  
avec u  
le que  
vois p  
Conge  
vir de  
dont le  
Le j  
quâmes  
rivâmes  
n'étant  
qu'à V  
à notre  
Paradis  
hautes  
J'en par  
Galere c  
reufeme  
resse trè  
& délici  
d'un bri  
one; m  
Ton

sent toujours été hors de leur bord, en s'amusant à pêcher dans ce petit Port. Je me tûs, & remerciai Dieu en moi-même, l'Auteur de tous les biens, de ce qu'il lui avoit plû, [ quoique je ne le méritasse pas, ] me secourir dans une nécessité où j'étois tombé pour l'amour de lui. Que ce fût par les mains d'un Ange ou d'un homme, je ne puis le sçavoir : du moins je restai avec une consolation indicible ; & telle que si ma santé l'eût permis. J'avois pris la résolution de retourner au Congo, me pouvant bien encore servir de ma Patente de Missionnaire, dont le tems n'étoit pas expiré.

Le jour suivant nous nous embarquâmes avec le vent en poupe, & arrivâmes proche de Nice ; mais le Port n'étant pas assuré, nous passâmes jusqu'à Ville-Franche, où je me rendis à notre Couvent, qui paroît comme un Paradis parmi tant de montagnes très-hautes, & tant de rochers affreux. J'en partis trois jours après sur une Galere de Genes qui nous porta heureusement à Monaco. C'est une Forteresse très-considérable, & un lieu beau & délicieux. De là, je pris l'occasion d'un brigantin qui vouloit aller à Savone ; mais la tempête nous pensa fai-

re périr, & nous obligea de retourner sur nos pas. Je ne voulus plus me fier à la mer que j'avois éprouvé si fiere & si inconstante, de peur qu'après tant de dangers, dont j'étois échappé, je n'allasse finalement faire naufrage au Port. Je crus que la terre me seroit plus favorable, & je m'acheminai à petites journées par Menton, Saint Remy, qui est comme le Paradis de l'Italie, Savone, Sestri di Ponente, & Genes. J'attendis dans le Couvent appellé la Conception, hors de cette ville, les ordres de mes Superieurs, à qui j'avois écrit mon retour. Une fièvre très-aigue qui me dura quarante jours, pensa à achever ce qu'une fièvre lente de trois ans n'avoit pû faire. Ma consolation étoit de me voir parmi des gens de ma connoissance, & de qui je recevois mille politesses.

Pendant ce tems-là, arriva à Genes le Frere Michel d'Orviere, qui revenoit du Congo; & avoit été expédié à Rome par le Superieur, pour représenter à la sainte Congregation de *propaganda fide*, l'extrême necessité où étoit réduite la Mission de ce pays-là. La plupart des Missionnaires y étant amores en peu de tems, & n'y en restant que trois dans tout le Royaume

Il nous  
du Re  
l'élect  
moins  
les Me  
lippe  
Provin  
vé en  
ayans  
brûler  
mi eux  
sçurent  
mirent  
ci comm  
mes, se  
contré  
min, ils  
& le m  
les pour  
flames  
port à S  
la Provi  
dence u  
Je m  
perance  
à Plaisan  
je me tro  
de Dieu  
indisposi  
voyage r  
allez bie

Il nous apprit pour nouvelles la mort du Roi de Congo Dom Alvarez, & l'élection d'un autre, qui n'étoit pas moins dévot. Il nous dit de plus, que les Mores avoient mangé le Pere Philippe de Galefia, Missionnaire de la Province de Rome: ce qui étoit arrivé en cette maniere. Les principaux ayans obtenu du Roi permission de brûler ces sorciers qui se trouvent parmi eux, se portèrent en un lieu où ils sçurent qu'ils étoient assemblez, & mirent le feu à leurs cabannes. Ceux-ci commençant à appercevoir les flammes, se mirent en fuite, & ayant rencontré le Pere Philippe dans leur chemin, ils se jetterent sur lui, le tuerent, & le mangerent: ce que les Mores qui les poursuivoient virent à la lueur des flammes, & en allerent faire le rapport à Saint Sauveur. Ceci arriva dans la Province de Sondi, où fait la résidence un Duc sujet du Roi.

Je me remis sur pieds contre l'esperance de tout le monde, & passant à Plaisance, je me rendis à Bologne, où je me trouve présentement par la grace de Dieu, avec quelques restes de mes indispositions, que les fatigues de mon voyage m'ont laissé, estimant d'avoir assez bien employé le tems, si un seul

de deux mille sept cens , tant enfans qu'adultes que j'ai baptisé est sauvé par mon Ministère. Le Pere Michel-Ange avant que passer de cette vie en l'autre , me dit qu'il en avoit baptisé trois cens seize. Et il n'y a pas à s'étonner qu'en si peu de tems nous en ayons tant baptisez , y ayant un peuple sans nombre. Un More me dit un jour qu'un Macolonte avoit eu cinquantedeux enfans de plusieurs femmes. Dieu veuille conserver par sa grace ceux qui deormais seront destinez à cette Mission , de peur, s'ils viennent à manquer qu'ils ne redeviennent tous Payens. Le tout soit à la gloire de Dieu, dont les Jugemens sont incomprehensibles, & les voyes qu'il tient pour notre salut , differentes & merveilleuses en toutes manieres. J'exhorte les Lecteurs à prier Dieu pour ces pauvres Ethiopiens convertis , afin qu'ils perseverent en la Foi de Notre-Seigneur Jesus-Christ , & que nous puissions arriver tous ensemble au Port desiré de Royaume des Cieux,

J

D

A

Fait  
E

JOURNAL  
D'UN VOYAGE  
DE LISBONNE  
A L'ISLE DE S. THOME'  
SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en 1626.  
Ecrit en Portugais, & traduit  
en François par le P. Labat.

JOURNAL

DUN VOYAGE

EN L'INDO-CHINE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE

PAR M. DE LA LONDE



J

A

Fait

L

t

D



gne

exa

pre

dev

ma





JOURNAL  
D'UN VOYAGE  
DE LISBONNE  
A L'ISLE DE S. THOME'  
SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en  
1626. Ecrit en Portugais, &  
traduit en François par le Pere  
Labat.



VANT que je partisse de  
Venise pour me rendre à  
Lisbonne, vous me com-  
mandâtes Illustrissime Sei-  
gneur, de vous faire une Relation  
exacte du voyage que j'allois entre-  
prendre à l'Isle de S. Thomé, où nous  
devions charger des sucres & autres  
marchandises que l'on fabrique dans

cette Isle & à la côte d'Afrique qui en est voisine : c'est ce que je vais faire avec toute l'exactitude dont je suis capable.

Situation  
de Lisbon-  
ne.

Lisbonne comme tout le monde sçait, est la capitale du Royaume de Portugal. C'est une très-grande ville, mais qui n'est pas également belle dans tous ses quartiers. Le palais du Roi, les Eglises, & l'Arsenal sont les plus beaux édifices. La plupart des ruës sont étroites, mal percées, hautes & basses, parce qu'elle est bâtie sur plusieurs collines. Elle est située à trente-neuf degréz de Latitude septentrionale. Le Tage qui est une riviere des plus considerables passe au pied du palais Royal, & d'une partie de la ville. Ce fleuve est si profond, que les gros vaisseaux montent jusqu'au dessus de la ville, & y mouillent en sûreté.

Nous en partîmes le troisiéme Janvier 1626. & quand nous fûmes arrivées à l'emboûchure, nous mîmes le cap par les Isles de Canaries, que les anciens appelloient les Isles Fortunées, & nous allâmes mouiller à l'Isle de Palme qui appartient aux Espagnols. Elle est à vingt-huit degréz & demi de la même Latitude, & à quatre-

vingt-  
Afric  
servir  
lieuë  
sept &  
grand  
vingt

Les  
dante  
vivre  
& do  
té de  
en ab  
trons  
tres,  
excell  
des da  
peces  
lé, de  
verte  
quelc  
& au  
tans  
nent

Or  
lieuë  
point  
rade  
renu  
res,  
bre,

vingt-dix lieuës du cap Bojador en Afrique. Les lieuës dont nous nous servons dans ce Journal sont des lieuës Espagnoles, dont il en faut dix-sept & demi pour faire un degré d'un grand cercle, au lieu qu'il en faut vingt-cinq lieuës de celles de France.

Les Isles Canaries sont très-abondantes en vin, & en toutes sortes de vivres. Le sucre y vient en perfection, & donne aux habitans la commodité de confire les fruits qui y viennent en abondance, tels que sont les citrons, les limons, les oranges, & autres, & d'avoir des sucres, des vins excellens, des écailles de tortuës, des dattes, des cottons de diverses especes, des viandes & du poisson Isle de Pal- lé, des légumes, des peaux de cheyres me. vertes & passées, du sang-dragon, & quelques gommès, de l'ambre gris, & autres marchandises que les habitans vendent aux vaisseaux qui y viennent mouïller.

On compte deux cens cinquante lieuës de Lisbonne à cette Isle. Elle n'a point de port; mais seulement une rade assez grande, & d'assez bonne tenuë; mais qui n'est pas des plus sûres, sur-tout dans le mois de Decembre, parce que le vent du Midi regne

dans ce tems-là, & rend la mer si rude à la côte, qu'il est presque impossible aux chaloupes d'y débarquer, & que les vaisseaux avec quatre ancres à la mer ont souvent bien de la peine à se soutenir contre le vent & la mer qui les porte à terre avec une violence extraordinaire.

*Des Isles de Sel, de Bonaviste ou Bonne-vüe, & de Sainte Marie.*

Ceux qui partent de l'Isle de Palme, & qui ne veulent pas s'écarter beaucoup des côtes d'Afrique, & prendre du sel pour saler du poisson qui se pêche en abondance en différents endroits, & épargner ainsi leurs vivres d'Europe, ne manquent pas d'aller mouiller à l'Isle du Sel, qui est une des Isles du cap Verd, ainsi appelées, parce qu'elles sont presque vis-à-vis le cap fameux, qui est à la côte Occidentale de l'Afrique. Les Isles du cap Verd appartiennent à la Couronne de Portugal, on en compte dix grandes & petites, la plupart sont steriles, & de peu de consequence, mal peuplée, & assez souvent attaquées & désolées par les Pirates Maures, qui ont enlevés plusieurs fois

les ha  
fâche

L'  
& de  
On ce  
ci de  
nous

Ne  
grand  
arbor  
malg  
fans  
quoic  
les h  
coup  
privé  
que r  
ils vi  
neur  
dre  
fit pr  
fix ch  
& un  
char  
sa dé  
ger;  
je cr  
fable  
com  
les o  
nes,

les habitans qu'ils ont réduits dans un fâcheux esclavage.

L'isle du Sel est par les seize degrés & demi de Latitude septentrionale. On compte de l'isle de Palme à celle-ci deux cens vingt cinq lieuës ; que nous fîmes en sept jours.

Descri-  
ption de  
l'Isle du Sel.

Nous mouillâmes au Sud dans une grande anse de bonne tenuë , nous arborâmes le pavillon Portugais , & malgré cela nous fîmes deux jours sans voir aucune créature raisonnable , quoique nous eussions vû des feux sur les hauteurs , & entendu quelques coups de mousquet. A la fin ils s'ap-  
privoiserent , & s'étant bien assuré que nous étions amis & compatriotes , ils vinrent nous trouver. Le Gouverneur , qui étoit presque nud , vint rendre visite à notre Capitaine , & lui fit present de quelques poules & de six chevreaux. On lui donna du linge & un habit , dont il se revêtit sur le champ , abandonnant genereusement sa dépouille à qui s'en voulut charger ; pas un de nos gens n'en voulut : je crois qu'elle seroit demeurée sur le sable , si un des siens ne s'en fut accommodée. Il nous dit qu'il avoit sous ses ordres environ deux cens personnes , hommes , femmes , & enfans ,

qu'ils étoient assez bien armez ; mais qu'ils commençoient à manquer de poudre , parce qu'il y avoit longtemps qu'ils n'avoient eu commerce avec aucun bâtiment. Leur commerce est très-peu de chose , & ne consiste qu'en volailles ; cochons , chevres , & du sel , qui s'y produit naturellement dans les endroits les plus , bas où les grosses marées y portant l'eau de la mer , elle s'y arrête , parce que les lieux sont plus bas que le bord du rivage , & le soleil y donnant à plomb , sur-tout vers le solstice d'Été , il congele ces eaux , les cristallise , & les convertit en un sel blanc comme la neige. On prétend qu'il est corrosif , & qu'il tient beaucoup de la nature de l'alun. On ne laisse pas de s'en servir pour saler les cochons , & les chevreaux que l'on achette des habitans , & les tortuës que l'on prend en assez grand nombre en certaines saisons de l'année quand elles viennent pondre à terre , ou quand on les prend à la mer à la varre ou avec des filets. On appelle varre une grosse baguette de bois , à peu près de la longueur & de la grosseur de la hampe d'une halebarde , à un bout de laquelle on fait entrer un fer de sept à huit

Pêche des  
tortuës.

pou  
bout  
qui s  
garni  
assez  
debo  
chale  
qu'il  
ver  
craint  
ont  
moir  
la fu  
fait  
che  
la te  
donn  
tortu  
mém  
bout  
le car  
quan  
sa va  
s'enf  
attac  
mouv  
fuyant  
traîn  
dant  
cher  
coup  
dans

pouces de longueur, pointu par un bout & creusé en douille de l'autre, qui s'emboite dans la varre. Ce fer est garni d'un anneau où l'on attache une assez longue corde. Le Pêcheur étant debout sur l'avant du canot ou de la chaloupe fait nager le plus doucement qu'il est possible, c'est-à-dire, sans lever les avirons hors de l'eau, de crainte d'épouvanter les tortuës, qui ont la vûë très-perçante, & que le moindre mouvement feroit prendre la fuite. Cette sorte de pêche ne se fait que la nuit, l'obscurité n'empêche pas que le Pêcheur ne découvre la tortuë, pour peu que les étoiles donnent de lumière, l'écaille de la tortuë qui dort sur l'eau la fait voir même d'assez loin : il montre avec le bout de sa varre à celui qui gouverne le canot, la route qu'il doit faire, & quand il est à portée, il la frappe avec sa varre, dont le fer pointu & quarré s'enfonce dans l'écaille, & y demeure attaché si fortement, que quelque mouvement qu'elle se donne en s'enfuyant il ne quitte point, & elle entraîne le canot, jusqu'à ce que perdant ses forces, elle se laisse approcher : on l'assomme avec quelque coup de masse sur la tête, & on la tire dans le canot.

Nous en prîmes quelques-unes de cette maniere, & un bien plus grand nombre avec nos filets, & en les attendant à terre où elles viennent prendre leurs œufs; car heureusement pour nous, nous nous trouvâmes en cette Isle dans le tems de leur ponte. Nous en salâmes plus de deux cens, & nous en mangeâmes à discrétion pendant plus d'un mois que nous y fûmes mouillez.

Toutes les tortuës ne sont pas également bonnes. Il y en a de trois especes dont il n'y en a qu'une qui soit excellente. On] la nomme la tortuë verte ou franche. Sa chair est excellente; mais son écaille ne vaut rien, parce qu'elle est trop mince, & souvent tachée.

L'espece dont l'écaille est recherchée, & très-propre pour des ouvrages, ne vaut rien à manger, non parce qu'elle soit moins tendre & moins grasse que celle de la franche; mais parce qu'elle a une qualité purgative très-violente qui fait sortir toutes les impuretés qui sont dans les corps de ceux qui en mangent.

La troisième espece est la plus grande & la plus grosse; mais sa chair est coriace, maigre, filasseuse, d'un mauvais goût. On prétend qu'elle perd ces

mauv  
lée.  
mett  
na p  
premi  
beau  
son b  
Le  
rent  
tant  
tente  
ques  
d'enz  
Nou  
chev  
il es  
mais  
que  
en r  
en fa  
ché  
& er  
navir  
les an  
aue  
bien  
Port  
tres  
ou p  
car s  
pauv



mauvaises qualités quand elle est salée. Cependant notre Capitaine fit mettre cette espece à part. Il la destina pour les Matelots, & fit garder la premiere pour sa table. En cela, & en beaucoup d'autres choses, il fit voir son bon esprit & son experience.

Les habitans de l'Isle nous amasserent du sel, & nous en apporterent tant que nous en voulûmes, & se contenterent de vieux habits, & de quelques grosses toiles. Nous achetâmes d'eux des cochons & des chèvres. Nous salâmes cinquante cochons, les chèvres ne peuvent souffrir le sel, il est trop vif & trop corrosif; mais nous en prîmes un bon nombre que nous embarquâmes, & dont on en tiroit tous les jours ce qu'il nous en falloit. Le sel est à très-bon marché en toutes les Isles du Cap Verd, & en si grande abondance, que mille navires s'en pourroient charger tous les ans, sans que le pays en souffrit auenne disette. Tout le monde y est bien venu, même dans le tems que les Portugais sont en guerre avec les autres Nations. Cette condescendance, ou plutôt cette politique est prudente: car s'ils interdisoient à ces Insulaires pauvres & dénués de tout autre com-

merce que de celui de leur sel, & de leurs cochons, chevres, & volailles, ils seroient bientôt obligez d'abandonner ces Isles infortunées.

Isle de Bonnaviste, & ses pois.

L'Isle de Bonnaviste ou de Bonnaviste est voisine de celle du Sel. J'y allai avec la chaloupe, & j'y achetai cent sacs de pois, qui portent le nom de cette Isle, & qui sont très-bons, ils sont gris avec une petite tache noire. Ils cuisent aisément, & croissent en abondance dans cette Isle. Je les payai en toiles bleuë, vieille toiles blanche, des chapeaux raccommodez, & des merceries du plus bas prix. J'aurois enlevé plus de mille sacs de ces pois si j'avois été chargé d'en acheter une pareille quantité.

On peut dire la même chose de l'Isle de Sainte Marie; mais je n'y ai point mis à terre.

Les chevres de toutes ces Isles font tous les ans trois portées, & à chacune d'elles, elles font trois ou quatre petits. On chatre les mâles à deux mois, ils deviennent extrêmement gras, & d'un goût très-délicat: c'est assurément la meilleur viande, la plus facile à digérer que l'on puisse trouver. On estime les cabrittons des environs de Rome, & sur-tout des

mare  
brou  
vent  
J'ai g  
sans c  
je cro  
à ceu  
Les  
& au  
denta  
mais  
poisso  
à la c  
Je ne f  
de où  
& plu  
ance,  
avec c  
brasses  
envelo  
trouve  
telots  
ligne,  
poisson  
mettre  
ligne.  
ce de l  
quinze  
çons q  
d'être t  
culierer

matemmes, parce que l'herbe qu'ils  
broutent est salée, & qu'ils y trou-  
vent quantité d'herbes odoriferantes.  
J'ai goûtai des uns & des autres, &  
sans crainte de blesser ma conscience,  
je crois pouvoir donner la preference  
à ceux des Isles du cap Verd.

Les vaisseaux qui vont à S. Thomé  
& aux autres lieux de la côte Occi-  
dentale d'Afrique, ne manquent ja-  
mais d'aller faire leur provision de  
poissons à quelqu'une de ces Isles ou  
à la côte d'Afrique qui en est voisine.  
Je ne sçai s'il y a un endroit au mon-  
de où la pêche soit plus abondante  
& plus aisée. Quand on est dans une  
ance, & que la mer est belle, on pêche  
avec des filets de cent ou six vingts  
brasses de longueur, dans lesquels on  
enveloppe tous les poissons qui se  
trouvent dans cet espace, & les Ma-  
telots qui restent à bord pêchent à la  
ligne, & prennent une infinité de  
poissons. Ils ne se contentent pas de  
mettre un hameçon au bout de leur  
ligne. Ils attachent d'espace en espa-  
ce de leur principale ligne douze ou  
quinze petites lignes avec des hame-  
çons qui ne manquent presque jamais  
d'être tous garnis de poissons, parti-  
culierement des sardes, de cor-

Quantité  
de poissons,  
& leur sa-  
laison.

beaux, & d'autres especes qui sont gros, charnus, & fort propres à être salez.

La seule chose que les Pêcheurs ont à craindre, c'est d'être dévalisés par les Tuberons. C'est ainsi que les Espagnols & nous appellons certains poissons voraces & carnassiers, que d'autres Nations nomment Requin ou Chien de mer. Il me semble que ce dernier nom leur convient mieux que tout autre; car il ressemble assez à un poisson-chien: aussi les Italiens le connoissent sous le nom de *Pescé cane* ou du poisson-chien. Cet animal a pour le moins deux rateliers, & souvent trois ou quatre garnis de dents pointues, & tranchantes, qui s'emboîtant les unes dans les autres si juste & avec tant de force, qu'il coupé la cuisse & même le corps d'un homme ou d'un cheval aussi facilement qu'on couperoit un navet avec un bon couteau. Ce poisson est extrêmement hardi, il attaque tout ce qu'il trouve en son chemin, & s'il mordoit aussi facilement qu'il en a envie, il dépeupleroit la mer; mais il est obligé de se mettre sur le côté pour attraper sa proie, parce qu'il a la gueule à un bon pied du bout de son museau, & ce mou-

Description  
du Requin,  
ou Chien de  
mer.

ven  
pour  
lui.  
fait  
c'est  
que  
se te  
pein  
sauve  
que  
nage  
quan  
mon  
Ce  
nom  
la Te  
ne m  
glou  
ne se  
linge  
des r  
prop  
ces  
mais  
ils se  
jette  
chaî  
que l  
on c  
chair  
jetter

vement donne le loisir à l'animal qu'il poursuit de se sauver & de passer sous soi. Un autre inconvenient qui lui fait assez souvent manquer son coup, c'est qu'il a les vertebres aussi roide que le loup de nos forêts. Il a peine à se toutner, il change de route avec peine, & donne lieu à sa proie de se sauver. On a remarqué qu'il n'attaque jamais les hommes pendant qu'ils nagent; mais qu'il se jette sur eux quand ils veulent prendre terre ou monter dans leur canot.

Ces poissons sont en très-grand nombre aux côtes de ces Isles, & de la Terre ferme. On en trouve en pleine mer, ils suivent les vaisseaux, & engloutissent tout ce qui en tombe; ils ne sont point délicats des paquets de linge, des maillets, des marteaux, des morceaux de bois, tout leur est propre. Il n'y a pas d'apparence que ces sortes de choses les nourrissent; mais ils contentent leur avidité dont ils sont souvent les dupes. On leur jette un gros hameçon attaché à une chaîne de fer d'une brassé de longueur que l'on a lié à une bonne corde, & on couvre l'hameçon d'une piece de chair. L'animal ne manque pas de se jeter dessus, il l'engloutit; mais

quand il sent la pointe de l'hameçon qui lui pique le gosier ou les entrailles, il fait des efforts extraordinaires pour rejeter ce morceau fatal. On lui donne le tems de se débattre, de se fatiguer, & de perdre ses forces, & pour lors on le jette dans le vaisseau où l'on acheve de l'assommer à coups de masses.

Les Espagnols mangent ce poisson, & le trouvent bon. Nous sommes plus délicats nous autres Portugais, & il faudroit que nous fussions réduits aux dernières extrémités de la faim pour nous servir de cette viande. Ce n'est pas que la chair de ce poisson ait rien de mauvais, ni de venimeux; mais elle est dure, coriace, filasseuse, & sent un peu le bouquin. Les endroits les plus mangeables sont depuis le défaut des côtes jusque sous le ventre. Lorsque l'on prend des femelles, que l'on dit être encore plus carnassières & plus méchantes que les mâles, & par conséquent bien plus à craindre, parce qu'elles ont des petits dans le corps. On tire ces petits innocens, on les fait dégorger pendant un jour dans une baille pleine d'eau de mer que l'on change trois ou quatre fois, & on les mange. Leur chair est très-

délic  
de la  
des i  
nfoie  
J  
sou  
firer  
ce.  
gues  
quel  
glou  
accr  
ces  
qui  
ger  
tout  
Al  
gea  
gros  
quo  
& le  
pren  
L  
con  
moi  
ran  
jusc  
me  
vie  
bass  
auc

délicate & très-saine. Il faut observer de la faire bien cuire, car il y auroit des indispositions à craindre, si on en usoit autrement.

J'ai dit que ces animaux dévalisent souvent les Pêcheurs. Les nôtres en firent plusieurs fois la triste expérience. Lorsqu'ils tiroient à bord leurs lignes toutes chargées de poissons, quelqu'un de ce animaux venoit engloutir la ligne où les poissons étoient accrochez, & sans s'embarasser de ces foibles hameçons, ni de la corde qui ne leur coûtoit à couper qu'un léger coup de dent, ils emportoient toute l'esperance du pauvre Pêcheur. Alors tout le monde couroit à la vengeance. On jettoit promptement un gros hameçon, & le gourmand ne manquoit gueres d'être pris & assommé, & les pieces de sa chair servoient à en prendre d'autres.

Les vaisseaux qui ne veulent pas reconnoître les Isles du cap Verd, ni y mouïller, & qui ont affaire à Arguin rangent la côte depuis le cap Bojador jusqu'au cap Blanc. Cette pointe si fameuse est difficile à trouver quand on vient du large, parce qu'elle est très-basse & peu avancée à la mer, elle n'a aucuns arbres, ni aucunes des autres re-

connoissances qui peuvent diriger les Pilotes. Il faut qu'ils la trouvent par sa Latitude ou par leur estime. Moyens assez souvent impraticables & toujours sujets à caution, sur-tout le dernier.

Notre Capitaine avoit des marchandises à remettre à Arguin. Il falloit y aller, & pour cela regagner en faisant des bordées. La Latitude d'Arguin est par les vingt degrés quarante-cinq minutes de Latitude septentrionale, éloignée du cap Blanc d'environ vingt lieuës.

Nous doublâmes le cap Blanc qui fait avec un grand banc de sable qui est au Sud une très-grande anse où il y a plusieurs autres bancs, qui en rendent la navigation fort dangereuse pour les petits bâtimens, & impossible aux grands. Nous mouillâmes entre le cap Blanc & celui de Sainte Anne, Est & Oüest, à moitié de distance de l'un à l'autre sur sept brasses d'eau, bon fonds & de bonne tenuë, & j'eus soin de conduire les marchandises dans la chaloupe jusqu'à Arguin, où elles étoient destinées.

On compte environ vingt lieuës du cap Blanc à l'Isle d'Arguin, & environ quatorze du lieu où nous étions

moüi  
qu'ell  
golph  
quar  
sept  
lieuë  
trois  
& Oü  
rous  
l'Oü  
& sab  
longu  
dont  
n'en  
cens

Le  
te du  
de le  
toise  
deux  
fense  
excep  
petit  
paliss  
forme  
toise  
demi  
res &  
né de  
vern  
garn



moüillés. Cette Isle qui toute petite qu'elle est, donne le nom à ce grand golphe, est par les vingt degrez & quarante-cinq minutes de Latitude septentrionale. Elle a environ une lieuë de longueur Nord & Sud, & trois quarts de lieuë de largeur Est & Oüest. Elle est accessible presque de tous côtez, elle est accompagnée à l'Oüest de deux petites Isles désertes & sabloneuses d'environ une lieuë de longueur, & de mille pas de largeur, dont celle qui est l'Oüest d'Arguin n'en est éloignée que de quatre à cinq cens pas.

Le Fort d'Arguin est bâti à la pointe du Nord-Oüest. La face qui regarde le Sud n'a guères plus de quarante toises, c'est une courtine flanquée de deux demi-bastions, de peu de défense, sans fossé ni chemin couvert, excepté devant la porte où il y a un petit ouvrage quarré formé par deux palissades. Le reste de son enceinte est formé par un assez bon mur de quatre toises de hauteur, & d'une toise & demi d'épaisseur, percé de meurtrières & d'embrasures, & tout environné de la mer qui bat au pied. Le Gouverneur étoit Portugais, & avoit une garnison d'environ quarante hommes

Fort d'Arguin.

de notre nation qui s'ennuyoient dans ce triste lieu, qui étoit plutôt pour eux une prison qu'une Forteresse. Il y avoit aussi un Facteur & quelques Commis pour faire le commerce avec les Maures des environs. Ce commerce consiste en esclaves Noirs ou Negres que les Maures vont enlever sur les bords du fleuve Niger, en gomme, en dents d'éléphant, en cuirs verts, c'est-à-dire, qui ne sont pas passés, en plumes d'autruches, en quelque peu d'or, & en ambre gris qu'ils trouvent quelque fois sur les bords de la mer. On leur donne en échange des toiles de toutes façons, c'est-à-dire, d'Europe & des Indes, des clinqualleries, du fer en barres & travaillé de plusieurs façons, eau de-vie, & autres semblables marchandises, sur toutes lesquelles il y a des profits très-considérables à faire, tant dans la vente que sur les retours.

Marchan-  
dises de  
traite avec  
les Maures.

Cette Isle est absolument privée d'eau douce, & on seroit obligé de s'en aller fournir assez loin de là en terre ferme, sans deux grandes citernes qui sont à une portée de mousquet du Fort, où les eaux de pluie, qui jointes à des sources qui sont dans le fond de ces cavités, fournissent abondamment

ment  
taine  
gez se  
fourni  
moute  
de ou  
jours  
reven  
chand  
tres p  
Le  
aussi f  
éparge  
re plu  
Pen  
étoien  
la pèc  
ce gol  
sons u  
glois a  
en a q  
livres.  
Les fo  
vent d  
Il aval  
chande  
de l'ha  
les, il  
la guer  
quel il  
fait no  
T

ment de l'eau au Fort, & à une centaine de cases de Mores qui se sont logez sur l'Isle. Ce sont ces Mores qui fournissent la garnison de bœufs, de moutons, de chevres & de bled d'Inde ou de Mahis. Je demurai quatre jours en mon voyage, tant pour aller & revenir, que pour décharger les marchandises, & en charger quelques autres pour le Portugal.

Le Gouverneur du Fort envoya aussi sa barque à notre bord, & nous épargna par ce moyen la peine de faire plus d'un voyage.

Pendant mon absence, ceux qui étoient demeurés à bord s'occupèrent à la pêche. Elle est très-abondante dans ce golphe. On prit entre autres poissons une espece de Morue que les Anglois appellent vieilles femmes. Il y en a qui pèsent jusqu'à cent cinquante livres. Ce poisson est fort gourmand. Les foyes de ceux qui ont été pris servent d'appas pour en prendre d'autres. Il avale l'hameçon & l'appas sans marchander; mais quand il sent la pointe de l'hameçon qui lui pique les entrailles, il renverse tous ses intestins par la gueulle, & ce mouvement par lequel il croit se dégager de l'hameçon le fait noyer, & on le tite aisément à

bord. Il est gras, sa chair est très-blanche & d'un très-bon goût. Elle porte bien le sel, & se conserve à merveille, soit qu'on la fasse sécher au vent ou au soleil après qu'elle a pris sel, soit qu'on la conserve dans la saumure. Quand on mange ce poisson frais, on prétend qu'il est meilleur après qu'on l'a saupoudré, & qu'on l'a laissé sous le sel pendant trois ou quatre heures.

Les Mores des environs vinrent trafiquer à notre bord. Ce sont de maître fripons, sans honneur, & sans bonne foi, fourbes & menteurs au dernier point. Ils sont Mahometans, ils haïssent mortellement les Chrétiens, & quand ils en peuvent attraper quelqu'un à la campagne, ils le tuent ou le vont vendre aux Maures de Miquenez qui le tiennent dans un esclavage plus dur que la mort.

Maures  
d'Arquin.

Nous achetâmes d'eux quelque partie de plumes d'autruche, des œufs de ces animaux, & quelques livres d'ambre gris. Il faut être habile pour ne pas être trompé sur cette marchandise. Ils savent la falsifier & en augmenter le poids en coulant dans les morceaux du sable ou de petits morceaux de plomb.

Enfin après un séjour de dix jours dans ce golphe nous levâmes l'ancre, & rangeant la terre à une ou deux lieues de distance, nous passâmes devant l'embouchure du fleuve Niger, dans lequel les plus gros vaisseaux pourroient entrer si elle n'étoit pas fermée par une barre de sable, sur laquelle la mer brise d'une maniere effroyable. Les Noirs qui habitent sur cette riviere ne laissent pas de franchir ce passage dangereux dans leurs canots; mais il faut être Negre pour l'entreprendre.

Isle de  
Gorée.

Nous découvrîmes le lendemain la petite Isle de Gorée qui est au Sud d'un cap appelé le cap verd facile à connoître par la quantité d'arbres toujours verts qui sont dessus, & par deux montagnes rondes qui en sont voisines qu'on appelle les mammelles. Mais nous vîmes en même-tems un bâtiment qui portoit sur nous. Nous nous pavoisâmes, & dans un moment nous fûmes en état de nous défendre, s'il étoit ennemi. Nous déployâmes notre pavillon, & nous l'assurâmes d'un coup de canon. Il fut long-tems à balancer s'il mettroit son pavillon. A la fin il hissa le pavillon de Salé qui étoit vert & avec un croissant blanc au

milieu. Il nous tira en même-tems trois coups de canons à balle. Nous lui répondîmes vivement, & lui gagnâmes le vent. C'étoit un vaisseau de seize pieces de canons, tous de petit calibre; mais qui paroissoit fort chargé de monde. Nous avions vingt-quatre canons de six à huit livres de balle; mais nous n'étions que cinquante-huit hommes. Malgré cela notre Capitaine nous dit que notre fortune étoit faite si nous prenions ce bâtiment. Cela nous encouragea tellement que tout le monde cria qu'il le falloit aborder. Tout beau, dit le Capitaine, ils sont en trop grand nombre, il faut les éclaircir. Comme nous sommes maîtres d'aborder ou de refuser l'abordage, donnons-nous un peu de patience. Il fit tirer à mitrailles, & nous vîmes en peu de momens que nous leur faisions bien du dommage: car ils jetoient des cris affreux, & à la fin on voyoit le sang qui couloit par les dalots. Ils soutinrent pourtant ce combat défavantageux pendant plus de deux heures. A la fin ils amenèrent leur pavillon & laissèrent tomber leurs huniers. Notre Capitaine leur cria de mettre leur canot à la mer & de venir à bord. Le Rais qui étoit un renegar

Combat  
contre un  
vaisseau de  
Salé.

Prise du  
vaisseau.

Espag  
quart  
avec  
cût.  
l'em  
aux f  
le bra  
lui c  
donn  
qui re  
trois  
vingt  
Pon t  
j'allai  
posse  
car en  
tois a  
core e  
claves  
avoie  
cher.  
étoien  
sez. J  
mer p  
la dou  
rurgie  
les ma  
& pu  
bord p  
rions  
ves. N

Espagnol, demanda s'il y auroit bon quartier. On le lui promit. Il vint avec vingt-cinq hommes. On les reçut. Nos gens les déchargèrent civilement de leurs habits, & les mirent aux fers. On pensa le Rais qui avoit le bras gauche cassé. On acheva de le lui couper, & notre Capitaine lui donna son lit. On renvoya le canot qui revint encore chargé de monde. En trois voyages il nous apporta quatre-vingt hommes que l'on reçut, & que l'on traita comme les premiers, & j'allai par ordre du Capitaine prendre possession du bâtiment, & l'amariner: car en qualité de premier Pilote j'étois aussi Lieutenant. J'y trouvai encore dix Maures, douze Chrétiens esclaves, & environ trente Noirs qu'ils avoient enlevés à la côte en allant pêcher. Le pont & les deux gaillards étoient couverts de morts & de blessés. Je les fis dépouiller & jeter à la mer pêle mêle, afin de leur épargner la douleur des opérations de nos Chirurgiens. Je fis laver le pont, épisser les manœuvres qui étoient coupées, & puis j'allai tenir conseil à notre bord pour déterminer ce que nous feroions de notre prise, & de nos esclaves. Nos gens vouloient qu'on en jet-

tât une partie à la mer, parce qu'étant en plus grand nombre que nous, ils pourroient se revolter, rompre leurs fers, & se rendre maîtres de notre bâtiment. On contesta long-tems, car la chose étoit délicate; à la fin je dis que j'avois trouvé à leur bord un bon nombre de fers, & qu'il me paroïssoit inhumain de leur donner la mort étant maîtres d'eux, & pouvant les empêcher de nous pouvoir nuire. Je proposai de les enchaîner deux à deux par un pied, & par un bras, & de leur déclarer que le premier qui feroit le moindre semblant de vouloir se revolter, on les passeroit tous sans miséricorde au fil de l'épée. On convint de cela, ils furent tous enchaînez. On en mit vingt sur la prise avec quinze Chrétiens, & nous résolûmes de remonter aux Isles du Cap Verd, afin d'y vendre notre prise & nos esclaves. Les douze Chrétiens esclaves furent incorporez dans nos équipages & nous changeâmes de route, & remontâmes à bordées pour regagner les Isles du Cap Verd. Les vents nous favorisèrent. En quatorze jours nous gagnâmes l'Isle de S. Jacques. C'est la capitale des Isles du cap Verd. Elle est située par les quinze degrés de La-

Isle de S.  
Jacques au  
cap Verd.

titud  
dix-  
sept  
mont  
Rivie  
dans  
entre  
au m  
qui a  
confi  
pierr  
mode  
neur  
de C  
tilsho  
qui  
qu'ils  
sous l  
O  
se, q  
Capi  
gran  
Portu  
avec  
Juge  
de m  
dans  
dans  
tenda  
duit  
cher



titude septentrionale. On lui donne dix-sept lieuës de longueur sur six à sept de largeur. Elle est extrêmement montagnaeuse. On appelle Ribera ou la Riviere la ville capitale. Elle est bâtie dans un fond de mediocre étendue entre deux montagnes fort hautes, au milieu desquelles passe une riviere qui a donné le nom à la ville, qui consiste en cinq ou six cens maisons de pierre assez bien bâties, & assez commodes. Elle est la demeure du Gouverneur qui n'a pourtant que la qualité de Corregidor, & de plusieurs Gentilshommes Portugais & Castillans qui ont leurs biens à la campagne qu'ils font valoir par leurs esclaves, sous la conduite d'un Commandeur.

On peut croire, sans que je le dise, que nous fûmes bien reçus. Notre Capitaine fut regardé comme le plus grand Officier qu'eût la Couronne de Portugal. Le Gouverneur le traita avec une distinction particuliere. Les Juges de terre & de marine en firent de même. On mit nos Saltins esclaves dans les prisons publiques, & le Rais dans une maison particuliere en attendant qu'il fût en état d'être conduit à l'Inquisition, & de là au bucher à moins qu'il ne se convertît,

& ne donnât de bonnes preuves de son repentir ; mais afin que sa mort ne portât aucun dommage à nos intérêts ; on le fit entrer dans le dixième que nous étions obligez de donner au Roi pour la prise que nous avions faite. A l'égard des Chrétiens ils furent déclarés libres , & il leur fut permis de prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos. Il sembloit que les Negres qui avoient été enlevez par le Corsaire auroient dû être traitez comme les Chrétiens ; mais on reflexit prudemment qu'ils avoient perdu leur liberté , ayant été pris par les Maures , & qu'étant esclaves quand ils étoient tombez entre nos mains , ils n'avoient point d'autre liberté à attendre que celle que leur donneroit le Baptême que ceux qui les acheteroient ne manquoient pas de leur faire recevoir. Cela leur devoit suffire , puisque c'est le plus grand bien qu'on leur pouvoit procurer.

On fit l'inventaire de notre prise. Nous trouvâmes quatre-vingt-onze esclaves Maures , & trente-trois Negres , dont le dixième du Roi étant ôté , il nous en restoit encore cent dix-huit , outre les quatre dont on avoit fait present au Capitaine outre

sa pa  
l'autr  
firen  
crusa  
furen  
crusa  
dixiè  
la ve  
f. des  
port  
pour  
dix l  
moi  
Pilon  
deux  
tre d  
autre  
tres  
Mau  
lage  
n'eu  
sez a  
perd  
tems  
men  
pref  
étoi  
N  
à S.  
nou  
avie

fa. part. On les vendit l'un portant l'autre soixante crusades, qui produisirent six mille quatre cens quarante crusades. Le bâtiment & ses apparaux furent vendus deux mille huit cens crusades, dont le Roi eût aussi son dixième, les frais de l'inventaire & la vente monterent à douze cens crusades, & ce qui resta fut partagé en portions égales, sçavoir, un quart pour les propriétaires du bâtiment, dix lots pour le Capitaine, six pour moi comme Lieutenant & premier Pilote, trois pour le second Pilote, deux pour le troisième & pour le maître des Matelots, & un pour tous les autres. Les habits, les armes, & autres choses qui avoient appartenu aux Maures furent regardez comme pillage & partagez également. Nous n'eûmes dans ce combat que six blesez assez legerement, & les Maures y perdirent cent trente hommes. Il étoit tems qu'ils se rendissent : car le bâtiment faisoit eau de tous côtez, & presque toutes leurs manœuvres étoient coupées.

Nous demeurâmes trente-cinq jours à S. Jacques. Nous fîmes de l'eau, & nous remplaçâmes les vivres que nous avions consommés, & les munitions

de guerre du Corsaire servirent à remplacer les nôtres.

Cette Isle est extrêmement montagneuse, & presque toutes ces montagnes sont encore couvertes d'arbres. Les habitans ont négligé de défricher les sommets, parce qu'ils ont reconnu que le terrain étoit pierreux, & peu propre à être cultivé. Mais les revers & les fonds sont excellens, & produisent abondamment tout ce qu'on leur fait porter. On peut regarder tous ces endroits comme des jardins délicieux, remplis des plus beaux arbres fruitiers que l'on puisse imaginer comme orangers, citronniers, limoniers, palmiers, pommiers & poiriers d'Europe, des figuiers de toute espece, & des cocotiers les plus beaux du monde. Il y a une quantité prodigieuse de cotonniers qui font le meilleur revenu des habitans, qui ont établi des manufactures de toiles de différentes façons, dont ils font un commerce fort avantageux avec les Maures & les Noirs de la côte d'Afrique qui en est voisine. On avoit commencé à y cultiver les cannes à sucre; mais soit qu'elles n'y viennent pas bien, soit que leur commerce de toiles leur rendit plus de profit, ils avoient

aban  
avoit  
avoit  
car l  
ne à  
lant  
suite  
d'au  
& f  
très  
tes c  
Il e  
de f  
peu  
tem  
du  
fou  
ex  
L  
l'an  
blan  
qu'  
bon  
les  
de  
le  
per  
Ile  
bu  
&

abandonné cette culture. Le froment avoit eu le même sort, & en cela ils avoient marqué trop d'impatience; car si le froment venu d'Europe a peine à se naturaliser dans ce climat brûlant, il est certain qu'il s'y fait dans la suite, comme on l'a expérimenté dans d'autres endroits entre les Tropiques, & sur-tout au Mexique où il vient très-bien, & où l'on fait deux récoltes chaque année dans la même terre. Il est vrai que la première & la seconde fois qu'on le cueille, il rend très-peu de grains; mais ces grains étant semés produisent les plus beaux épis du monde, les plus longs, les mieux fournis, & qui donnent une farine excellente.

Les cotonniers rapportent deux fois l'année: le coton est long, fin & d'une blancheur à éblouir. Aussi les toiles qu'on en fait sont très-belles & très-bonnes, & ne le cederoient pas à celles des Indes, si'on avoit dans le pays de meilleurs ouvriers.

Outre le Corregidor qui est comme le Gouverneur general, de qui dépendent les Corregidors des autres Isles, les nobles & les plus notables bourgeois s'assemblent tous les ans, & élisent deux Officiers ou Juges qui

doivent être pris alternativement des corps de la noblesse & de la bourgeoisie, l'un desquels est Juge de l'Amirauté, c'est-à-dire, de tout ce qui a du rapport aux choses de la marine, & l'autre est le Juge civil & criminel, & décide avec six Oydors ou Conseillers tous les différends qui arrivent entre les habitans de cette Isle & des autres qui y ont recours par appel des Sentences des autres Juges.

A proprement parler, on ne reconnoît que deux saisons dans ces Isles. Celle des pluyes qui leur tient lieu d'hiver, & celle de la secheresse qui est leur Eté. La premiere commence au mois de Juin lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer ou de l'Ecrivisse. Les pluyes tombent alors avec violence, & presque sans discontinuation. Les Portugais l'appellent *la Luna de las Aguas*, ou la Lune des eaux. Au commencement du mois d'Août les pluyes commencent à être moins abondantes, aussi ne sont-elles plus si nécessaires. Les terres sont suffisamment abreuvées, & on sème le mahis bled de Turquie, ou gros mil; car ces noms sont synonymes, & signifient la même chose. On sème en même-

tems  
autre  
fraic  
grain  
vidit  
chale  
les fa  
veille  
viro  
re, e  
ou a  
cœill  
tes fo  
te po  
Ce  
se cor  
s'ils  
terres  
fin de  
secon  
cemb  
recolt  
premi  
excess  
teme  
l'hum  
imbib  
en éra  
faire  
semen  
sein.

tems les pois, les fèves, & toutes les autres légumes & le ris. La terre rafraichie par la pluye, & même engraisée, reçoit avec une espece d'avidité tous ces grains differens, la chaleur qui est toujours vehemente les fait germer. Ils poussent à merveille, & en quarante jours ou environ on fait les récoltes, c'est-à-dire, que dans le mois de Septembre ou au commencement d'Octobre on cueille & on serre une recolte de toutes sortes de graines plus que suffisante pour toute une année.

Ceux qui sont bons œconomes ne se contentent pas de cette recolte, & s'ils ont eu soin de préparer leurs terres, ils sement encore une fois à la fin de la saison pluvieuse, & font une seconde recolte dans le mois de Decembre. Il est vrai que cette seconde recolte est moins abondante que la premiere, parce que la chaleur excessive ayant consommé promptement la plus grande partie de l'humidité dont les pluies avoient imbibé la terre, elle ne se trouve plus en état d'en fournir suffisamment pour faire croître les graines & les autres semences qu'on a répandues dans son sein. Elle ne laisse pas de produire

suffisamment pour les habitans, quand même elle seroit seule.

Ces deux récoltes leur donnent le moyen d'élever un nombre prodigieux de volailles de toutes les espèces. Les vaisseaux qui y passent en font bonne provision; car elles y sont à très-bon marché, & comme la nourriture qu'on leur donne est très-bonne, elles y sont excellentes.

Il y a des bœufs, mais en moindre quantité qu'ils n'y devroient être. C'est la faute des habitans qui sont indolens, & qui se reposent de tout le travail de leurs habitations sur leurs esclaves.

Les moutons & les chèvres y sont par milliers, & sont très-bons, parce que ces animaux paissent des herbes fines qui leur donnent un fumer délicieux. Ceux qui sont un peu entendus ne se contentent pas du sel dont les herbes du bord de la mer sont naturellement empreintes, ils donnent à ces animaux des piéces de sel, qu'ils lèchent, & qui aiguise leur appetit, les fait devenir plus gras & de meilleur goût.

Le trafic de ces Peuples est peu considérable avec les Maures & les Noirs des environs, puisqu'ils n'ont

à tro  
de ce  
cerie  
qui p  
leurs  
de les  
J'a  
Il se  
roien  
rature  
a de  
tugain  
trioce  
reten  
ces d  
oblige  
vû qu  
difficu  
autres  
ont e  
l'ancie  
roien  
Inquit  
ne po  
il ne  
res &  
bles à  
rale a  
accou  
Au  
les mi



à troquer avec eux que leurs toiles de coton, & quelque peu de merceries qu'ils reçoivent des vaisseaux qui passent chez eux en échange de leurs volailles, de leurs moutons, & de leurs chèvres.

J'ai vû peu de cochons chez eux. Il semble pourtant qu'ils en pourroient avoir quantité, vû la température de l'air, & la facilité qu'il y a de les nourrir. Si je n'étois pas Portugais, je croirois que mes compatriotes les Insulaires de S. Jague ont retenu quelque chose des observances de la Loi de Moysé; mais je suis obligé de leur rendre justice. J'en ai vû qui mangeoient du cochon sans difficulté, du lapin, de l'anguille, & autres viandes prohibées à ceux qui ont encore quelque attachement à l'ancienne Loi. D'ailleurs ils ne seroient pas Juifs impunément. Il y a un Inquisiteur à S. Jague; & quoiqu'il ne pousse pas les choses à l'extrémité, il ne laisse pas de faire les procédures & de les envoyer avec les coupables à Lisbonne où l'Inquisition generale acheve les procès en la maniere accoutumée.

Au reste on pratique dans cette Isle les mêmes dévotions qu'en Portugal.

On fait des processions, on se flagelle à merveille, & quand ces cérémonies sont achevées, on a d'autres exercices qui ne sont pas si édifiants; tout le monde s'en mêle; on court les rues toute la nuit armé jusqu'aux dents, & on va chercher la bonne fortune, comme si on avoit oublié qu'on a encore les épaules écorchées par les coups de fouet qu'on vient de se donner pour les péchez passez. Cette conduite paroîttra extraordinaire à ceux qui ne sont pas accoutumés à nos manieres; mais ils doivent faire attention que chaque pays a ses usages, & que les Espagnols & les Italiens pensent comme nous, & sont dans les mêmes usages.

Au reste le commerce de toutes ces Isles, sans excepter même celui de S. Jague, est si peu considerable que les nobles & le peuple sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas étaler le faste que notre nation affecte dans ses habits & dans ses meubles. Pour la table tout le monde sçait que nous faisons profession d'une très-exacte frugalité. Quoique beaucoup de ces Messieurs vinssent souvent manger à notre bord où notre Capitaine les traitoit splendidement, il n'y en eût qu'un

seul  
chez  
appa  
rer  
mauv  
qui y  
seul  
ce qu  
étoie

Ne  
ment  
les,  
lettre  
nous  
voien  
pitain  
près

Le  
sur to  
friqu  
trans  
solun  
que  
de l'i  
nioc  
& au  
porte  
il y  
faire.

On  
de l'

seul qui nous invita à venir dîner chez lui. C'étoit sans contredit le plus apparent de la ville, & je puis assurer que je n'ai de ma vie fait un si mauvais repas; car excepté le fruit qui y étoit en abondance, un homme seul auroit eu peine à se rassasier de ce qu'on nous servit pour huit qui étoient à table.

Nous reçûmes pourtant le paiement de notre prise, partie en toiles, partie en argent, & partie en lettres de change sur Lisbonne dont nous nous serions deffiez si elles n'avoient pas été endossées par un Capitaine Anglois qui étoit mouillé auprès de nous.

Le principal negoce que l'on fait sur toute la côte Occidentale de l'Afrique est de Negres esclaves que l'on transporte au Bresil, où ils sont absolument necessaires pour la fabrique du sucre, du tabac, du rocon, de l'indigo; pour la culture du manioc, pour scier les bois de teinture, & autres marchandises que l'on transporte en Europe, & sur lesquels il y a des profits considerables à faire.

On tire aussi du morphil, c'est-à-dire, de l'ivoire ou des deffenses d'élé-

phant des mêmes endroits, des dents de cheval marin dont la matiere est un ivoire bien plus blanc & plus dur que les deffenses d'éléphant ; mais qui sont bien moins longues. Les plus grandes n'excedent pas dix-huit pouces de longueur.

Le commerce de la côte de Guinée est bien plus considerable outre les esclaves, le morphil & autres choses, on y trafique de l'or en poudre que les Negres recüeillent dans le sable des rivieres. On l'appelle or de lavage, parce que c'est en lavant le sable de ces rivieres qui passent par des mines d'or que les pluyes & les torrens entraînent, & que l'on recüeille à quelque distance du bord de la mer. La côte qui en produit davantage est celle de la Mine.

Les Portugais étoient en possession du château que les François y avoient bâti, il y avoit bien des années. Ils en avoient été débusquez par les Hollandois qui en étoient alors en possession, & prétendoient des droits également honteux à notre nation, & onereux à notre commerce.

À la fin nous mîmes à la voile, & nous portâmes sur la grande riviere, autrement le Niger. C'est à ce qu'on

dit u  
mon  
cou  
bon  
trée  
caus  
aucu  
s'y f  
en e  
du R  
paye  
C  
de L  
ciens  
du N  
foit  
Cou  
à ere  
raiso  
Nige  
le N  
des e  
mau  
fier l  
fa cr  
Nil  
croys  
te au  
dans  
caus  
pres

dit une des plus grandes rivières du monde, tant pour la longueur de son cours, que pour sa profondeur & l'abondance de ses eaux. Mais son entrée impraticable aux bâtimens est cause que nous n'y faisons presque aucun commerce, & que celui qui s'y fait est réservé aux Fermiers qui en obtiennent le privilège privatif du Roi moyennant une somme qu'ils payent tous les ans à son trésor.

Ce fleuve est par les onze degrés de Latitude Septentrionale. Les anciens ont cru que c'étoit une branche du Nil, quoique le cours de celui-ci soit au Nord, & celui du Niger au Couchant. La raison qui les portoit à croire une chose si éloignée de la raison, c'est qu'il se trouvoit dans le Niger les mêmes animaux que dans le Nil: Je veux dire des crocodiles, des chevaux marins, & autres animaux. Ils disoient encore pour fortifier leur opinion, que le Niger avoit sa crûe & ses débordemens comme le Nil, & dans le même-tems. D'où ils croyoient pouvoir conclure que cette augmentation extraordinaire d'eau dans ces deux fleuves venant d'une cause inconnüe, qui augmentoit presque à l'infini la quantité d'eau

que les sources donnent ordinairement, il falloit que ces deux fleuves n'eussent qu'une même origine, ou que l'un fût une branche de l'autre. Ce raisonnement tout pitoyable qu'il est n'a pas laissé de trouver des partisans & des gens assez entêtés pour ne pas vouloir demeurer d'accord que l'accroissement du Nil ne vient pas de l'accroissement des eaux, dans les sources qui le produisent mais des pluyes qui tombent régulièrement tous les ans entre les deux Tropiques, lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer ou quelques jours devant ou après. Ce sont ces pluyes extraordinaires qui grossissent ces deux rivières. Il est très-inutile de chercher d'autre raison de leurs crues & de leurs débordemens. Si les pluyes sont retardées ou avancées comme cela arrive quelquefois, la crue des fleuves est avancée ou retardée, & si les pluyes durent plus ou moins qu'à l'ordinaire, on remarque la même augmentation ou la même diminution dans la rivière: d'où il faut conclure que les pluyes tombant également aux environs du Niger, comme elles font aux environs du Nil, c'est à elles seules que ces fleuves doivent leur accrois-

feme  
de l'a  
branc  
sonne  
loin  
vûe  
voya  
Ne  
fois l  
nous  
viere  
très-  
une b  
ce qu  
qui f  
& le  
l'on  
gres.  
plus  
nous  
trée  
s'éter  
Na  
de Se  
noitr  
est vo  
Lion.  
a dor  
au p  
ches  
oblig

fement, sans qu'ils dépendent l'un de l'autre, & sans que l'un soit une branche de l'autre. Mais ces raisonnemens nous meneroient trop loin, & nous feroient perdre de vûë le point principal de notre voyage.

Nous reconnûmes pour la seconde fois l'Isle de Gorée, & le lendemain nous passâmes l'embouchure de la riviere de Gambie. Celle-ci quoique très-considerable est sans contredit une branche du Niger, du moins c'est ce qu'assurent les Nègres Mandignes, qui sont les plus grands voyageurs, & les plus ardens Negocians que l'on connoisse parmi tous les Nègres. Nous n'en approchâmes pas plus près de six lieuës, car outre que nous n'avions rien à y faire, son entrée est semée de bancs dangereux qui s'étendent assez loin au large.

Nous arrivâmes enfin à la riviere de Serrelionne. Il est aisé de la connoître par la haute montagne qui en est voisine qui porte le nom de Sierra-Liona ou de montagne des Lions, & a donné le nom à la riviere qui coule au pied. Nous en étions assez proches, & le calme qui nous prit nous obligea de mouïller, de crainte que

Montagne  
& riviere de  
Serrelion-  
ne.

le courant qui étoit fort, & qui portoit au large ne nous entraîna malgré nous. Cette manœuvre donna lieu à quelques canots de Negres de nous venir découvrir, & après qu'ils nous eurent reconnus amis de venir à bord, & de nous apporter des poules & des moutons que nous eûmes pour des couteaux & d'autres merceries de peu de valeur. Ils nous demanderent si depuis deux mois nous n'avions pas vû un vaisseau de Maures. Par la peinture qu'ils nous en firent, nous reconnûmes que c'étoit justement le Sal-tin que nous avions pris. Nous le leur dîmes, & ces pauvres gens en témoignèrent une joye extraordinaire. Ils nous demanderent ce que nous en avions fait, & si nous n'avions pas tué tous ces méchans voleurs. Nous leur repondîmes que nous en avions tué cent trente, & que nous avions vendu les autres avec le vaisseau. Ils auroient été plus contents si nous les avions tous jettés à la mer. Ils nous remercièrent pourtant de ce que nous avions fait, & un des canots étant retourné à terre revint au bout de quatre heures avec un présent de volailles, de moutons, & de chèvres que leur Roi nous en voyoit pour nous re-

merc  
livre  
levé  
N  
laisse  
par c  
pres  
sien  
autre  
bien  
pour  
dire  
traite  
xante  
tagee  
N  
pitain  
fume  
galle  
nous  
merc  
mah  
de six  
en ce  
nous  
uns d  
N  
mes  
quoi  
pour  
gner



mercier de ce que nous les ayons délivrez de ces pirates, qui avoient enlevé deux de leurs canots pêcheurs.

Notre Capitaine n'eût garde de se laisser vaincre en matiere de politesse par ce Prince Negre. Il lui envoya un present bien plus considerable que le sien, & ce Prince y répondit par un autre present d'un jeune esclave fort bien fait, qu'il le pria d'accepter pour son service particulier. Il lui fit dire en même tems, que s'il vouloit traiter des esclaves, il en avoit soixante dont il lui feroit une traite avantageuse.

Nous acceptâmes le parti. Le Capitaine & moi allâmes à terre; nous fûmes reçus à merveille, & bien régallez, & on convint du prix que nous payâmes en toile de coton, & merceries. Nous eûmes encore du mahis & des pois pour les nourrir plus de six mois, & après avoir séjourne en cette rade pendant huit jours, nous nous séparâmes fort contents les uns des autres.

Nous mîmes à la voile & doublâmes les bancs de Sainte Anne, après quoi nous mîmes le cap au Sud-Est pour ranger la côte sans nous en éloigner de plus de cinq à six lieues. Nous

Commerce  
d'esclaves  
avec le Roi  
de Serre-  
lionne.

reconnûmes le cap Miserando, & ensuite celui des Palmes, & nous allâmes mouïller au village appelé le grand Drouin où nous tirâmes un coup de canon sans balle, & mîmes notre pavillon. Il y avoit plusieurs canots à la pêche qui se retirèrent tous à terre, un seul excepté qui vint nous reconnoître, & qui après s'être bien assuré que nous étions amis, vint à bord, & presenta quelques poissons à notre Capitaine. Il n'y avoit dedans que trois Negres grands & forts, qui parloient Portugais assez bien pour se faire entendre. On les fit boire, & on leur paya leur poisson. Ils nous demandèrent si nous voulions traiter, & quelles marchandises nous avions. On leur en montra de plusieurs especes; mais l'eau-de-vie fut celle qui parut plus de leur goût. Nous leur demandâmes à notre tour quelles marchandises on trouvoit chez eux. Ils dirent qu'ils avoient des esclaves, du morphil, de la maniguette & de l'or; mais en petite quantité. On leur dit d'aller avertir leurs compatriotes d'apporter leurs marchandises à bord. Ils en firent quelque difficulté, parce que notre Capitaine n'avoit pas fait le serment d'amitié

d'amitié. Il le fit. Ce serment consiste à se mettre quelques gouttes d'eau de la mer sur les yeux, ayant un pied sur le bord de la chaloupe, & l'autre sur la précinte du vaisseau. Cette cérémonie achevée, ils partirent fort contents, & revinrent deux heures après accompagnés de plus de vingt autres canots, dans chacun desquels il y avoit quatre ou cinq hommes, qui n'avoient pour toutes armes que leurs couteaux. Comme ce grand nombre de Negres qui monterent presque tous dans notre vaisseau pour nous donner de l'ombrage, notre Capitaine fit prendre les armes, & mit vingt hommes armés, & prêts à faire feu sur chaque gaillard. Ils nous amenèrent environ trente esclaves; mais on n'en acheta que dix-huit, les autres étant vieux, & on ne voulut point de femmes. On convint aisément du prix, & à mesure qu'on les payoit, on les marquoit avec une petite lame d'argent presque rouge qu'on leur appliquoit légèrement sur un morceau de papier huilé sur le gros du bras gauche. Ils ne témoignèrent ni douleur ni chagrin de cette opération, parce qu'elle étoit suivie d'un petit verre d'eau-de-vie, &

Traité au  
grand  
Drouin sur  
la côte de  
Guinée.

514                      RELATION  
on les enchaina deux à deux entre les  
ponts.

1. Nous traitâmes environ deux cens  
deffenses d'éléphant qui pesoient de-  
puis soixante jusqu'à cent cinquante  
livres la piece. Nous eûmes presque  
pour rien quelques sacs de maniguel-  
le ou de poivre de Guinée qui est plus  
petit, & de moindre qualité que celui  
des Indes, & environ douze marcs  
d'or en poudre. Il faut s'y connoître  
pour n'y être pas trompé. Pour cet  
effet on pese l'or en la présence du  
vendeur, & on le met dans de l'eau  
tegalle. S'il est pur, il n'y excite au-  
cun mouvement, aucune fermenta-  
tion. Si au contraire il y a du mélan-  
ge, & que les Nègres y ayent mêlé  
de la poudre d'épingles, on voit aus-  
si-tôt une fermentation très-gran-  
de, qui ne finit que quand l'eau a  
consommé tout le cuivre, ou au-  
tre matiere étrangere qu'on y a mê-  
lée. Alors on pese l'or qui reste, &  
on le paye.

Maniere de  
traiter l'or  
avec les  
Nègres.

2. La pratique ordinaire de ceux qui  
negocient sur cette côte, est de confir-  
mer l'or qui s'est trouvé altéré, &  
de faire esclave celui qui le leur a  
présenté, l'ayant préalablement aver-  
si de ce que l'usage les a mis en droit

de  
n'  
su  
tar  
me  
tar  
l'o  
leu  
leu  
ma  
dir  
tres  
dan  
pou  
frau  
ni p  
ber  
pas  
les p  
trom  
pez,  
secre  
leur  
toien  
qu'on  
vero  
tion l  
mes p  
Ur  
cret  
gre,

de faire, si l'or qu'on leur presente n'est pas pur. Nous étions en droit de suivre cette regle; mais notre Capitaine eut des raisons pour ne le pas mettre en pratique. Il déclara pourtant à ceux qui lui presenterent de l'or ce qu'il étoit en droit de faire, & leur dit qu'il alloit faire éprouver leur or. Ils en demeurèrent d'accord; mais ils eurent assez d'esprit pour lui dire que cet or leur étant venu d'autres Negres qui le vont chercher dans les rivieres de leur pays, ils ne pouvoient pas être responsables des fraudes qu'ils y pouvoient avoir faites, ni perdre leur marchandise & leur liberté pour une faute dont ils n'étoient pas coupables, & qu'ils avoient payez les premiers, puisqu'ils avoient été trompez sans pouvoir être détrompez, parce qu'ils ne sçavoient pas le secret de découvrir la tromperie qu'on leur avoit faite; mais qu'ils consentoient qu'on éprouve leur or, & qu'on ne leur payât que ce qui se trouveroit d'or pur. Cette sage précaution les tira d'intrigue, & nous n'eûmes point de difficultés avec eux.

Un de nos gens avoit traité en secret un demi marc d'or avec un Negre, & l'avoit payé sans éprouver sa

marchandise. Il eût occasion de s'en repentir quand il se trouva en état de le faire; car au lieu de quatre onces d'or qu'il croyoit avoir acheté, il ne s'en trouva pas deux.

Ambre  
gris.

Nous eûmes encore des mêmes Negres environ dix-huit livres d'ambre gris en petits morceaux. Un seul excepté qui pesoit deux livres. Cette marchandise est rare sur cette côte. Les Negres ont été long-tems sans la connoître. On dit que ce sont les François qui la leur ont fait connoître. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils la partagent en morceaux aussi-tôt qu'ils l'ont trouvée, afin que tous ceux qui se sont trouvez à la prise en emportent leur part, au lieu de conserver les morceaux entiers; mais ils veulent avoir chacun leur part, parce qu'ils se défient les uns des autres, & ils ont raison; car ils sont tous fripons par inclination, & par usage, & ils n'ont garde de se fier les uns aux autres, de crainte que celui qui l'auroit en garde ne la vendît toute à son profit particulier.

Ce fut après avoir doublé les bancs de Sainte Anne que nous apperçûmes bien distinctement les quatre grandes étoiles qui forment la croix du Sud.

La croix du  
Sud ou le  
Cruzorô.

que nous appellons le *Cruzero*; mais nous ne vîmes pas l'étoile Polaire Antarctique. Ces quatre étoiles forment une espee de croix un peu irreguliere. Nous en avions vû la moitié quand nous étions devant la riviere de Gambie; & si le ciel avoit été plus clair, nous l'eussions vûe dès le Cap Verd, comme quelques-uns de nos Pilotes l'ont marqué dans leurs journaux. Le tems obscur & les brunes épaisles que nous eûmes nous en empêcha; mais à mesure que nous approchions de la Ligne, nous la vîmes toute entiere.

J'oublois de remarquer que la montagne de Serrelionne qui est très-haute & toute couverte de grands arbres, est toujourns environnée à son sommet d'un nuage épais qui empêche qu'on ne découvre sa pointe, ou plutôt ses pointes; car elle a plusieurs sommets separez les uns des autres par de profondes vallées, & par des ravines qui servent de repaires naturels à la quantité prodigieuse de lions & autres bêtes féroces que l'on dit y être. Ces animaux font assez souvent du ravage dans les habitations des Negres; mais ceux-ci le leur rendent avec usure, car ils sont continuellement à les poursuivre, soit à force

Chasse des  
lions.

ouverte en les perçant à coups de flèches, & de saguayès, étant montez sur des arbres où ils les attendent auprès des ruisseaux où ils viennent boire, où se baigner pendant la nuit; soit en creusant des fosses profondes couvertes legerement de paille & de terre, sur lesquelles ils mettent quelques pieces de viande pour les y attirer, & quand ils y sont tombez, ils les percent à coups de flèches & de saguayes, & quand ils sont bien assurez qu'ils sont morts, un des plus hardis y descend, & après l'avoir attaché par le col ou par un pied, ils le tirent en haut, & en font bonne chere.

Danger de  
manger de  
la chair de  
liona.

Pour moi je ne sçai quel goût on peut trouver dans un lion qui est toujours maigre & toujours malade de la fievre. C'est dommage qu'il n'y ait pas un troupeau de Medecins Européens chez ces Negres. Il est certain que les lions seroient plus en repos qu'ils ne sont; car ils leur persuaderoient par des beaux raisonnemens que la chair d'un animal chaud au suprême degré, colere au dernier point, & à cause de cela toujours travaillé de la fievre, ne peut manquer d'être très-mal saine, & comme les Negres,



aussi-bien que tous les autres hommes, aiment la vie, il n'en faudroit peut-être pas davantage pour les empêcher d'en manger.

Mais ne pourroit-on pas croire que la chasse que les Negres font aux lions est plutôt une suite de leur vengeance, que de l'envie qu'ils ont de se rassasier d'une si mauvaise viande? car les Negres sont extrêmement vindicatifs. Ils ont de la vermine à la tête, & quand ils la prennent, ils la croquent entre leurs dents pour se venger des morsures qu'ils en ont reçues. C'est donc pour se venger des ravages que les lions, les tigres, & les loups font dans leurs troupeaux qu'ils leur font une guerre si vive & si continuelle. C'est une perte pour eux de ne sçavoir pas passer les peaux de ces bêtes. Ils nous apportent quelques peaux de lions qui étoient très-grandes & très-belles. Nous les achetâmes, mais les poils tombèrent bientôt, & nous n'eûmes à la fin que des cuirs.

Ils nous dirent qu'il étoit rare que ces animaux attaquaient les hommes, à moins qu'ils ne fussent affamez; ce qui est rare dans un pays comme le leur, où il y a de grands troupeaux

Instinct des  
taureaux  
pour se def-  
fendre des  
lions.

de toutes sortes de bestiaux. Ils nous dirent encore que quand leurs troupeaux appercevoient un lion, les vaches & les veaux se mettoient dans le centre d'un grand cercle, dont les taureaux presseés les uns contre les autres, & presentant leurs cornes, faisoient la circonference en mugissant de toutes leurs forces, & que l'on voyoit assez ordinairement que le lion après avoir rodé autour de cette enceinte, & desesperant de la pouvoir forcer, se retiroit & alloit chercher fortune ailleurs. Tel est l'instinct ou le raisonnement de ces animaux pour se deffendre eux, leurs femelles, & leurs petits. Qui le leur a enseigné? La nature toute seule; les hommes avec toute leur intelligence & leurs reflexions feroient-ils mieux, ou du moins feroient-ils aussi-bien.

Les tigres ne sont point de cette grande espèce que l'on voit aux grandes Indes. Les plus grandes peaux que j'ai vû, marquoient que ces animaux n'étoient à peu près que comme celles de ces grands lévriers qui viennent de Dannemarc.

Les loups sont à peu près de la même taille, mais plus gros, & plus four-

mis. Les Negres leur donnent vivement la chasse, & les mangent quand ils les ont tuez, sans craindre que cette chair leur fasse aucun mal.

Ce n'est pas qu'ils manquent d'autres viandes, & bien meilleures, eux qui ont tant de troupeaux; mais ce sont de très-grands mangeurs. Nous en avons fait l'épreuve quand nous leur donnions à manger à bord. Il est certain qu'un seul mangeoit plus que quatre de nos plus grands mangeurs, & qu'un repas achevé, ils étoient prêts à recommencer comme s'ils eussent été à jeun, & sans que cela les incommodât le moins du monde.

Nous doublâmes le cap des Trois Pointes, & nous apperçûmes un navire qui venoit sur nous, & qui tâchoit de nous gagner le vent. Nous nous pavoisâmes, détapâmes nos canons, & sans mettre de pavillon de part ni d'autre, nous fîmes la manœuvre nécessaire pour nous conserver l'avantage du vent que nous avions. Dans cette situation qui nous étoit avantageuse, & qui ne nous empêchoit pas de porter à route, nous fîmes la priere, nous déjeûnâmes, & nous attendîmes les armes à la main, & les mèches allumées, ce que ce vais-

seau voudroit faire. Nous nous trouvâmes en moins de trois horloges, à demie portée d'un canon de quatre livres.

Alors il mit pavillon Hollandois, & l'assura d'un coup de canon sans balle. Nous hissâmes le nôtre, & l'assurâmes de même maniere. Un moment après on nous demanda avec un porte-voix, d'où est le navire. Nous repondîmes, de la mer. On repliqua où allez-vous, nous dîmes, à terre. De quoi êtes-vous chargez, reprirent les Hollandois, nous leur dîmes d'hommes, de poudre, & de balles. Ils nous dirent de venir à leur bord montrer nos passeports. Notre Capitaine leur dit que s'ils étoient curieux, ils vissent eux-mêmes les voir, & qu'on les recevroit en amis ou en ennemis, comme ils voudroient. Les discours finirent là: ils nous tirerent trois coups de canon à balle qui ne nous firent aucun mal. Nous leur en tirâmes cinq, un desquels coupa leur grande vergue, & un autre leur perroquet de fougue. Ces deux accidens les mirent de mauvaise humeur. Ils commencerent à nous canoner d'importance, & nous à leur répondre sur le même ton. Il y avoit près

de quatre horloges que nous nous bat-  
tions, lorsqu'il parut un gros navire  
portant flamme & pavillon François  
qui tira deux coups de canon sur le  
bâtiment Hollandois, & vint se pla-  
cer entre nous autres combattans. Le  
feu cessa aussi-tôt de part & d'autre.  
Le François envoya son canot à notre  
bord avec un Officier qui nous de-  
manda à voir nos passeports. On les  
lui montra aussi-tôt. Il nous dit qu'il  
avoit ordre du Roi son maître de  
nous protéger par tout où il nous  
trouveroit. Il voulut sçavoir si nous  
avions attaqué les Hollandois les pre-  
miers. Nous lui dîmes que non, que nous  
allions à S. Thomé, & que chemin fai-  
sant nous avions trouvé à traiter quel-  
ques esclaves. Il nous offrit tout ce  
qui nous pouvoit faire plaisir, & nous  
dit qu'il alloit parler au Capitaine  
Hollandois qui étoit un Garde-Côte,  
il avoit fort envie de le battre, & de  
l'enlever s'il faisoit le mauvais, il nous  
dit que si nous avions besoin de son  
escorte, il nous conduiroit à l'Isle de  
S. Thomé.

Ce bâtiment étoit de trente-six  
pieces, avec un nombreux équipage.  
Il étoit chargé d'esclaves, & s'étoit  
déjà battu contre deux Hollandois

Ils sont se-  
courus par  
un vaisseau  
François.

qui vouloient l'empêcher de faire sa traite, & ils les avoit battus à plate couture.

Nous saluâmes cet Officier de sept coups de canon quand il rentra dans sa chaloupe ; il alla au vaisseau Hollandois, & y fut reçu avec honneur, ce qui ne l'empêcha pas de dire au Capitaine que s'il ne laissoit en repos notre vaisseau, & qu'il l'empêchât de faire sa traite, il auroit affaire à lui, & le couleroit bas, & le traiteroit comme un forban. Le Capitaine Hollandois étoit au désespoir, il avoit eu quatre hommes tuez, & sept ou huit blesez, & notre canon qui étoit plus gros que le sien, l'avoit beaucoup maltraité. Il fut pourtant obligé de promettre tout ce qu'on voulut, & chacun raccommoda son dommage.

Notre Capitaine alla au vaisseau François, remercier le Capitaine qui étoit venu à notre secours, & lui porta un très-beau present. Il fut reçu avec honneur, on lui fit une grande collation, & ils convinrent ensemble qu'ils iroient de compagnie à S. Thomé, après qu'ils auroient mouillé à Accara, où ils pouvoient faire quelque traite. Cela fut exécuté.

Nous mouillâmes à Accara, un au-

tre Garde - Côte de 26. canons nous vint reconnoître ; mais de loin , craignant la même aventure qui étoit arrivée à son camarade. Et cela seroit arrivé infailliblement ; car le vaisseau François qui étoit percé pour quarante-quatre pieces , en avoit trente-six montées , & un gros équipage. Nous fîmes notre traite en paix , & mîmes ensemble à la voile , & arrivâmes ensemble à S. Thomé.

Toute la côte de Guinée depuis la riviere de Serrelionne jusqu'au Royaume de Benin , est partagée en une quantité de petits Etats , dont les Souverains ou les Chefs prennent la qualité de Rois , & sont aussi respectez , & obéis aussi promptement de leurs sujets que les plus grands Princes de l'Europe , sans même en excepter le Grand-Seigneur. Les sujets ne leur parlent qu'à genoux , & le visage contre terre. Quelques-uns de ces petits Roitelets ne paroissent qu'avec un rideau entre eux & leurs sujets. Il y en a qu'on ne voit jamais boire , ni manger , soit que leur prévention leur fasse croire qu'ils pourroient être empoisonnez par le regard de ceux qui assisteroient à leurs repas , soit qu'ils vculent faire croire

Quelques  
coûtumes  
des Rois de  
la côte de  
Guinée.

qu'ils subsistent sans prendre de nourriture; ce qui est très-faux, car ils mangent très-bien, & boivent encore mieux. On a fait croire à ces imbecilles que leurs premiers Rois étoient tombez du ciel tous chaussez & tous vêtus; que leur origine étoit en quelque façon divine, & que quand ils étoient las de demeurer avec les hommes, ils s'en retournoient jouir de la compagnie de leurs ancêtres dans le ciel.

Ils meurent donc, & on est obligé d'enterrer leurs corps, qui malgré leur prétendue origine celeste, ne laissent pas d'infecter leurs maisons en y pourrissant si on les y laissoit.

Voici comme se font leurs funerailles. On creuse une très-profonde fosse, fort large dans le fond, & diminuant peu à peu jusqu'à la bouche qui est ronde, & d'environ trois pieds de diametre, afin qu'on la puisse fermer avec une pierre. On y descend le corps avec respect, revêtu & paré de ses plus beaux habits, avec ses armes, ses bijoux, des sacs de monnoyes, & des marchandises. Pendant que les Officiers accommodent toutes ces choses autour du corps, ceux qui sont destinez d'aller servir le Prince en l'autre mon-



de, ce qui est un honneur qui ne s'accorde pas à tout le monde : il faut être d'un mérite distingué, avoir rendu des services considérables au Roi & à l'Etat. Les femmes à qui on veut bien faire cet honneur, doivent avoir été aimées du Prince, être encore d'un âge à pouvoir être utiles à ses plaisirs ; les vieilles & les laides en sont exclues de droit, elles n'oseroient même se présenter.

Le nombre de ces victimes n'est pas fixe, il dépend de la volonté du Prince, s'il la déclaré de son vivant. Sinon son successeur y pourvoit comme il le juge à propos. Il n'est jamais moins de cent, & il va quelquefois à trois cens.

Ces victimes de la coutume du pays, & de la folle imagination dont elles sont préoccupées, qu'elles vont être heureuses avec leur Roi, qu'elles auront des biens à en regorger de toutes les especes. Ces idées séduisantes les enchantent ; elles vont à la mort avec joye ; on les conduit au son des instrumens, on leur fait des complimens, on se met sous leur protection, on les conduit à ce funeste soupirail, leurs parens & leurs amis les embrassent, les félicitent, se recommandent à eux. On danse, & tous chantent &

danſent, ils ſe precipitent volontai-  
rement dans la foſſe; les uns ſ'y rom-  
pent le col, les autres les bras ou les  
jambes, & quand toute la troupe eſt  
dans le gouffre, on ferme l'ouvertu-  
re avec la pierre, & on continue les  
danſes & les chanſons.

Au bout de vingt-quatre heures on  
leve la pierre; on demande qui ſont  
ceux qui ont ſuivi le Prince en l'autre  
monde. Ceux qui peuvent répondre  
diſent ce qu'ils ſçavent, & on ferme  
le trou. On leur fait la même deman-  
de vingt-quatre heures après, & ils  
répondent. Enfin on fait la même ce-  
remonie au bout des trois jours, &  
perſonne ne répondant plus, on ſup-  
poſe qu'ils ſont tous partis, & on fer-  
me le trou à demeure. On allume un  
grand feu ſur la pierre, & aux envi-  
rons, on fait cuire une quantité pro-  
digieuſe de toutes ſortes de viandes  
que l'on abandonne au peuple, qui  
fait bonne chere, & on celebre par des  
danſes la venue du nouveau Roi qui  
ſe montre ce jour-là, fait des graces,  
distribue des titres d'honneur, & mê-  
me des préſens, & ſe retire dans ſon  
palais.

Ces peuples ſont très-grands man-

ger  
ver  
lou  
con  
leu  
dav  
for  
ran  
Me  
die  
mes  
par  
roit  
ceſſ  
faut  
joug  
C  
haſa  
jour  
prit  
de ca  
que  
l'Equ  
Equi  
gliſe  
le Ca  
Gonz  
quan  
ſix du  
Ell  
de vin

geurs, & encore plus grands buveurs, & ne laissent pas de vivre fort long-tems, sans se ressentir ni des incommodités de la vieillesse, ni de leur intempérance. Il n'en faut pas davantage pour être persuadé de la force & de la vigueur de leur tempérament. Que répondront à cela nos Medecins avec leurs regimes & leur diette qu'ils n'observent pas eux-mêmes, comme il est aisé de le prouver par une infinité d'exemples qu'il seroit aisé de rapporter si cela étoit nécessaire. Mais c'est leur métier, il faut le leur laisser faire, & secouer le joug de leur tyrannie.

Cette Isle doit sa découverte au hasard en 1495. & comme ce fut le jour de S. Thomas Apôtre qu'on en prit possession, on lui donna le nom de cet Apôtre, aussi-bien qu'à la ville que l'on y bâtit ensuite. Elle est sous l'Equateur. On prétend que la Ligne Equinoctiale passe directement sur l'Eglise Cathedrale. Elle est située entre le Cap Sainte Claire & celui de Lopo Gonzalez en Afrique, environ à cinquante lieuës du premier, & à trente-six du second.

Elle est presque ronde. On lui donne vingt lieuës de diametre ou envi-

son. Quoique son horison passe par  
 les deux Poles du monde , & que par  
 consequent on dût voir les deux  
 étoiles Polaires , cependant on ne les  
 voit pas : on n'apperçoit que les gar-  
 des de la petite ourse que l'on voit  
 faire une partie de leur cercle. On ne  
 voit pas aussi l'étoile Polaire Antarc-  
 tique ; mais seulement la croix du  
 Sud qui en est assez éloignée pour pa-  
 roître fort élevée sur l'horison. Les  
 jours y sont toujours égaux aux nuits ,  
 & si la chaleur est grande pendant le  
 jour , la fraîcheur n'y est pas moins  
 grande la nuit. Ce contraste qui fait  
 du plaisir la nuit rend l'air humide ,  
 & cette humidité le corrompt & le  
 rend si mal-sain , que les Européens  
 les plus vigoureux ont peine à en  
 soutenir les mauvaises suites long-  
 tems. Aussi voit-on que les plus forts  
 ont peine à atteindre soixante ans , &  
 qu'ils en passent la plus grande partie  
 dans des maladies & dans des lan-  
 gueurs plus difficiles à supporter que  
 la mort.

Il est vrai que leur incontinence y  
 donne bien lieu ; ils s'énervent par les  
 plaisirs , & n'ont sur cela aucune re-  
 gle , ni aucune attention.

Les Negres esclaves y vivent bien

plus long-tems ; ils ne sont encore qu'à la fleur de leur âge quand ils ont soixante & dix ans , & communément , ils passent cent ans , & vont jusqu'à six vingts. Voilà une marque évidente & certaine de la bonté & de la force de leur tempérament , quoiqu'ils ne manquent pas d'être attaqués tous les dix ou douze jours d'une fièvre violente, précédée d'un frisson & d'un tremblement extraordinaire ; mais qui ne leur dure que sept ou huit heures , après lesquelles il n'y paroît plus , & ils sont aussi forts , & se portent aussi-bien qu'avant cet accès.

Mais les Portugais & autres Européens qui y sont établis , ou qui y viennent pour le commerce n'en sont pas quittes à si bon marché. Ces fièvres les tourmentent pendant vingt ou trente jours de suite , & les emportent souvent le sept ou le huitième.

Mais la maladie qui est la plus fréquente dans cette Isle, la plus cruelle, & la plus dangereuse , est la Vénérienne. Elle vient originairement de l'Amerique : ce sont les Espagnols qui l'ont apportée en Europe. Les habitans Blancs de S. Thomé y sont fort sujets. Faute de femmes blanches, ils

s'adressent aux Noires, & celle qu'ils contractent avec ces femmes, est si pernicieuse que personne n'en guérit. Les Negres n'y sont pas si sujets que les Blancs, & ils en guérissent bien plus aisément.

L'Isle de S. Thomé ne paroissoit, quand on l'a découverte, que comme une vaste & grosse montagne, toute couverte de grands arbres; mais la plûpart steriles, & dont la plus grande partie ne répandoient pas leurs branches autour d'eux, comme ceux d'Europe; mais les pouissoient en haut comme une gerbe. Nos compatriotes ont déjà abatus une grande partie de ces arbres; ils ont défriché avec le secours de leurs Negres esclaves ces forêts, & ont planté des cannes à sucre dont ils retirent des profits considérables.

La ville de Pavoasan est située au bord de la mer au Sud-Est. Elle a une Forteresse composée de quatre bastions sans fossés, avec un chemin couvert, large & palissadé. Elle est sur une petite éminence qui domine toute la ville, & qui commande le port, qui pour être naturel, ne laisse pas d'être assez bon; toutes les maisons, excepté celles du Gouverneur, & de

quatre ou cinq autres particuliers, & quatre Eglises qui sont de pierres, toutes sont de bois à deux étages, & couvertes de planches. Elle renferme environ six à sept cens feux, & peuplée d'environ deux mille Blancs, hommes, femmes, & enfans, Portugais, Espagnols, François, & Italiens: car tout le monde y est bien reçu, pourvû qu'on fasse serment de fidélité à notre Monarque, & que l'on vive selon les Loix du pays.

Il y a un Evêque & un Chapitre, dans lequel il y a des Chanoines Blancs, Mulâtres, & Noirs. Cela faisoit un mélange auquel il faut être accoutumé pour n'y pas trouver une difformité choquante.

Les enfans qui viennent d'un Blanc & d'une Blanche, sont Blancs comme en Portugal: ceux qui viennent d'un Blanc & d'une Noire sont d'une couleur qui tient des deux couleurs; on les appelle Mulâtres, & les Noirs produisent d'autres Noirs; marque assurée que ce n'est pas le climat qui donne la couleur; mais qu'elle est dans le sang, & qu'elle se perpetue par la generation. Mais qui a été le premier homme noir? c'est une question bien difficile à resoudre. Bien des

gens ont cru que le signe que Dieu mit à Caïn après son crime, afin qu'il fût reconnu, & qu'il ne fût pas tué par ses neveux enfans d'Abel, & ses autres neveux, fut de changer sa couleur blanche en la noire, qui dans un peuple tout blanc étoit une distinction trop marquée pour s'y méprendre. Cela pouvoit servir avant le Déluge. Mais comment faire revivre cette couleur après le Déluge : car il est certain que Noé & ses trois enfans étoient blancs, & ils étoient trop justes pour avoir épousé des femmes du sang noir de ce premier fratricide. Leurs enfans ont été blancs comme eux. Comment donc cette race noire est elle revenue au monde, après que tous les Noirs avoient été exterminés par ce terrible châtement ? Où s'étoit-elle cachée ? A-t'elle par préférence à tous les autres hommes évité la mort qui a enveloppé tous les autres ? Cela ne peut être, puisque la Foi nous enseigne que le Déluge a été universel, que tous les hommes y ont péri, & que Dieu n'a sauvé que Noé & sa famille, composée seulement de huit personnes qui étoient blanches.

Si on disoit que la couleur noire a



été la fuite de la malediction que Noé prononça contre son petit-fils Canaan fils de Cham. Mais la malediction n'a point changé la couleur de la peau de Canaan, il a toujours été blanc, aussi-bien que les Cananéens, dont il a été le pere. Il faut donc chercher une autre cause de cette couleur noire, qui est le partage des Negres, & laisser ce soin aux Medecins qui ne manqueront pas selon leur coutume de faire là-dessus de longues & très-ennuyantes dissertations qui auront le succès ordinaire de ne conclure rien, & de ne contenter personne.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les Negres sont d'un temperament plus fort & plus robuste que les Blancs, & qu'étant nez dans un climat toujours chaud, la chaleur leur est moins fâcheuse, qu'à ceux qui sont nez dans un temperé ou froid. Mais en échange le froid leur est insupportable, ils ne scauroient s'y accoutumer, & il leur faut du feu la nuit, pour éviter le froid, ou plutôt la fraîcheur & l'humidité qui est toujours très-grande dans les pays voisins de la Ligne ou entre les Tropiques.

Les habitans Européens de S. Tho-

mé & de l'Amérique ne peuvent se passer de Negres pour leurs manufactures de sucre, tabac, cotton, & autres choses; car on ne trouve point de gens de journées en ces pays-là, à peine les Blancs se peuvent résoudre à exercer quelque métier. Le travail de la terre est tout entier pour les Negres. Il faut encore convenir qu'eux seuls le peuvent supporter. Il est trop rude & trop continuel pour les Blancs qui sont d'ailleurs en trop petit nombre.

Les gens riches ont deux ou trois cens esclaves qui travaillent cinq jours de la semaine pour leurs maîtres, & ont le Samedi pour eux, pendant lequel ils travaillent pour eux, & ce travail leur doit fournir pour se nourrir & se vêtir eux, leurs femmes, & leurs enfans. Ce dernier article est aisé à remplir; car ils vont nus ou presque nus. Les enfans des deux sexes sont absolument nus jusqu'à quinze ou seize ans. Les hommes & les femmes n'ont qu'un morceau de grosse toile en forme de tablier, qui couvre ce que la pudeur nous oblige de tenir caché. Leurs lits ne sont pas d'une plus grande dépense; ils ne consistent qu'en une natte de feuilles de

palmier étenduë à terre ou sur une planche ; avec un billot de bois pour chevet , & quelque morceau de serpilliere ou autre chose pour les couvrir.

Ces esclaves font des jardins potagers où ils cultivent toutes sortes de pois , de fèves , de mahis , & autres légumes pour leur nourriture , & pour vendre le Dimanche dans les marchez. Ils cultivent le tabac dont ils ne peuvent se passer ; car ils ont toujours la pipe à la bouche. Le tabac vient aisément dans cette Isle , & y est bon : il seroit encore meilleur s'ils y apportoit plus de soin ; mais ils se contentent de le piler , & d'en faire de grosses pelottes qu'ils hachent à mesure qu'ils veulent remplir leurs pipes. Ils élevent aussi des volailles qu'ils vendent pour avoir de l'eau-de-vie & du vin de palme. Ils aiment ces liqueurs avec passion ; la dernière est à bon marché , parce qu'on la recueille dans le pays ; mais l'eau-de-vie , sur-tout celle qui vient d'Europe est très-chere. Je fais cette difference , parce qu'on fait une eau-de-vie dans le pays avec les syrops & les écumes du sucre que l'on met en certaine quantité dans de l'eau , qu'on

laisse fermenter pendant quelques jours , & qu'on passe deux fois par l'alambique. Cette eau-de-vie est très-forte , mais d'une acreté dégoûtante , si on n'y est pas accoutumé. Nos Portugais en usent , & y sont faits : il ne seroit pas juste que leurs esclaves fussent plus délicats qu'eux. Ainsi c'est de cette dernière que les esclaves se servent.

On porte dans cette Isle des vins d'Espagne & du Portugal, Ils y sont fort chers , & ce n'est pas une mauvaise marchandise ; car les habitans de cette Isle aiment à boire , & malgré la gravité ordinaire à notre nation , ils s'enyvrent à merveilles ; mais toujours sans scandale.

La terre de cette Isle est rougeâtre & assez profonde. Les rosées qui tombent toutes les nuits font que cette terre devient comme une espece de craye rougeâtre qui ne refuse aucune semence. Toutes sortes de légumes, comme nous avons dit , y viennent en perfection , & en très-peu de tems. Les arbres fruitiers d'Europe & de l'Amérique s'y naturalisent aisément. Cette terre neuve , & comme vierge , produit sans cesse d'elle-même , si on neglige d'y semer , ou d'y planter

aussi tôt qu'elle est défrichée, on la voit en peu de jours couverte de pourpier, qui pour être, comme on dit, sauvage, ne laisse pas d'être doré & très-bon, & elle pousse en même-tems des arbres, mols à la vérité, & qui croissent à vûë d'œil; de sorte qu'il faut abattre de nouveau, & défricher, & brûler sur le lieu les arbres qu'on a abattus, afin que les racines calcinées par le feu, cessent de repousser.

C'est principalement dans les lieux où l'on a brûlé les arbres, les arbrisseaux, & les autres plantes, que l'on plante les cannes à sucre. Pour l'ordinaire on les met en terre dans le mois de Janvier, & elles sont en état d'être coupées & mises au moulin à la fin du mois de Juillet. Ils les replantent en même-tems, & ils en ont de nouvelles au mois de Janvier. Les cannes se plantent de bouture, & viennent en ce pays-là bien plus vite qu'à Madere, & aux Isles Canaries, où elles ont besoin de douze à treize mois avant d'être mûres, & en état d'être coupées.

On dit qu'on fait chaque année dans cette Isle cent cinquante mille arrobes de sucre: l'arrobe pese tren-

Défaut des sucres de S. Thomé. Le-deux livres poids de Portugal, qui font quatre millions huit cens mille livres de sucre, ce qui est une quantité bien considérable pour un pays si peu peuplé, & dont il n'y a pas encore le quart de défriché. Les droits du Roi vont au dixième de cette quantité, qui font environ douze à quatorze mille arrobes, qui reviennent au Prince d'une Isle qui n'a qu'environ soixante moulins à sucre. Ils tournent tous par le moyen des ruisseaux dont on conduit l'eau par des rigolles, & par des canots de maçonnerie qui la portent sur la grande rouë, ou même qui passe sous la rouë. Quelques-unes de ces rouës ont des godets, & d'autres ont simplement des palettes ou ailerons, qui donnent le mouvement à la grande rouë qui le communique à certains gros rouleaux couverts de lames de fer, entre lesquels on fait passer les cannes qui sont écrasées, & rendent par cette violente compression tout le suc dont elles sont remplies, qui est porté par des gouttieres de bois dans les chaudières où il est purifié avec de fortes lessives, & cuit dans la consistance qu'il doit avoir pour être mis dans des formes de bois ou de terre,

sur lesquelles on met de la terre blanche détrempée qui laisse couler peu à peu l'eau dont elle est détrempée, qui passant par les pores du sucre, emporte avec elle le syrop & les autres impuretés qui ont échappé à la force des lessives que l'on a mises dans le sucre pendant qu'il étoit dans les chaudières où il a reçu sa cuisson.

Avec toutes ces préparations, qui veulent beaucoup d'attention & de grandes peines, les sucres que l'on fabrique à S. Thomé n'ont pu jusqu'à présent avoir la blancheur & la dureté de ceux qui viennent de Madère & des Canaries. Les opinions sur ces défauts sont partagées. Les uns disent qu'elles viennent du terrain qui est trop gras & trop humide, & ils esperent qu'il se pourra corriger à mesure que les terres deviendront plus maigres à force de servir & de porter des cannes, qui seront alors moins aquantes & plus sucrées, parce qu'alors le suc de la canne sera plus cuit & plus épuré par la chaleur. C'est ce qu'il faut attendre du tems & de l'expérience. Les autres croient que ces défauts ne viennent que de ce que la moiteur & l'humidité continuelle de l'air empêchent les sucres sortant

Sucres que  
l'on fabri-  
que à S.  
Thomé.

des formes de secher, quoiqu'on les expose aux plus vives ardeurs du soleil, parce que le soleil, quoique très-chaud, ne peut dissiper l'humidité de l'air, même dans les mois de Juin, Juillet, & Août, qui sont les plus chauds de toute l'année, & qui ne peuvent pas cependant surmonter l'humidité prodigieuse du climar.

On a fait venir de Madere les plus habiles maîtres pour la fabrique des sucres, afin de corriger les défauts de ceux de S. Thomé. Jusqu'à présent ils n'ont pas fait de grands progrès, quoiqu'ils ayent employé toute leur adresse pour rendre ces sucres plus blancs & plus fermes, & qu'ils ayent fait faire, comme à Madere, des étuves où ils mettent secher les formes de sucre.

Ces étuves sont des bâtimens de planches terminez en cone, où il n'y a d'autre ouverture qu'une seule porte, même assez petite. A six pieds au-dessus du rez de chaussée, on fait un plancher de petites planches presque à jour, & au-dessus de celui-là, un autre, & souvent jusqu'à trois ou quatre, sur lesquels on met les pains de sucre après qu'on les a tirés des formes où ils ont été travaillez. Ils met-



tent sur l'aire de l'étuve des pieces de bois bien sec, & après qu'ils les ont allumées hors de l'étuve, ils les mettent dedans. Ces bois ne font ni flammes ni fumée; mais se consomment peu à peu comme si c'étoit du charbon ou de la braise. Si cela est vrai, car je ne l'ai pas vû, voilà un feu qui fait mentir le proverbe, qui dit qu'il n'y a point de feu sans fumée, ni de fumée sans feu. Cette circonstance est nécessaire, car s'il y avoit de la fumée elle noirciroit le sucre, & elle se changeroit en une humidité qui nuirait infiniment à la blancheur & à la dureté quel'on recherche dans le sucre, choses absolument nécessaires pour le conserver, & empêcher qu'il ne devienne en syrop quand on le transporte en Europe. C'est à cause de l'humidité du pays que les habitans ne tirent leurs sucres de l'étuve que quand ils sont tous prêts à les embarquer. Pour lors ils les pilent dans de grandes caisses, & on les embarque, & malgré ces sages précautions, le sucre de S. Thomé n'est pas d'une bonne qualité, il est gras, a peu de grain, & quand on le fond en Europe pour le blanchir, & le mettre en pains, il y a toujours beaucoup plus

de déchet que sur les sucres de Madere & du Bresil, qui ont le grain plus gros, plus ferme, & qui sont bien moins sujets à se décuire, & à devenir en molasse.

J'allai voir pendant le séjour que nous fimes dans cette Isle quelques Ingenios, c'est ainsi qu'on appelle les moulins qui servent à briser les cannes à sucre, & à en exprimer le suc. Ils ressemblent si fort aux moulins à huile de Portugal & d'Italie, que s'il y avoit des olives ou des noix dans ces païs, on pourroit s'en servir à faire de l'huile. Sans entrer dans le détail de ces moulins qui sont très-simples, je m'étonne qu'on leur ait donné le nom d'Ingenios, comme s'ils étoient une rare production de l'esprit humain; car leur mécanique n'a rien que de fort simple, de fort naturel, de fort commun.

Quoiqu'il en soit, un habitant qui a un Ingenios ou moulin à sucre, avec un nombre suffisant d'esclaves, est riche, & ne songe plus à travailler; il passe sa vie dans le plaisir & dans la mollesse. Il laisse le soin de son habitation à un œconome qui la fait valoir, & qui ne manque gueres de travailler assez bien pour lui-même, pour avoir

une sucrerie à son tour, & devenir assez souvent plus riche que son maître. Il n'y a que les esclaves & les équipages des moulins, & des sucreries qui coutent. Les terres se donnent *gratis*. De quelque Nation que soit un homme qui veut s'établir à S. Thomé, il n'a qu'à demander un terrain au Gouverneur, en lui exposant ses facultés, & le nombre des esclaves qu'il a, ou qu'il est en état d'acheter, on lui expedie sur le champ la concession du terrain qu'il demande, on l'en met en possession, & il travaille à le mettre en valeur; mais avant qu'il soit en droit de le troquer ou de le vendre, il faut qu'il en ait mis en valeur une certaine portion.

Ces terres sont toutes couvertes de grands arbres; il faut les abattre, & les brûler, afin de nettoyer le terrain & le mettre en état de recevoir les semences qu'on y veut mettre, & faire les cases pour le maître & pour les esclaves.

Celles des esclaves sont aisées à construire: ils plantent en terre, & en cercle huit ou dix perches, de douze à quinze pieds de hauteur, ils lient ensemble les extrémités, & ils les couvrent d'herbes ou de feuilles de

palmier, & on fait descendre cette couverture jusqu'à terre, sans autre ouverture qu'un trou à rez de chaussée qui leur sert de porte, & un autre à la pointe qui sert de cheminée; car les Negres ont toujours du feu dans leurs cases. il faut être Negre pour soutenir l'incommodité de la fumée, qui y est toujours très-épaisse; mais ils ne peuvent se passer de feu.

Outre le mahis & le manioc qui font la meilleure partie de leur nourriture, ils plantent quantité d'ignames & de patates ou batatas. Les premiers poussent une grosse racine comme nos betteraves d'Europe, & les secondes comme nos pommes de terre; mais d'un meilleur goût, plus délicat, & plus favorable, & fort approchant de celui de la châtaigne; mais plus délicat: il en a de trois especes, les unes ont la chair blanche, les autres l'ont jaune, & les troisièmes l'ont marbrée de blanc & de jaune. Les Negres en cultivent une quantité prodigieuse, tant pour eux, que pour en vendre aux navires qui viennent charger des sucres, & autres productions de l'Isle. C'est un secours considerable pour les équipages, qui

épargnent beaucoup les vivres d'Europe. Pourvû qu'on les embarque bien mûres, & qu'on les expose de tems en tems au soleil sur le pont, elles peuvent se conserver des années entières sans se gâter. On les mange rôties sous la braise, & c'est une très-bonne nourriture, & d'une digestion aisée, ou bien on les fait bouillir avec de la viande ou bien de la graisse, & elles font une soupe épaisse comme de la purée de pois, & nourrissent beaucoup. Lorsqu'elles sont rôties, & dépouillées de leur peau, & qu'on a du sucre à mettre dessus, avec un jus d'orange ou de citron, c'est un manger délicat, & fort bon.

Les Negres connoissent que ces fruits sont mûrs, quand le bois qu'ils jettent, & les feuilles qui y sont attachées commencent à secher & à noircir. Alors ils fouillent la terre, & les enlèvent, les exposent au soleil pour les secher, & ensuite ils en font des monceaux dans leurs cases, & les preservent de l'humidité autant qu'ils peuvent, parce que l'humidité les pourroit, & leur donneroit une odeur & un goût désagréable. Et pour les planter ils ne font que mettre en terre la tête du fruit, c'est-à-dire, la

partie qui le tient attaché au bois, ou simplement un morceau de ce même bois, qui en trois, quatre, ou cinq mois produit assez de racines ou de patates pour remplir un panier, qui est la charge d'un homme.

Les rats & les fourmis font de grands désordres dans cette Isle. Les rats y étoient inconnus quand on l'a découverte: on croit que ce sont les navires qui les y ont apportez. C'est un mauvais present. Ces mauvais animaux y ont tellement multiplié, que les maisons, les cannes, & toutes les terres plantées en sont pleines. On y a apporté des chats d'Europe; mais ces animaux, qui par tout ailleurs sont ennemis irréconciliables, ont fait ensemble une paix inviolable, ils vivent ensemble, ils jouent les uns avec les autres, & chacun de son côté ne songe qu'à faire du mal aux hommes. Les habitans les empoisonnent souvent, & en détruisent beaucoup par cet expédient. Les esclaves leur font aussi la guerre, afin de les manger; c'est un mets délicieux pour ces sortes de gens; mais dangereux pour ceux qui en usent trop fréquemment.

Les maîtres qui sont un peu au fait de leurs affaires, empêchent, autant qu'ils

peuvent, leurs esclaves d'en manger, parce que le trop frequent usage de cette viande les maigrit, & les fait à la fin devenir étiques.

Il y a des fourmis dans cette Isle, comme dans tous les pays chauds; mais la quantité n'en est pas toujours égale. Il arrive cependant des tems où il y en a une si prodigieuse quantité, qu'elles couvrent la terre de plus d'un pouce d'épaisseur. Cette espece de fourmi est très-petite, & très-noire: elles rongent tout, rien n'est exempt, les étoffes, les toiles, les chapeaux, les cuirs, tout leur est bon: mais elles s'attachent particulièrement aux cannes à sucre & aux pains de sucre, & comme le milieu des pains est toujours plus tendre que le dehors, il arrive assez souvent qu'on trouve des pains entierement vuides, quoique leur superficie paroisse toute entiere. Jusqu'à present on n'a point trouvé de remede à ce mal; il faut l'attendre de la Providence. Ce qui les détruit, c'est la pluye. Dès que la saison des pluies commence, elles disparoissent alors entierement, soit que l'eau les fasse mourir; ou qu'elles se retirent sous terre ou dans d'autres lieux à convert de l'eau: on n'en voit aucu-

ne. Aussi le moyen de mettre à couvert de leurs atteintes les choses que l'on veut conserver, est de les mettre sur une table dont les pieds soient posés dans des vaisseaux remplis d'eau: elles n'ont garde d'en approcher, & s'en retirent.

Il y a encore une autre incommodité dans cette Isle: c'est une quantité incroyable de cousins ou de moustiques. Dès que le soleil se couche, ces insectes remplissent l'air, & se fourent par tout, il n'y a point de lieu si bien fermé qu'on se le puisse imaginer où ils ne penetrent. Ils piquent comme si leurs petits aiguillons étoient des pointes d'aiguilles embrasées, qui causent des douleurs très-vives, & une tumeur douloureuse, avec une démangeaison si étrange, sur-tout à ceux qui n'y sont pas accoutumés, qu'elle les excite à se grater, & à augmenter encore la douleur & la tumeur.

Il est vrai qu'il y a moins de cousins dans la ville de Pavoasan, parce que les environs sont plus défrichés, & que rien n'empêche le vent de les emporter, il y en a cependant encore assez pour desesperer les nouveaux venus. Aussi aimions-nous mieux aller



coucher à bord de notre vaisseau , que de demeurer dans la maison que nous avons louée pour mettre nos marchandises & nos esclaves , pendant que nous fûmes occupez à calfater notre vaisseau , & à lui donner un couroi.

Le centre de l'Isle est occupé par une montagne à qui on donne jusqu'à trois milles de hauteur : c'est beaucoup ; mais j'ai mieux aimé en croire mes compatriotes sur leur parole , que de l'aller mesurer. Elle est toute couverte de grands arbres toujours verts , si serrez les uns contre les autres , qu'il est très-difficile de monter au sommet , parce qu'on ne peut s'ouvrir de sentiers. Cette montagne , quoique située sous la Ligne , ou à très-peu de choses près , ne laisse pas d'être toujours couverte d'un nuage épais comme une nuée blanche , & souvent même d'une broüine épaisse comme de la neige , qui se liquefiant & se changeant en eau , tombe peu à peu sur les feuilles & les branches des arbres , & forme une infinité de petits ruisseaux d'une eau très-pure , très-claire , & si legere qu'on l'estime très-bonne pour les malades. C'est le sentiment des Medecins , qui disent

que sans ces ruisseaux l'Isle seroit inhabitable. Il faut les en croire sur leur parole, sans exiger de preuves; ils seroient trop embarrassez s'ils en falloit donner. Une partie de ces petits ruisseaux s'unissent ensemble à quelques milles de la ville, & font une riviere, médiocre à la vérité; mais qui fournit à la ville toutes les commodités dont elle a besoin: c'est dans un climat aussi brûlant que celui-là un avantage qu'on ne peut assez estimer.

Les arbres dont cette Isle est encore presque couverte, sont presque tous steriles, & ne portent aucune sorte de fruit. Les arbres fruitiers qu'on y a portez d'Europe ont eu des peines infinies à s'y naturaliser: il y en a pourtant, & les fruits en sont excellens.

Ceux du pays qui y sont les plus communs, & en plus grand nombre, sont les cocos: on les appelle en Europe noix d'Inde, tout le monde a raison. C'est une espece de palmier qui pousse tous les mois une grappe longue de trois à quatre pieds, toute chargée de fleurs blanches, dont le pistille se change en un fruit qui est à la fin, c'est-à-dire, quand il est mûr, de la grosseur de la tête d'un

homme. Il s'en faut bien que toutes les fleurs se changent en fruits. La queue qui les doit porter, devroit avoir plus de huit ou dix pieds de longueur, & être grosse comme la jambe d'un homme; car ces fruits sont très-pesants. Ils sont revêtus d'une écorce mince, lissée, & assez forte, qui renferme une quantité de grosses fibres comme de grosse filasse, qui couvre une seconde écorce ligneuse, très-dure, & très-forte, dont le dedans est tapissé d'une matière blanche qui a très-peu d'épaisseur au commencement, & qui n'a pas plus de consistance que du lait caillé, & le reste du vuide est rempli d'une eau blanchâtre sucrée, fraîche & rafraîchissante, qui est très-agréable à boire. Quand on mange ce fruit avant qu'il ait atteint sa parfaite maturité, on prend cette matière blanche avec une cuillère, on y mêle du sucre, & un peu d'eau-rose; c'est un mets délicat. Mais à mesure que le fruit mûrit cette matière s'épaissit, augmente en volume, & devient de la consistance d'un maron, qui a le goût de l'amande, & même plus relevé & plus délicat.

Ces fruits se conservent des années

entieres ; mais il ne s'y trouve plus d'eau , mais seulement cette matiere blanche. Il y a une quantité prodigieuse de ces arbres , dont les fruits par consequent sont à très-bon marché. Il est pourtant dangereux de faire débauche de cette eau. On a vû des Européens qui en avoient fait excès , qui sont demeurez engourdis comme s'ils étoient paralytiques de tout le corps , à cause que le froid excessif de cette eau avoit glacé leurs esprits , & en avoit ôté tout le mouvement , qu'on ne put leur rendre qu'à force de frictions & de cordiaux , & autres drogues chaudes.

Outre les cocos qui sont une espece de palmier , il y en a de deux ou trois autres especes.

Celle dont nous allons parler ne rapporte point de fruit , non qu'elle soit sterile par elle-même ; mais parce qu'on la destine à donner du vin , qui n'est autre chose qu'un écoulement forcé de la sève , qui se seroit changé en fruit , si on avoit laissé agir la nature selon son ordinaire. Les Nègres montent à la cime de ces arbres avec une échelle ; mais plus ordinairement avec une large ceinture d'écorce d'arbre , dont ils se lient avec l'ar-

bre, de maniere qu'en grim pant, en embrassant l'arbre avec leurs bras, ils poussent la ceinture qui les tient au défaut des cuisses, & quand ils sont arrivez au haut, la ceinture les tient, & leur laisse la liberté de travailler de leurs mains. Ils coupent une branche ou une feüille de l'arbre; car c'est la même chose, & font entrer le bout dans le trou d'une calebasse qu'ils attachent à une autre branche, & la sève distille dans la calebasse pendant la nuit. Ils viennent la retirer le lendemain matin, & selon la force de l'arbre ou l'abondance de la sève, ils en trouvent plus ou moins dans leur calebasse. Un arbre jeune & vigoureux en donne dans une nuit jusqu'à deux pintes. Cette liqueur est blanche comme du lait; mais elle n'est pas si épaisse. Elle est douce, & comme sucrée, avec une petite pointe d'aigreur très-agréable: on lui a donné le nom de vin de palme. Quoiqu'il paroisse rafraîchissant en le bûvant, il a cependant bien de la force; il monte à la tête & enivre comme le meilleur vin. On dit que cette yvresse est dangereuse, & que l'usage immodéré de cette liqueur, est très-nuisible à la santé. Cependant tout le monde en boit,

les sages en usent modérément, les intemperans en boivent beaucoup, & sur-tout les Matelots, & il est rare qu'ils n'en contractent des cours de ventre & des dissenteries, qui sont très-difficiles à guérir dans le pays.

Souvent au lieu d'aller couper les feuilles qui sont à la cime, on fend l'écorce à cinq ou six pieds de hauteur, on fait entrer le bout d'une écorce, dont l'extrémité donne dans la calebasse attachée à l'arbre, & on reçoit ainsi la liqueur qui sort de l'arbre. Il est certain qu'on en tire davantage par ce moyen; mais les bons gourmets disent que ce vin n'est pas si bon que celui que l'on tire de la cime, parce que la chaleur a eu moins de tems pour le cuire & le dépurer. D'ailleurs les arbres à qui on feroit souvent de ces sortes d'incisions périroient bien-tôt, parce qu'on leur déroberoit la sève destinée à leur nourriture, & leur accroissement; au lieu que celle qu'on tire des branches a suffisamment fourni de nourriture à l'arbre en filtrant par ses pores, & ne peut porter préjudice qu'aux fruits qu'il porteroit, si on lui avoit laissé toute la sève.

Les palmiers qui portent des fruits,

que l'on appelle dattes, sont souvent appelez Dattiers. Ils poussent à leur sommet une, deux ou trois branches, qu'on appelle regime, qui se chargent d'un bout à l'autre de petites fleurs blanchâtres, dont le pistille se change en ces fruits excellens qui font une bonne partie de la nourriture de plusieurs grands peuples. Ces arbres aiment les terrains secs, & même les plus sabloneux. Ils ne portent qu'une fois chaque année; chaque regime ou grappe contient deux cens cinquante ou trois cens dattes, qui font à peu près la charge d'un homme. Il est rare qu'on laisse ces fruits mûrir entierement sur l'arbre, on les cueille quelques jours auparavant, & on les laisse mûrir à la maison; ils sont infiniment meilleurs que quand ils sont secs. Leur couleur est alors d'un jaune doré, leur chair est tendre, & remplie d'un suc délicieux. On prétend qu'ils sont excellens pour la poitrine, & par consequent très-bons pour ceux qui craignent quelques maladies de cette partie-là.

Les dattes seches se transportent par tout, & se conservent fort long-tems, pourvû qu'on les préserve de l'humidité qui les fait moisir, & leur

donne un goût désagréable. Je ne crois pas qu'il y ait un fruit au monde qui ait le noyau aussi dur. Les Dames Portugaises les mettent avec des noyaux de pêche dans leurs brasiers quand la saison les oblige de se chauffer, ce qui est assez rare.

On peut encore donner le nom de palmier ou de palmiste à certains arbres qui viennent dans les bois, & qui sont absolument steriles; mais sans être pour cela inutiles. Ils ressemblent beaucoup aux palmiers de la seconde espèce, dont nous venons de parler; leurs feuilles sortent du tronc comme une gerbe, & le corps de l'arbre qui est droit comme une flèche sert à beaucoup d'usages. Quand on a abattu cet arbre, on coupe sa tête à trois pieds ou environ sous les feuilles; on ôte l'écorce, & on trouve ces feuilles naissantes roulées les unes sur les autres, blanches comme la neige, compactes & pressées, qui dans cet état sont employées dans la soupe, & lui donnent un aussi bon goût que les meilleurs cardons d'Espagne. On les mange avec une sauce blanche, on les fait frire, ou on les effile, & on les mange en salade ou à la poivrade comme les jeunes artichaux. L'arbre



abattu ne repousse plus ; mais ses racines ne meurent pas , & poussent des rejettons qui deviennent avec le tems des arbres qui en multiplient l'espece.

Les saisons qui partagent l'année dans cette Isle sont tout autres que celles que nous avons en Europe. C'est le passage du soleil perpendiculairement sur l'Isle qui les forme , & comme cela arrive deux fois l'année , sçavoir au mois de Mars , & à celui de Septembre , ce passage produit deux saisons , que l'on regarde comme deux hyvers , quoiqu'ils soient aussi chauds que nos Etez en Portugal. Quand le soleil est dans cette position , il attire puissamment des vapeurs de la mer , qui rendent l'air épais , & plein de nuages , & qui se resolvent en des pluyes très-abondantes , & presque continuelles , accompagnées de vents impetueux. On appelle ces saisons , les saisons des vents & des pluyes , & ces saisons renferment les mois de Mai , de Juin , de Juillet , & une partie de celui d'Août. Le soleil se trouvant alors dans les Signes septentrionaux , pour lors les vents viennent de l'Oüest ou du Nord , ou du Nord-Oüest , qui balayant , pour ainsi dire

l'Isle ; au lieu que les vents opposez sont rompus par les terres de l'Afrique qui en sont voisines. Ces premiers sont froids & secs , & par consequent peu propres aux esclaves , qui étant nuds , & d'un temperament sec , leur sont entierement contraires , parce qu'ils ne peuvent supporter le moindre froid : c'est dans ce tems-là qu'ils tombent malades , & que plusieurs en meurent , malgré la force de leur temperament ; au lieu que c'est alors que les Européens établis dans l'Isle se portent le mieux.

Mais les Negres ont leur revanche dans les mois de Decembre , Janvier , Février , & une partie du mois de Mars. On appelle ces mois , les mois de la chaleur , & on a raison , parce que les vents venant alors de la bande de l'Est , du Sud , & du Sud-Est , & étant rompus par les hautes terres de l'Afrique , ils laissent l'air qui environne l'Isle en repos , & presque sans mouvement , & le soleil ne trouvant alors rien qui s'oppose à son ardeur , il fait de cette Isle une fournaise ardente sans rien diminuer de l'humidité ordinaire qui fait que l'on est comme dans une étuve où la chaleur excite la sueur , & débilite tellement les  
hommes ,

hommes, qu'ils ont peine à se soutenir; ils perdent l'appetit, ils sont incapables de quelque sorte de travail, quelque léger qu'il puisse être, & même de la plus légère application. Pour lors ils se retirent dans des lieux souterrains, quand ils en ont dans leurs maisons, ou dans des grottes naturelles dans les pieds des montagnes, ou dans des ravines, où ils passent les jours entiers en attendant que la nuit amène un peu de fraîcheur qui leur donne moyen de reposer. Cette incommodité, toute intolérable qu'elle soit, n'est pas la plus grande; cette chaleur après avoir affoibli les corps, leur donne des fièvres aiguës, & des dissenteries qui sont souvent suivies de la mort; ou d'une convalescence si longue & si ennuyante, qu'on aimeroit presque autant être mort, que de demeurer si long-tems dans un état si désagréable. Le remède le plus ordinaire, le meilleur, & le plus spécifique est la saignée que l'on réitère si souvent, qu'il est assez ordinaire de saigner cinq ou six fois dans le même jour, & à chaque fois on ne tire pas moins d'une pinte de sang, chose inconcevable, & qui paroît incroyable si elle n'étoit pas attestée par tout

ce qu'il y a de gens dans l'Isle. Pendant le tems de la maladie, on ne donne au malade pour toute nourriture qu'une soupe de pain cuit dans l'eau avec un peu de sel & d'huile d'olives. Si le malade tient bon pendant sept jours, on a quelque esperance de le tirer d'affaire, mais il est encore en danger; mais s'il arrive jusqu'au quatorzième on compte plus sûrement sur le retour de sa santé, à moins qu'il n'arrive quelque nouvel accident: quand il n'en arrive point, on commence à le mieux nourrir, on lui donne du bouillon de poulet, & même un peu de cette chair legere, & à la fin on lui donne de la chair de porc rôtie, comme la plus succulente & la plus facile à digerer. On s'étonnera sans doute de ce que je dis de la chair de porc, qui dans toute l'Europe passe pour la plus indigeste; mais qui est réellement la plus legere, & la plus facile à digerer dans l'Afrique, l'Amerique, & l'Asie où ces animaux ne vivent que de racines & de fruits, & de serpens, quand ils en peuvent attraper, sans jamais toucher à aucune ordure. Ces nourritures sont excellentes, & communiquent à leur chair une très-bonne qualité.

Les remedes que l'on employe pour les Negres , quand le froid & les pluyes leur ont donné la fièvre , c'est de leur appliquer des vanteuses sur le front , sur les tempes , sur les épaules , & d'en faire sortir le sang par le secours du rasoir. On leur fait encore de copieuses saignées au bras , & on leur fait observer une diette très-incommode à ces sortes de gens , qui ont toujours un appetit dévorant , & très-peu de choses pour le remplir. On ne leur donne dans cet état qu'un peu de farine de manioc ou de mil , avec de l'huile d'olive , & de l'eau à boire , & on les empêche de boire du vin de palme , & de l'eau-de-vie. Voilà une pratique bien simple , une medecine aisée & de peu de dépense. Nos Apotiquaires mourroient de faim dans un tel pays , où ils n'auroient assurément point de débit de leurs drogues : les Negres ne laissent pas de guérir en très-peu de jours , & d'arriver malgré leurs travaux à une extrême vieillesse. sans en ressentir comme nous les fâcheuses incommodités.

J'ai vû à S. Jague une des Isles du Cap Verd , un Negre qui étoit de la première bande qu'on y avoit amené d'Afrique. Il étoit homme fait quand

il y avoit été vendu comme esclave. Après avoir servi son maître plus de soixante ans, ce bon maître venant à mourir sans enfans donna la liberté à son esclave, & à toute sa famille qui étoit nombreuse, & ces nouveaux libres se mirent à travailler pour leur compte. Ils eurent tant de bonheur qu'ils devinrent fort riches pour le pays, sans oublier de faire bien des enfans. Ce bon homme, quand je le vis, passoit pour avoir cent quarante ans, il avoit les cheveux tout blancs, aussi-bien que la barbe, ce qui dans les Negres est la marque assurée d'une extrême vieillesse, ce qui ne l'empêchoit pas d'avoir encore les dents belles, d'être droit, d'avoir la démarche assurée, de la force pour travailler, & d'aimer le travail. Il voyoit alors les enfans de ses arriere-petits-fils, & pouvoit compter plus de cent soixante enfans dont il étoit la tige.

L'Isle de S. Thomé est une source inépuisable de crabes terrestres, qu'il ne faut pas confondre avec celles de mer, ni avec les écrevisses de rivières. Ces crabes vivent dans les bois, & dans les cannes. Ce sont d'excellens gibiers, ou plutôt une manne pour les esclaves. Ils vont les cher-

cher  
nes q  
des  
neux  
& c'e  
qui  
qu'on  
tend  
les m  
les c  
les b  
pute  
cert  
plu  
poin  
du b  
aut  
tres  
elles  
qu'e  
be  
que  
riac  
ger  
son  
les  
gen  
C  
gran  
rou  
mili

cher la nuit avec des torches de cannes qui ont passé au moulin, ou avec des flambeaux de certains bois résineux dont il y a une infinité dans l'Isle; & c'est pour eux un très-bon mets qui vaut mieux que le poisson salé qu'on leur donne quelquefois. On prétend que celles que l'on trouve dans les montagnes sont meilleures que celles qui sont dans les plaines, & sur les bords de la mer. Il ne faut pas disputer des goûts; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des crabes de plusieurs espèces qui ne se mêlent point les unes avec les autres. Celles du bord de la mer, des marécages & autres lieux aquatiques sont blanchâtres, elles sont aussi les plus grandes; elles ont des mordans si grands qu'elles pourroient embrasser la jambe d'un homme; mais il est certain que leur chair est plus dure, plus coriace, & qu'elles sont sujettes à manger de mauvais fruits, qui les empoisonnent sans les faire mourir, & qu'elles empoisonnent ceux qui les mangent.

Celles des montagnes ne sont pas si grandes ni si grosses; leur écaille est rougeâtre avec une tache noire au milieu, leurs mordans qui sont iné-

goux en grosseur, sont assez petits, & ne pignent pas moins fort. Leur chair est tendre, & délicate, leurs œufs sont excellens, & la graisse qu'on trouve dans leur ventre est un morceau très-délicat. Ces animaux quittent la montagne au commencement de la saison pluvieuse, & viennent se baigner à la mer, & dépouiller leur vieille écaille; c'est alors le tems qu'on en prend une quantité prodigieuse. C'est un très-bon manger. Les Blancs les recherchent comme les Negres, & comme ils les accommodent avec plus de soin, ils en font de très-bons ragoûts; cependant quelque bons qu'ils paroissent au goût, il est certain que cette viande est toujours indigeste & pesante. On remarque même qu'elle est assoupissante, & qu'on se sent pesant & accablé de sommeil quand on en a mangé. Du reste c'est une bonne nourriture.

Après ces animaux terrestres, il faut dire quelque chose de ceux de l'air. On trouve des pigeons sauvages ou ramiers en toutes les saisons de l'année, tantôt plus, tantôt moins; car quoiqu'on dise dans le pays, c'est un oiseau de passage; mais il en reste toujours assez dans l'Isle pour que

les c  
sez.  
grai  
grai  
traç  
cha  
che  
rins  
mer  
com  
l'oy  
seau  
ran  
man  
en  
mei  
ger  
ces  
arr  
ils  
fau  
qu  
les  
eux  
gre  
lée  
tes  
plo  
les  
ils  
éta



les chasseurs en trouvent toujours assez. Ces oyseaux prennent le goût des graines dont ils se nourrissent. Si ces graines sont ameres leur chair contracte l'amertume, à moins que le chasseur n'ait l'attention de leur attacher le croupion avec tous les intestins; c'est dans ces endroits que l'amertume est renfermée, & qu'elle se communique au reste de la chair quand l'oiseau est mort; mais quand ces oyseaux se nourrissent de graines odoriférantes, ils contractent une odeur charmante, & sont si gras qu'ils se fendent en tombant à terre; c'est un des meilleurs oyseaux que l'on puisse manger. Les chasseurs disent que quand ces oyseaux sont maigres, comme il arrive après qu'ils ont fait leurs petits, ils portent un coup aussi fort qu'il en faudroit pour un lièvre, au lieu que quand ils sont gras la moindre dragée les fait tomber. Cela vient, selon eux, de ce que dans l'état de maigreurs leurs plumes sont comme collées sur eux, & comme elles sont fortes & en assez grande quantité, le plomb glisse dessus, à moins qu'on ne les prenne par derrière; mais quand ils sont gras le volume de leur chair étant considérablement augmenté,

leurs plumes sont plus éloignées les unes des autres, & n'empêchent point le plomb de les percer. Ils volent alors avec peine, ils sont paresseux, & quand un arbre est chargé de graines, il est sans faute chargé d'oyseaux, qui voyent sans s'ébranler tomber leurs camarades, & attendent tranquillement le coup de la mort.

Il y a un grand nombre d'oyseaux à qui on a donné le nom de perdrix. Celles-ci ont quelque rapport avec les nôtres; mais elles ne sont pas si grosses, elles volent bien mieux; elles perchent sur les arbres; mais elles font leurs nids à terre. C'est une très-bonne viande selon les graines qu'elles mangent.

Il y a des tourdes ou grives, des étournaux, des merles, & certains moineaux presque verds, qui ne sont pourtant pas des perroquets, quoiqu'ils en ayent la couleur; mais non pas la grosseur.

Il y a une infinité de très-petits oyseaux à qui on a donné le nom de cardinaux, parce que toutes leurs plumes sont rouges; mais on a pu avoir encore une autre raison, c'est qu'à chaque fois qu'ils mûent ils changent de couleur; de rouges ils deviennent

jaunes ou violets, & même quelquefois tout blancs; & comme les Cardinaux changent la couleur de leurs habits dans de certains teins, de même ces oyseaux changent aussi la leur; On en porte en Portugal où ils sont estimez; mais leur transport est difficile; car ils sont d'une délicatesse infinie, & ne peuvent en aucune façon souffrir le moindre froid.

Mais les oyseaux qui sont en plus grand nombre sont les perroquets. Il y en a de plusieurs especes. Quelques-uns sont tout verts, d'autres sont verts, avec la tête, les ailes, & la queue rouges: ce sont à mon avis les plus beaux. Il y en a qui ont des plumes jaunes aux ailes, à la queue, & sur la tête. D'autres sont de couleur de cendre avec quelques plumes rouges. Tous ces oyseaux mâles & femelles sont babillards outre mesure, & quand ils sont sur un arbre, si les feuilles qui sont de leur couleur, les dérobent à la vûe des chasseurs, leur babil les découvre: car on les chasse, parce que leur chair est très-bonne, & quoique noire, elle est pleine de substance & de suc. On en fait des soupes excellentes, ou des daubes quand ils sont vieux, & on les met sur le grill

ou à la broche quand ils sont jeunes.

Le poisson fourmille autour de cette Ile. Grands & petits il s'en trouve de toutes les especes, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, c'est à dire, des baleines. On en voit de très-grandes, quoique selon l'opinion du vulgaire il n'y en ait de la taille gigantesque que dans le Nord.

Voilà à peu près ce que j'ai remarqué pendant un mois & demi que nous avons demeuré mouillez à cette Ile, sans y faire presque aucun commerce, parce que les navires qui étoient arrivez avant nous, avoient enlevé ou retenu tous les sucres, desorte que nous eussions été obligez d'attendre la recolte prochaine, ce qui nous auroit obligé à un séjour de près de six mois, & nous auroit causé de grandes dépenses, bien des maladies dans notre équipage & dans nos esclaves, & peut-être une grande mortalité. De sorte qu'après avoir consulté le Correspondant de nos Bourgeois à qui nous étions adressez, nous résolûmes de porter nos Negres à la Baye de Tous les Saints capitale du Brésil, où nous étions assurez de les vendre plus avantageusement, d'autant plus que les Negres de la côte de

Cinque sont bien plus estimez que tous les autres de la côte Occidentale d'Afrique, comme sont ceux d'Angolle, de Congo, & autres pays des environs, & que nous étions assurez de trouver des suores & autres marchandises qui nous auroient été d'un profit bien plus considérable que ce que nous eussions chargé à S. Thomé.

Le vaisseau François se trouvant dans le même cas que nous, prit le même parti après que nous lui eûmes procuré un passeport, & des lettres de recommandation du Gouverneur de S. Thomé pour le Viceroi du Brésil, dans lesquelles il étoit fait mention du service qu'il nous avoit rendu de si bonne grace, sans quoi il n'auroit pû esperer d'être reçu à trafiquer à la Baye.

Mais avant d'entreprendre ce voyage, nous resolûmes d'aller faire de l'eau, du bois, & des vivres à la petite Isle du Prince, parce que toutes ces choses y sont en plus grande abondance, meilleures, & à meilleur marché qu'à S. Thomé.

Nous mîmes à la voile de compagnie, & nous portâmes sur cette Isle qui est au Nord-Est de S. Thomé. Elle en est éloignée d'environ trente lieues.

On prétend qu'elle est à un degré quarante-trois minutes de Latitude septentrionale. Nous y arrivâmes en dix-huit heures, nous mouillâmes dans le port, & nous saluâmes la forteresse qui nous fit l'honneur de ne pas s'en appercevoir.

Le port a été formé par la nature; il est médiocre, mais de bonne tenue, bien à couvert, & toutes sortes de bâtimens y peuvent entrer. Il est défendu à la gauche par un petit Fort posté sur une éminence, il est formé par quatre bastions de terre & de fascines, & assez bien palissadé, avec quelques piéces de canon, & une garnison qui n'est pas considérable, & composée de gens dont la peine de mort à laquelle ils ont été condamnés en Portugal, a été changée en cet exil ou plutôt en cet esclavage.

On a donné le nom d'Isle du Prince à cette petite Isle, parce que le Roi en a donné les revenus au Prince héritier présomptif de la Couronne.

La ville n'est composée que d'environ deux cens maisons bâties de bois & de terre; la plupart à deux étages comme à S. Thomé. Elle est environnée d'un parapet de terre & de fascines, avec des palissades, & quelques

pièces de canon. Il n'y avoit dans cette ville qu'environ soixante Blancs Portugais, & d'autres nations, avec six fois autant de Mulâtres & de Negres libres, avec un assez grand nombre d'esclaves Negres.

On dit qu'il y a quelques villages dans l'Isle, & dix ou douze Ingenies ou moulins à sucre.

Le principal negoce de ces habitans n'est pas le sucre, qui est encore moins estimé que celui de S. Thomé; mais ils élèvent quantité de bestiaux de toutes les especes; ils cultivent le ris, le mil, le mahis, le manioc. On trouve toujours chez eux une quantité prodigieuse de ces denrées, & de toutes sortes de légumes; des herbages en abondance, du vin de palme, des noix de coco, des patates, des ignames, des figues, des bananes ou plantains, des oranges, des citrons, & autres fruits, avec des poules, des pigeons, des oyes & des coqs d'Inde, le tout en si grande quantité, que quand il y viendroit vingt navires tout à la fois, ils trouveroient des vivres & des rafraichissemens plus qu'ils n'en auroient besoin, pour quelque voyage qu'ils voulussent entreprendre.

Ce commerce, quoique de peu de consequence en apparence, ne laisse pas d'être très-considérable en effet, & de produire aux habitans de cette Isle, outre l'argent comprant, toutes sortes de marchandises d'Europe, d'Asie, & d'Amérique, & de suppléer par ce moyen au peu de sucre qu'ils font.

On cessera de s'étonner que je dis qu'ils ont des marchandises de trois parties du monde, quand on sçaura que tous les vaisseaux qui manquent de vivres, ou qui craignent d'en manquer ne manquent pas d'en venir faire en ce lieu, quand ils peuvent y aborder, parce qu'ils sont assurez d'en trouver en abondance.

L'eau de cette Isle est très-bonne, & se fait aisément.

Pour le bois, on en trouve toujours de tout coupé, que les esclaves apportent sur le bord de la mer. Quoique cette dépense soit très-petite, il y a des Capitaines économiques qui font faire leur bois par leurs gens, & pour cet effet, ils achètent des propriétaires une quantité d'arbres qu'ils font abattre, couper & porter par leurs gens. C'est à mon avis une économie mal entendue.



Il est vrai que les maladies sont rares dans cette Isle. L'air y est très-bon, les eaux excellentes & de garde; aussi y voit-on des vieillards sains & robustes, pendant que les habitans de S. Thomé paroissent plutôt des déterrez que des hommes vivans.

Il y a au centre de l'Isle une montagne très-haute, à qui on a donné le nom de Pic, comme à Teneriffe, quoiqu'elle paroisse pointuë, elle ne se termine pourtant pas en pointe. Son sommet est plat & uni, avec un assez grand lac, toujours rempli d'une très-bonne eau qui en sort par une infinité de rigolles qui forment de petits ruisseaux qui descendent dans la plaine, & qui portent de tous côtez la fécondité & l'abondance; quoique la surface de l'eau du lac demeure toujours au même état.

Cette Isle n'a que seize à dix-huit lieues de circonference; & elle a cet avantage que sa côte est saine, & qu'on peut mouiller de tous côtez. Mais si c'est un avantage pour les vaisseaux qui y abordent, c'est un désavantage pour les habitans, qui peuvent être insultez par leurs ennemis, qui peuvent faire leur descente en tel lieu qu'ils jugent à propos, après avoir

bien fatigué les habitans par des marches & des contre-marches, en feignant de descendre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, la font dans celui qui leur convient davantage. Mais il n'y a pas d'apparence que l'on fasse un armement en Europe pour venir s'emparer d'un poste d'aussi peu de conséquence.

L'Eglise principale de la Ville est dédiée à notre compatriote S. Antoine, que l'on ne nomme S. Antoine de Padouë que parce qu'il y est mort. Nous ne tombons point dans ce défaut: nous l'appellons S. Antoine le Portugais ou de Portugal, pour le distinguer de S. Antoine Hermite. Cette Paroisse est desservie par des Prêtres Blancs, Mulâtres & Negres; & outre cette Eglise, il y a une Eglise dédiée à S. François, avec un couvent de Cordeliers, qui aussi bien que les Prêtres de la Paroisse sont de trois couleurs: car nous n'y regardons pas de si près, & la couleur telle qu'elle puisse être n'empêche point d'être promûs aux Ordres Sacrez, quand ils en ont le mérite.

Nous ne demeurâmes dans le port que dix jours que nous employâmes à faire de l'eau, après que nous eû-

mes fait écouler celle qui nous restoit , & avoir bien lavé nos futailles. Nous fimes du bois: nous salâmes 25 cochons ; & nous en embarquâmes douze en vie avec quatre bœufs ou vaches. Ces animaux sont plus petits qu'en Europe ; mais ramassez & charnus. Pour ce qui est des poulets & des volailles d'Inde , nous en prîmes autant que nous en pûmes mettre dans nos cages , avec des pois , des fèves , du ris , du mil , du mahis , de la farine de manioc & de l'huile de Palme , autant & plus que nous jugeâmes en pouvoit consommer en trois mois pour notre équipage & pour quatre cent trente Negres , dont nous étions chargés.

A la fin nous mîmes à la voile avec le vaisseau François , & nous prîmes la route du Brésil.

Nous avions lieu de craindre les calmes qui sont ordinairement sous la ligne & aux environs. Nous eûmes le bonheur d'en trouver très-peu , & ce peu fut employé à la pêche des Requiens ou Chiens de mer , qui nous servirent bien à augmenter la portion de nos esclaves ; mais nous observâmes de ne leur en point donner qui n'eût été dans le sel pendant

vingt-quatre heures, & qui ne fussent bien cuits; autrement cette viande leur auroit pû causer des cours de ventre & des dissenteries, qui sont très dangereuses & même contagieuses.

Comme nos esclaves furent toujours très-bien nourris, qu'ils avoient l'eau presque à discretion, & qu'on avoit soin de les faire laver tous les jours sur le pont où ils passoient toute la journée: que l'entre-pont où ils couchaient étoit lavé & parfumé tous les jours, & qu'on les laissoit sauter & danser tant qu'ils vouloient, nous n'en perdîmes que deux dans toute notre traversée par un malheur. Comme ils étoient attachez deux à deux par un pied avec un anneau double, un qui étoit assis sur le bord tomba à la renverse dans la mer, & entraîna son camarade; & par malheur pour eux & pour nous, le vent qui étoit frais ne nous donna pas le tems de mettre le canot à la mer pour les reprendre. Leurs camarades ne s'en attristèrent point: ils disoient qu'ils seroient bien-tôt en leur pays, & souhaitoient fort d'être en leur place. Pour éviter les saillies de cette folle imagination, on ne leur permit plus

de s'asseoir sur le bord, ou d'aller à l'avant comme les Matelots pour satisfaire aux nécessitez de la nature. On y pourvut d'une autre maniere, & il ne nous arriva plus d'accident.

Nous nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere des Amazones le quinzième jour après notre départ de l'Isle du Prince. Assurément nous n'avions pas lieu de nous plaindre de la mer ni des vents. Nous étions environ à cinq lieuës de la terre, & dans cette distance nous puisâmes de l'eau de la mer : elle étoit potable ; cependant nos Negres ne parurent pas s'en soucier, parce qu'ils en avoient, comme je l'ai dit, presque à discretion de celle de l'Isle du Prince. Il est vrai qu'elle n'est pas tout-à-fait salée ; mais elle a un point d'amertume à laquelle on ne prendroit pas garde si on étoit fort alteré ; mais que l'on remarque aisément quand on est accoutumé à en boire de meilleure. Cela me fit connoître combien se sont trompez les Navigateurs, ou combien ils ont voulu tromper les autres quand ils ont avancé qu'à vingt cinq ou trente lieuës au large on reconnoissoit l'embouchure de ce fleuve par la douceur des eaux : car, quoiqu'ils puissent dire,

il est constant que le courant de ce fleuve, quelque rapide qu'on le suppose, ne peut pas empêcher que la sa- leur des eaux de la mer ne s'y mêle, & ne gâte la douceur de celles du fleuve. J'avouë que dans un besoin on pourroit s'en contenter, parce que le besoin fait trouver tout bon. Nous n'étions point dans ce cas. On donne trente lieues de largeur à cette embouchure : c'est beaucoup ; car je doute qu'on l'ait mesuré bien exactement. Quoiqu'il en soit, nous la dépassâmes avec un vent de terre large qui nous faisoit faire trois lieues par heure.

Nous vîmes un vaisseau d'environ quarante canons. Il mit pavillon Anglois, & l'assura avec (un coup de canon sous le vent. Nous mîmes nos pavillons, & les assurâmes de même. Comme nous nous apperçûmes qu'il tâchoit de nous gagner le vent, nous nous approchâmes l'un de l'autre, & nous bastingâmes. Nous détapâmes nos canons, & les boute-feu à la main nous l'acostâmes à la portée de la voix. Il nous cria d'envoyer à bord nos passeports, & nous lui répondîmes par cinq coups de canon chacun. Il nous lâcha sa bordée, & nous lui envoyâmes chacun la nôtre, & nous conti-

nuâmes à le chauffer si vivement pendant près de deux horloges, qu'à la fin il nous cria que nous étions en paix. Nous lui dîmes que cela nous étoit indifférent ; & que s'il avoit quelque chose à nous demander, qu'il vînt à bord. Il mit son canot dehors, & alla au vaisseau François : il vint ensuite au nôtre. Il nous dit qu'il nous avoit pris pour des Forbans : nous en crûmes ce que nous voulûmes, & nous nous regalâmes réciproquement, parce que le calme nous prit, & dura près de deux fois vingt-quatre heures. Le vaisseau François eut quatre b'essez : nous n'en eûmes aucun ; mais l'Anglois que nous avions chauffé en amis, avoit eu deux hommes tuez & douze blessez, entre lesquels étoit le Capitaine, qui avoit eu le bras emporté, ce qui avoit fait finir le combat plutôt qu'il n'auroit fait. Ils nous dirent qu'ils venoient du Cap de bonne Esperance ; & qu'ayant sçu qu'il y avoit deux Forbans dans ces mers, il avoit crû que nous étions ceux dont il avoit entendu parler. Nous eûmes raison de croire qu'ils l'étoient eux-mêmes, & il nous auroit été aisé de les prendre ; mais nous avions de meilleures affaires : ainsi nous nous

separâmes, & chacun fit sa route. Nous apprîmes depuis étant à la Baye que c'étoit réellement un Forban qui avoit fait quelques prises; & après avoir pillé les Bâtimens, il avoit jetté les gens à la mer, & brûlé les Bâtimens.

Deux jours après nous vîmes deux Bâtimens: nous nous en approchâmes à la portée de la voix: ils avoient arboré pavillon Portugais, & nous les nôtres. Nous nous saluâmes, & nous leur dîmes notre aventure, afin qu'ils prissent garde à eux.

Depuis cette rencontre les vents nous contrarièrent de sorte que nous ne pûmes arriver devant la Baye que le trente-cinquième jour depuis notre départ de l'Isle du Prince. Cette traversée ne fut pas longue. Il est assez ordinaire d'y employer deux mois, & souvent davantage; & quand cela arrive, il faut compter de perdre beaucoup d'esclaves.

Quand nous fûmes par le travers de l'entrée, nous mîmes notre canot à la mer, & je fus au fort Sainte Marie porter nos passeports, & demander des Pilotes pour nous entrer dans la Baye; car l'entrée est difficile & pas un de nous n'y avoit entré.



Le Commandant nous dit que nous étions les bien-venus, & que le vaisseau François seroit bien reçu, & feroit son commerce avec avantage, aussi-bien que nous.

J'offris de demeurer en ôtage pour les Pilotes. Le Commandant ne le voulut pas permettre : il nous en donna quatre, avec une grosse chaloupe pour prendre nos ancres, & nous faire mouïller comme il falloit, & pendant que nous allions à nos bords, le Commandant envoya un exprès à S. Salvador donner avis de notre arrivée & de notre chargement au Gouverneur général, à qui on donne la qualité de Viceroi.

Nos bâtimens nous voyant revenir, mirent le bord à terre : ils en étoient environ à trois lieuës. Nous prîmes chacun deux Pilotes, que nous mîmes en possession de nos bâtimens, & sous leur conduite nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée de la baye. Elle est Nord & Sud par les douze degrez & demi de latitude méridionale, & par les trois cent quarante-six degrez vingt-cinq minutes de longitude ; supposé qu'on s'en soit bien assuré par les moyens dont on s'est servi pour le connoître, ce qui n'est

pas une petite difficulté ; mais qu'il ne convient pas d'examiner ici. Ce que l'expérience m'a appris est d'être sur mes gardes aux atterages , & de me fier aussi peu aux nouvelles Cartes que l'on prétend être faites sur des observations astronomiques , qu'aux anciennes qui ont été faites seulement sur l'estime.

La Baye de tous les Saints est un grand enfoncement dans la terre ferme du Bresil dans l'Amérique meridionale , qui est couvert par l'Isle Taporica.

Entre cette Isle & la pointe de la terre ferme , qui est à l'Est , & qu'on appelle la pointe de S. Antoine , il peut y avoir à la vûe deux lieues & demie de distance : c'est ce qui fait l'entrée de la baye & du port ; mais cette entrée est resserrée par deux bancs de roches , sur lesquels il y a depuis trois jusqu'à cinq brasses d'eau , ce qui n'empêche pas la mer d'y briser beaucoup , & de causer un tangage qui mettroit les bâtimens qui s'y risqueroient en danger de se perdre.

Celui de l'Est , qui tient à la terre ferme , & que l'on appelle le banc de S. Antoine , parce qu'il est attaché au Cap qui porte ce nom , peut avoir

une

une lieuë de longueur Nord & Sud,  
& près d'une demie lieuë de largeur  
Est & Oüest de la même pointe.

Celui qui tient à l'Isle Taporica est  
plus long & plus large. Ils sont se-  
mez l'un & l'autre de beaucoup de  
brisans, de sorte qu'il est très-dange-  
reux de s'engager dessus, même pour  
les petits bâtimens.

L'espace qu'ils laissent entre eux est  
d'environ une demie lieuë, net & sain,  
où l'on trouve jusqu'à vingt-huit bras-  
ses d'eau.

Il y a une batterie fermée comme  
une espee de páté ou de fer à cheval  
pour défendre la passe du côté de l'Isle  
Taporica.

Le côté de la terre ferme est défen-  
du par le Fort Sainte Marie. On par-  
loit d'en faire un troisième sur la mê-  
me pointe.

Il faut être Nord & Sud du milieu  
de la poisse pour entrer sûrement, &  
ce fut la route que nos Pilotes nous fi-  
rent prendre, & nous menerent mouil-  
ler presque par le milieu de la ville  
basse.

Nous trouvâmes dix-huit vaisseaux  
mouillez; entre lesquels il y avoit un  
vaisseau de guerre de soixante canons  
qui portoit le pavillon quarré au grand

mât : nous le saluâmes chacun de sept coups , & il nous en rendit à chacun trois , dont nous le remerciâmes d'un. Nos Capitaines allerent saluer l'Amiral , qui les reçût fort honnêtement , & sans perdre sa gravité.

Nous étions mouillez par huit & neuf brasses fond-de sable net & de bonne tenuë.

J'accompagnai notre Capitaine quand il alla rendre ses respects au Viceroi. Le Capitaine François accompagné de deux Officiers y vint quelque tems après nous , & fut fort bien reçu. Il presenta au Viceroi deux jeunes esclaves. Il fut reçu avec plus de distinction comme étranger , & le Viceroi lui permit de vendre ses esclaves , & de charger telles marchandises qu'il voudroit selon les ordres du Roi , & les coûtumes du pays , il lui fit presenter le chocolat , & à nous par concomitance ; car il ne nous auroit pas fait cet honneur , si nous eussions été seuls. Il remercia en termes fort polis le Capitaine François du secours qu'il nous avoit donné , & lui dit qu'il en instruiroit la Cour , afin qu'on y eut égard dans l'occasion.

Nous louâmes des magasins dans la basse ville , & après avoir fait raser

nos Negres & les avoir fait frotter d'huile de palme, nous étions prêts de les descendre à terre, lorsqu'un Officier de l'Inquisition nous vint demander s'ils étoient baptisez, nous lui dîmes que non, sur quoi il nous fit défendre de les mettre à terre avant qu'ils eussent reçu ce Sacrement, & sur ce que nous lui représentâmes qu'ils n'étoient pas instruits, il nous dit qu'il falloit laisser ce soin à ceux qui les acheteroient. Comme nous n'avions pas de Chapelain dans notre navire, ce fut celui du vaisseau François qui fit cette fonction en présence d'un Prêtre du saint Office. Ce baptême se fit sans ceremonie. On se contenta de demander aux esclaves s'ils ne vouloient pas être baptisez comme les Blancs, afin de jouir comme eux des délices du ciel. Ils répondirent oui, & sur cela on les fit mettre à genoux, & on les baptisa par asperzion, remettant les autres cérémonies, & les onctions à un autre tems.

Après cela on les fit descendre à terre; de l'aveu de tout le monde, on n'a voit jamais vû de plus beaux esclaves, la plupart ne passoient pas vingt-cinq ans, & les plus jeunes dix-sept. Ils étoient en parfaite santé, gras & bien

dispos. Il étoit venu quantité de gens les voir à bord, & ils en avoient paru fort contens. Il se fit une Compagnie dont je crois que le Viceroi étoit, qui nous les acheta tous, avec promesse de nous les payer comptant en sucre, en tabac, bois de teinture & cotton autant que nous en pourrions charger, & le surplus en argent comptant du coin d'Espagne, ou en or, ou lettres de change sur Lisbonne, Cadix ou Séville à notre choix.

Nous profitâmes en gens d'esprit de nos avantages. Nous vendîmes nos esclaves & le reste de nos marchandises très-cher, & nous nous pressâmes de donner un suif à nos bâtimens, parce que nos Marchands nous pressoient de recevoir nos payemens. Nous fîmes nettoyer nos bâtimens, rebattre nos futailles, accommoder nos voiles, faire du biscuit des farines que nous avions dans des quarts, & embarquer les bois de teintures, qui étant fort péfans nous servirent en partie de lest & de quoi faire nos arrimages, & nous chargeâmes nos sucres, & ensuite nos tabacs qui étoient en rouleaux de deux cens livres piece, entourés d'un cuir de bœuf verd. Nous gardâmes nos cottons pour mettre dans nos

tre entrepont, & pour nous faire des garde-corps en cas de besoin.

Nous nous défimes avantageusement de nos plumes d'antruches. Nous les offrîmes d'abord aux Jesuites qui s'excusèrent de les acheter sur ce qu'elles étoient trop cheres pour eux. Ils offrirent pourtant, & bien poliment de les recevoir si nous voulions en faire présent à l'Eglise. Nous leur dîmes que si nous en voulions faire présent à une Eglise, ce seroit à celle de notre Compatriote S. Antoine. Le lendemain il revint un honnête homme que nous reconnûmes depuis pour le Sacristain de ces Reverends Peres qui vint voir nos plumes, les acheta, & les paya en bon argent d'Espagne.

Ces Peres portent le nom d'Apôtres au Brésil & en bien d'autres lieux des Domaines de Portugal, & on a raison; car ils ont rendu & rendent encore tous les jours de grands services à la Religion; mais ils ne sont pas si pauvres que ceux dont ils portent le nom, ils sont très-riches; ce qu'il ne faut pas entendre des particuliers, car assurément ce sont bien les plus pauvres de tous les Religieux de l'Eglise; mais du Corps & des Couvens, dont les grands biens font envie à tous les

autres Religieux. Je ne sçai si je ne me trompe point en me servant du mot de Couvent ; car quoiqu'ils soient Religieux , & à ce qu'on dit aggrégez aux Ordres Mendiants , ils ne veulent pas que leurs demeures soient qualifiées du nom de Couvent , & ils ont raison , cela sentiroit trop la béface.

Leur Eglise & leur Maison font voir qu'ils ont de grandes richesses , ou que les dévots qui ont fait faire ces superbes édifices avoient bien de l'argent de reste : car on ne voit de tous côtés que des marbres choisis , des dorures , des bronzes , des tableaux des meilleurs Maîtres , des lambris , & des armoires ornées de sculptures , où l'on a employé les bois les plus précieux , & les meilleurs ouvriers pour les mettre en œuvre. Mais les chambres des Apôtres ne répondent point du tout à la magnificence des autres lieux. J'ai eu occasion d'en voir quelques-unes , & j'ai été également surpris & édifié de les voir si simples & si pauvres. Celle du Prophete Elisée ne l'étoit pas davantage. Je n'ai pas vû leur cuisine , on dit que c'est un lieu inaccessible ; mais tout le monde sçait qu'elle n'est pas fort



échauffe, & que les Apôtres sont les plus mal nourris de tous les Religieux, sans en excepter même les Carmes.

On trouve des Religieux de toutes les especes dans la ville. Leurs Eglises & leurs Couvens sont grands, magnifiques & très-riches.

Les Benedictins comme par tout ailleurs sont puissamment riches, leur régularité est très-édifiante. On dit qu'ils ont été les premiers qui sont venus planter l'Etendart de la Croix dans ces vastes pays, ils y ont d'abord travaillé avec un très-grand zele & de grandes fatigues, qu'ils continueroient peut-être encore aujourd'hui, si des essains d'autres Religieux n'étoient venus à leur secours. Alors ils ont cru pouvoir se reposer, & c'est ce qu'ils font, & pendant que les autres sont dans la mêlée, ils levent leurs mains au Seigneur pour leur obtenir la victoire.

Les Dominiquains & les Franciscains sont ceux qui ont suivi de plus près les premiers conquerans du pays, que le hazard découvrit à Alvarez Cabral, & qui en prit possession au nom du Roi de Portugal en 1501. On le nomma d'abord la Province de Sainte Croix, & ensuite le Brésil, à cause

d'un bois rouge, fort dur & fort pèsant que l'on y trouve en quantité, & dont on se sert pour la teinture. C'est une contestation entre les Sçavans, si c'est le bois qui a donné le nom au pays, ou le pays qui a donné le sien au bois. Jusqu'à présent la question est demeurée indécise, & je n'ai pas envie de travailler à l'éclaircir, j'ai de meilleures choses à dire.

Les Dominiquains ont dans leur Couvent le Tribunal redoutable & les prisons de l'Inquisition. Ils en sont les principaux Officiers. Il n'en faut pas davantage pour les faire craindre & respecter. Ils sont riches, & comment ne le seroient-ils pas? tous les biens des condamnés sont en leur disposition, & l'on dit dans le pays que c'est une conviction du crime dont on est accusé, que d'être riche. Je crois cependant que ces bons Peres ne font que suivre les regles de leur Tribunal, tant pis pour les malheureux, si elles ne leur sont pas plus favorables. Au reste cette justice severe est nécessaire dans le pays, & sans elle la Religion seroit en grand danger de se perdre; c'est la rigueur seule que ce Tribunal exerce pour la conserver, à qui on en est redevable de sa conservation. On

ne peut être reçu dans cet Ordre sans faire des preuves comme dans celui de Malte, non pas de noblesse; mais d'être d'une race d'anciens Chrétiens, & non pas de ceux qu'on appelle Chrétiens nouveaux, c'est-à-dire, chez lesquels il y a eu quelque mélange de Judaïsme ou de race de Maures.

Les Francisquains sont bien plus riches que la Règle de leur Patrie ne semble leur permettre. Ils sont en très-grand nombre, & vivent avec toutes les commodités qu'ils peuvent souhaiter pour aller au Ciel aisément.

A leur place les Capucins, autre branche de saint François, observent à la lettre la Règle de ce grand Patriarche. Ils ont un Couvent fort resserré, fort pauvre, ils y vivent pauvrement d'aumônes journalières sans rien réserver pour le lendemain. Ils travaillent infatigablement à faire des Missions dans les campagnes, & soulagent infiniment tout le Clergé Seculier & Régulier du pays, auquel ils servent d'exemple, aussi-bien qu'à tous les peuples.

On me voudra bien permettre de ne rien dire des autres Religieux. Leur catalogue seroit aussi long qu'il est inutile ici.

Après ce que je viens de dire du Clergé Régulier, on peut croire que le Seculier est bien riche. Il l'est en effet, & comme il n'a pas besoin de travailler de ses mains comme les anciens Apôtres pour vivre, tous se tiennent en repos, & vivent joyeusement des péchez du peuple.

La Sée ou Seo est une fort belle & fort grande Eglise; c'est ainsi qu'on appelle les Eglises Episcopales en Portugal & en Espagne, comme on les appelle Dome en Italie. & Cathédrales en France. La Sée ou Seo veut dire le siege de l'Evêque *sedes Episcopalis*. La Sée est presque au bout Septentrional de la ville dans l'endroit le plus élevé; elle est dédiée à saint Sauveur, ce qui a donné le nom à la ville. L'Evêque & son Chapitre sont très-riches.

La ville est grande & bien percée; mais les rues sont très-incommodes, parce qu'étant située sur une hauteur d'assez peu de largeur, & coupée en beaucoup d'endroits comme des ravines droites & profondes qui font des pentes roides, & presque comme des précipices. Cela est cause qu'on ne s'y peut servir de carosses ni de litières; mais seulement de chevaux & de hamacs, qui sont portez sur les épaules des esclaves.

Cette voiture est des plus commode. Tout le monde sçait que c'est une piece de toile de cotton ou de soye, travaillé quelquefois à plein, & quelquefois à jour comme un raseau, avec un grand nombre de longs cordons à chaque bout qui s'unissent & s'attachent à un gros lévier de douze pieds de longueur, auquel est attaché une imperiale legere avec des rideaux de raffetas que l'on tire du côté que vient le soleil, de sorte que le maître couché dans son hamac à couvert du soleil, & porté par deux forts esclaves avec d'autres pour se relayer de tems en tems quand le voyage est un peu long, fait toutes ses affaires & ses voyages plus commodément qu'il ne les feroit sur un cheval. Les deux porteurs sont nuds à l'exception d'un grand morceau de toile qui est attaché sur leurs reins & leur tombe jusqu'aux genoux. Ils ont à la main une fourchette, sur laquelle ils posent les bouts des bâtons quand le maître veut s'arrêter ou descendre: outre les porteurs le hamac est suivi d'un esclave ou de plusieurs, qui portent le parasol & l'épée de leur maître, afin qu'en cas de besoin il soit armé.

On trouve de ces porteurs & de ces

hamacs à louer. Car il y a de ces esclaves qui travaillent pour eux, en payant à leur maître une certaine somme par semaine. C'est à quoi il ne faut pas qu'ils manquent; car nos Compatriotes ne sont pas fort traitables sur ce point, & châtient leurs esclaves avec une rigueur qui porte souvent ces misérables au désespoir.

Les maisons des particuliers sont toutes à deux étages, il y en a peu qui en ayent trois. Elles sont commodes, & meublées assez magnifiquement pour le pays, c'est-à-dire, qu'il y a des tableaux, des fauteuils de cuir doré, des cabinets de la Chine, & autres meubles, c'est ce que j'ai pu appercevoir dans les premières pièces où l'on peut pénétrer; car les appartemens intérieurs, & sur-tout ceux des femmes sont aussi impénétrables que le Serail du Grand Seigneur. Mais avant de parler des femmes, il faut finir la description de la ville.

Elle n'avoit aucune enceinte de murailles lorsque les Hollandois la surprirent en 1623. Ils y firent d'abord une espèce de rempart de terre & de fascines avec quelques batteries; mais la bravoure de mes Compatriotes ne leur donna pas le loisir d'achever de s'y for-

ifier davantage. Ils les attaquèrent si  
 vivement dès que leurs vaisseaux  
 chargez de butin se furent retirez  
 qu'ils l'emportèrent, & ils ont com-  
 mencé à s'y fortifier d'une maniere à  
 ne plus craindre les insultes de leurs  
 ennemis. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas  
 environné d'une enceinte, en profitant  
 comme ils auroient dû faire de l'avan-  
 tage de sa situation, qui est telle qu'on  
 en auroit pû faire une très-bonne  
 place; mais en faisant de petites for-  
 teresses séparées les unes des autres,  
 se persuadant mal-à-propos que les  
 ennemis s'arrêteroient à prendre tou-  
 tes ces forteresses qui sont au nombre  
 de sept, les unes après les autres, ce  
 qui leur consommeroît beaucoup de  
 tems & de troupes avant d'être mai-  
 tres du corps de la place.

En cela ils se sont trompez lourde-  
 ment; car il suffit de s'emparer d'une  
 ou de deux de ces forteresses pour  
 être maîtres de la ville. Après quoi on  
 peut à loisir se rendre maîtres des au-  
 tres.

D'ailleurs ces petites forteresses dé-  
 mandent bien des gens pour les gar-  
 der, & laissent par consequent la ville  
 dépourvûe, parce que le Roi n'en-  
 tretient que six cens hommes de trou-

pes réglées, qui étant partagés en tant d'endroits ne peuvent jamais faire une résistance vigoureuse; car de compter sur les habitans, c'est se tromper à plaisir. Ils aiment trop la vie & le plaisir pour s'exposer à la perdre ou à la peine de se priver de leurs commodités. De compter sur les Naturels du pays, c'est à dire, sur les Indiens, c'est encore pis, ces gens sont las de l'esclavage où l'on les tient, & ne demandent autre chose que de changer de maîtres, toujours dans l'esperance d'être mieux. Les Negres sont sur le même pied, heureux encore s'ils ne prenoient pas les armes contre leurs maîtres, de sorte qu'on ne peut compter que sur ces six cens soldats bons ou mauvais.

Le côté de la ville qui regarde l'Est est borné au pied de la hauteur par un grand lac ou marais profond, qui est formé par quantité de ruisseaux qui tombent des montagnes voisines, & qui forment une petite riviere à la pointe de Monferat au Nord où les vaisseaux vont faire leur eau. Cette eau est très-bonne.

La pente de la montagne où est la ville est si roide du côté du port, qu'on ne peut monter les marchandises qu'à l'aide de certains traînaux.

d'asse  
lisse  
du ro  
deu  
aillie  
ble  
couli  
leque  
Ces  
large  
en m  
sieu  
treu  
marc  
voit  
& pl  
des  
nos  
mén  
en c  
cien  
surc  
traic  
Il  
l'un  
autr  
tiren  
niet  
teur  
la m  
dix



d'assemblage, enchassé dans une coulisse fortement attachée sur la pente du rocher, au haut de laquelle il y a deux rouës jointes par le même aissieu, auquel est attaché un cable qui a toute la longueur de la coulisse. Il est attaché au traîneau sur lequel les marchandises sont attachées. Ces rouës faites à tambours sont assez larges pour y mettre des esclaves qui en marchant dedans font tourner l'aissieu, & le cable se ployant sur le treüil tire après lui le traîneau & les marchandises dont il est chargé. On voit assez que ce travail est très-rude, & plus convenable à des chevaux ou à des mulets, qu'à des hommes; mais nos Compatriotes ne sont pas gens à ménager leurs esclaves, & comme ils en ont tant qu'ils veulent, ils se soucient peu de leur conservation, les surchargent de travaux, & les maltraitent outre mesure.

Il y a quatre de ces machines, dont l'une appartient aux Jesuites, & les autres à d'autres particuliers qui en tirent un très-gros profit. Les Ingenieurs du pays qui ont mesuré la hauteur de la ville au-dessus du niveau de la mer, disent qu'il y a quatre-vingt-dix toises. Pour moi qui ai pris la pei-

ne d'y monter à côté d'une de ces machines dont je viens de parler, j'ai jugé qu'il y avoit environ cent cinquante toises.

On ne voit pour l'ordinaire les femmes qu'à l'Eglise, encore faut-il y aller de bon matin, & seulement les Dimanches & les grandes Fêtes; elles sont enfermées chez elles tout le reste du tems, & gardées d'autant plus exactement & severement qu'elles sont belles, & on a raison; car elles ont toutes un penchant furieux à la galanterie, & même au libertinage, & c'est ce qui justifie en partie la mauvaise humeur des maris, qui ne sont point du tout susceptibles de pitié ou de raison sur cet article, & qui se croyant deshonorés se font un point d'honneur de laver & d'effacer leur honte dans le sang de celles qui en ont été cause; ils les égorgent cruellement pour des soupçons souvent très-legers, & très-mal fondez.

La Justice même semble autoriser ces procédures violentes, parce que ceux qui l'administrent ont les mêmes passions.

D'ailleurs c'est un moyen court & facile de changer de femme, quand on est las de celle que l'on a, & qui

scai  
sou  
cid  
tim  
C  
fon  
dep  
gra  
ne  
vis  
ont  
aut  
que  
dée  
lan  
de  
en  
Re  
de  
re  
mê  
qu  
pie  
ve  
ge  
c'e  
me  
tre  
uf  
m  
ro

sçait si cette dernière raison n'est pas souvent la meilleure, & celle qui décide du sort de ces malheureuses victimes.

Quand elles vont à l'Eglise, elles sont couvertes ou plutôt enveloppées depuis la tête jusqu'aux pieds d'une grande mante d'étoffe de laine fort fine; elles s'en couvrent entièrement le visage, à la réserve d'un œil dont elles ont besoin pour se conduire, & pour autres choses que l'on sçait assez sans que je m'explique davantage: cet œil découvert vaut bien une douzaine de langues. J'ai dit que cette mante est de laine, & non pas de soye comme en Europe; c'est une pragmatique du Roi pour faire consommer les étoffes de laine de son Etat. Sous cette mante est une juppe de même étoffe & de même couleur très-large, & si longue qu'elle doit cacher entièrement les pieds. Il n'est jamais permis de la lever, quand même on devoit se charger d'un pied d'ordures, parce que c'est une indécence affreuse à une femme de laisser voir ses pieds. Les Prêtres & les Moines font dans le même usage, & pour les mêmes raisons. Il me semble que les uns & les autres feroient mieux de garder cette délica-

tesse à ne pas donner dans une passion, qui pour être très-vive dans les deux sexes n'en est pas moins criminelle.

Il faut conjecturer que cette mante & cette juppe couvrent de riches habits ; car on sçait que le sexe est le même par toute la terre, & qu'il aime la parure & les ajustemens. En effet ceux qui ont eu l'occasion de voir des femmes chez elles, [ chose rare & très-difficile, ] disent qu'elles sont très-bien mises, & très-richement. Leurs habits ne sont pas tout-à-fait à la Portugaise, ni à l'Espagnole, ni à la Française ; mais un bizarre composé de ces trois modes, avec beaucoup de pierreries, des dentelles & des franges d'or & de soye, des rubans, & autres ajustemens, & du rouge en quantité. Elles sont pour l'ordinaire d'une taille au-dessous de la médiocre, & très-bien prise. Elles ont le teint assez beau, quoiqu'il soit difficile d'en jurer. Elles ont les cheveux noirs, aussi-bien que les yeux, qui sont grands & pleins de feu, la bouche petite, les dents admirables, de l'esprit plus qu'on ne peut se l'imaginer, accompagné d'une vivacité, & d'un enjouement infini, qu'elles poussent quelquefois jusqu'à l'extravagance.

Vo  
mes c  
tout c  
& de  
pas e  
les de  
poier  
faire  
faire  
chiffe  
res p  
En  
notre  
trou  
après  
irion  
chan  
Fran  
cessa  
part.  
N  
avec  
quit  
vier  
cipr  
prés  
sent  
N  
Déc  
lote  
qu'a

Voilà à peu près le portrait des femmes de la Baye de Tous les Saints, & tout ce que je puis dire de cette ville, & des pays des environs que je n'ai pas eu le tems de voir, puisqu'outre les devoirs de ma charge qui m'occupoient les jours presque entiers pour faire charger notre vaisseau, & faire de l'eau, le bois & les rafraichissemens qui nous étoient nécessaires pour notre retour en Europe.

Enfin le trente-cinquième jour de notre arrivée à la Baye, nous nous trouvâmes prêts à mettre à la voile, après avoir donné caution que nous irions porter nos sucres & autres marchandises à Lisbonne, sauf au vaisseau François à obtenir les permissions nécessaires pour porter ses effets autre part.

Nous avions fait une chasse partie avec ce vaisseau, pour ne nous point quitter que nous ne fussions dans la riviere de Lisbonne, nous défendre réciproquement, & si l'occasion s'en présente, attaquer d'un commun consentement les bâtimens ennemis.

Nous mîmes donc à la voile le 15. Décembre de la même année. Les Pilotes Côtiers nous conduisirent jusqu'à une lieuë au-delà des bancs de

l'entrée de la Baye. Nous avions salué un vaisseau de guerre qui portoit le pavillon d'Amiral de sept coups, il nous en avoit rendu trois. Nous saluâmes en passant le Fort S. Antoine, qui ne nous répondit rien.

Nous portâmes à route avec un vent frais de Sud-Oüest. Nous nous trouvâmes le 25. sous la Ligne par le travers de la riviere des Amazones. Nous vîmes un vaisseau sous le vent, qui sembloit vouloir nous reconnoître; mais nous suivîmes notre route en gardant toujours l'avantage du vent. Nous le connûmes ennemi, c'est-à-dire, Hollandois. Le jour suivant sur le soir, nous vîmes deux petits bâtimens. Nous fîmes un bord sur eux. Nous les reconnûmes Portugais. Ils venoient de la Côte de Guinée, & étoient chargés de Nègres. Nous leur donnâmes avis du vaisseau que nous avions vû: ils nous dirent qu'ils en avoient vû depuis trois jours un qui leur avoit donné chasse, & qu'ils avoient évité en faisant fausse route: nous nous souhaitâmes bon voyage, & chacun fit sa route.

Nous ne vîmes plus rien jusque sous le Tropique que nous apperçûmes deux bâtimens, un desquels étoit dé-

mâté  
en ap  
conn  
pris  
peu  
deux  
tres.  
te be  
conno  
ne de  
se tro  
tres  
vint  
étoit  
prene  
nu, r  
gnim  
lon E  
s'étoi  
qui l  
en-ev  
de co  
train  
cider  
ils é  
clave  
de C  
huni  
nous  
N  
yier

mâté de son grand mât, nous ne nous en approchâmes pas assez pour les reconnoître. Mais le calme nous ayant pris pendant qu'ils avoient encore un peu de vent, nous nous trouvâmes à deux lieues ou environ les uns des autres. Le Capitaine François vint à notre bord, & proposa de les aller reconnoître dès que le vent reviendrait, ne dourant pas, vû l'état où l'un d'eux se trouvoit, de nous en rendre maîtres s'ils étoient ennemis: on en convint de part & d'autre; car nos gens étoient en goût de se battre, & de prendre. En effet le vent étant revenu, nous portâmes sur eux, & les joignîmes bientôt. Nous mêmes pavillon François, & eux Portugais. Ils s'étoient battus contre un Hollandois qui les avoit maltraitez, & les auroit enlevés, s'ils n'avoient eu le bonheur de couper son beaupré, qui avoit entraîné les deux grands mâts. Cet accident les convioit à l'aborder; mais ils étoient foibles & trop chargez d'esclaves: ils venoient aussi de la Côte de Guinée. Nous leur donnâmes un hunier dont ils se servirent, & nous nous séparâmes.

Nous nous trouvâmes le trente Janvier à quatre lieues de Madère. Nous

réfolûmes d'y mouïller, plutôt pour y apprendre des nouvelles d'Europe, que pour aucun besoin que nous eussions, excepté d'eau qui auroit peut-être pû manquer si le reste de notre voyage eût été traversé par quelque long calme.

Nous y mouïllâmes, nous fîmes de l'eau, & du bois, des volailles & quelques rafraichissemens, & nous remîmes à la voile le quatre Février, avec cinq Passagers qui vouloient aller à Lisbonne.

Nous eûmes d'abord un vent assez favorable, après quoi nous eûmes un calme de quatre jours entiers, & des courants si opposez, que nous nous trouvâmes effloitez l'un de l'autre de près de quatre lieuës. Nous nous servîmes de quelques risées pour nous rejoindre. Nous eûmes ensuite un gros vent qui se changea en une tempête effroyable qui dura deux jours, & qui fit beaucoup souffrir nos équipages, & nos bâtimens. Nous perdîmes tous deux nos peroquets de fougue, & nous pensâmes démâter. Le vent cessa à la fin; mais la mer étoit si courroucée que nos bâtimens sautoient comme des coques d'œuf.

A la fin la mer & le vent se mirent

à la  
dom  
I  
la te  
affe  
ne  
Bar  
& r  
No  
mo  
lon  
de  
can  
No  
rer  
rép  
ne  
gag  
rou  
nor  
jou  
qu  
ma  
qu  
vî  
tin  
ga  
far  
no  
la  
i'A



à la raison , & nous rajustâmes nos dommages , & portâmes à route.

Le sixième Mars nous découvrîmes la terre , & en même-tems un vaisseau assez gros qui portoit sur nous. Nous ne doutâmes point que ce ne fut un Barbaresque. Nous nous approchâmes , & nous disposâmes à nous bien battre. Nous fûmes à la portée du canon en moins de deux horloges. Il mit pavillon d'Alger , & nous tira cinq coups de canon. Il paroissoit avoir quarante canons , & être fort chargé de monde. Nous mîmes pavillon François sans tirer. Il nous lâcha sa bordée. Nous lui répondîmes vivement , & nous manœuvrâmes si bien qu'il ne pût nous gagner le vent , qui nous portant à route étoit un double avantage pour nous , parce que nous avancions toujours vers l'embouchure du Tage , & que nous ne pouvions être abordez malgré nous. Il y avoit six horloges que nous nous battions , lorsque nous vîmes sortir de la riviere un gros bâtiment avec flâme & pavillon Portugais. Il porta sur l'Algerien , & en passant auprès de nous il s'informa qui nous étions , & nous dit d'entrer dans la riviere , & se mit à donner chasse à l'Algerien , qui fit servir toutes ses

voiles pour s'éloigner ; mais il fut joint & enlevé par le vaisseau de guerre, qui l'amena le lendemain à Lisbonne où nous étions arrivez après une heureuse traversée de quatre-vingt-deux jours.

F I N.

T A B L E

D

A

Acc.

Acc.

Ad.

Aff.

Alb.

Alc.

Alc.

Am.

d.

Am.

Am.

Ant.

P.

Ant.

Arg.

Arr.

Arr.

TABLE  
DES MATIERES

Contenuës dans ce V. Volume.

A

|  |              |
|--|--------------|
| <i>A</i> <i>Ccara</i> , Isle,                          | 324          |
| <i>Accidens</i> arrivez à un vaisseau,                 | 216. & suiv. |
| <i>Accidens</i> au P. Denis, Capucins,                 | 191          |
| <i>Accidens</i> au Pere Michel Ange,                   | 175. & suiv. |
| <i>Admiration</i> du Pere Denis,                       | 159. & suiv. |
| <i>Affront</i> très-sensible à Guzam-Banbé,            | 7            |
| <i>Albana</i> , port de mer,                           | 219          |
| <i>Alcala-la-Real</i> , ville,                         | 244          |
| <i>Alvarez</i> II. Roi de Congo,                       | 164          |
| <i>Ambassadeur</i> de Guzambanbé au Viceroi d'Angolle, | 8            |
| <i>Ambre gris</i> ,                                    | 316          |
| <i>Ambrije</i> , riviere,                              | 84           |
| <i>Antequera</i> , Bourg d'Espagne,                    | 245          |
| P. <i>Antoine</i> de Montecucullo empoisonné,          | 39. & suiv.  |
| <i>Antoine</i> de Montecucullo évite la mort,          | 74           |
| <i>Arguin</i> , Isle, & sa situation,                  | 286. & suiv. |
| <i>Armées</i> des Portugais en marche,                 | 44           |
| <i>Armées</i> très-nombreuses,                         | 178          |
| <i>Tome V.</i>   | S            |

T A B L E

|  |              |
|--|--------------|
| <i>Armeria</i> , ville, & sa description,                        | 248. & suiv. |
| <i>Arrivée</i> de deux Capucins à Loanda, & leur reception,      | 111. & suiv. |
| <i>Arrivée</i> de deux vaisseaux dans la Baye, & leur reception, | 382. & suiv. |
| <i>Arrivée</i> du Pere Denis à Bamba,                            | 159          |
| <i>Arrivée</i> du Pere Denis à Boulogne,                         | 267          |
| <i>Arrivée</i> d'un vaisseau au Bresil,                          | 211          |
| <i>Arrivée</i> d'un vaisseau en Portugal,                        | 223. & suiv. |
| <i>Attaque</i> d'une Place forte,                                | 57. & suiv.  |
| <i>Avantages</i> pour l'Isle de S. Thomé,                        | 313          |

B

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Bamba</i> ville capitale de la Province du nom,  | 161          |
| <i>Baptême</i> conféré au Prince d'Oacco,   | 20           |
| <i>Baptême</i> conféré à beaucoup d'enfans,   | 72           |
| <i>Baptême</i> conféré à des esclaves,  | 387          |
| <i>Baptême</i> conféré à un jeune Negre,  | 113          |
| <i>Barcelonne</i> capitale de la Catalogne,   | 250          |
| <i>Basates</i> , plantes très-bonnes cultivées par les Negres, & leurs différentes especes, | 346. & suiv. |
| <i>Baye de Tous les Saints</i> capitale du Bresil,  | 384. & suiv. |
| <i>Beziers</i> , ville du Languedoc,  | 258          |
| <i>Bombi</i> , Libarte,   | 150          |
| <i>Bonaviste</i> , Isle.  | 280          |
| <i>Bonté</i> des crabes,  | 365          |
| <i>Bonté</i> des Ramiers de l'Isle de S. Thomé,   | 366. & suiv. |

|          |  |              |
|----------|--|--------------|
| <b>C</b> | <i>Angunzé</i> , Libatte très-forte, & la situa-<br>tion,              | 16           |
|          | <i>Capucins</i> captifs,   | 152          |
|          | <i>Caravecca</i> , ville,  | 149          |
|          | <i>Carthagene</i> , ville,   | 149          |
|          | <i>Cathedrale</i> de Cordoné, & la description,                        | 143. & suiv. |
|          | <i>Cause</i> pour laquelle le Grand Duc de Bamba<br>refusa d'être Roi, | 179          |
|          | <i>Cazaza</i> favaoles,  | 152          |
|          | <i>Centre</i> de l'Isle S. Thomé,                                      | 31           |
|          | <i>Ceremonies</i> de la fête de la naissance d'un Prin-<br>ce Maure,   | 102. & suiv. |
|          | <i>Ceremonies</i> pour le Baptême du Prince d'Oac-<br>co,              | 19. & suiv.  |
|          | <i>Ceremonies</i> qui s'observent à un serment de fi-<br>délité,       | 21. & suiv.  |
|          | <i>Chayvins</i> du Supérieur de la Mission de Loan-<br>da,             | 199          |
|          | <i>Charge</i> d'un vaisseau,   | 214. & suiv. |
|          | <i>Chasse</i> de lions,  | 318          |
|          | <i>Chiongo</i> maladie dont fut attaqué le Pere An-<br>toine,          | 14           |
|          | <i>Chiona</i> , province,  | 83           |
|          | <i>Choc</i> de trois vaisseaux,  | 320. & suiv. |
|          | <i>Choc</i> très-vif,  | 61. & suiv.  |
|          | <i>Chose</i> fort extraordinaire,                                      | 51. & suiv.  |
|          | <i>Chose</i> très-remarquable,   | 348          |
|          | <i>Cola</i> ou pelotes, fruit,   | 174          |
|          | <i>Combat</i> contre un vaisseau de Salé,                              | 22           |
|          | <i>Combat</i> de deux vaisseaux,                                       | 321. & suiv. |
|          | <i>Combat</i> de trois vaisseaux,                                      | 332. & suiv. |
|          | <i>Commencemens</i> heureux de la Mission du Pere<br>Antoine à Qacco,  | 1            |

## T A B L E

|   |                 |
|---|-----------------|
| Commerce de la Guinée ,                               | 306             |
| Commerce d'esclaves avec le Roi de Serrelion-<br>ne , | 311             |
| Comettes très-grandes à Bamba ,                       | 173             |
| Consolations du Pere Antoine ,                        | 45              |
| Consolations du Pere Denis ,                          | 173. & suiv.    |
| Contentement de l'armée confederée ,                  | 69              |
| Contentement du Pere Antoine ,                        | 86              |
| Convalescence du Pere Denis ,                         | 200. & suiv.    |
| Cortège du Roi de Congo .                             | 163. & suiv.    |
| Coutumes des Rois de la Côte de Guinée ,              | 325.<br>& suiv. |
| Crabes en quantité ,                                  | 364. & suiv.    |
| Crainte de deux Missionnaires ,                       | 139. & suiv.    |
| Croix du Sud ou le Cruzoro ,                          | 316. & suiv.    |
| Croix plantées par ordre de Guzambané ,               | 27.<br>& suiv.  |
| Cruauté de Giaga Callangé ,                           | 6               |

## | D

|  |                |
|--|----------------|
| <b>D</b> ANGER de manger de la chair de Lion ,                 | 318            |
| Dattes ou fruits de palmiers ,                                 | 357            |
| Débarquement d'un vaisseau à Cadis ,                           | 218            |
| Découragement des troupes Negres .                             | 57             |
| Découverte heureuse pour le Pere Antoine &<br>les Compagnons , | 76. & suiv.    |
| Défaite de troupes auxiliaires .                               | 58. & suiv.    |
| Défauts des sucres de S. Thomé ,                               | 341 &<br>suiv. |
| Défenses de Guzambané ,  | 25. & suiv.    |
| Déjeuner que vouloit faire Giaga Callangé ,                    | 7              |
| P. Denis baptise des enfans malgré son infirmi-<br>té ,        | 186            |
| P. Denis retourne en Italie ,                                  | 204. & suiv.   |

## DES MATIERES.

- P. Denis tâche de consoler le Capitaine d'un  
vaisseau & tout son monde, 207 & suiv.
- P. Denis va à Saint Jacques de Galice, 230
- Départ de deux Capucins de Loanda pour Bam-  
ba, 129
- Départ de deux vaisseaux de l'Isle du Prince  
pour le Brésil, 377 & suiv.
- Départ de deux vaisseaux de la Baye pour Lis-  
bonne, 403
- Départ du Pere Denis pour l'Espagne, 224
- Départ d'un Pilote pour l'Isle Saint Thomé, 72
- Départ du Pere Antoine pour Oacco, 10
- Description de la ville de la Baye, 396 &  
suiv.
- Description de l'Isle du Sel, 278
- Description de Sertelionne, 317 & suiv.
- Description du Requin ou Chien de mer, 282.  
& suiv.
- Desordres causés par les fourmis, 349
- Desseins de Fernand Viaria, 41. & suiv.
- Desseins de Guzambané contre Giaga Cassan-  
gê, 7. & suiv.
- Difficultez pour aborder la Baye, 383. &  
suiv.
- Difficultez pour faire entrer les marchandises  
à la Baye, 309
- Dissputes entre les gens d'un vaisseau & les  
Douanniers de Cadix, 225. & suiv.
- Dissertation du Traducteur pour prouver l'o-  
rigine des premiers Noirs, 333. & suiv.
- Don Martin-Louis de Sousa, Viceroi d'An-  
golle, 9

## T A B L E

## E

|   |              |
|---|--------------|
| <b>E</b> <i>Léphant</i> d'une grandeur extraordinaire,        | 141. & suiv. |
| <i>Embaras</i> d'un Capitaine de vaisseau,                    | 253. & suiv. |
| <i>Embouches</i> tendues par des assiégés,                    | 65           |
| <i>Enchanteurs</i> & sorciers,                                | 177          |
| <i>Enchanteur</i> trompé,                                     | 55           |
| <i>Entretiens</i> de deux Missionnaires avec le Roi de Congo, | 165          |
| <i>Especies</i> différentes de crabes,                        | 369. & suiv. |
| <i>Etat</i> des Negres de l'Isle de S. Thomé,                 | 336. & suiv. |
| <i>Etats</i> du Prince Guzambané,                             | 23. & suiv.  |
| <i>Etuves</i> pour secher les sucres,                         | 342          |
| <i>Exercices</i> du Pere Antoine,                             | 27           |
| <i>Explication</i> du nom de Guzambané,                       | 24           |
| <i>Extraits</i> des Lettres du Pere Michel-Ange,              | 93. & suiv.  |

## F

|   |              |
|---|--------------|
| <b>F</b> <i>Facilité</i> avec laquelle on s'établit à S. Thomé, | 345          |
| <i>Fait</i> miraculeux,   | 46. & suiv.  |
| <i>Fait</i> très-particulier,                                   | 40. & suiv.  |
| <i>Fernand Viaria</i> Viceroi d'Angolle,                        | 43           |
| <i>Fertilité</i> de l'Isle S. Thomé,                            | 337. & suiv. |
| <i>Fêtes</i> chez les Portugais,                                | 96           |
| <i>Fievres</i> dont fut attaqué le Pere Denis,                  | 183          |
| <i>Fleches</i> tirées contre le Pere Antoine,                   | 71. & suiv.  |
| <i>Force</i> d'un homme,  | 221          |
| <i>Bort</i> d'Arguin, & sa situation,                           | 287. & suiv. |



## DES MATIERES:

|  |              |
|--|--------------|
| <i>Tourmis</i> en très-grande quantité ,     | 190. &       |
|  | 349          |
| <i>Fruits</i> communs à l'Isle Saint Thomé , | 351. &       |
|  | suiv.        |
| <i>Fruits</i> de l'Isle Bonaville ,          | 280. & suiv. |
| <i>Fuite</i> de Guzambané ,                  | 6            |
| <i>Fuite</i> d'un gardien d'Idoles ,         | 37. & suiv.  |
| <i>Funerailles</i> des Rois de Guinée ,      | 325. &       |
|  | suiv.        |

## G

|  |             |
|--|-------------|
| <b>G</b> <i>Ain</i> du Pere Louis , Capucin ,      | 252         |
| <i>Gambie</i> , riviere ,                          | 309         |
| <i>Gambo</i> , Fleuve ,                            | 11          |
| <i>Gardes</i> du Duc de Bamba ,                    | 180         |
| <i>Generosité</i> du fils de Guzambané ,           | 5           |
| <i>Genre</i> de vie de Guzambané avant d'être      |             |
| Chretien ,   | 24. & suiv. |
| <i>Giaga Cassangé</i> ravage la province de Bam-   |             |
| ba ,   | 4           |
| <i>Gorée</i> , Isle . & sa situation ,             | 291         |
| <i>Grenade</i> , ville ,                           | 245         |
| <i>Guzambané</i> Seigneur de la province d'Oac-    |             |
| co ,   | 5           |
| <i>Guzambané</i> met à la raison ses Feudataires , |             |
|  | 26. & suiv. |

## H

|   |             |
|---|-------------|
| <b>H</b> <i>Habillements</i> des femmes à la Baye , | 401         |
|   | & suiv.     |
| <i>Habillements</i> de Negres ,                     | 132         |
| <i>Habillements</i> d'un gardien d'Idoles ,         | 37          |
| <i>Hamac</i> , voiture très-commode ,               | 395         |
| <i>Humilité</i> du Prince d'Oacco ,                 | 17. & suiv. |

T A B L E

I

|  |  |
|--|--|
| <i>P. J. Jean-Baptiste</i> , Capucin, entretient le Pe-<br>re Denis de les voyages, 201. &<br>suv. |  |
| <i>Incommodités</i> que ressentirent des Missionnai-<br>res, 95. & suiv.                           |  |
| <i>Incommodités</i> du Pere Denis, 187   |  |
| Sur-tout pendant son voyage à Loanda, 194.<br>suv.   |  |
| <i>Incommodités</i> que l'on ressent à l'Isle S. Tho-<br>mé, 350. 360. & suiv.                     |  |
| <i>Ingenios</i> ou Moulins à sucre, 344  |  |
| <i>Inquisition</i> à la Baye, 392  |  |
| <i>Instinct</i> des taureaux pour se defendre des<br>lions, 320                                    |  |
| <i>Instrumens</i> des Negres, & la maniere de les<br>toucher, 13. & suiv.                          |  |
| <i>Inventaire</i> d'une prise sur mer, 295. & suiv.  |  |
| <i>Investiture</i> donnée à un Souv. de son Etat après<br>son baptême, 79                          |  |
| <i>Jour</i> assigné pour le baptême du Prince d'Oac-<br>co, 19                                     |  |
| <i>Jours</i> auxquels on voit les femmes à la Baye, 400  |  |
| <i>Journal</i> d'un voyage de Lisbonne à l'Isle S.<br>Thomé, 271. & suiv.                          |  |
| <i>Joye</i> du Pere Antoine, 79  |  |
| <i>Joye</i> des Capucins dans une rencontre, 149   |  |
| <i>Joye</i> du Pere Michel-Ange, Capucin, 174  |  |
| <i>Isles</i> appartenantes à la Couronne de Portugal, 274  |  |
| <i>Isle</i> de S. Jacques, & sa situation, 294. &<br>suv.  |  |
| <i>Isle</i> du Prince, & sa situation, 371. & suiv.  |  |

## DES MATIERES.

## L

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Libattes</i> , bourgs ou villages,                           | 131          |
| <i>Libatte</i> d'un rebelle assiégée, 46. & suiv.               |              |
| <i>Lieux</i> d'exil,  | 121          |
| <i>Lieux</i> par où a passé le Pere Denis pour aller en Italie, | 249. & suiv. |
| <i>Lisbonne</i> Capitale du Portugal,                           | 272          |
| <i>Livena</i> , ville,  | 245          |
| <i>Loanda</i> , ville, & sa description,                        | 123. & suiv. |
| <i>Logements</i> refusés au Pere Antoine,                       | 38. & suiv.  |
| <i>Lubolo</i> , province, & son étendue,                        | 41           |
| <i>Lutao</i> , riviere,   | 78           |

## M

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Macolonte</i> ou Gouverneur de Libatte,                            | 131          |
| <i>Macolonte</i> blessé par un lion,                                  | 164          |
| <i>Maisons</i> de la ville de la Baye,                                | 396          |
| <i>Maladie</i> extraordinaire,  | 52           |
| <i>Maladie</i> du Pere Michel-Ange,                                   | 182          |
| <i>Maladies</i> très-communes à l'Isle de S. Thomé,                   | 331. & suiv. |
| <i>Malaga</i> , ville,  | 246          |
| <i>Maniere</i> de faire du feu parmi les Negres,                      | 141          |
| <i>Maniere</i> de pêcher les Requins,                                 | 283. & suiv. |
| <i>Maniere</i> de planter les cannes de sucre, & le faire à S. Thomé, | 339. & suiv. |
| <i>Maniere</i> de traiter l'or avec les Negres,                       | 314. & suiv. |
| <i>Marchandises</i> de traite avec les Maures,                        | 288          |

T A B L E

|  |              |
|--|--------------|
| <i>Mattalone</i> , ville,                              | 235          |
| <i>Mecontentement</i> du Prince d'Oaeco,               | 18           |
| <i>Merveilles</i> arrivées au Pere Denis,              | 264          |
| <i>Missanga</i> ou chapelier,                          | 133          |
| <i>Moderation</i> de Guzambané à l'égard d'un<br>Sous, | 31           |
| <i>Monnoye</i> courable à Loanda,                      | 126. & suiv. |
| <i>Mors</i> du Pere Michel Ange,                       | 182          |
| <i>Moyen</i> court & facile pour changer de femme,     | 400          |
| <i>Mualla</i> , forteresse,                            | 35           |

N

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Narbonne</i> , & sa description,   | 258          |
| <i>Naturel</i> des habitans de l'Isle S. Jacques,                           | 303. & suiv. |
| <i>Naturel</i> de Maures d'Arguin,  | 290          |
| <i>Naufrage</i> presque inevitable,   | 254          |
| <i>Negoce</i> des habitans de l'Isle du Prince,                             | 377. & suiv. |
| <i>Negoce</i> principal sur la côte occidentale d'A-<br>frique,             | 305. & suiv. |
| <i>Negre</i> d'une extrême vieillesse,                                      | 364          |
| <i>Niger</i> , riviere considerable, & sa description,                      | 306. & suiv. |
| <i>Nombre</i> des enfans qu'ont baptisé le Pere De-<br>nis & son Compagnon, | 268          |
| <i>Nourritures</i> à Loanda,  | 125. & suiv. |
| <i>Nourriture</i> des Negres de Saint Thomé,                                | 346          |
| <i>Nourritures</i> pour les malades à Saint Tho-<br>mé,                     | 362          |
| <i>Nuula-Nucolé</i> village,  | 14           |

## DES MATIERES.

## O

- O** *Acco*, Province, 3  
*Occupations* de deux Capucins à Bamba, 170. & *suiv.*  
*Occupations* de toutes les personnes d'un vaisseau, 221  
*Officiers* de l'Isle Saint Jacques, 299. & *suiv.*  
*Oran*, forteresse d'Espagne, 238  
*Ordres* du Prince d'Acco, 16  
*Oiseaux* de différentes especes dans l'Isle S. Thomé, 368. & *suiv.*  
*Ouvriers* blessés, 220

## P

- P** *Acasse*, animal, 137  
*Palme*, Isle, & sa situation; 267  
*Palmiers* de différentes especes; 354. & *suiv.*  
*Pavosan*, ville, & sa situation, 332  
*Pêches* des Tortuës, 276. & *suiv.*  
*Peines* du Pere Antoine à son retour à Acco, 34  
*Perpignan*, forteresse royale, & sa description, 257. & *suiv.*  
*P. Philippe* de Galecia, Capucin, mangé par les Maures, 267  
*Pigeons* sauvages en très-grande quantité, 366. & *suiv.*  
*Plaintes* d'un Negre au Pere Denis, 170  
*Pleurs* des Compagnons du Pere Antoine, 73  
*Poissons* en abondance, 370  
*Boisson* très-particulier, 203. & *suiv.*

T A B L E

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Poisson volant ,</i>   | 94           |
| <i>Port très commode ,</i>                                      | 372          |
| <i>Port très renommé ,</i>                                      | 227          |
| <i>Port très-vaſte ,</i>  | 121          |
| <i>Portrait des femmes de la Baye ,</i>                         | 401          |
| <i>Précautions des Capucins ,</i>                               | 151          |
| <i>Préſens d'un Soua au Pere Antoine ,</i>                      | 39. & 77     |
| <i>Préſens du Roi de Serrelionne au Capitaine d'un vaiſſeau</i> | 310. & ſuiv. |
| <i>Préſens faits aux Capucins ,</i>                             | 134          |
| <i>Prife de deux vaiſſeaux ,</i>                                | 235. & ſuiv. |
| <i>Prife d'un vaiſſeau de Salé ,</i>                            | 292. & ſuiv. |
| <i>Privileges accordés à des Miſſionnaires ,</i>                | 91. & ſuiv.  |
| <i>Prix d'une poule ,</i>                                       | 187          |
| <i>Proceſſion ſolemnelle le Jeudi-Saint ,</i>                   | 213          |
| <i>Profits qu'on fait à l'Iſle S. Thomé ,</i>                   | 332          |
| <i>Provinces du Congo ,</i>                                     | 129          |
| <i>Proviſions pour un vaiſſeau ,</i>                            | 377          |
| <i>Punition d'une ſupercherie ,</i>                             | 51           |

Q

|  |             |
|--|-------------|
| <i>Qualités de Gouverneurs de pluſieurs Provinces ,</i>      | 42          |
| <i>Quantité de poiſſons &amp; leur ſaiſon ,</i>              | 28. & ſuiv. |
| <i>Quiabaiâ-Quiambongo , réſidence du Seigneur d'Oacco ,</i> | 5           |
| <i>Quiabaiâ prié par Giaga Caſſangé ,</i>                    | 5           |
| <i>Quinondi , Province ,</i>                                 | 4           |
| <i>Quiuſou pot de terre ,</i>                                | 133         |

## R

- 94  
 372  
 217  
 121  
 402  
 151  
 77  
 aine  
 134  
 187  
 213  
 332  
 129  
 377  
 5  
 10.  
 42  
 17.  
 107  
 5  
 5  
 4  
 33
- Raisons* pour garder les Eglises , 32. & suiv.  
*Raisonnement* du Traducteur pour prouver la difference du Nil & du Niger , 307. & suiv.  
*Rais* en grande quantité , 348  
*Reception* du Pere Antoine dans la Province d'Oacco , 11. & suiv.  
*Reception* du Pere Antoine à Chioua , 83. & suiv.  
*Reception* de deux Capucias dans leur route à Bamba , 130. & suiv.  
*Reception* de deux vaisseaux à la Baye , 386  
*Reception* du Pere Denis à Loanda , 198  
*Reflexions* du Traducteur , 32. & suiv.  
*Refus* qu'un Soua ou Gouverneur fit au Pere Antoine , 29  
*Regales* qu'on fit au Pere Denis à Cordouë , 242  
*Relation* d'un voyage de deux Capucins au Congo , 71  
*Religieux* établis à la Baye , 91  
*Religieux* à Loanda , 73  
*Religion* Chrétienne reçue à Cangunzé , 67. & suiv.  
*Remarques* du Traducteur sur la pauvreté des Jesuites , 389. & suiv.  
*Remedes* à la maladie du serpent , 53. & suiv.  
*Remedes* pour les maladies frequentes dont sont attaqués les habitans de l'île S. Thomé , 361. & suiv.

T A B L E

|   |                              |
|---|------------------------------|
| <i>Remedes</i> contre les rats & la mauvaife odeur<br>des Maures,     | 128. & <i>suiv.</i>          |
| <i>Remontrances</i> du Pere Antoine au General<br>Portugais,          | 50                           |
| <i>Rencontre</i> de Gusambanbé & de fon pere spi-<br>rituel,          | 45                           |
| <i>Rencontre</i> que fit le Pere Antoine en allant à<br>Loanda,       | 85                           |
| <i>Rencontre</i> que firent deux vaisseaux presque à<br>leur port,    | 407                          |
| <i>Rencontre</i> que firent les Capucins dans leur<br>chemin,         | 148                          |
| <i>Reponses</i> d'une femme au Pere Antoine,                          | 85. & <i>suiv.</i>           |
| <i>Resolutions</i> d'un Capitaine de vaisseau étant à<br>S. Thomé,    | 370. & <i>suiv.</i>          |
| <i>Resolutions</i> du Pere Denis,                                     | 193. & <i>suiv.</i> &<br>256 |
| <i>Retraite</i> du Pere Antoine & de ses Compa-<br>gnons,             | 75                           |
| <i>Ribera</i> ville capitale de l'Isle S. Jacques, & sa<br>situation, | 295                          |
| <i>Richesses</i> de l'Isle du Sel,                                    | 276                          |
| <i>Richesses</i> de l'Isle Saint Jacques,                             | 298. & <i>suiv.</i>          |
| <i>Richesses</i> des Isles Canaries,                                  | 273                          |
| <i>Richesses</i> pour un habitant de Saint Thomé,                     | 344                          |

S

|   |                     |
|---|---------------------|
| <i>Saint Augustin</i> ville capitale du Congo, &<br>sa description, | 118. & <i>suiv.</i> |
| <i>Saisons</i> à l'Isle S. Thomé,                                   | 359                 |
| <i>Saisons</i> reconuës dans les Isles du Cap Verd,                 | 300. & <i>suiv.</i> |
| <i>Secours</i> arrivés aux Portugais,                               | 59                  |



## DES MATIERES.

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Secours</i> arrivé à la bonne heure pour un vaisseau Portugais ,                                 | 323          |
| <i>Séo</i> ou <i>Seo</i> Eglise Episcopale ,  | 394          |
| <i>Serments</i> de fidelité que Guzamba bé p éta entre les mains d'un Envoyé du Viceroy d'Angolle . | 21           |
| <i>Serpent</i> d'une grandeur extraordinaire ,  | 143          |
| <i>Serralionne</i> , riviere & montagne ,   | 309          |
| <i>Seville</i> , ville d'Espagne & sa description ,   | 239 & suiv.  |
| <i>Siege</i> devant Cangunzé .  | 57. & suiv.  |
| <i>Situation</i> de la Baye de Tous les Saints ,  | 394          |
| <i>Situation</i> de Lisbonne ,  | 272          |
| <i>Sommeil</i> de deux Capucins interrompu ,  | 148          |
| <i>Songo</i> , oiseau ,   | 76           |
| <i>Sorciers</i> pris , convaincus , & condamnés .   | 80. & suiv.  |
| <i>Sortilege</i> contre la Comtesse de Sogao ,  | 80           |
| <i>Soua</i> ou Gouverneur défait ,  | 78           |
| <i>Spectacle</i> digne de compassion ,  | 205. & suiv. |
| <i>Spectacle</i> triste ,   | 217. & suiv. |
| <i>Stratagemes</i> dont se servit le Gouverneur d'Oacco pour chasser le Pere Antoin ,               | 4            |
| <i>Sucres</i> que l'on fabrique à S. Thomé ,  | 149. & suiv. |
| <i>Sujet</i> de douleur pour le Pere Antoin ,   | 59. & suiv.  |
| <i>Sujet</i> de joye pour un vaisseau ,   | 16. & suiv.  |
| <i>Supercherie</i> d'un Soua idolâtre ,   | 59           |
| <i>Superstitions</i> de quelques Chrétiens ,  | 83           |
| <i>Surprise</i> du Pere Denis ,   | 171. & suiv. |
| <i>Surprise</i> pour les Espagnols ,  | 241          |

## T A B L E

## T

|  |              |
|--|--------------|
| <i>T</i> Age, riviere considerable,  | 271          |
| <i>Tamba</i> , Province,   | 23           |
| <i>Taporiva</i> , Isle,  | 384          |
| <i>Tem</i> pour la semaille & la recolte dans les Isles du Cap Verd,       | 300 & suiv.  |
| <i>Temperament</i> des Negres,   | 330. & suiv. |
| <i>Tempête</i> considerable,   | 27           |
| <i>Tempête</i> qui maltraite beaucoup un vaisseau François & un Portugais, | 405          |
| <i>S. Thomé</i> , Isle, & sa situation,                                    | 329. & suiv. |
| <i>Torues</i> de differentes especes,                                      | 278          |
| <i>Trafic</i> considerable des Isles du Cap Verd,                          | 302. & suiv. |
| <i>Trafic</i> d'un Pilote,   | 280          |
| <i>Traite</i> au grand Drouin sur la côte de Guinée,                       | 312. & suiv. |
| <i>Traité</i> d'alliance entre les Portugais & le Prince d'Oacco,          | 10           |
| <i>Traité</i> de paix du Seigneur de Cangunzé avec le General Portugais,   | 67           |
| <i>Traitement</i> indigne du Pere Antoine par un Soua,                     | 30           |
| <i>Transport</i> du Pere Denis de Bamba à Loanca,                          | 194. & suiv. |
| <i>Travaux</i> des Missionnaires Portugais,                                | 169. & suiv. |
| <i>Tristesse</i> du Pere Antoine,  | 84           |
| <i>Tristesse</i> de Pere Denis,  | 182          |
| <i>Tuberon</i> , poisson,  | 95           |

## V

|                              |     |
|------------------------------|-----|
| <i>V</i> engeance es Negres, | 319 |
| <i>Vente</i> d'esclaves,     | 188 |
| <i>Vents</i>                 |     |

## DES MATIERES.

|   |                     |
|---|---------------------|
| <i>Vents</i> qui regnent chaque mois de l'année à l'Isle S. Thomé , | 350. & <i>suiv.</i> |
| <i>Vêtemens</i> du Duc de Bamba ,                                   | 179. & <i>suiv.</i> |
| <i>Vêtemens</i> des femmes de Bamba ,                               | 180                 |
| <i>Vaandes</i> dont se raffasient souvent les Negres ,              | 320. & <i>suiv.</i> |
| <i>Vzande</i> très-délicate ,                                       | 289                 |
| <i>Vil'times</i> destinées aux funeraill'es des Rois de Guinée ,    | 326. & <i>suiv.</i> |
| <i>Victoires</i> des Portugais ,                                    | 34. & <i>suiv.</i>  |
| <i>Vieillesse</i> femme , poisson & sa pêche ,                      | 279. & <i>suiv.</i> |
| <i>Village</i> rendu aux Portugais ,                                | 51                  |
| <i>Villes</i> de Provence & leurs descriptions ,                    | 259. & <i>suiv.</i> |
| <i>Vin</i> de Palme & sa composition ,                              | 354. & <i>suiv.</i> |
| <i>Visite</i> d'un Jesuite au Pere Denis ,                          | 184. & <i>suiv.</i> |
| <i>Visites</i> que le Grand Duc de Bamba faisoit aux Capucins ,     | 177. & <i>suiv.</i> |
| <i>Voyage</i> très penible pour le Pere Antoine ,                   | 76                  |
| <i>Posture</i> commode ,  | 395. & <i>suiv.</i> |

## Z

|  |                    |
|--|--------------------|
| <i>Zebra</i> animal très-beau ,  | 158                |
| <i>Zele</i> de Guzambané pour la Religion Chrétienne après son baptême , | 25                 |
| <i>Zele</i> du Pere Antoine ,  | 36. & <i>suiv.</i> |

*Privilege du Roy.*

**L**OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conscillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien aimé le P. JEAN BAPTISTE LAZAR de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Nous ayant fait remontrer qu'il souhairoit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Relations Historiques de l'Ethiopia Occidentale du P. JEAN ANTOINE CAVAZZI Capucin, traduite de l'Italian, & augmentée de plusieurs Relations Portugaises, avec des notes, des cartes & des figures*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier, beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES Voulant traiter favorablement ledit Exposant, & reconnoître son zele: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specificé en un ou plusieurs volumes, conjointement ou sepirement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit ANNEES consecuti-

ves, à compter du jour de la date des Presentes, Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit ouvrage ci dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'elles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie; & notamment à celui du dix Août 1715. & qu'avant que de le exposer en vente le manuscrit ou l'imprimé lui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée en mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin & qu'il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle notre Château du Lou-

yre, & un dans celle de notre très-cher & féal  
Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur  
Chauvelin, le tout à peine de nullité des Prés-  
entes: Du contenu desquelles Vous mandons  
& enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses  
ayans cause pleinement & paisiblement, sans  
souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou em-  
pêchement. Voulons que la copie desdites  
Présentes qui sera imprimée tout au long au  
commencement ou à la fin dudit Ouvrage,  
soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux  
copies collationnées par l'un de nos amez &  
seaux Conseillers Secrétaires, soit soit ajou-  
vée comme à l'Original: Commandons au pre-  
mier notre Huissier ou sergent de faire pour  
l'exécution d'icelles tous Actes requis & né-  
cessaires, sans demander autre permission, &  
nonobstant Clameur de Haro, Chartre Nor-  
mande, & autres Lettres à ce contraires;  
Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le  
23. jour du moi de Juin, l'an de grace 1730.  
& de notre Regne le quinzième. Par le Roy  
en son Conseil, Signé, NOBLE Et scellé.

*Regist. sur le Registre 7. de la Commu-  
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, &  
page 147. conformément aux Réglemens, &  
notamment à l'Arrest du Conseil du 23. Aoust  
1703. A Paris le 4. Avril 1731. Signé, P. A.  
LE MERCIER, syndic.*

J'ai cédé le présent Privilege à M. CHAR-  
LES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE pour en  
jouir à toujours, suivant le traité conclu entre  
nous, ce 15. Février 1731. F. J E A N - B A P T I S T E  
L A B A T de l'Ordre des Freres Pré-  
dicurs.

---

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Relation Historique des Royaumes de Congo, Angolle & Matamba*, par le Pere Jean-Antoine Cavazzi, avec une Relation des mêmes Royaumes par le P. Michel-Ange de Gattine, &c. traduite par le R. P. Labat, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 7. Avril 1731.

MAUNOIR.